This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

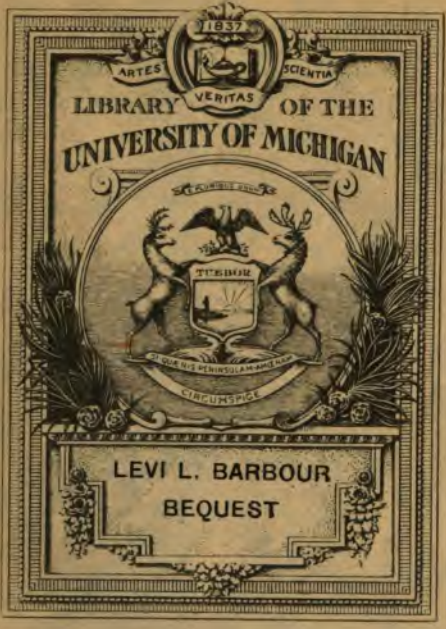
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

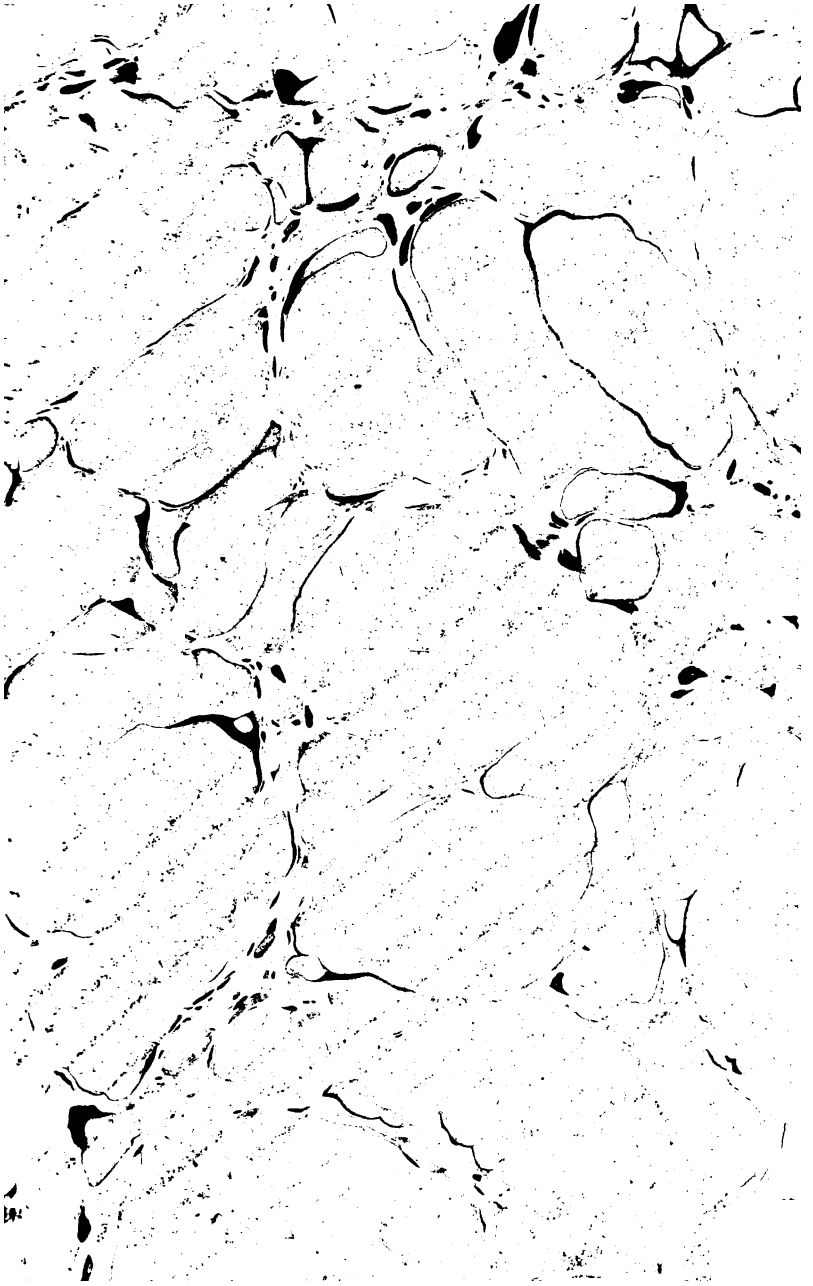
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
LEVI L. BARBOUR
BEQUEST



858
P39m
tL69

Henri Barbour,
Detroit
Mich.

MES PRISONS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

PLATON, ARISTOTE. Exposé substantiel de leur doctrine morale et politique. — PLATON. De la République. — Des lois. — ARISTOTE. De la Morale. — De la Politique. 1 vol. in-18, format anglais, 4e édition..... 3 fr.

CICÉRON. Morale et politique, fragments traduits et coordonnés des œuvres philosophiques. — Les Académiques. — Du souverain Bien. — Les Tusculanes. — Des Devoirs. — De la nature des dieux. — De la Divination. — De la République. — Des Lois, suivi des Dialogues sur l'éloquence. — De l'Orateur. — Brutus. — L'Orateur. — Des Académiques, liv. Ier, et du Traité de la vieillesse. 1 fort vol. in-18, format anglais, 2e édition..... 2 fr.

HORACE. Odes, satires, épîtres, art poétique, traduits. 1 vol. in-18, format anglais..... 3 fr.

RÉSUMÉS PHILOSOPHIQUES. — LOCKE. — J.-J. ROUSSEAU. — HELVÉTIUS. — Fragments. — PLATON. — ARISTOTE. — CICÉRON. — Méditations. 1 fort vol. in-18, format anglais..... 3 fr.

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

SILVIO PELLICO

MES PRISONS

ET

DES DEVOIRS

TRADUITS

PAR P. L. LEZAUD

AVEC LES NOTES DE MARONCELLI

LA VIE DE SILVIO PELLICO PAR LE MÊME

ET UNE NOTICE PAR M. SAINT-MARC GIRARDIN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1866

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

I.

On a fait plusieurs traductions de Silvio Pellico, et je n'ai aucunement l'intention de les critiquer. Cependant, je dirai qu'après avoir lu *Mes Prisons* dans le texte, il est difficile de ne pas sentir combien on est encore loin d'en avoir exprimé la beauté. C'est que pour rendre tout le charme, la grâce et l'élégante simplicité qui règnent dans les pages de Silvio, il ne suffit pas d'en traduire la pensée, et, comme on a dit, « de « peur de se laisser préoccuper par ses habitudes « d'écrivain, de ne donner au travail de la forme « que cette attention matérielle du sculpteur qui « modèle sur le visage d'un mort illustre le

« plâtre qui doit reproduire ses traits (1). » — Non ; car si l'expression la plus réelle de l'homme est le style, veut-on faire connaître un écrivain, c'est le style qu'il faut surtout reproduire, et, pour cela, trouver dans son âme un accent, une harmonie de langage qui ne soit que l'écho de celui qu'on imite; car on peut ajouter que le style est pour l'âme ce que le ton de la voix est à la parole. — Ainsi donc, essayer de traduire en français Pellico, c'est, en réalité, s'engager à le faire parler comme il l'eût fait lui-même s'il eût écrit dans cette langue. Quant à nous, sans ignorer toute l'étendue de cet engagement, qu'il nous suffise de l'avoir indiqué, réservant au lecteur le droit de juger en quoi nous y avons manqué.

II.

En cherchant à faire connaître *Mes Prisons* à ceux qui n'ont pas le bonheur de les lire dans le texte, j'ai compris qu'il fallait commencer par sentir ce qui faisait le charme, le caractère de ce livre. Que si en italien il était rempli de simplicité,

(1) Traduction de M. de Latour, *Préface*.

de délicatesse, s'il respirait le calme d'une âme pure, élevée, la plus douce mélancolie, tout cela devait se retrouver dans une traduction, qui n'est que l'image de la pensée, ou mieux l'écho de l'âme de celui qu'on imite. — Qu'ainsi, rendre le ton du style de Pellico, en faire sentir la mélodie, était la condition première que je devais m'imposer. Heureux si, après avoir entendu retentir au fond de mon cœur l'accent de ses plaintes, j'avais rencontré le nombre ou l'harmonie de langage qui doit le reproduire; car vous comprenez bien que tout le mérite d'une traduction est là. Exprimer la pensée n'est rien; lui conserver sa couleur, son mouvement, de manière à la faire résonner dans l'âme du lecteur français comme elle a vibré dans celle du lecteur italien, voilà ce qui importe; car c'est là ce qui émane de l'homme, ce qui fait le caractère de son génie, celui d'un livre, celui d'une traduction.

III.

Après avoir traduit les deux livres qui assurent à Pellico une gloire impérissable, — *Mes Prisons* et le *Traité des Devoirs*, — il me fallait encore apprécier ce qu'ils renferment de beauté littéraire,

et surtout morale. De là pour moi la nécessité de préciser leur caractère; ce qui les distingue de tous les écrits qu'on a publiés jusqu'à nous. De là pour moi la nécessité de mettre en lumière les préceptes si nobles et si touchants du *Traité des Devoirs*, comme aussi de faire sentir la douceur et la résignation qu'exhale chacune des pages de *Mes Prisons*. — Or cette obligation n'existe plus : le travail que je méditais a été fait, et, je dois le dire, avec une perfection qu'il faut désespérer d'atteindre. M. Saint-Marc Girardin, dans ses *Essais de morale*, a tellement rempli mon idée sur l'opinion que nous devons avoir de Pellico et de son livre; le jugement qu'il en a porté m'a paru si vrai, si bien senti, si délicatement exprimé, que j'ai dû me borner à le transcrire. J'ajouterai qu'homme aussi bienveillant que moraliste supérieur, M. Saint-Marc Girardin a fait, sur ma *Traduction des Devoirs*, des réflexions dont je suis heureux d'avoir fourni le sujet; elles seront pour l'illustre prisonnier du Spielberg un éloge digne de sa renommée; et moi, j'aime à le reconnaître, j'y ai trouvé une récompense et un encouragement.

A ces réflexions purement littéraires, qu'il me

soit permis d'en ajouter quelques-unes plus intimes, et qui feront mieux connaître dans quel esprit j'ai traduit l'œuvre de Pellico. En lui envoyant un exemplaire de *Mes Prisons*, je lui avais écrit une lettre. Plus tard, après ma traduction *Des Devoirs*, il me fit une réponse que je transcris. J'ose espérer que le lecteur ne me saura pas mauvais gré de cette reproduction.

A SILVIO PELLICO.

Paris, 23 mai 1844.

Monsieur,

Il est tout naturel que le premier exemplaire de ma traduction française de *Mie Prigioni* vous soit envoyé. J'ajouterai que mon intention était de vous la présenter moi-même, mais ce qui est différé est-il perdu? Non, monsieur, j'espère que d'ici à peu de temps il me sera permis de m'entretenir avec vous, et je ne crois pas vous adresser un compliment en vous disant que ce jour marquera dans ma vie. Quant à la traduction d'un livre que tout le monde devrait savoir lire en italien, voici dans quel sentiment je l'ai com-

mencée et l'esprit qui a dirigé tout mon travail.

Il y a deux ans, monsieur, que j'éprouvais une grande douleur. Ma mère n'était plus! j'avais besoin d'une consolation. Je la cherchai et la trouvai dans votre livre. A mesure que j'en exprimais les pensées religieuses, les sentiments de résignation, cette douce mélancolie qui règne dans chacune de vos pages, je pensais à ma mère!.. Je dois le dire : c'est en mémoire d'elle que j'ai traduit *Mes Prisons*, c'est en mémoire d'elle que je les ai publiées.

Maintenant, monsieur, qu'ai-je besoin de reconnaître l'imperfection de mon œuvre si je la compare à son modèle? Ne sais-je pas que vous traduire c'est copier un tableau de l'Albane ou de Raphaël! Aussi, loin d'avoir la prétention d'être parvenu à faire passer dans notre langue tout ce que votre livre renferme de beauté, il me suffirait de ne pas en avoir altéré la simplicité; heureux si, après avoir entendu retentir au fond de mon cœur l'accent de vos plaintes, j'avais rencontré le nombre ou l'harmonie de langage qui doit le reproduire.

Mais je m'arrête, monsieur, je n'ai pas l'intention de disserter; non plus que de comparer mon travail à celui de mes devanciers. Tous ont bien fait;

tous, en essayant de vous traduire, ont témoigné de leur admiration pour vous, de leur sympathie aux douleurs humaines. Vous les avez souffertes, monsieur, avec résignation, en chrétien; vous les avez racontées avec simplicité, sans colère ni reproche. Votre livre restera à jamais comme une expression sublime de la force et de la grandeur que la religion peut donner à l'âme qui s'inspire de l'amour de Dieu et du prochain.

Recevez, monsieur, avec ma traduction, l'hommage respectueux de tous les sentiments dont elle m'a rempli pour vous.

P.-L. LEZAUD.

Turin, 29 juillet 1852.

A MONSIEUR P.-L. LEZAUD.

Pardonnez-moi le retard que j'ai mis à vous répondre. Je vous remercie infiniment de tout ce que vous avez la bonté de me dire dans votre si bienveillante lettre. J'ai reçu le livre que vous avez bien voulu m'envoyer; des occupations et

des souffrances m'ont empêché d'y reconnaître moi-même votre mérite de traducteur; mais je n'ai pas besoin d'examiner l'œuvre d'un écrivain aussi distingué que vous, monsieur : je suis assuré que vous m'avez bien traduit et que je vous dois reconnaissance.

Je ne veux pas vous dissimuler que c'est toujours avec regret que je vois joindre à mes écrits les *Additions* de mon malheureux ami Maroncelli, ainsi que la Vie qu'il a écrite de moi. Il fit à la hâte ces publications, et quand elles parurent je m'en plaignis à lui. Il en fut affligé; il m'exprima encore son regret quand il fut en Amérique — où vous savez qu'il est mort.

Dans les *Additions* il y a plusieurs propositions que je ne saurais approuver : son imagination n'était pas assez calme dans ces jours-là.

Il crut écrire fidèlement ma *Vie*, mais au lieu de s'en tenir à ce qu'il savait de ma propre bouche, et de quelques-uns de mes amis les mieux informés, il y ajouta quelques faits qui lui furent rapportés comme vrais, et qui ne le sont pas.

Je comprends que ces petites inexactitudes peuvent être indifférentes au public. Aussi je pense qu'il ne serait pas à propos de les relever : j'ai déjà trop occupé le public de mon individu, et en

vérité j'en suis honteux, considérant ma nullité.

Priez Dieu pour moi, s'il vous plaît; je lui demande de vous accorder toutes ses grâces.

Votre très-humble serviteur,

SILVIO PELLICO.

Après avoir lu cette lettre on s'étonnera, peut-être, que j'aie publié les Additions de Maroncelli et la Vie qu'il a écrite de son illustre ami. A cela je répondrai : — Le livre de Pellico est celui du chrétien qui a souffert et qui pardonne; le livre de Maroncelli est celui de l'homme et du patriote qui a souffert et qui s'indigne au souvenir de ses tortures, à la pensée de son pays opprimé. L'un est une exhortation à la patience, à la soumission; l'autre est une protestation et comme une provocation contre le gouvernement de l'Autriche. On conçoit que Pellico ne pouvait et ne devait pas l'approuver; mais on comprend également que j'aurais eu tort de le supprimer; je finis. — En traduisant Pellico je n'ai pas recherché la réputation littéraire, j'ai cédé à un penchant du cœur : toutefois je n'ai pas été insensible au bien qu'on a dit de ce livre. Je n'en ai que plus redouté le

jugement des personnes de goût, et depuis je n'ai cessé de travailler à me rendre moins indigne de leur approbation.

Juillet 1861.

SILVIO PELLICO.

MES PRISONS

M. Pellico, un des poëtes les plus distingués de l'Italie, auteur d'une tragédie fort renommée, *Françoise de Rimini*, fut arrêté le 13 octobre 1820, à Milan. De Milan il fut conduit à Venise et condamné à mort. Son crime était d'avoir fait partie d'une société secrète. La peine de mort fut commuée en quinze ans de *carcere duro* dans une prison d'État; il fut transporté au Spielberg, en Moravie, et n'en sortit qu'au mois d'août 1830. Ses *Prisons*, *le Mie Prigioni*, sont le récit de sa captivité.

Je ne saurais assez dire combien ce livre me semble beau, original, et combien il se ressent peu des passions et des idées de nos jours. Un prisonnier politique qui ne fait point de ses Mémoires un mémoire sur procès où il plaide de nouveau la cause de son parti, un prisonnier politique sans colère et sans amertume contre ses geôliers, dix ans passés au Spielberg, et point de rancune, tel est le miracle de ce livre. Et d'abord, je dois le dire en commençant, je crois le livre de Pellico fait de bonne foi, et c'est de bonne foi que je l'ai lu. Cette douceur et cette résignation, cet oubli de la plainte, ce silence du martyr qui pardonne à ses bourreaux, tout cela, je

le tiens pour sincère et pour vrai. Si cette patience n'est qu'un moyen adroit d'échapper à la censure autrichienne, si c'est une ruse oratoire, si le prisonnier politique s'est déguisé en chrétien, afin de pouvoir tout dire et se mieux venger, tout en semblant avoir renoncé à la vengeance; si dans sa magnanimité il y a la moindre arrière-pensée, comme quelques personnes paraissent le croire (1), alors je suis dupe, tout à fait dupe du livre de M. Pellico, je l'avoue de bon cœur. Je prends au pied de la lettre, et c'est pour cela que je l'admire, la courte préface qui précède son livre, et je la transcris ici comme pièce justificative de ma bonne foi :

« Ai-je écrit ces Mémoires pour le seul plaisir de parler de moi? Je désire qu'il n'en soit pas ainsi; et, autant qu'il est possible d'être son propre juge, il me semble y avoir été porté par une meilleure intention : — celle de travailler au soulagement de quelques malheureux, par l'exposition des maux que j'ai soufferts et des consolations que par mon expérience j'ai reconnu qu'il était possible de se créer dans les grandes infortunes; — celles d'affirmer qu'au milieu de mes longs tourments, je n'ai pas cependant trouvé l'humanité aussi injuste, aussi indigne d'indulgence, aussi dépourvue de belles âmes, qu'on a coutume de la représenter; — celle d'exhorter les nobles cœurs à aimer toujours, à ne haïr personne, à n'avoir de haine irréconciliable que pour le vil mensonge, la lâcheté, la perfidie, toute espèce d'avilissement; — celle de redire une vérité proclamée depuis longtemps, mais souvent oubliée : que la reli-

(1) Les sentiments tout à fait chrétiens de Pellico n'étant pas encore universellement connus, quelques personnes affectaient de croire que sa résignation n'était pas sincère et vraie.

gion et la philosophie recommandent l'une et l'autre une volonté énergique, un jugement impartial ; que sans ces deux conditions il ne saurait y avoir ni justice, ni dignité, ni principes certains (1). »

Voilà les paroles qui m'ont trompé, si je suis trompé; voilà les paroles que j'ai eu du bonheur à lire et que j'ai du bonheur à croire.

Comparez un peu ce qu'aurait de profit et d'utilité le livre de M. Pellico, si c'était un pamphlet politique, avec ce qu'il en a, tel qu'il l'a fait et tel que je l'entends. Que nous apprendrait le livre politique? Que l'Autriche est détestée en Italie, que son joug est pesant et lourd, que sa police est ombrageuse, que ses tribunaux poussent la sévérité jusqu'à l'injustice, qu'ils condamnent à mort sur un soupçon, que les plombs de Venise sont une affreuse prison, que les cachots du Spielberg sont plus affreux encore, que les prisonniers y meurent de faim, de misère, d'humidité et d'infection. Tout cela n'est-il pas bien nouveau? tout cela, qui fait qu'on maudit et qu'on hait, n'est-il pas bien utile à redire à l'humanité? Quand M. Pellico aurait poussé un long cri de rancune contre la tyrannie de l'Autriche et les tortures du Spielberg, quand nous-mêmes nous nous serions associés à sa juste colère, ce ne serait qu'un murmure de plus jeté au milieu du siècle, ce ne serait qu'un écho de plus de ces passions violentes et furieuses qui agitent nos jours. Et ce n'est pas que je veuille interdire aux passions ces haineuses revanches qu'elles prennent les unes contre les autres; ce n'est pas surtout que j'interdise à l'opprimé le droit de maudire l'oppresseur. Qu'il maudisse, s'il veut : c'est son droit, je ne le conteste pas.

(1) Traduction de M. Lezaud, page 53.

Mais cette malédiction, que fera-t-elle? — Elle grossira, dites-vous, l'orage de la colère des peuples; elle hâtera la chute de la tyrannie. — Hélas! vous oubliez qu'il s'agit de l'Italie, de ce triste pays qui, depuis Othon le Grand, maudit inutilement ses oppresseurs.

Le livre de M. Pellico ne s'adresse donc point à la foule et au peuple : il s'adresse à chacun de nous en particulier. Vous êtes prisonnier, dit-il; que ce soit une injustice, cela ne vous regarde pas, cela regarde vos persécuteurs : si c'est à eux qu'appartient le crime, c'est à eux qu'en doit appartenir le souci. Vous qui n'avez de tout ceci que le malheur, voyez ce que vous pouvez faire de ce malheur. La prison vous irrite, parce que c'est un jugement inique : prenons que c'est une maladie, une fièvre, une pleurésie que Dieu vous envoie, et n'en parlons plus. Quel homme, s'il n'est fou, s'est jamais mis en colère contre la fièvre? Parce qu'au lieu d'une pleurésie, Dieu s'est servi, pour vous frapper, d'un espion qui vous a dénoncé, d'un juge qui vous a condamné, d'un geôlier qui vous tient captif, y a-t-il lieu de vous agiter davantage? Non, certes! Votre malheur vient des hommes : tant pis pour les hommes dont vous vient ce malheur; mais, pour vous, c'est comme s'il venait des choses elles-mêmes. A quoi voulez-vous, je vous prie, employer le temps de la captivité? A vous dépiter, à maudire le ciel et les hommes, à passer sans cesse de la fureur au désespoir? C'est là une peine que vos ennemis n'ont point mise dans l'arrêt; pourquoi l'y insérez-vous? Au lieu de cela, employez ce temps à apprendre la science la plus difficile de toutes aujourd'hui, la science que les hommes ont perdue : celle de savoir contenir son cœur.

Voilà, sous le point de vue philosophique et religieux,

la leçon du livre de M. Pellico. Mais, avant de continuer nos réflexions, il est bon, je crois, de marquer les divers degrés par lesquels a passé M. Pellico avant d'arriver à la philosophie religieuse qu'il nous enseigne par son exemple. Comment le sceptique s'est-il changé en croyant? Comment le prisonnier politique est-il devenu résigné, patient, impartial et même charitable pour ses ennemis? Quels sont les événements de cette conversion? — Voilà ce qu'il faut rechercher dans le récit de M. Pellico.

Ici encore, quand je parle de changement et de conversion, j'ai besoin d'un mot de préface. M. Pellico n'a point abjuré les nobles sentiments qui lui ont attiré la colère de l'Autriche; le Spielberg n'a point changé sa foi politique. Il s'est converti à la religion; il ne s'est point converti à l'Autriche, à l'esclavage de l'Italie, à l'asservissement de la pensée. Ce que voulait M. Pellico à Milan, il le voulait encore dans les cachots du Spielberg. Il nous a plu en France d'allier ensemble la liberté et l'irréligion. D'autres peuples peuvent penser différemment à ce sujet; l'Amérique est libre et elle est religieuse; en Italie, les plus nobles amis de la liberté et de son indépendance sont en même temps des hommes religieux, et le carbonarisme n'exclut pas la piété : l'illustre M. Manzoni est dévot, M. Pellico est revenu à la religion. L'esprit guelfe est vivant encore en Italie, l'esprit guelfe qui avait pour *credo* la foi au Christ et à son vicaire, et la haine des Impériaux. Soyons chrétiens et soyons indépendants! tel était le cri des guelfes. Ce cri, étouffé depuis six cents ans sous les discordes et les malheurs, a encore des échos dans les âmes italiennes.

Cette persévérance dans sa religion politique, cette fermeté dans sa foi en l'indépendance italienne, enno-

blissent encore, s'il est possible, la conversion religieuse de M. Pellico; elles témoignent de l'énergie de son âme. Il est des hommes que la prison abat et qu'elle convertit. Misérables conversions! Ces hommes arrivent factieux, impies, le front haut contre toute autorité, celle de Dieu comme celle des hommes; ils sortent esclaves et dévots. Il semble que leur âme s'est aplatie à la fois de tous les côtés; elle n'était que gonflée, et le malheur a d'une piqûre vidé ces ballons d'orgueil. Leur servilité, aussi aveugle que leur audace, ne distingue pas entre le pouvoir de Dieu et le pouvoir des hommes : ils étaient impies comme ils étaient factieux; ils sont dévots comme ils sont esclaves, aussi incapables de mesure dans la soumission que dans la révolte.

La prison n'a point abattu de cette manière M. Pellico. Ferme, parce qu'il était patient, il a su faire à son âme sa juste part de liberté et d'obéissance : devant les hommes, son âme est restée pleine de force et debout, sans abaisser un seul de ses sentiments; devant Dieu, elle s'est inclinée, rendant ainsi à chacun des deux pouvoirs dont elle se sentait frappée ce qui lui revenait : au pouvoir faillible des hommes, une soumission sans acquiescement; au pouvoir infaillible de Dieu, une soumission pleine de foi.

Si le mot de sensibilité n'avait pas été si tristement gâté, je dirais qu'il y a peu d'âmes aussi sensibles que celle de M. Pellico, peu d'âmes aussi affectueuses et aussi douces. Il est des hommes qui mettent leur esprit à haïr; ils creusent dans le cœur de l'homme, dans le cœur du meilleur et du plus vertueux, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé un vice, afin d'avoir le droit de maudire. M. Pellico met son esprit à creuser dans l'âme du plus mauvais; il creuse jusqu'à ce qu'il ait trouvé une vertu,

afin d'avoir le droit d'aimer. « Mon pauvre cœur, dit-il, « tu aimes si facilement et si chaudement ! et à combien « de séparations déjà tu t'es vu condamné ! » Ces paroles suivent sa séparation d'avec un petit sourd-muet qu'il avait pris en amitié dans sa prison de Milan. Cet enfant jouait dans une cour sous les fenêtres de la chambre qu'occupait M. Pellico; M. Pellico lui donnait de son pain, et l'enfant le remerciait par ses signes, et surtout par ses regards. Voilà toute l'histoire de cette amitié, qui fut interrompue quand M. Pellico changea de chambre. Sa nouvelle chambre était placée entre deux autres, dont la première était pleine de voleurs, et la seconde pleine de filles publiques. Avec de pareils voisins, qui aimer? à qui s'intéresser? M. Pellico aima cependant, il aima une voix, une voix pure, suave, mélancolique, une voix de femme qui chantait ces deux vers :

Chi rende alla meschina
La sua felicità?

— Qui rendra à la malheureuse le bonheur qu'elle a perdu?

« Je fus maintes fois sur le point d'élever la voix, et de faire à Madeleine une déclaration d'amour fraternel. Une fois j'avais commencé la première syllabe d'appel, Mad..... Quelle étrangeté ! le cœur me battait comme si, amoureux, j'avais eu quinze ans; et pourtant j'en avais trente et un, âge où l'on a cessé de soupirer comme un enfant.

« Je ne pus continuer. Je recommençai : « Mad..... Mad..... » Ce fut en vain. Je me trouvai ridicule, et je criai de rage : « *Matto, matto!* (fou) et non Mad.....! »

« Ainsi finit mon roman avec cette pauvre fille, qui pendant plusieurs semaines encore m'inspira les plus doux sentiments. Combien de fois, accablé de mélancolie, sa voix ne m'avait-elle pas égayé? Indigné de la bassesse et de l'ingratitude des hommes, je m'irritais contre eux, je haïssais le monde entier, et toujours la voix de Madeleine rappelait en moi l'indulgence et la pitié.

« O pécheresse inconnue! fasse le ciel que ta condamnation ait été légère! ou, quelle que soit la peine qu'on t'ait infligée, puisses-tu ne trouver en elle qu'une expiation qui te fasse vivre et mourir aimée du Seigneur! Fasse le ciel que ceux qui te connaîtront n'aient pour toi que le respect et la pitié que tu m'as inspirés, à moi qui ne t'ai jamais connue! Puisses-tu n'éveiller dans l'âme de ceux qui te verront que des sentiments de résignation, du calme, l'amour du bien et la confiance en Dieu, ainsi que tu l'as fait pour moi, qui t'ai aimée et ne t'ai jamais vue! Peut-être me suis-je trompé en te rêvant belle de corps; mais ton âme, j'en suis sûr, était belle. Le parler de tes compagnes était grossier, et le tien rempli de grâce et de pudeur; elles blasphémaient, et tu bénissais le Seigneur; elles entraient en discorde, et tu calmais leurs différends. Oh! si quelqu'un a tendu vers toi la main pour te servir d'appui contre le déshonneur; s'il a été pour toi bienfaiteur généreux, s'il a essuyé tes larmes, qu'il soit comblé de bénédictions, lui, et ses enfants et les enfants des ses enfants (1). »

Les regards d'un petit sourd-muet, la voix d'une fille repentie, voilà, en prison, les amours de ce cœur qui ne désespère jamais d'aimer, parce qu'il ne déses-

(1) Traduction de M. Lezaud, pages 79 et 80.

père jamais de l'humanité, parce qu'il croit à la force magique de l'affection, les chrétiens disent de la charité, pour attendrir, pour fertiliser les âmes et enfanter l'affection. C'est par cette charité que M. Pellico, et c'est une partie de sa gloire à mes yeux, comprend l'admirable beauté de la nature humaine, de la nature intelligente et morale, plus belle encore cent fois que la nature brute et muette, si belle pourtant et si expressive elle même. Oui, il y a de grandes consolations et de belles leçons dans le spectacle de la nature muette, dans la variété des eaux, des cieux et de la verdure, dans leur nuances toujours changeantes, dans la grâce enchanteresse de leurs mouvements et dans la grâce plus touchante encore de leur repos; dans la contemplation de cette vie universelle qui perce et éclate de toutes parts sous les plus belles formes, sous les couleurs les plus attrayantes et avec les plus suaves odeurs. — Mais le spectacle de la nature m'est refusé, direz-vous : je suis claquemuré dans les rues d'une ville, avec un ruisseau boueux pour me représenter le mouvement limpide des eaux; avec une bande étroite du ciel, découpée entre les toits des maisons, pour me figurer l'immense azur des cieux; avec les tracas du commerce et de l'industrie, le bruit des métiers ou des machines, le fourmillement de la foule qui bourdonne, qui crie, qui jure, qui dispute. Où donc est la beauté que vous voulez que je comprenne et que j'aime?

Cette beauté est près de vous : c'est ce spectacle même de l'activité humaine, que vous ne voyez que sous son côté grotesque, et qui vous émerveillerait, si vous écartiez un instant la caricature pour voir le tableau. Ce qui fait la beauté de la nature muette, c'est la vie. N'est-ce pas la vie aussi que tous ces sentiments, toutes

ces idées, tous ces intérêts qui se croisent, s'entrelacent sans cesse, et changent de formes, de nuances, d'expressions, je dirais presque d'odeurs? La nature intelligente a tous les aspects et tous les paysages de la nature muette : comparez le jeu de la lumière, si mobile et si capricieux que vous le supposiez, dans une clairière de forêt ou sous l'écume d'une cascade, avec le jeu des regards de l'homme, avec ces rapides éclairs de sensibilité et d'intelligence qui semblent jaillir à travers les paupières, avec la fraîcheur et la limpidité d'un regard de quinze ans, avec l'humidité et la moiteur d'un œil amoureux!

Et ne croyez pas que, pour trouver la beauté de la nature intelligente, il faille courir bien loin ou avoir du bonheur dans ses rencontres : prenez qui vous voudrez, prenez cet homme qui passe dans la rue, ce marchand, ce courtaud de boutique, ce colporteur, et faites en sorte qu'il vous raconte un peu de sa vie. Cet homme a eu son roman : chaque homme a le sien; cet homme a rêvé une vie selon son gré, une femme de son choix et de son âge, qu'il a aimée jeune, qu'il retrouvera peut-être un jour, vieux déjà lui-même et elle vieille aussi... — Eh non! rêveries sentimentales que tout cela! Notre marchand n'a pas eu de roman ; il a aimé, mais il a aimé quelque Madeleine. — Le railleur se trompe. Moi qui connais l'homme, moi à qui il a conté sa vie, je sais que, si c'est une Madeleine qu'il a aimée, il l'a souhaitée honnête, heureuse, indépendante; il l'a voulu tirer de son indigne état, il l'a voulu régénérer. Il y a du Pellico dans l'âme même du plus insouciant. Quelque déterminé qu'on soit à être un mauvais sujet, quelque insensibilité libertine qu'on se prêche en passant sa main sur ses moustaches, comme on est jeune, on aime, fût-ce un

instant, et on aime sincèrement. Comme on aime, si peu que cet amour dure, on voudra sauver Madeleine du bourbier. Ce n'est pas son salut qu'on veut, c'est son honnêteté. On ne la voudrait pas voir convertie à Dieu : elle ne serait plus notre maîtresse; mais on la voudrait voir rendue au monde. Marchand, courtaud de boutique, colporteur, qui que tu sois enfin, qui as aimé; et quelle que soit celle que tu aies aimée, tu as eu des émotions douces, des illusions gracieuses, des douleurs et des misères autres que celles de la maladie et de la faim. Émotions, espérances, peines, tout cela a attendri, a échauffé, a mûri ton cœur : ton âme a vécu !

La vie, voilà ce qu'il y a de beau ! Tous ces hommes que vous dites mesquinement affairés, gagne-petit de comptoir, savants en gros livres, écrivassiers de petites feuilles, étudiants clubistes, regratteurs de dossiers et de contrats, tous ces hommes, quoi que vous en disiez, tous ces hommes vivent, car tous aiment. Ils sont tous fils, époux, pères, amis; tous ils ressentent cette séve universelle d'affection qui circule dans la nature intelligente : elle perce, elle éclate, elle bourgeonne dans leurs sentiments, dans leurs regards, dans leurs gestes. C'est le métier, c'est l'état qui est triste et mesquin, comme venant des hommes et de la société; mais la vie, qui vient de Dieu, la vie, cette source éternelle d'affections généreuses et douces, la vie est belle !

Certes, s'il y a un lieu où la beauté et la grandeur de la nature intelligente puissent échapper aux regards, s'il y a un lieu où elles se montrent en laid plutôt qu'en beau, c'est la prison. Des voleurs, des guichetiers, des filles repenties ! Où sont les émotions douces, où sont les affections généreuses ? C'est là pourtant que M. Pellico a su contempler la beauté de la nature intelligente,

et s'en faire un spectacle qui l'a consolé. Malade, souffrant, mal nourri, et par-dessus tout injustement prisonnier, avec tant de causes de colère et d'amertume, il a su voir que, même en prison, l'humanité n'était pas si laide et si hideuse que les hommes le disent. Il a découvert, dans ces filles perdues, des âmes qui valaient la peine qu'on priât pour elles, puisqu'elles sentaient leur humiliation; et dans les geôliers aussi, il a découvert de la pitié et de la compassion. Sa foi patiente et forte en la bonté native du cœur humain lui a révélé le caractère de Schiller, le geôlier du Spielberg, ce brave homme qui, fort embarrassé, dans son métier, de l'âme affectueuse et paternelle qu'il a reçue du ciel, cherchait à la cacher à force de rudes paroles. Supposez un prisonnier ordinaire, sombre, dépité, amer, croyant à la méchanceté des hommes, et que Schiller aborde avec son langage rude et sec : — C'est un geôlier, dira-t-il, un misérable, un homme de plus à maudire; — et il le maudira, et l'âme froissée du bon Schiller s'enveloppera de plus en plus dans sa rudesse. L'affectueuse charité de M. Pellico ne se laisse ni tromper ni décourager par ces dehors de dureté : comme il sait que le monde moral est beau et que le cœur de l'homme est bon, comme il croit au bien, il poursuit et il presse la dureté de Schiller jusqu'à ce que, vaincue enfin, elle laisse voir cette tendresse de cœur qu'il cherchait a cacher.

Une fois qu'on a pardonné aux hommes, il n'est pas difficile de revenir à Dieu. La grande objection contre Dieu, c'est d'avoir créé le monde mauvais et l'homme méchant. Comment croire à Dieu, quand on croit au désordre du monde moral et à la perversité du cœur humain? Et comment, au contraire, ne pas croire à Dieu, quand on voit, dans la nature intelligente, un ordre aussi

régulier, aussi beau que l'ordre de la nature muette; quand le spectacle des émotions et des sentiments qui peuplent et qui animent le monde moral égale à nos yeux, par sa grandeur, le spectacle des cieux, des eaux et de la verdure ? C'est par cette route si simple et si douce à la fois que M. Pellico est revenu à Dieu. Il s'est laissé aller au penchant affectueux de sa nature : il a cru au bien, il n'a point haï. C'est là toute sa conversion. Mais, dans cette simplicité, ne nous y trompons pas, il y a une haute philosophie que j'ai essayé de faire comprendre : ne pas haïr les hommes, ce n'est pas seulement une heureuse disposition du cœur, c'est aussi une profonde intelligence de l'ordre et du gouvernement de la Providence, c'est une rare entente de la distribution du bien et du mal sur la terre.

SAINT-MARC GIRARDIN,

de l'Académie française.

VIE DE SILVIO PELLICO

TRADUITE DE MARONCELLI.

Mon ami est né en Piémont, à *Saluzze*, autrefois marquisat. Sa famille était alors dans une grande aisance, et le père ainsi que la mère de son père vivaient encore : ce dernier s'appelait il Sig. Onorato. D'autres enfants, Louigi et Gioseffina, égayaient son foyer avant que Silvio vint au monde, et il n'y vint pas seul : il naquit jumeau avec une fille qu'on appela Rosina; plus tard Francesco et Marietta complétèrent la belle famille del Sig. Onorato.

La mère de Silvio est de Chambéry, de la maison des *Tournier*. Cette excellente femme ne dément point la bonté reconnue du peuple de la Savoie. Au contraire, on la dirait tout entière réunie en elle seule, et jamais elle ne lui a fait défaut dans les vicissitudes d'une vie remplie de périls. Après avoir nourri elle-même tous ses enfants, elle fut aussi leur premier maître, non-seulement pour la lecture, mais pour leur donner de bons principes et encore mieux de bons exemples. Il Sig. Onorato se faisait gloire de suivre le parti du roi. Victime du désordre inséparable des révolutions politiques, il se trouva au nombre des proscrits, fuyant dans les montagnes des Alpes, avec sa femme enceinte, et qui traînait derrière elle ses petits enfants. Il eut dès lors le cruel avantage de donner à Silvio les premières et dures leçons de l'adversité et l'exemple de la dignité avec laquelle un homme de cœur doit la supporter.

Par un brusque retour de la fortune, la cause du roi étant venue à triompher, la maison del Sig. Onorato fut regardée comme un asile inviolable; et ceux qui avaient embrassé le parti opposé, confiants dans la haute vertu de cette âme chevaleresque, ne craignirent pas de s'y réfugier. Oh! certainement il Sig. Onorato était loin de s'informer du parti de ces exilés.

Une pureté de mœurs vraiment irréprochable, une hospitalité jamais refusée et toujours offerte, une pratique constante de la charité évangélique envers le prochain (et le prochain n'était pas seulement un chrétien, mais chaque homme, et surtout chaque malheureux) faisaient de la maison où naquit et grandit Silvio un temple consacré à toutes les vertus; de là vient ce culte d'amour qu'il eut toujours pour ses parents, obligé de les estimer les meilleurs des hommes. Ils étaient religieux, et profes-

saient le culte particulier où ils étaient nés : cependant Silvio les voyait liés de la plus tendre amitié avec d'autres personnes honnêtes, qui n'étaient pas religieuses et qui cherchaient à se persuader qu'elles étaient athées. Les jeunes Pellico apprenaient ainsi la tolérance ; et jamais leurs parents ne leur inspirèrent de haine, si ce n'est contre la superstition, le fanatisme, l'injustice ; haine, cependant, non entièrement dépourvue de charité pour les superstitieux, les fanatiques et les méchants.

Comme elle était ingénieuse la sagesse de cette excellente mère, qui du plus petit événement domestique savait tirer un sujet d'instruction ! Le prix de tant de vertus était de les pratiquer ; et les pratiquer était montrer une simplicité, une facilité, une modestie qui n'était pénible ni au bienfaiteur ni à l'obligé : c'étaient des bienfaits, et ils semblaient arriver comme par hasard, par le cours naturel des choses. Ce fut à cette école que l'âme de Silvio put se former ; et l'âme de Silvio, quand il parle de sa mère, est comme un hymne en personne et vivant d'adoration envers Dieu dans sa créature.

Il eut une enfance souffreteuse. A peine sortait-il d'une maladie qu'il s'en formait dans son corps le germe d'une nouvelle. Les médecins prétendaient qu'il mourrait à sept ans. Le voyant encore en vie, ils disaient : *Il a échappé à la première évolution septennale, mais il n'échappera point à la seconde, et il mourra à quatorze ans.* Ils arrivèrent, et Silvio vivait toujours. Enfin les médecins décidèrent qu'il vivrait jusqu'à vingt et un ans, mais pas au delà. Heureusement la troisième prophétie fut encore mensongère ; mais certainement il fut tourmenté par une adolescence aussi maladive que son enfance.

Ce fut à cette époque que sa mère lui donna les plus grandes preuves de son amour. Dans le cours des sept

premières années, lorsque les médecins et les prêtres, désespérant de le sauver, l'abandonnaient, la bonne mère s'approchait du chevet de son enfant à demi mort, et cherchait à l'attacher à sa mamelle; cela commençait par le ranimer, puis il revenait à la vie, et il était encore sauvé. Qui pourrait nier que sa mère ne lui ait ainsi donné plus d'une fois la vie!

Je croirais omettre un fait d'une grande importance psychologique si, voulant faire connaître quelle est maintenant l'âme de Silvio, je négligeais de l'observer dans ses premières impressions. Là se trouve, en effet, le principe et la cause efficiente de ce qu'a été plus tard l'homme, le poëte, le fils, le citoyen. Du reste, Pellico entrevoyait la mort non-seulement avec indifférence, mais avec plaisir; elle était pour lui le terme d'une lutte cruelle, affreuse, et voilà pourquoi parvenu à l'âge mûr on lui a entendu dire :

« Le plus beau jour de ma vie sera celui où je mourrai. »

C'est une chose étrange que l'impression que lui a laissé le raisonnement d'un de ses camarades de sept à huit ans, alors qu'il était le plus tourmenté par le mal; celui-ci lui disait d'un ton mystérieux et comme une découverte: « Mon cher Silvio, sais-tu qu'il n'y a point de Dieu : s'il y avait un Dieu, il est impossible qu'il te laissât souffrir ainsi. » Le jeune enfant restait ensuite tout surpris et comme épouvanté d'avoir pu proférer ces paroles.

Cependant, dans l'intervalle d'une maladie à l'autre, Silvio et Louis, son frère aîné, se livraient aux études élémentaires sous la direction d'un prêtre appelé Manavalle, qui les instruisait dans la maison et les préparait aux examens qu'il leur faudrait subir pour passer

dans une classe supérieure. Un autre de leurs exercices était d'apprendre par cœur des comédies, ou seulement des scènes détachées, et de les réciter en présence de quelques amis, montés sur un petit bureau qui leur servait à l'un et à l'autre comme d'un théâtre. Ces comédies ou fragments de comédie étaient pour la plupart de la composition del Sig. Onorato, qui faisait en outre de bons vers lyriques, dans ce genre qui plaît et moralise en même temps.

Quelle lumière jaillit de ces étincelles! Louis a écrit des comédies estimées, et Silvio est certainement le plus grand dramaturge de l'Italie actuelle; pouvait-il en être autrement? Silvio n'avait pas encore dix ans, ou les avait à peine, que déjà il s'était livré à un essai de tragédie sur un sujet tiré d'Ossian. Césarotti, cette âme divine, qui a versé à pleines mains tant de poésies sur les fictions de Macpherson pour transformer Ossian en un poëte original italien, Casarotti fut celui qui inspira sa tragédie à Pellico, âgé de dix ans.

A cette époque il Sig. Onorato avait établi une filature de soie à Pigneroles, où il s'était transporté avec toute sa famille, à l'exception de ses vieux père et mère, qui restèrent à Saluzze. De là il se rendit à Turin comme employé du gouvernement; il l'avait déjà été dans les postes, je ne sais, à Pigneroles ou à Saluzze.

Je ne voudrais pas quitter l'enfance de Pellico sans rappeler une espèce de maladie morale des plus étranges, à laquelle il fut sujet pendant longtemps, à la suite d'une frayeur. Chaque soir, au tomber de la nuit, de mystérieux fantômes s'agitaient autour de lui; et même approchait-on la lumière, il ne continuait pas moins à les voir dans la partie de la chambre qui restait dans l'obscurité: alors le pauvre enfant poussait des cris affreux, intermi-

nables, qui déchiraient le cœur de ceux qui l'entendaient, et il était impossible de le rassurer. C'était comme un cauchemar qui l'oppressait tout éveillé; et la *bonne* (excellente fille) venant à demander à Silvio quelle apparence avaient ces horribles fantômes qui le faisaient tant pleurer, il lui répondait : « Ils ont l'apparence de la *signora nonna* (de ma bonne). » — Peut-être qu'on pourrait expliquer ce fait par cette circonstance que la bonne possédait le livre mystérieux *Delle Sette Trombe*, et que l'enfant, disposé à l'exaltation par l'affaiblissement des maladies et la peur qu'il avait éprouvée, se montait la tête en lisant le jour cet étrange et mauvais livre.

Cependant le gouvernement de la république s'était affermi; et la probité del Sig. Onorato, qui tirait sa règle non des lois des hommes, mais des principes de la justice éternelle (principes dont l'observation peut seule fonder le droit d'un gouvernement, quelque nom qu'il prenne), l'avait fait proclamer le meilleur des hommes *sous la royauté*, le meilleur des hommes *sous la république*. Ainsi que le commandait le devoir d'un citoyen, il se rendait fréquemment aux assemblées, où sa parole n'avait qu'un but : contribuer au bonheur public, en faisant *raisonnablement* celui de chaque individu. Ce modèle du citoyen n'allait jamais seul aux assemblées : bien qu'ils fussent extrêmement jeunes, ses enfants, Louis et Silvio, s'y rendaient toujours avec lui. Ainsi fut complétée pour eux cette école de justice publique, ce perfectionnement du sens moral théorique et pratique que chaque jour ils voyaient exercer dans leur famille ou dans les assemblées; un esprit vulgaire aurait peut-être pensé qu'il était inutile d'y conduire des enfants : — que pourraient-ils y comprendre? Ils comprenaient tout; et parmi les souvenirs de cet âge, ce dernier est entré si profondément

dans l'âme de Silvio, qu'il en parle encore comme s'il entendait les personnes, voyait les gestes, assistait à la discussion de *la chose publique*.

Enfin Silvio est à Turin. Il continuait à étudier avec Manavalle, et de plus récitait des comédies avec son frère et d'autres enfants, âgés comme eux de douze à quatorze ans. — N'ayant plus toutefois pour théâtre la table d'un bureau. — Ici finit l'enfance de Silvio.

Parmi les enfants et les jeunes filles qui récitaient avec lui, il découvrit un cœur vers lequel il se sentit comme entraîné; il aima une petite Carlotta, qui mourut peu de temps après; elle avait quatorze ans. Si quelques personnes austères rencontrent un trait de sentiment, aussitôt elles crient au roman! comme si le sentiment et la poésie n'étaient pas dans la nature et ne devaient se trouver que dans les livres; or ce sont de tristes livres ceux qui s'éloignent de la nature. Ces personnes austères, me disais-je, ne croiront pas que le souvenir de cet amour pour un enfant venait visiter le prisonnier du Spielberg, qu'il s'en occupait avec une douce mélancolie pendant des heures et des journées entières, et qu'à l'anniversaire de la mort de Carlotta une parole intime et plus fervente que de coutume était adressée à celle qu'il voyait éternelle dans le sein de Dieu.

Après cela on comprendra peut-être comment la solitude du Spielberg, pour une âme aimante comme celle de Silvio, n'était pas aussi dépeuplée que l'œil du corps se la représentait dans son apparence extérieure et matérielle. Oh! quelles joies divines et aussi quelles douleurs pénétrantes nous causaient ces différentes apparitions! Toutefois, c'était le seul moyen de nous créer *une vie intellectuelle*, qui avait tous ses changements comme la vie réelle; elle se divisait *en vie d'étude* et *en vie d'action*,

Voici quelle était la vie d'étude. Au moyen de certains procédés artificiels, que chacun est libre d'imaginer à son gré, nous divisions tout ce qu'on peut savoir en plusieurs catégories; et, rapportant toutes nos connaissances à ces différentes classes, nous en faisions une espèce d'énumération qui servait à raviver la mémoire de ce que nous savions et quelquefois à augmenter nos rares connaissances; nous en formions ainsi des répertoires plus ou moins abondants, et chacun de nous les parcourait à part lui, à moins qu'il n'eût besoin d'être aidé par la mémoire de son compagnon, ou que, peu versé dans une classe ou dans l'autre, il dût lui emprunter l'instruction qui lui manquait. Un jour était consacré à parcourir les livres d'histoire, un autre de philosophie, un autre de géographie, de chronologie, de mathématiques, de beaux-arts, etc., et, suivant que chacun le savait, il parlait en français, en allemand, en latin, en anglais.

Cet exercice, qui n'était réellement qu'une étude passive, était toujours complété par une étude active, c'est-à-dire que tel qui en était capable, ayant fait choix d'un sujet, condensait sur lui ses pensées, s'étudiait à y trouver le germe d'un ouvrage, et souvent, par un effort d'esprit pareil à celui de Newton, qui parvint à extraire la racine cubique sans le secours de la plume, il arrivait à le produire. Qui était poëte faisait des vers; qui n'était pas poëte, ou auteur en quelque autre genre, ne manquait pas pour cela d'un sujet d'étude active : il y en avait un commun à tous et traité par tous, *l'étude de soi-même, en s'appliquant à se rendre meilleur;* étude tout à fait indépendante des opinions religieuses qu'on pouvait avoir, étude à laquelle chacun de nous s'était engagé *par un vœu philosophique* prononcé avant ou après la condamnation. Voici quel était ce vœu :

« *Le malheur,* et non *la justice,* nous a frappés; montrons qu'il a frappé des hommes, et non des enfants. Chaque position a ses devoirs. Le premier devoir de tout infortuné, libre ou captif, est de souffrir avec dignité; le second, de faire son profit du malheur; le troisième, de pardonner. Il y a longtemps que nous avons écrit dans nos cœurs :

« Je respire pour la justice, le vrai, la liberté.

« L'adversité aura-t-elle en nous détruit cette résolution? Dominons-la, et qu'elle ne nous domine pas. Si quelqu'un de nous revoit un jour la lumière, *qu'il témoigne* pour ceux qui doivent mourir ici, et notre vœu s'accomplira indépendamment de l'humanité ou de la cruauté de ceux qui nous ont frappés : leur cruauté ne sera pour nous qu'une occasion, une excitation à une plus grande vertu; préparons-nous à la pratiquer, et soyons heureux d'une nécessité qui nous rendra meilleurs. »

L'Europe a jugé par ce livre, livre de *grandes vérités et de grandes réticences,* si les persécuteurs furent humains ou inhumains; et si au milieu de leur cruauté on a vu les persécutés montrer quelque vertu, qui osera dire : « *Le mérite en revient aux persécuteurs* », libres (quelle tête et quel cœur en seraient capables?) de donner à Néron le titre de bienfaiteur des hommes et de ministre de saintes conversions, parce que ayant été persécuteur il a augmenté la liste des martyrs?

Quant à la vie d'action, voici en quoi elle consistait : Après les heures que nous donnions à l'étude active ou passive, nous rappelions, par ordre des temps, tous les événements de notre vie, et nous la recommencions dans ses époques, aimant les choses bonnes, haïssant les mauvaises, et ne cessant de la sorte d'aimer ou de haïr,

c'est-à-dire d'aimer tous les hommes, de haïr le mal qu'ils commettent, et de pardonner à ceux qui le commettent. On croira peut-être qu'en nous rappelant l'époque de notre enfance nous ne savions pas redevenir enfants. Oh ! comme on se tromperait !

Eh quoi ! valait-il mieux se ronger de bile, devenir furieux pour avoir la satisfaction de dire : « Je ne suis pas poëte. Les illusions ne peuvent rien sur moi : ces chaînes ne sont pas des joyaux, ce grabat n'est pas un lit, cette eau n'est pas du vin ; ces murs sont nus ; je suis seul, seul avec ma douleur, et je n'ai personne à qui je puisse la confier. »

Oh ! la belle philosophie ! Oh ! brillant Démosthène de la raison ! et nous pauvres victimes de la poésie ! — Comme elle est vraie cette réflexion : « Il est un homme plus à plaindre que celui qui semble dupe de tous, à savoir celui qui n'est dupe de personne. »

Jugeons d'après le résultat. Où arrivent les partisans du désenchantement ? Malheureux celui qui parfois ne sait être enfant ! Sans cela il deviendra misanthrope ; et s'il fait un acte de vertu, il dira : « Il ne m'appartient pas, parce que si j'ai pu le faire, cela prouve seulement que mes bourreaux m'en ont laissé le pouvoir. »

Au lieu de cela, que trouvent les poëtes ? Une vie consolée par de doux ressouvenirs, de la bienveillance pour l'humanité, avec laquelle ils sont en paix et en communication par les liens du passé et leur foi en l'avenir ; et s'ils font quelque bonne action, ils n'ont ni l'impertinence ni la sottise de dire que leur conscience n'en a pas le mérite ; car c'est elle qui nous rend meilleurs et nous soutient dans nos progrès.

Cher lecteur, nous avons laissé notre ami Silvio à cet âge qui est la transition de l'enfance à l'adolescence, âge

qui n'a point de caractère original, où n'étant point *nous-même* nous ne sommes qu'*imitation*.

Laissons de côté cette époque, qui ne peut nous offrir une aussi riche moisson d'observations psychologiques que l'enfance, à qui chacun de nous doit son caractère original.

La sœur jumelle de Silvio, Rosina, était d'une angélique beauté. Un cousin de la signora Pellico, établi à Lyon, avait demandé Rosina en mariage; sa mère et son frère l'accompagnèrent en France : la première revint au bout de quelque temps, mais Silvio demeura pour étancher, comme tout jeune homme, cette soif du plaisir qui fait craindre parfois qu'on ne se noie au fleuve de la vie, alors que les bons principes qu'on a reçus dans l'enfance n'ont pas eu le temps de germer. Tenons toutefois pour certain que cela n'arrive qu'après que la satiété nous a désenchantés, après que l'ivresse s'est dissipée. Quatre années s'écoulèrent pour Silvio dans ce labyrinthe que nous avons tous parcouru, et il en sortit victorieux; lui-même en a consacré le souvenir, avec une amère tristesse, dans un de ces moments où l'âme revenant sur ce qui n'est plus ne peut s'empêcher de le regretter.

Un événement vint troubler le cours de ses pensées, de ses habitudes, de ses études toutes françaises. En 1806 parut en Italie le poëme des *Tombeaux* de Foscolo, et peu de temps après fut envoyé à Silvio par son frère Louis. Silvio, en le lisant, se sentit redevenir Italien et poëte; oui redevenir poëte, il savait bien qu'il l'était auparavant.

Toutes ses études prirent une autre direction, jusqu'au jour où il se mit en route pour rentrer dans sa patrie. Il me semble que ce fut en 1810, époque à laquelle toute sa famille demeurait à Milan. Son père, il Sig. Onorato,

était alors chef de division au ministère de la guerre, et son frère Louis, secrétaire du grand écuyer du royaume d'Italie, le marquis Caprara de Bologne. Je puis dire également que sa petite sœur Mariette commençait à le connaître ; ce fut cette même sœur qui pendant sa captivité, renonçant à tous les plaisirs du monde, s'enferma dans un couvent.

Ici recommencèrent deux espèces de vie pour Pellico. Ce culte de la famille, dont nous avons marqué les progrès dans son enfance, renaît dans toute sa force, ses études prennent une direction entièrement nouvelle : il devient professeur de langue française au collége des Orphelins militaires, ce qui l'occupait une heure ou deux, le reste de la journée pouvant être employé aux travaux de l'esprit. Milan, au temps de la puissance de Napoléon, était vraiment l'Athènes de l'Italie, et deux hommes qui firent du bien et du mal s'y partageaient l'empire des lettres. (J'ai dit dans l'appréciation critique du *Conciliateur* ce que furent Monti et Foscolo.) Silvio devait les connaître l'un et l'autre; l'un et l'autre le reçurent bien : Monti, léger et toujours calme; Foscolo, passionné et toujours disputant. Son âme respirait la liberté, et il ne s'apercevait pas qu'il la rendait esclave de la terre ; il était une contradiction vivante, mais toujours créatrice. Il voulait qu'on respectât les tombeaux, et il commençait par les renverser en détruisant la seule chose qui puisse triompher de la mort : — l'immortalité. Il éleva réellement la statue de Nabucco, belle et colossale, mais aux pieds d'argile; le premier caillou qui détaché par le vent de la montagne tomba et frappa l'argile, le colosse fut brisé et mis en poussière. Ugo lui-même reconnaissait que la base de sa statue était d'argile, et cela fait sa gloire ; mais de là aussi il tirait un présage de

chute. De là venait cette bile intérieure qui dans toutes ses discussions politiques et littéraires le tourmentait, le rongeait, et plus d'une fois, aux yeux de qui ne savait pas découvrir le noble but qu'il voulait atteindre, le faisait passer, en philosophie et dans les arts pour *un chevalier d'industrie*. Oh! comme il nous oblige à le respecter lorsqu'il retrace les misères de son âme (dans l'introduction au *Voyage sentimental* de Sterne), et comme il s'élève au-dessus de toutes les prétendues supériorités de l'Italie!

Quoi qu'il en soit, Monti, dont l'âme était bienveillante, engagea Silvio à venir le voir. Silvio répondit à son invitation, et Monti lui fit une communication à laquelle il était loin de s'attendre; il lui expliqua sa manière de travailler, et lui présenta un gros registre, immense répertoire des dépouilles littéraires du passé. Silvio demeura confondu devant cette compilation, trésor de science et de souvenirs dont n'avait aucun besoin l'inspiration de Foscolo. Il eut aussi occasion de voir ce dernier; mais dans les luttes déplorables qu'eurent entre eux Monti et Foscolo, il n'arriva jamais à Silvio de les animer l'un contre l'autre, ainsi que faisaient leurs partisans. Il donnait tort ou raison suivant qu'il le jugeait convenable; mais cette franchise, et elle était inflexible, finissait là, car après s'être prononcé il ne trouvait plus que des paroles de conciliation.

Un jour Monti était au café Véry, où se trouvait également Silvio : c'était l'époque des plus grandes querelles des *Montiens* et des *Foscoliens*. Monti engagea la conversation avec Pellico, qu'il regardait avec raison comme un homme impartial : « Eh bien, lui dit il, refuserez-vous de convenir qu'Ugo m'attaque et me dénigre, l'ingrat! Et qui a fait sa réputation, si ce n'est moi? *Les*

Tombeaux seraient demeurés dans l'obscurité, si je n'eusse proclamé qu'ils étaient sublimes ; et je n'aurais besoin que de dire un mot pour les faire rentrer dans la nuit d'où je les ai tirés. » Silvio répondit : « Doucement, mon cher Monti : *les Tombeaux* ont une grande réputation, grâce à vous, cela est vrai, et cela honore votre jugement, qui vous commande toujours de belles actions lorsqu'il suit les impulsions de votre cœur ; mais je n'aurais qu'à parler, dites-vous, pour faire rentrer *les Tombeaux* dans la nuit : vous ne le pensez pas, et votre jugement vous fait ici défaut, comme souvent ; non, vous le voudriez, vous ne pourriez détruire votre ouvrage, parce que ceux dont vous avez ouvert les yeux voient aujourd'hui, grâce à vous, la lumière, et jugent des couleurs aussi bien que vous. Tant qu'ils étaient aveugles, vous pouviez leur faire entendre le son de la trompette, et crier : Apprenez que ceci est la couleur rouge ; mais cela n'est plus possible. Quant à vous attaquer et à vous dénigrer, je sais qu'il n'en est rien, je sais qu'il attaque et dénigre ceux qui vous attaquent et vous dénigrent, je sais que dans ce café, à cette même place ou vous êtes, Ugo a maltraité quelqu'un qui, pour le flatter, parlait de vous d'une manière peu convenable. »

Monti se frappa le front avec la main, et s'écriant : *Ai-je pu l'oublier !* Il partit tout ému, et confessant qu'ils étaient entourés d'hommes vils et méchants, dont l'existence littéraire avait besoin, pour se soutenir, de ramasser les miettes qui tombaient de leur table, et que s'ils demeuraient unis, ils ne seraient plus obligés d'alimenter ces parasites.

Pendant ce temps-là Silvio travaillait, et travaillait à part lui, parce qu'entre autres misères qui affligeaient alors l'Italie, on y remarquait surtout celle-ci : si un

écrivain encore obscur montrait à un auteur déjà célèbre quelqu'une de ses productions, il était impossible que ce dernier ne l'eût pas dictée, retouchée, refaite en entier; malheur à celles qui avaient eu quelque succès, il n'en était que plus difficile de passer pour leur auteur!

Ainsi Monti avait dit plusieurs fois à Silvio : « Vous savez l'anglais; venez me trouver, nous traduirons les œuvres de Byron, et nous y mettrons tous les deux notre nom. » Cette proposition, par plusieurs motifs, ne convint pas à Silvio; il n'eût pas été libre dans son travail, et la partie n'était pas égale : certainement à l'un serait échu toute la peine, à l'autre tout le mérite. Monti se plaignit à Silvio de ce refus, et aussi de ne pas lui avoir montré, avant de les publier, *Francesca* et *Eufemio*. Silvio lui expliqua avec franchise le motif déterminant qui l'en avait empêché.

Mais quels étaient les travaux de Silvio? Une tragédie sur un sujet grec, *Laodicée*. Depuis (1810, 1812) parut sur un petit théâtre de Milan (Santa-Radegonda), lequel n'existe plus, une jeune fille de douze à quatorze ans, Carlotta Marquioni, qui plus tard devint la première actrice de l'Italie dans la tragédie et la comédie; et Silvio, inspiré par cette pâle et sentimentale figure, fut tenté de peindre l'amour de Francesca et de Paolo, qui du fond de l'enfer du Dante vient s'offrir a l'imagination de tout jeune Italien un peu lettré. Silvio écrivit sa tragédie, et la donna à lire à Ugo. Celui-ci lui répondit : « Croyez-moi, jetez au feu votre *Francesca;* ne rappelons pas les morts de l'enfer du Dante, ils feraient peur aux vivants. Jetez-la au feu, et apportez-moi autre chose. » Silvio lui porta *Laodicée*. « Ah! voilà qui est bon! lui dit Foscolo, continuez ainsi. »

Silvio, par ce privilége de l'art qui donne à chaque

artiste le sentiment de ce qu'il a produit de beau, malgré la critique que les préjugés d'une école différente ou d'autres encore en font faire à de plus exercés, conserva *Francesca* et brûla *Laodicée*. Quelque temps après Carlotta reparut à Milan, dans tout l'éclat de sa jeunesse et saluée comme la première dans son art; elle était alors au théâtre royal. Silvio Pellico et Louis de Brême la connurent, et *Francesca*, jusqu'alors négligée et enfouie dans le portefeuille de son auteur, fut exposée au grand jour, représentée à Naples, à Florence, sur tous les théâtres de l'Italie, et toujours avec un succès croissant.

La puissance de Napoléon était tombée, et la famille de Silvio était retournée à Turin, où il Sig. Onorato avait été appelé à la direction d'un des bureaux du ministère de la guerre. Silvio était seul resté à Milan, accueilli avec toutes sortes d'égards et d'affection dans la maison du comte Briche, où il entreprit l'éducation d'un jeune homme donnant les plus belles espérances, appelé Odoardo, et qu'il aima comme un fils; de là il fut appelé dans la maison de Porro, pour former le cœur et l'intelligence de ses deux fils, Mimino et Jullio. Un jour Odoardo vint le voir; il était rêveur, plus que rêveur, il était triste; il lui demande un livre, et semblait avoir autre chose à lui dire. Silvio était avec une personne qu'il ne pouvait quitter; et il répond à Odoardo : « Va dans la bibliothèque, et prends ce livre. Veux-tu autre chose? » Odoardo réplique: « Non. » Il part, se rend à une maison de campagne de son père, à Laurette, aux portes de Milan, fait semblant de vouloir chasser, demande un fusil, et se tue. Silvio et son père accourent le lendemain; ils le trouvent baigné dans son sang. Odoardo était beau comme un ange. Cet événement marque au nombre des plus sinistres qui ont attristé la vie de Silvio.

1815-1816. — Louis de Brême avait songé à faire représenter au théâtre une tragédie de Pellico : si je ne me trompe, *Ida ;* le soin en fut confié à Carlotta Marquioni, qui se trouvait en ce moment à Mantoue. Louis s'y transporta, et Silvio l'accompagna. Le célèbre médecin Rasori, le colonel Gasparinetti, et les autres condamnés dans le procès Ghislieri (1815), dont j'ai parlé dans mes additions à *Mes Prisons*, étaient alors détenus dans la forteresse de Mantoue. Silvio, pendant la captivité de Rasori, avait servi de père et de maître à sa fille, et maintenant qu'il était à Mantoue, il demandait avec instance d'entrer dans la forteresse, afin de le visiter. Le comte Giovanni Arrivabené seconda son désir de tout son pouvoir, et il fut convenu que Silvio se rendrait lui-même auprès du sévère mais honnête général qui commandait la place. Ce brave Allemand lui dit :

« Que voulez-vous à Rasouri ?

« — Le consulter comme médecin.

« — Et quelle maladie avez-vous ?

« — Une maladie de poitrine.

« — Maladie de poitrine, maladie de poitrine; » et pendant qu'il disait ces mots, il appuyait sa main sur la poitrine de Silvio, et ajoutait : « Votre maladie de poitrine n'est que de l'amitié, de l'amitié ; » et sa voix tremblait à ces dernières paroles, comme la voix d'un homme vivement ému. Maintenant ce bon vieillard n'existe plus ; que Dieu le récompense pour avoir permis qu'un ami donnât à son ami et en reçut quelques consolations. Silvio entra dans la forteresse, vit son ami, et lui parla. Certes, il ne put alors lui venir à la pensée qu'un jour lui aussi serait détenu, — et encore bien plus sévèrement, — et qu'il ne serait accordé à aucun de ses anciens amis, soit par faveur ou par ruse, de pouvoir

franchir le seuil impitoyable du Spielberg. Toutefois, s'il trouva que Schiller était humain, s'il vit une larme dans les yeux de ceux qui le faisaient souffrir (comme une protestation contre la dureté du devoir qui leur était imposé), ces consolations, — consolations vraiment divines, — n'étaient-elles pas dues à celui qui dans la plénitude et l'activité de l'existence avait eu une pensée pour ceux qui étaient plongés dans la douleur?

Il revint à Milan, et vécut dès lors constamment dans la maison de Porro, où se donnait rendez-vous tout ce que l'Italie avait de plus illustre dans les sciences et dans les arts, et les personnages de distinction qui traversaient notre péninsule; là il vit et connut madame de Stael, et Schlegel, qui l'un et l'autre étaient comme les intermédiaires entre les chefs de la littérature allemande et ceux de la littérature italienne; là il vit lord Byron et Hobhouse, qui remplirent le même rôle pour la littérature anglaise et la nôtre; là David, Brougham, Thorwaldsen, et mille autres. Ainsi on peut dire que Dante et Shakspeare, Pétrarque et Schiller, la poésie et la science, l'artiste et le citoyen, venaient se donner la main dans ce temple de la raison, dont Silvio était le prêtre.

Silvio avait traduit le *Manfred* de Byron. Byron ayant demandé le manuscrit de la *Francesca*, qu'on se donnait à lire, n'étant pas alors imprimé, il lui fut remis, et deux jours après, le rendant à Silvio, il lui dit : « Ne m'en voulez pas si je l'ai traduite; » il l'avait traduite en vers. « Vous devriez également traduire en vers le *Manfred*; » mais Silvio s'y refusa, persuadé que, du moins dans une langue comme la nôtre, cela ne peut se faire sans ôter ou ajouter tant de choses à l'original, qu'il ne reste plus le même. Louis de Brême publia en 1819 une édition de la *Francesca* de Pellico, et y joignit la tra-

duction qu'il avait faite du *Manfred* de Byron, et dont j'ai dit un mot plus haut.

L'année suivante, 1820, Silvio voulait publier une autre tragédie, *Eufemio da Messina*, pour laquelle il eut mille obstacles à surmonter auprès de la censure; et pendant que ces difficultés avaient lieu à Milan, les enfants de Porro, qui l'avaient transcrite, la donnaient à leur père à l'insu de Silvio, pour qu'il la fît imprimer dans un autre État, ce qui eut lieu; mais on finit par en autoriser l'impression à Milan, à condition qu'elle ne serait pas représentée. Dans l'intervalle de ces deux publications, Silvio concourut à une grande entreprise, qui jusqu'à nos jours, grâce à la servitude où est maintenant toute l'Italie, n'a trouvé aucun critique qui ait osé en apprécier le mérite. Cette entreprise était le journal intitulé : *Le Conciliateur*. Mais, pour se former une idée exacte de son esprit, il ne suffit pas de lire ce journal en lui-même, il faut comprendre ce qu'était la société qui l'avait fondé. Tous les membres de cette société se réunissaient trois fois la semaine dans la maison de Porro; et Silvio, étant un de ceux qui avaient le plus contribué à sa formation, en fut nommé secrétaire. On sait maintenant ce que le gouvernement laissait publier, et les autres restrictions qu'entraîne la rédaction. Aussi autre fut l'action du *Conciliateur* dans le journal, autre en dehors du journal, autre l'œuvre écrite, autre l'œuvre parlée. La société du *Conciliateur* forma ou prépara du moins une nouvelle génération d'auteurs; et cette formation ou préparation ne fut point une conséquence de l'œuvre écrite, elle résultait de la société elle-même, dont on ne peut parler qu'autant qu'on y était admis, et dont l'influence était d'autant plus féconde et originale qu'elle était plus libre. Cette influence se fit sentir encore

en dehors du journal dans deux livres d'Hermès Visconti : le premier sur le romantisme, et le second sur le style; dans un autre, de Berchet, intitulé : *Les Veillées avec le chanoine mon oncle;* dans un autre enfin, de Manzoni, sur la poétique du drame, chef-d'œuvre qui n'a pas d'égal.

J'ajouterai : les rédacteurs du *Conciliateur* croyaient être fixés sur l'étendue de la liberté que leur accordait le gouvernement, mais, hélas! combien il leur arriva souvent de se tromper! Il suffit de dire qu'il fut ordonné à un employé d'un tribunal d'appel par le président de cesser d'écrire dans ce journal, sous peine de perdre son emploi; un autre homme remarquable fut cité plusieurs fois à la police, et il lui fut déclaré par il Sig. Villata que si dans les articles qu'il envoyait à la censure il ne changeait pas de ton, la police l'engagerait à quitter la Lombardie, à quoi l'auteur incriminé répondit : « Quel est donc mon crime? Vous avez une police versée dans la science du gouvernement; elle connaît, ainsi que ses censeurs, les limites qu'il est défendu d'outre-passer. Quant à nous, profanes, nous vous présentons, comme à nos tuteurs, ce qui sort aveuglément de notre plume, qui ne peut empoisonner personne; car vous, chirurgiens de morale, vous retranchez impitoyablement ce qui vous paraît gâté; et lorsque nous sortons d'ici, nous sommes comme les anges du paradis. C'est parce que je sais cela qu'en écrivant je suis rassuré; et, au lieu de me creuser la cervelle à rechercher ce que vous supprimerez ou laisserez, je dis tout ce que je sais sur mon sujet, persuadé que si quelque chose vous déplaît, vous serez assez bons pour le faire disparaître. »

Malgre cette réfutation raisonnée, les menaces se répétèrent plusieurs fois, et les suppressions devinrent si

nombreuses, que les rédacteurs, désespérés de ne pas avoir de quoi remplir leurs numéros, se séparèrent : autre preuve que *le Conciliateur* ne paraissait pas aux yeux du public tel qu'il avait été pensé dans le cabinet, et qu'il ne faut pas en rechercher l'esprit dans la partie imprimée et devenue publique, mais dans la partie traditionnelle. Enfin, ceux qui l'écrivaient faisaient un journal politique et littéraire, ceux qui le révisaient changeaient toute la première partie et mutilaient considérablement la seconde. Au reste, j'ai dit avec quelque développement, dans l'appréciation critique que j'ai insérée dans mes *Additions*, ce que fut la double profession de foi de ce journal ; j'ai dit aussi quelques mots de *Francesca* et d'*Eufemio*, mais seulement en passant, parce que le théâtre de Silvio mérite un examen particulier, examen qui, réuni à celui de ses autres poésies épiques et lyriques, publiées ou non publiées, peut seul faire connaître leur auteur.

Dans son théâtre, et dans ses autres écrits, dans ses paroles, dans ses actions, Silvio est toujours dominé par ces sentiments : — Amour de la famille, — Amour de la patrie, — Amour de l'humanité. Nous avons vu comme ils s'étaient formés en lui, recueillant une à une les impressions de son enfance, qui, nous l'avons dit, devaient un jour porter leurs fruits; ils surgirent au milieu des pleurs et des jeux d'un enfant, et sont devenus la religion de sa vie privée et publique.

Retremper le caractère national dans les principes élevés de la métaphysique et de l'art était pour feu Brême, pour Silvio, héritier de son noble cœur et de sa haute intelligence, pour l'auteur *del Cor mentalismo* et d'autres écrits que je n'ose prononcer, non-seulement le bon, mais l'unique moyen de lui rendre son énergie; d'où il

suit que l'Italie demeurera esclave tant qu'elle sera ignorante, et qu'elle sera ignorante tant que sa philosophie sera matérialiste. Or, cette prédiction que je fais à l'Italie, je la fais au reste du monde; toute autre voie est celle de la violence, et ne dure pas. Que la violence soit employée par les bons pour faire le bien, elle ne dure pas; qu'elle soit employée par les méchants dans un but contraire, elle ne dure pas. Comment parvenir jamais à imposer une autre forme de gouvernement à l'Autriche, si elle ne sent d'elle-même qu'elle est privée de l'exercice de quelque droit, si elle n'est point blessée dans sa dignité, si la douceur du berger qui la conduit chaque jour au pâturage et la ramène chaque soir au bercail est bénie par elle à l'égal de la tendresse d'un père? Tout dépend du diapason auquel on s'accorde : tant que vous ne changerez pas de diapason, tant que vous ne formerez pas une autre opinion, vouloir pour l'Autriche autre chose que ce qui est sera folie (folie, comme l'a dit Silvio, d'un autre peuple et d'une autre époque). Tant que les choses seront ce qu'elles sont, ce changement ne sera que violence, et ne durera pas.

Oh! combien Louis de Brême mourut à propos! Que de douleurs lui étaient réservées! Silvio s'était rendu à Turin pour visiter son ami mourant; il y demeura environ un mois, et Louis eut quelques jours de mieux. Un de ces jours où il paraissait devoir être moins en danger ou plutôt faire espérer un peu de sécurité, Silvio retourna à Milan. Quelques jours après, le 15 du mois d'août, Louis n'était plus. Le 2 septembre Silvio partit de Pavie sur le bateau à vapeur qui se rendait à Venise (j'ai raconté l'objet de ce voyage dans mes *Additions*). Il retourne à Milan, se rend chez moi; on lui dit : « Pierre est arrêté. » Il avait promis au comte Porro de veiller à

quelques affaires domestiques qu'il avait à sa campagne de Balbianino sur le lac de Côme; il s'y rend tranquillement, et s'en retourne tranquillement à Milan. Quelqu'un lui dit à l'oreille : « *La police vous cherche;* » il répond : « *Elle sait où je demeure ; je vais l'attendre.* » Il rentre, il était attendu; on saisit ses papiers, ses poëmes, ses tragédies, ses romans, sa correspondance, et on le prie de suivre le commissaire à Sainte-Marguerite. Il y marche d'un pied libre, et n'en sort pas. (C'était le 13 octobre 1820.)

J'avais été arrêté le 7 octobre, six jours avant mon ami.

A ce moment commence le livre de Silvio, je lui laisse la parole.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

Ai-je écrit ces Mémoires pour le seul plaisir de parler de moi ? Je désire qu'il n'en soit pas ainsi ; et, autant qu'il est possible d'être mon propre juge, il me semble y avoir été porté pour une meilleure intention : — celle de travailler au soulagement de quelques malheureux, par l'exposition des maux que j'ai soufferts et des consolations que, par mon expérience, j'ai reconnu qu'il était possible de se créer dans les grandes infortunes ; — celle d'affirmer qu'au milieu de mes longs tourments je n'ai pas cependant trouvé l'humanité aussi injuste, aussi indigne d'indulgence, aussi dépourvue de

belles âmes, qu'on a coutume de la représenter ; — celle d'exhorter les nobles cœurs à aimer toujours, à ne haïr personne, à n'avoir de haine irréconciliable que pour le vil mensonge, la lâcheté, la perfidie, toute espèce d'avilissement ; — celle de redire une vérité proclamée depuis longtemps, mais souvent oubliée : que la religion et la philosophie recommandent l'une et l'autre une volonté énergique, un jugement impartial ; que sans ces deux conditions il ne saurait y avoir ni justice, ni dignité, ni principes certains.

MES PRISONS

I.

Le vendredi 13 octobre 1820 je fus arrêté à Milan et conduit à Sainte-Marguerite. Il était trois heures après midi. Ce jour et les suivants je fus soumis à de longs interrogatoires : mais je n'en dirai aucun. Ainsi qu'un amant trahi par celle qu'il aime jure, dans son noble courroux, de lui tenir rigueur, je laisse de côté la politique, et je parle d'autres choses.

Le soir de ce malheureux vendredi, à neuf heures, le greffier m'ayant remis entre les mains du geôlier, je fus conduit par lui dans la chambre qui m'était destinée, et là, sur son invitation, je lui donnai ma montre, mon argent, et tout ce que je pouvais avoir dans la poche; il m'assura que le tout me serait rendu en temps convenable, me fit avec honnêteté une salutation, et me souhaita une bonne nuit.

« Arrêtez-vous, mon cher, lui dis-je; je n'ai pas encore dîné; faites-moi apporter quelque chose.

« — A l'instant, la cantine est près d'ici; et monsieur jugera quel bon vin !

« — Du vin! je n'en bois pas. »

A cette réponse, le sieur Angiolino me regarda tout effaré, espérant néanmoins que je plaisantais; car les geôliers, qui tiennent cabaret, ont horreur d'un prisonnier abstème.

« Non, vraiment, je n'en bois pas.

« — J'en suis fâché pour monsieur, il en souffrira davantage de la solitude. »

Et voyant que je persistais dans ma résolution, il sortit. En moins d'une demi-heure j'eus le dîner; je mangeai quelques bouchées, je bus un verre d'eau, et je demeurai seul.

La chambre était au niveau du sol, et donnait sur la cour. Prison ici, prison là, prison au-dessus, prison en face. Je m'appuyai sur la fenêtre, et j'écoutai pendant quelque temps l'aller et venir des gardiens et le chant frénétique de quelques-uns des prisonniers.

Je me disais : « Il y a un siècle que ces lieux étaient un monastère; et alors les vierges saintes qui l'habitaient pouvaient-elles prévoir qu'un jour leurs cellules ne retentiraient plus d'hymnes sacrées ou de femmes gémissantes, mais que, remplies de cette foule d'hommes réservés pour le bagne ou l'échafaud, on n'y entendrait que les cris du blasphème et de l'impiété. O temps rapide! ô inconstance des choses humaines! Pour qui vous considère est-il possible de s'affliger, si la fortune a cessé de lui sourire, s'il est jeté dans une prison, et menacé de l'échafaud? Hier j'étais un des hommes les plus heureux du monde; aujourd'hui je n'ai plus aucunes douceurs qui soutiennent ma vie; plus de liberté, plus d'entretiens amis, plus d'espérance! Non, il y aurait de la folie à se faire illusion, je ne sortirai d'ici que pour être enfermé dans

un cachot plus horrible ou livré au bourreau : eh bien, le jour d'après ma mort il en sera de moi comme si, mort dans un palais, j'eusse été porté à la tombe au milieu des honneurs. »

C'est ainsi que par mes réflexions j'augmentais en moi la force de l'âme. Mais je vins à me rappeler mon père, ma mère, mes deux frères, mes deux sœurs, une autre famille que j'aimais à l'égal de la mienne ; et tous mes raisonnements s'affaiblirent. Je m'attendris, et je pleurai comme un enfant.

II.

Il y avait trois mois qu'étant retourné à Turin, après quelques années de séparation, j'avais revu mes chers parents, un de mes frères et mes deux sœurs. Toujours dans notre famille avait régné le plus tendre attachement, et jamais aucun fils n'avait été plus que moi comblé des bienfaits de son père et de sa mère. Oh ! combien en revoyant ces vieillards respectés, et les trouvant plus affaiblis par l'âge que je ne l'avais pensé, je me sentis ému ! Combien alors j'aurais désiré ne plus m'en séparer, et consacrer tous mes soins au soulagement de leur vieillesse ! Combien je maudis les devoirs qui, pendant les quelques jours que je restai à Turin, m'éloignèrent du toit paternel, et m'obligèrent à donner si peu de temps à mes parents chéris ! Ma pauvre mère disait, avec un accent de tristesse et d'amertume : « Ah ! notre Silvio n'est pas venu à Turin pour nous voir ! » Le matin où je repartis pour Milan la séparation fut des plus douloureuses. Mon père monta avec moi dans la voiture, et m'accompagna

durant un mille, puis s'en retourna seul. Je me détournai pour le voir, et je pleurai, et je portai à mes lèvres un anneau que ma mère m'avait donné. Je n'avais plus quitté ainsi ma famille le cœur déchiré. Sans croire aux pressentiments, je m'étonnais de ne pouvoir surmonter ma douleur, et je ne pouvais m'empêcher de me dire avec effroi : D'où me vient cette tristesse inaccoutumée? Elle était pour moi le présage d'une grande infortune.

Maintenant, dans la prison, je me rappelais cette épouvante et ces angoisses; je répétais toutes les paroles que trois mois auparavant j'avais entendu prononcer à mes parents, et le reproche de ma mère : « Ah! notre Silvio n'est pas venu à Turin pour nous voir! » me retombait sur le cœur. Je me reprochais de ne pas leur avoir témoigné mille fois plus de tendresse. Je les aime tant! Et je leur ai dit : Je vous aime, si froidement! Je ne devais plus les revoir, et je n'ai pas rassasié mes regards de leurs traits adorés! Et j'ai été pour eux si avare des expressions de mon amour! Ces pensées me déchiraient le cœur.

Je fermai la fenêtre; je me promenai pendant une heure, craignant de passer toute la nuit sans repos. Je m'étendis sur mon lit, et la fatigue amena le sommeil.

III.

Oh! qu'il est horrible le réveil de la première nuit dans une prison! « Dieu! m'écriai-je (en reconnaissant où j'étais), est-il possible? Moi ici! Et ce n'est point un songe! Je fus donc arrêté hier? Et c'est hier

qu'on me soumit à ce long interrogatoire, qui doit se prolonger demain, et finir... qui le sait? Oui, c'est bien moi, qui avant de m'endormir, hier soir, ai tant pleuré au souvenir de mes parents.

Le silence absolu, le repos, le court sommeil qui avaient ranimé les forces de mon esprit, semblaient avoir centuplé en moi la puissance de la douleur; et, dans cet éloignement de toute distraction, le désespoir de ceux que j'aimais, et surtout de mon père et de ma mère à la nouvelle de mon arrestation, se retraçait à ma pensée avec une force que je ne puis exprimer.

« Maintenant, disais-je, ils dorment encore d'un sommeil paisible, ou peut-être que, réveillés, ils pensent à moi avec tendresse, loin de prévoir où je suis! Oh! qu'ils seraient heureux de quitter ce monde avant que n'arrive à Turin la nouvelle de mon malheur! Qui leur donnera la force de résister à ce coup?»

Une voix intérieure semblait me dire : « Celui qu'aiment tous les affligés, que tous prient et sentent en eux-mêmes! celui qui donnait à une mère la force d'accompagner son fils au Golgota, et de rester au pied de la croix! l'ami des malheureux, l'ami de tous les hommes! »

C'est ici, pour la première fois, que la religion triompha dans mon cœur; et ce bienfait, je le dois à l'amour filial.

Jusque alors je n'avais pas été sans religion, mais toujours je l'avais peu ou mal pratiquée; et sans donner une grande importance aux reproches vulgaires qu'on a coutume de lui adresser, mille sophismes remplis d'incertitude n'en avaient pas moins affaibli ma croyance. Déjà depuis longtemps ces doutes ne

tombaient plus sur l'existence de Dieu, et je répétais souvent que si Dieu existe, une conséquence nécessaire de sa bonté est une autre vie pour l'homme qui a souffert dans celle-ci tant d'injustices. De là pour nous un motif tout-puissant d'aspirer au bien que nous promet cette seconde vie; de là un culte d'amour envers Dieu et le prochain, une tendance perpétuelle à s'ennoblir par de généreux sacrifices. Depuis longtemps je me disais tout cela, et encore : « Le christianisme est-il autre chose qu'une éternelle aspiration à de nobles sentiments? » Et je m'étonnais que son essence reluisant d'une manière si pure, si philosophique, si invincible, il fût arrivé néanmoins une époque où la philosophie osât dire : « Je tiendrai désormais ta place. » Et comment? En enseignant le vice? Non, mais la vertu. Donc, l'amour de Dieu et du prochain; et c'est là précisément ce qu'enseigne le christianisme.

Bien que je sentisse tout cela depuis quelques années, j'évitais de conclure; je me dis : Sois conséquent! sois chrétien! ne sois plus scandalisé de quelques abus! N'insiste plus sur quelques points difficiles de la doctrine chrétienne, puisque le point essentiel, et de tous le plus évident, est celui-ci : Aime Dieu et le prochain.

Je résolus dans ma prison d'arriver enfin à cette conclusion, et j'y arrivai. J'hésitai quelque temps, persuadé que si on venait à me reconnaître plus religieux on ne manquerait pas de me reprocher mon hypocrisie, ou de m'être laissé abattre par le malheur. Mais, ne trouvant en moi aucune trace d'hypocrisie ni d'abattement, je me sentis au-dessus de tous les reproches possibles, et non-mérités; et je résolus

d'être à l'avenir, comme aussi de me déclarer pour toujours chrétien.

IV.

Je ne m'affermis dans cette résolution que plus tard, mais dès cette première nuit de prison elle commença à poindre en ma volonté, et presqu'à la fixer. Vers le matin je me trouvai sans inquiétude, et je m'en étonnais. Je pensais à ma famille, à mes amis, et j'avais confiance en la force de leur âme, et je me consolais au souvenir des vertus que j'avais senties en eux.

Pourquoi en moi d'abord cet affaissement à la pensée de celui qu'ils devaient éprouver, et maintenant cette confiance dans leur fermeté? Était-ce un prodige qu'un tel changement? C'était le résultat naturel de ma nouvelle croyance en Dieu. Eh! qu'importe le nom de prodige à ce que la religion, dans ses bienfaits, a de grandeur et de vérité!

Au milieu de la nuit deux *secondini* (c'est ainsi qu'on appelle les valets du geôlier) étaient venus pour me surveiller, et m'avaient trouvé dans un état d'irritation extrême. Ils revinrent au jour, et alors j'étais calme et disposé à la plaisanterie.

Tirola me dit : « Cette nuit monsieur avait une physionomie *de basilic ;* il n'en est rien ce matin, et j'en suis bien aise; cela est une preuve que monsieur n'est pas, pardonnez-moi l'expression, un fripon. Je suis vieux dans le métier, et cela donne quelque valeur à mes observations. Les fripons sont plus irrités le second jour de leur arrestation que le premier. Prenez-vous du tabac?— Non d'habitude, mais je ne

veux pas vous refuser. Quant à votre observation, je la trouve, excusez-moi, peu d'accord avec ce bon sens qui paraît en vous. Si je n'ai plus ce matin la physionomie d'un basilic, est-il impossible d'attribuer ce changement à un manque de raison, à la facilité de m'abuser, à l'espérance d'une prochaine liberté?

« — Je le croirais si monsieur était en prison pour d'autres motifs; mais quant aux affaires d'État, il est impossible de penser qu'elles soient terminées, par le temps qui court, si promptement; et vous n'avez pas la simplicité de le croire. Pardon, monsieur veut-il une autre prise?

« — Donnez. Mais comment vous est-il possible d'avoir l'air aussi gai, vivant toujours avec des malheureux?

« Vous croirez peut-être que c'est par indifférence pour les maux d'autrui, et, à vrai dire, je n'en sais rien moi-même; mais je vous assure que souvent à voir pleurer cela me fait du mal : alors j'affecte la gaieté, pour en donner à ces pauvres prisonniers.

« — Il me vient, mon brave homme, une idée que je n'avais pas eue : c'est qu'on peut être geôlier et en même temps plein de bonté.

« — Le métier n'y fait rien, monsieur : au delà de cette voûte que vous voyez, par delà cette cour, sont d'autres cours et d'autres prisons, toutes réservées pour des femmes; elles sont..., je n'ose pas le dire..., femmes de mauvaise vie... Eh bien, monsieur, il y en a qui sont des anges par le cœur; et si vous étiez secondino...

« — Moi ! » (Et j'éclatai de rire.)

Tirola fut déconcerté par mes ris, et s'arrêta. Peut-être il voulait dire que si j'avais été secondino, je me

serais difficilement empêché d'aimer quelqu'une de ces malheureuses.

Il me demanda ce que je voulais pour déjeuner, sortit, et quelques minutes après il m'apporta le café.

Je le regardais en face très-fixement, avec un sourire malin, qui voulait dire : « Serais-tu homme à porter un billet à un autre malheureux, à mon ami Pietro? » Et il me répondit avec un autre souris, qui semblait dire : « Non, monsieur; et si vous adressant à quelqu'un de mes compagnons, il vous répond oui, craignez qu'il ne vous trahisse. »

Je ne sais trop s'il me comprit, ou si je l'avais compris moi-même; mais je sais bien que dix fois je fus sur le point de lui demander un crayon et du papier, et je n'osai, parce qu'il y avait dans ses yeux quelque chose qui semblait m'avertir de ne me fier à personne, et encore moins à un autre qu'à lui.

V.

Si Tirola, malgré son air de bonté, n'avait pas eu dans son regard quelque chose de fourbe, si sa figure eût été plus noble, j'aurais cédé à la tentation d'en faire mon messager, et peut-être qu'un billet de moi, reçu à temps par mon ami, lui donnant le moyen de réparer une étourderie, eût été une planche de salut, non pour lui, pauvre infortuné trop sérieusement compromis, mais pour moi et beaucoup d'autres.

Patience ! il devait en être ainsi.

Je fus sommé de répondre à de nouvelles interrogations, qui remplirent tout le jour, et d'autres encore, sans nul intervalle que celui des repas.

Aussi longtemps que dura le procès je trouvai que les jours s'écoulaient rapidement, tant j'étais occupé de mes réponses aux questions infinies qui m'étaient adressées, et préoccupé des réflexions que pendant le repas et le soir je faisais sur tout ce qu'on m'avait demandé, ce que j'avais répondu, et sur quoi, selon toute apparence, j'aurais encore à m'expliquer.

Sur la fin de la première semaine, j'éprouvai une grande affliction. Mon pauvre Pietro, aussi désireux que moi-même d'établir entre nous quelque communication, m'adressa un billet, qu'il me fit remettre, non par l'un des secondini, mais par un prisonnier qui venait partager avec eux le soin que réclamaient nos cellules. C'était un homme de soixante à soixante-dix ans, et condamné à je ne sais combien de mois de détention.

Je me piquai le doigt avec une épingle, et je traçai de mon sang quelques lignes de réponse, que je remis au messager. Il eut le malheur d'être surpris, fouillé, reconnu porteur du fatal billet, et, si je ne me trompe, frappé du bâton. J'entendis pousser des cris aigus. Je pensai qu'ils venaient de ce malheureux vieillard, et je ne l'ai plus revu.

Conduit devant les juges, je frémis à la vue de ce petit feuillet rougi de mon sang. Il ne s'y trouvait, Dieu merci, aucune pensée compromettante, et ce n'était que l'expression d'un simple bonjour. Il me fut demandé avec quoi je m'étais tiré du sang. On m'enleva mon épingle, et l'on rit de nous avoir ainsi déjoués. Ah ! je ne riais pas, moi ! Je ne pouvais écarter de mes yeux le malheureux vieillard. J'aurais souffert avec joie quelque peine pour qu'il lui fût pardonné, et lorsque j'entendis ces gémissements que je crus

être les siens, mon cœur se remplit de larmes.

Ce fut en vain que plusieurs fois je m'informai de lui aux gardiens et aux secondini. Ils secouaient la tête, et disaient : « Il l'a payé cher, celui-ci ; il ne recommencera plus ; il est maintenant plus en repos » ; et ils refusaient de s'expliquer davantage.

Voulaient-ils par là désigner l'étroite prison dans laquelle ce malheureux était retenu? ou ne faisaient-ils ces réflexions que parce qu'il était mort sous le bâton, ou par suite de ses coups?

Un jour il me sembla le voir au delà de la cour, sous le portique, tenant un fagot de bois sur ses épaules, et mon cœur battit comme si j'avais revu un frère.

VI.

Délivré de ce martyre auquel nous soumettent les interrogatoires, et qui jusque alors avait été l'occupation de mes journées, je ne tardai pas à sentir tout ce que la solitude renferme de tristesse et d'amertume.

On me permit, il est vrai, d'avoir une Bible et le Dante ; la bibliothèque du geôlier, composée de quelques romans de Scuderi, de Piazzi, et pis encore, fut aussi mise à ma disposition ; mais mon esprit, trop agité, ne pouvait s'appliquer à aucune lecture. Chaque jour j'apprenais par cœur un chant du Dante, et cet exercice n'était que machinal ; même en récitant ces beaux vers, je les avais moins présents à l'esprit que mon infortune. Et il en était ainsi quoi que je lusse, moins quelques passages de la Bible. J'avais toujours aimé ce livre divin, alors même que

je me croyais incrédule, et maintenant je ne pouvais l'étudier sans être ému de respect. Ce n'est pas que, malgré moi, souvent à sa lecture, l'esprit à autre chose, je ne comprenais pas; mais peu à peu je devins plus capable de réflexion, et par ainsi de l'aimer chaque jour davantage.

Cette lecture ne me donna jamais la moindre disposition à la bigoterie, c'est-à-dire à cette dévotion mal entendue qui rend l'homme pusillanime ou fanatique. Bien au contraire, elle m'apprenait à aimer Dieu et les hommes, à désirer de plus en plus le règne de la justice, à maudire l'iniquité, à pardonner aux méchants. Loin d'effacer en moi ce que la philosophie pouvait y avoir imprimé de bien, le christianisme l'y gravait davantage, en donnant à ses principes plus de force et d'élévation.

Un jour, après avoir lu qu'il ne faut jamais cesser de prier, et que les véritables prières ne consistent pas en un vain murmure de paroles, mais dans la simple adoration de Dieu, soit en pensées, soit en actions; que les unes et les autres doivent tendre à l'accomplissement de sa volonté : je résolus de commencer en moi-même cette incessante prière, et par là d'éloigner de mon esprit, comme aussi de mon cœur, toute pensée, tout désir qui seraient en opposition avec l'ordre divin que nous avons reçu.

Les prières que je récitais, en forme d'oraison, étaient toujours courtes; non que je les méprise (je les reconnais, au contraire, indispensables dans le culte, pour fixer l'attention), mais c'est que mon esprit est fait de manière qu'il lui est impossible d'en réciter longtemps sans qu'il devienne distrait, et pour ainsi dire incapable d'adoration.

En m'efforçant d'avoir toujours Dieu pour témoin de mes pensées, loin de fatiguer par là mon esprit, de le troubler, cette méditation était pour moi remplie de charme. Persuadé que nous sommes toujours en présence de Dieu, qu'il est en nous, ou plutôt que nous sommes en lui, je trouvais de jour en jour la solitude moins horrible. « Ne suis-je pas en excellente compagnie? » me disais-je, et je me sentais calme; je chantais et fredonnais avec plaisir, avec amour.

« Eh quoi! dis-je en moi-même, si, atteint d'une fièvre, j'avais succombé, est-ce que tous les miens, que d'abord le regret de ma perte aurait accablés de douleur, n'auraient pas trouvé peu à peu la force de s'y résigner? Eh bien, au lieu d'une tombe, c'est une prison qui se ferme sur moi : faut-il croire qu'ils ne trouveront pas toujours la même force en Dieu? »

Je le priais pour eux de toutes les puissances de mon âme, et souvent mes prières étaient accompagnées de larmes; et ces larmes n'étaient pas elles-mêmes sans quelque douceur. J'avais pleine confiance en l'appui de Dieu, et pour eux et pour moi. Je ne me suis pas trompé.

VII.

Certes il est plus agréable d'être libre que prisonnier : qui en doute? et cependant, même au sein des misères de la prison, quand on ne s'y croit pas entièrement oublié de Dieu, quand on y songe que tous les plaisirs de la terre sont passagers, que ce qui fait le bien véritable de l'homme est dans sa conscience, et non dans ce qui lui est étranger, alors

même il est encore possible de trouver à la vie quelque douceur. En moins d'un mois j'étais arrivé, non pas à une entière résignation, mais à ne pas me désespérer; et ne pouvant me résoudre à l'indignité de racheter mon salut par la ruine d'autrui, je reconnus qu'il m'était impossible d'éviter l'échafaud ou une longue captivité; qu'il fallait se résigner. Je me dis : « Tant qu'il me sera donné de respirer, je vivrai; que si on étouffe en moi le souffle qui m'anime, eh bien! je ferai comme tous les malades qui sont arrivés au dernier moment de leur vie, je mourrai. »

Je m'étudiais à ne me plaindre de rien, à fournir autant que possible à mon esprit un sujet de consolation. Un des plus habituels était de me rappeler tous les biens dont mes jours avaient été remplis : un bon père, une bonne mère, des sœurs et des frères excellents, tel ou tel ami, une bonne éducation, l'amour des lettres. Je me disais : « Qui donc a plus que moi joui du bonheur? Et faut-il ne plus en être reconnaissant envers Dieu, parce que l'infortune est venue le troubler? » Quelquefois il m'arrivait, à ces ressouvenirs, de m'attendrir et de pleurer; mais le calme et la joie ne tardaient pas à renaître.

Dès les premiers jours je m'étais fait un ami, non du geôlier ou de quelqu'un des secondini, non plus que parmi les juges du procès; et pourtant je veux parler d'une créature humaine : qui était-ce? — Un enfant, sourd-muet, âgé de cinq à six ans. Son père et sa mère, accusés de vol, avaient été condamnés, et le malheureux orphelin était retenu par la police avec d'autres enfants qui se trouvaient dans la même position. Tous habitaient dans une chambre en face de la mienne, et à certaines heures il leur était per-

mis de sortir, afin de prendre l'air dans la cour.

Le petit sourd-muet venait alors sous ma fenêtre, et m'adressait un regard et des gestes gracieux. Je lui renvoyais un beau morceau de pain : il le prenait, en sautant de joie, retournait vers ses camarades, leur en donnait à tous, et revenait manger ce qui lui restait sous ma fenêtre, en m'exprimant sa reconnaissance avec un sourire de ses beaux yeux.

Les autres enfants me regardaient de loin, et n'osaient approcher; mais le petit sourd-muet avait pour moi la plus grande sympathie, et cela sans aucun intérêt. Souvent il ne savait que faire du pain que je lui donnais, et alors il m'avertissait par signes que lui et ses camarades avaient assez mangé, et qu'ils n'avaient plus aucun besoin. Que s'il voyait un secondino se diriger du côté de ma chambre; il lui donnait le pain pour qu'il me le rendît; et alors, bien qu'il ne s'attendît à rien de ma part, il n'en continuait pas moins à folâtrer sous ma fenêtre avec une grâce pleine de charme, tout joyeux de ce que je le voyais. Un jour, un secondino lui permit d'entrer dans ma prison, et à peine y fut-il, qu'il courut m'embrasser en poussant un cri de joie. Je le pris dans mes bras, et ne saurais dire avec quels transports il me comblait de ses caresses. Que d'amour dans l'âme de ce cher enfant! Combien j'aurais désiré qu'il ne tînt qu'à moi de le faire élever, et par ainsi de l'arracher à la misère où il se trouvait!

Je n'ai jamais su quel était son nom : peut-être ne savait-il pas lui-même qu'il en avait un? Il était toujours content. Je ne le vis jamais pleurer, hors une seule fois, qu'il fut battu par le geôlier, je ne sais pour quelle raison. Quelle étrangeté! Ne dirait-on

pas que vivre en de pareils lieux est le comble de l'infortune ! Eh bien ! il était donné à cet enfant de jouir d'autant de bonheur que pourrait en avoir à son âge le fils d'un prince. Tout en faisant ces réflexions, j'en tirai cette conséquence, qu'il nous est possible de soustraire notre âme à l'impression des lieux. Maîtrisons l'imagination, et où que ce soit nous serons bien. Un jour est bien vite passé, et quand le soir on se met au lit sans éprouver la faim ni de vives douleurs, qu'importe que ce lit soit placé entre des murs qu'on appelle prison ou palais?

Excellent raisonnement ! Mais que faire pour maîtriser l'imagination? Je m'y efforçais, et souvent il me semblait y réussir autant que possible. D'autres fois elle triomphait, et alors je rougissais de ma faiblesse.

VIII.

Toutefois, dans mon infortune, me disais-je, ne suis-je pas heureux qu'on m'ait donné une prison au niveau du sol, ayant vue sur cette cour où tout près de moi vient jouer cet enfant, avec qui j'ai des entretiens, qui pour être muets n'en sont pas moins doux à mon cœur? Oh ! combien est admirable l'intelligence de l'homme ! Que de choses nous nous disons l'un à l'autre avec ces mille nuances auxquelles se prêtent la physionomie et le regard ! Comme il sait à mes sourires rendre ses mouvements gracieux ! ou les changer, quand il s'aperçoit qu'ils me déplaisent ! Comme il sent en lui que j'ai du plaisir à le voir caressant et généreux envers ses camarades ! Qui le

croirait? de cette fenêtre je puis servir à cet enfant de précepteur. A force de nous exercer mutuellement aux signes, nous rendrons plus facile entre nous l'échange de nos idées. Plus il verra que son esprit s'aiguise et se polit avec moi, plus il m'aimera. Je serai pour lui le génie de la raison et de la bonté; il s'habituera à me confier ses douleurs, ses plaisirs, ses espérances; et moi à le consoler, à lui inspirer de nobles sentiments, à le diriger dans toute sa conduite. Peut-être qu'en différant ainsi de mois en mois de prononcer sur mon sort, on me laissera mourir ici; peut-être qu'il sera donné à cet enfant de grandir sous mes yeux, et d'être employé à quelque service dans cette maison. Avec autant d'esprit qu'il paraît en avoir, que deviendra-t-il? Hélas! rien de plus qu'un excellent secondino! Qu'importe! n'aurai-je pas fait une bonne action en lui apprenant à mériter sa propre estime comme celle des honnêtes gens, à nourrir en lui des sentiments de bienveillance?

Ces réflexions n'avaient rien que de naturel en moi. Toujours je m'étais senti pour les enfants une grande inclination, et le plus grand respect pour le titre de précepteur. J'en avais rempli les fonctions pendant quelques années auprès de Jacques et de Julien Porro, deux jeunes gens qui donnaient les plus belles espérances, et pour qui j'avais et ne cesserai d'avoir l'affection d'un père. Dieu sait combien de fois en prison j'ai pensé à eux! combien j'ai regretté de n'avoir pu achever leur éducation! combien je leur ai souhaité un maître aussi affectionné que je l'étais pour eux!

Souvent, à part moi, je m'écriais : « Quelle indigne parodie! Au lieu de Jacques et de Julien, nobles en-

fants que la nature et la fortune ont comblés de leurs plus riches faveurs, il m'est donné pour disciple un pauvre orphelin, sourd-muet, déguenillé, fils d'un voleur, et qui deviendra par degrés secondino, c'est-à-dire, en termes moins honnêtes, qui ne sera qu'un sbire. »

Ces réflexions m'humiliaient, me décourageaient. Mais à peine avais-je entendu le cri de mon petit muet, que tout mon sang en était ému, comme celui d'un père à la voix de son fils. A ce cri, à cette vue, que m'importait la bassesse de sa condition? « Et puis, en vérité, me disais-je, peut-on avec justice lui reprocher la misère de ses vêtements, son infirmité, sa famille? L'âme humaine, dans l'âge de l'innocence, est toujours digne de respect. » Et chaque jour il me semblait avoir plus de plaisir à le regarder, comme aussi à remarquer en lui plus d'intelligence; j'étais de plus en plus résolu à me faire de sa culture et de son développement une agréable occupation; et, m'étudiant à faire mille prévisions, je pensais qu'il me serait un jour permis de sortir de prison, et qu'alors je pourrais faire entrer cet enfant dans une institution de sourds-muets, et lui fournir ainsi le moyen d'arriver à une position meilleure que celle de sbire.

Pendant que je m'occupais ainsi avec bonheur de son avenir, un jour deux secondini vinrent me trouver :

« Vous changez de logement, monsieur.

« — Que voulez-vous dire?

« — Qu'il nous est ordonné de vous conduire dans une autre chambre.

« — Et pourquoi?

« — Dame, on a pris quelque autre oiseau; cette chambre est la meilleure, et vous comprenez bien...

« — Je comprends : c'est ici la première station des nouveaux arrivés. »

Je fus conduit vers la partie de la cour qui se trouvait en face de moi ; mais, hélas ! je n'étais plus au niveau du sol, ni à portée de m'entretenir avec mon petit muet. En traversant la cour, je vis ce pauvre enfant assis à terre, triste et consterné : il comprit qu'il me perdait, et après un instant d'hésitation il se leva, et courut à ma rencontre. Les secondini cherchaient à l'éloigner ; je le pris dans mes bras, et, tout malpropre qu'il était, je l'embrassai plusieurs fois avec amour, et m'en arrachai, le dirai-je, avec des yeux mouillés de larmes.

IX.

O mon pauvre cœur ! toi dont l'amour est si prompt et si ardent, à combien de séparations n'as-tu pas été déjà condamné ! Et celle-ci ne fut pas une des moins douloureuses. J'en fus d'autant plus affligé que ma nouvelle prison était fort triste. C'était une petite chambre malpropre, obscure, dont la fenêtre, en guise de vitres, était garnie de papier, et les murs souillés de peintures que je n'ose rappeler. Au lieu de peintures se trouvaient, dans quelques endroits, des inscriptions. La plupart ne portaient simplement que le nom, le surnom et la patrie de quelque malheureux, avec la date du jour maudit de son arrestation ; d'autres s'étendaient en imprécations contre de faux amis, une femme, un juge, contre eux-mêmes ; d'autres étaient un sommaire de biographie ; et quelques-unes.

l'expression d'une pensée morale. On y trouvait ces paroles de Pascal :

« Que ceux qui combattent la religion apprennent au moins ce qu'elle est, avant que de la combattre. Si cette religion se vantait d'avoir une vue claire de Dieu, et de la posséder à découvert et sans voile, ce serait la combattre que de dire qu'on ne voit rien dans le monde qui le montre avec évidence. Mais puisqu'elle dit, au contraire, que les hommes sont dans les ténèbres et dans l'éloignement de Dieu, qu'il s'est caché à leur connaissance, et que c'est même le nom qu'il se donne dans les Écritures, *Deus absconditus*, quel avantage peuvent-ils tirer lorsque, dans la négligence où ils font profession d'être de chercher la vérité, ils crient que rien ne la leur montre? »

Au-dessous étaient écrites ces paroles du même auteur :

« Il ne s'agit pas ici de l'intérêt léger de quelque personne étrangère; il s'agit de nous-même et de notre tout.

« L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort et qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. »

Une autre inscription disait :

« Bénie soit la prison qui m'a fait connaître l'ingratitude des hommes, ma faiblesse, et la bonté de Dieu. »

A côté de ces humbles paroles se trouvaient les imprécations les plus fières et les plus emportées de la part d'un homme qui se disait athée, et qui se déchaînait contre Dieu, comme s'il avait oublié avoir dit qu'il n'y avait point de Dieu.

Après une colonne de ces blasphèmes, il y en avait une d'injures contre les lâches : c'est ainsi qu'il appelait ceux que les rigueurs de la prison rendent religieux.

Je montrai ces horreurs à l'un des secondini, et lui demandai qui les avait écrites. Il me répondit qu'il était bien aise d'avoir trouvé ces inscriptions; car il y en avait beaucoup, et il avait peu de temps pour les chercher.

Puis, sans rien ajouter, il se mit à gratter le mur avec un couteau pour les effacer.

« Et pourquoi cela?

« — Parce que le malheureux qui a gravé ces lignes, condamné à mort pour cause de meurtre avec préméditation, s'est repenti de son impiété, et m'a fait promettre d'avoir pour lui cette charité.

« — Dieu lui pardonne! m'écriai-je; et quel était son crime?

« — Ne pouvant tuer son ennemi, il avait donné, par vengeance, la mort à son fils, le plus bel enfant qu'il y eût au monde. »

Je frémis d'horreur. Peut-on être aussi féroce? Et un tel monstre affectait par son langage l'orgueil d'un homme au-dessus des passions humaines! Faire mourir qui n'est pas coupable! un enfant!

X.

Retenu, pour ainsi dire, dans les ténèbres, et dans une prison remplie de souillures, privé de la société de mon petit muet, j'étais accablé de tristesse. Je passais des heures entières à la fenêtre, qui donnait

sur une galerie, et au delà je voyais l'extrémité de la cour et la fenêtre de mon ancienne prison. Qui m'y avait succédé ? J'y apercevais un homme dont les pas fréquents annonçaient l'agitation de son esprit. Deux ou trois jours après, je vis qu'on lui avait permis d'écrire, et alors il demeurait toute la journée auprès d'une table.

Enfin je le reconnus. Il sortait de sa prison, accompagné d'un secondino; il allait se faire interroger : c'était Melchiore Gioja.

Mon cœur en fut déchiré. « Et toi aussi, m'écriai-je, tu es ici, honnête homme ! » Mais, plus heureux que moi, il ne resta prisonnier que pendant quelques semaines, et fut mis en liberté.

La vue d'une créature en qui se trouve la bonté me console et m'attire, me fait penser. Ah ! penser et aimer sont un si grand bien ! J'aurais au prix de ma vie retiré Gioja de prison, et cependant sa vue me soulageait.

Après être demeuré longtemps à le considérer, à chercher dans ses mouvements un indice de calme ou d'agitation, à faire des vœux pour lui, je sentais en mon âme une plus grande force, en mon esprit plus d'idées, en moi-même de contentement. Et cela veut dire que la présence d'un objet aimé suffit à nous rendre la solitude moins amère. D'abord je m'étais senti redevable de ce bienfait à un petit enfant muet, orphelin; et maintenant je le retrouvais dans la vue d'un homme du plus grand mérite.

Peut-être quelqu'un des secondini lui dit qui j'étais. Un matin, ouvrant sa fenêtre, il me souhaita le bonjour, en agitant son mouchoir. Je lui répondis par le même signe. Oh ! de quelle joie mon âme, en ce mo-

ment, fut remplie! Il me semblait que la distance avait disparut que nous étions ensemble. Et je me sentais le cœur agité, comme l'amant qui revoit celle qu'il aime. Nous faisions mille gestes sans nous comprendre, et avec le même empressement que s'ils étaient compris : et ils l'étaient réellement, car l'un n'ignorait pas ce que l'autre avait senti, et ces gestes n'étaient que l'expression de notre âme.

Que de consolations pour l'avenir j'espérais trouver dans ces gestes d'ami! Mais de nouveaux jours s'écoulèrent, et les salutations ne furent plus répétées. Aussitôt que je revoyais Gioja à la fenêtre, je m'empressais d'agiter le mouchoir, mais en vain! Les secondini me dirent qu'on lui avait défendu de provoquer mes gestes, comme d'y répondre; et alors, souvent, les yeux fixés l'un sur l'autre, nous trouvions encore le moyen de nous dire beaucoup de choses.

XI.

Dans cette galerie qui était sous ma fenêtre, au niveau même de ma prison, passaient et repassaient du matin au soir d'autres prisonniers, accompagnés d'un secondino; ils allaient pour être interrogés, puis revenaient. Tous pour la plupart étaient gens du commun. J'en vis cependant quelques-uns qui me semblèrent appartenir à une classe plus élevée; et bien que je ne pusse les considérer longtemps, ne faisant que passer, ils n'en excitaient pas moins ma curiosité, et je prenais à tous plus ou moins d'intérêt. D'abord cette vue me parut triste, et ma douleur s'en irritait; mais je finis par m'y accoutumer, et même à trouver

en elle un soulagement au poids de ma solitude.

Je voyais également passer beaucoup de femmes détenues. Elles allaient de cette galerie, par une voûte, dans une autre cour où se trouvaient la prison des femmes et l'hôpital des syphilitiques. Une seule cloison, et encore assez mince, me séparait d'une des chambres de ces femmes. Souvent ces malheureuses m'étourdissaient de leurs chants, quelquefois de leurs altercations, et le soir, quand le bruit avait cessé, je les entendais parler entre elles.

Si j'eusse voulu entrer en conversation, je l'aurais pu; mais je m'abstins, et ne sais pourquoi : par timidité? par orgueil? peut-être par la crainte où j'étais de m'attacher à une femme avilie? Ces trois motifs devaient être ceux de ma réserve. La femme, quand elle est ce qu'elle doit être, est pour moi quelque chose de si élevé! La voir, l'écouter, lui parler, excite en mon âme de nobles sentiments; mais avilie, méprisable, elle me trouble, m'afflige, et me glace le cœur.

Et pourtant..... (car sans restrictions il est impossible de peindre l'homme, être si ondoyant et divers), parmi ces voix de femmes il y en avait de douces, et celles-ci, pourquoi le cacher? m'étaient chères; et l'une d'elles encore était plus douce que les autres, ne se laissait écouter que rarement, et ne prononçait aucunes paroles vulgaires. Le plus souvent elle ne chantait que ces deux vers si tristes :

Chi rende alla meschina
La sua felicità?

D'autres fois elle chantait les psaumes, et, bien que ses compagnes confondissent leurs chants avec le

sien, j'avais cependant le bonheur de distinguer la voix de Madeleine, que trop souvent celle des autres semblait vouloir étouffer.

Oui, cette infortunée s'appelait Madeleine! Quand ses compagnes racontaient leurs douleurs, elle s'y associait, et pleurait; elle disait : « Courage, mes chères, le Seigneur n'abandonne personne. »

Et où était la raison qui pouvait m'empêcher de me la représenter belle, et plus malheureuse que coupable, née pour la vertu, et capable d'un retour vers elle, si elle s'en était éloignée? Qui pourrait me blâmer de ce que, attendri par ses accents, je l'écoutais avec amour, et je priais pour elle avec une ferveur passionnée?

L'innocence est digne de respect; mais combien en mérite aussi le repentir! Est-ce que le meilleur des hommes, l'Homme-Dieu, loin qu'il détournât son regard des pécheresses, ne ménageait pas au contraire leur humiliation, ne les comptait pas au nombre des âmes qu'il respectait le plus? Pourquoi donc affecter un si grand mépris pour la femme déchue?

En raisonnant ainsi, je fus maintes fois sur le point d'élever la voix, et de faire à Madeleine une déclaration d'amour fraternel. Une fois j'avais commencé la première syllabe d'appel, Mad..... Quelle étrangeté! le cœur me battait comme si, amoureux, j'avais eu quinze ans; et pourtant j'en avais trente et un, âge où l'on a cessé de soupirer comme un enfant.

Je ne pus continuer. Je recommençai : « Mad..... Mad..... » Ce fut en vain. Je me trouvai ridicule, et je criai de rage : « Matto, matto! (insensé) et non Mad.....! »

XII.

Ainsi finit mon roman avec cette pauvre fille, qui pendant plusieurs semaines encore m'inspira les plus doux sentiments. Combien de fois, accablé de mélancolie, sa voix ne m'avait-elle pas égayé? Indigné de la bassesse et de l'ingratitude des hommes, je m'irritais contre eux, je haïssais le monde entier, et toujours la voix de Madeleine rappelait en moi l'indulgence et la pitié.

O pécheresse inconnue! fasse le ciel que ta condamnation ait été légère! ou, quelle que soit la peine qu'on t'ait infligée, puisses-tu ne trouver en elle qu'une expiation, qui te fasse vivre et mourir aimée du Seigneur! Fasse le ciel que ceux qui te connaîtront n'aient pour toi que le respect et la pitié que tu m'as inspirés, à moi qui ne t'ai jamais connue! Puisses-tu n'éveiller dans l'âme de ceux qui te verront que des sentiments de résignation, du calme, l'amour du bien et la confiance en Dieu, ainsi que tu l'as fait pour moi, qui t'ai aimée et ne t'ai jamais vue! Peut-être me suis-je trompé en te rêvant belle de corps; mais ton âme, j'en suis sûr, était belle. Le parler de tes compagnes était grossier, le tien rempli de grâce et de pudeur; elles blasphémaient, et tu bénissais le Seigneur; elles entraient en discorde, et tu calmais leurs différends. Oh! si quelqu'un a tendu vers toi la main pour te servir d'appui contre le déshonneur; s'il a été pour toi bienfaiteur généreux, s'il a essuyé tes larmes, qu'il soit comblé de bénédictions, lui, et ses enfants, et les enfants de ses enfants!

Ma prison était contiguë à celle de quelques hommes, et j'entendais aussi leurs conversations. Or, parmi ces prisonniers il y en avait un qui usait envers tous d'autorité : non que peut-être il dût cet avantage à sa naissance ; mais c'est que, hardi en paroles, il faisait, comme on dit, le docteur. Étouffant les querelles d'une voix impérieuse, irritée, il ordonnait à ses camarades ce qu'ils devaient sentir et penser, et tous, malgré eux, finissaient par subir sa volonté.

Malheureux ! qui dans la prison ne savaient en adoucir l'amertume par aucune effusion du cœur, par aucun sentiment de religion ou d'amour !

Le chef de ces hommes, mes voisins, m'ayant un jour salué, je lui rendis le salut ; puis il me demanda comment je passais *cette vie maudite*. Je lui répondis que, malgré sa tristesse, aucune vie n'était pour moi maudite, et qu'il fallait jusqu'à la mort rechercher le plaisir de penser et d'aimer.

« Expliquez-vous, monsieur, expliquez-vous..... »

Je m'expliquai, et ne fus pas mieux compris. Et quand, après d'ingénieux détours préliminaires, j'eus le courage de citer en exemple l'attendrissement qu'avait fait naître en moi la voix de Madeleine, le chef de la troupe partit d'un grand éclat de rire.

« Qu'est-ce donc ? qu'est-ce donc ? » crièrent ses camarades. Et le chef de parodier mes paroles, et les éclats de recommencer. Je fus considéré par tous comme un homme ridicule.

Il en est dans la prison comme dans le monde : ceux pour qui la sagesse n'est qu'irritation, plainte et dénigrement, s'imaginent qu'il y a folie à compatir, à aimer, à chercher des consolations dans des pensées qui honorent l'humanité et son auteur.

XIII.

Je laissai rire, et n'ajoutai pas un seul mot. Deux ou trois fois mes voisins m'adressèrent la parole; je gardai le silence.

« Il aura quitté la fenêtre; — il sera parti; — il prête l'oreille aux soupirs de Madeleine; — il aura été fâché de nos rires. »

Tels furent pendant quelque temps leurs discours, jusqu'au moment où le chef ordonna qu'on ne devait plus s'occuper de moi.

« Taisez-vous donc, imbéciles, qui ne savez pas ce que vous dites. Notre voisin n'est pas aussi niais que vous le croyez, vous, qui êtes incapables de réfléchir sur quoi que ce soit. Quant à moi, je plaisante, mais ensuite je réfléchis; car enfin il n'y a pas de manant qui ne sache faire comme nous l'enragé; mais avoir un peu plus de gaieté, d'amour, de confiance en la bonté de Dieu, que pensez-vous donc que cela prouve?

« — Maintenant que j'y réfléchis moi-même, ajouta l'un d'eux, cela pourrait être une preuve que l'on est moins scélérat que nous.

« — Bravo! cria le chef d'une voix de stentor; je reprends cette fois-ci bonne opinion de ta caboche. »

J'étais en vérité fort loin de m'enorgueillir d'avoir été jugé par mes voisins *moins scélérat* qu'eux tous; et cependant j'étais bien aise de voir que ces malheureux n'étaient pas sans rechercher quelques sentiments de bienveillance.

Je frappai à la fenêtre, comme si j'étais revenu, et

le chef m'appela. Je lui répondis, espérant qu'il ne serait pas fâché d'échanger avec moi quelques idées morales; je me trompais. Un esprit vulgaire se refuse à tout raisonnement sérieux : a-t-il entrevu la vérité, il peut y applaudir un instant, mais il ne tarde pas à la repousser, incapable de résister au désir de briller, en affectant le doute et la plaisanterie.

Il me demanda ensuite si j'étais en prison pour dettes.

« Non.

« — Vous être peut-être accusé d'escroquerie? je veux dire accusé faussement.

« — On m'accuse de tout autre chose.

« — Affaire d'amour?

« — Non.

« — D'homicide?

« — Non.

« — De carbonarisme?

« — Précisément.

« — Et que sont les carbonari?

« — Je les connais si peu, qu'il m'est impossible de vous le dire. »

Un secondino, tout ému de colère, vint nous interrompre; et, après avoir accablé de reproches mes voisins, il se retourna de mon côté, je ne dirai pas avec la gravité d'un sbire, mais d'un maître; il me dit : « Honte à vous, monsieur, qui ne craignez pas de parler avec toute sorte de gens? Vous n'ignorez pas que ce sont des voleurs! » Je rougis, et ne tardai pas à me reprocher cette confusion; car il me semble qu'à parler avec des malheureux il y a moins de honte que de bonté.

XIV.

Le jour suivant j'allai le matin à la fenêtre, pour voir Melchiore Gioja; mais je ne causai plus avec les voleurs. Je répondis à leur salut, et je dis qu'il m'était défendu de parler.

Le greffier qui m'avait interrogé vint me trouver, et me parla avec mystère d'une visite qui devait mes faire plaisir. Puis, quand il lui sembla m'y avoir suffisamment préparé, il me dit : « C'est votre père; ayez la complaisance de me suivre. »

Je descendis avec lui dans les bureaux, tout ému de joie et de tendresse, et je m'efforçai de paraître assez calme pour tranquilliser mon pauvre père.

En apprenant mon arrestation, il avait pensé qu'elle n'avait pour motif que de légers soupçons, et qu'on ne tarderait pas à me remettre en liberté ; mais voyant que mon emprisonnement se prolongeait, il était venu supplier le gouvernement autrichien de le faire cesser. Déplorable illusion de l'amour paternel ! il ne pouvait me croire assez imprudent pour m'être exposé à la rigueur des lois, et la gaieté que j'avais affectée dans notre conversation avait suffi à lui persuader que je n'avais rien à craindre.

Ces quelques mots d'entretien qu'il nous fut permis d'échanger me causèrent un trouble inexprimable; d'autant plus profond que j'étais obligé de refouler en moi-même toute apparence d'agitation. Le moment où j'eus le plus de peine à la contraindre fut celui de nos adieux.

Dans les circonstances où se trouvait l'Italie, j'é-

tais persuadé que l'Autriche était résolue à faire un exemple d'une rigueur excessive, et que je serais condamné à mort, ou à plusieurs années de prison. Or, cacher à mon père cette conviction, l'abuser par un faux espoir de liberté, ne pas verser de larmes en l'embrassant, en lui parlant de ma mère, de mes frères et de mes sœurs, de tous ceux que je ne devais plus revoir ici-bas, trouver assez de voix pour le prier de venir me voir encore, s'il le pouvait! non, rien jamais ne fut pour moi si pénible.

Il s'en alla tout joyeux de l'espoir que je lui avais donné, et moi je rentrai dans ma prison le cœur déchiré. A peine je me vis seul, que j'espérai me soulager en pleurant. Je fus privé de ce bienfait. Étouffé par mes sanglots, je ne pouvais répandre une larme. Certes, il est cruel de ne pouvoir pleurer dans une grande affliction, et combien de fois je l'ai senti!

Je fus saisi d'une fièvre ardente et d'un violent mal de tête. Je ne pris aucune nourriture de toute la journée. Je me disais : Fasse le ciel que j'aie une maladie mortelle qui puisse terminer mon supplice!

Désir lâche et insensé! car maintenant je bénis le ciel d'avoir repoussé ma prière, et je le remercie, non parce qu'après dix années de prison j'ai revu mes parents chéris, je suis heureux, mais c'est que la souffrance augmente le mérite de l'homme, et pour moi, je l'espère, elle ne sera pas sans effet.

XV.

Deux jours après, mon père revint. J'avais bien dormi la nuit, j'étais sans fièvre. Je me façonnai à des

manières libres et enjouées, et il ne fut donné à personne de lire au fond de mon cœur ce qu'il avait souffert, ce qu'il souffrait encore.

« J'espère, me dit mon père, que dans peu de jours tu seras envoyé à Turin. Nous avons déjà préparé ta chambre, et nous t'y attendons avec une douloureuse impatience. Les devoirs de ma charge m'obligent à partir. Hâte-toi, je t'en conjure, de nous rejoindre sans retard. »

Ces témoignages d'une affection douce et triste me déchiraient le cœur. Dissimuler me paraissait un devoir de piété, et cependant je ne pouvais le faire sans remords. N'eût-il pas été plus digne de mon père et de moi que je lui disse : « Nous ne devons plus, selon toute apparence, nous revoir dans ce monde! quittons-nous en hommes, sans murmures et sans pleurs, et que j'entende prononcer sur ma tête la bénédiction paternelle! »

Ce langage m'eût été mille fois plus doux que celui de la feinte. Mais, regardant les yeux et les traits de ce vieillard respectable, ses cheveux blancs, je craignais que l'infortuné n'eût pas assez de force pour entendre ces paroles.

Eh quoi! si par un effet de ma sincérité je l'eusse vu, désespéré, s'évanouir, peut-être aussi, ô douleur! mourir dans mes bras!

Je ne pus dire la vérité, ni même la faire pressentir; et mon père fut complétement abusé par mon calme apparent. Nous nous quittâmes sans pleurer. Mais revenu dans ma prison, j'y fus comme l'autre fois déchiré, et plus fortement encore; et ce fut en vain que je cherchai dans mes larmes un soulagement.

J'étais assez fort pour me résigner à toute l'horreur

d'une longue captivité, pour me résigner à l'échafaud; mais se résigner à la douleur qu'éprouveraient mon père, ma mère, mes frères et mes sœurs! ah! voilà ce qui était au-dessus de mes forces!

Je me prosternai à terre avec une ferveur que je n'avais plus sentie aussi forte en moi, et je dis cette prière :

« Mon Dieu, j'accepte tout de ta main; mais donne à ceux qui pouvaient avoir besoin de moi le courage nécessaire pour s'en passer, et que leur vie n'en soit pas raccourcie d'un seul jour! »

O bienfait de la prière! je demeurai ainsi, pendant quelques heures, l'esprit élevé à Dieu, et ma confiance en lui s'accroissait à mesure que je méditais sur sa bonté, sur la grandeur de l'âme humaine quand, s'arrachant à l'égoïsme, elle s'efforce de n'avoir plus d'autre volonté que celle de la sagesse infinie.

Et cela est possible! cela est un devoir pour l'homme! car la raison, qui est la parole divine, nous enseigne que nous devons tout sacrifier à la vertu. Et comment accomplir le sacrifice que nous lui devons, si dans les positions les plus douloureuses nous refusons d'obéir à celui dont la volonté est le principe de toute vertu?

Quand il nous est impossible d'éviter l'échafaud ou quelque autre affliction, se laisser dominer par la crainte, ne savoir y monter avec résignation et piété n'appartient qu'à un être ignorant ou avili; et c'est pour cela qu'il nous faut accepter la mort qui nous est offerte, et aussi la douleur que nos parents doivent en ressentir. Demandons seulement à Dieu qu'il l'atténue, et nous protége : une telle prière est toujours exaucée.

XVI.

Plusieurs jours s'écoulèrent, et j'étais dans le même état; je veux dire une mélancolie pleine de calme et de sentiments religieux. Il me semblait avoir surmonté toute faiblesse, et que mon âme à l'avenir ne saurait être troublée. Folle illusion! l'homme doit tendre à une perfection constante, mais il n'y arrive jamais en ce monde.

Quelle fut en moi la cause d'un nouveau trouble? L'aspect d'un ami infortuné, la vue de mon excellent Pierre, qui passa devant moi sous la galerie, à quelques pas de distance, pendant que j'étais à la fenêtre. On l'avait retiré de son cachot pour le conduire à la prison des criminels.

Il passa tellement vite, avec ceux qui l'accompagnaient, qu'à peine eus-je le temps de le reconnaître, ainsi que d'apercevoir et de lui rendre son salut.

Pauvre jeune homme! dans la fleur de l'âge, doué d'un esprit qui donnait les plus belles espérances, d'un caractère honnête, poli, aimant, fait pour jouir avec délices de tous les agréments de la vie, être précipité dans une prison pour délit politique, et cela dans un moment où la rigueur des lois était presque inévitable!

Je me sentis ému pour lui de tant de pitié, si torturé de ne pouvoir le délivrer, ou du moins le consoler par ma présence et mes paroles, que rien n'était capable de me calmer. Je savais quel était son amour pour sa mère, son frère, ses sœurs, son cousin, ses neveux; combien il faisait partie de leur bonheur,

combien à leur tour tous ces êtres chéris avaient pour lui d'amitié. Je pressentais l'affection qu'une si grande infortune devait leur causer. Non, toute parole est impuissante à exprimer la rage qui alors s'empara de moi. Et ce déchirement fut si prolongé, que je craignais de ne pouvoir l'apaiser.

Cet effroi n'était aussi qu'une illusion. O affligés ! qui sentez votre douleur s'accroître, et croyez ne pouvoir surmonter le trouble dont votre âme est saisie, patience ! et vous ne tarderez pas à être désabusés ! Aucune impression extrême, ou de calme ou d'agitation, n'est en nous permanente, et il est bon de nous persuader cette vérité, afin d'éviter l'orgueil dans la prospérité et l'abattement dans l'infortune.

A un état d'irritation prolongé succédèrent la fatigue et l'affaissement, qui eux-mêmes aussi ne furent pas durables. Je craignais désormais d'avoir à subir l'un de ces deux extrêmes ; et, frémissant à l'idée d'un pareil avenir, j'eus pour la seconde fois recours à une ardente prière.

Je demandai à Dieu qu'il assistât mon malheureux Pierre ainsi que moi, et sa famille comme la mienne. Ce ne fut qu'en répétant cette prière que je parvins à me calmer.

XVII.

Mais quand mon âme se fut apaisée, je réfléchis aux tourments qu'elle avait endurés ; j'eus honte de ma faiblesse, et m'efforçai de la surmonter. Voici le moyen que j'employai : chaque matin, ayant fait à Dieu une courte prière, mon premier soin était de

passer avec courage en revue tous les événements qui pouvaient me causer quelque trouble. J'arrêtais sur eux avec force mon imagination, et je m'y préparais. C'est ainsi qu'à partir de la visite la plus agréable je m'attendais même à celle du bourreau. Pendant quelques jours ce triste exercice me parut insoutenable, mais j'y voulus persévérer, et je m'en trouvai bien.

Au commencement de l'année 1821 le comte Louis Porro obtint la permission de venir me voir. L'amitié vive et tendre qui régnait entre nous, cette foule de choses que nous avions à nous dire, et l'obstacle que l'effusion de nos cœurs trouvait en la présence d'un greffier, le peu de temps qu'il nous fut donné de rester ensemble, les sinistres pressentiments qui me troublaient, les efforts que tous les deux nous faisions pour avoir l'air tranquille, tout cela ne devait-il pas exciter en mon âme une horrible agitation? Je quittai mon ami, et je me sentis le cœur en paix; attendri, mais calme.

Tel est pour nous l'avantage de se prémunir contre une émotion trop vive.

Et si je m'efforçais d'arriver à une sérénité constante, c'était moins par le désir de diminuer mon infortune, que parce que l'irritation m'avait toujours semblé honteuse, indigne de l'homme. Un esprit agité ne raisonne plus : entraîné dans un tourbillon de pensées exagérées, il se fait une logique absurde, furieuse, malveillante, et se trouve ainsi dans un état complétement opposé à celui du philosophe et du chrétien.

Si j'étais prédicateur, j'insisterais souvent sur la nécessité d'étouffer en nous la colère : on ne peut être bon qu'à cette condition. Comme il était en paix

avec lui-même et avec les autres, celui que nous devons tous imiter! Non, il n'y a point de grandeur d'âme, il n'y a point de justice sans modération, sans un esprit qui nous porte à sourire plutôt qu'à nous irriter de ce qui arrive dans cette courte vie. La colère n'a de mérite que pour le cas, fort rare, où elle nous sert à confondre les méchants et à les retirer de l'iniquité.

Peut-être qu'il y a des irritations différentes de celles que je connais, et moins condamnables; mais celle qui jusqu'à présent m'avait subjugué n'était pas seulement une colère excitée par le chagrin : il s'y mêlait beaucoup de haine, une envie continuelle de maudire, de me dépeindre la société en général, et tel ou tel individu, sous les couleurs les plus exécrables. Maladie contagieuse dans le monde! l'homme se croit meilleur à mesure qu'il abhorre son semblable. Il semble que les amis se disent à l'oreille : « Aimons-nous entre nous; puis, criant que les autres hommes ne sont que des misérables, on nous prendra pour des demi-dieux. »

Chose étrange! qu'on puisse avoir tant de plaisir à vivre ainsi dans l'irritation. On y trouve une espèce d'héroïsme. Si l'objet qui servait hier d'aliment à notre fureur est mort, aussitôt nous en recherchons un autre. De qui aujourd'hui aurai-je à me plaindre? qui pourrai-je haïr? quel sera le monstre!... O bonheur! je l'ai trouvé. Amis, venez, qu'il soit déchiré!

Ainsi va le monde : et sans le déchirer, je puis bien dire qu'il va mal.

XVIII.

Sans craindre le reproche d'injustice, j'aurais pu me plaindre de l'horrible chambre où l'on m'avait placé. Heureusement qu'il s'en trouva une meilleure vide, et on me fit l'agréable surprise de me la donner.

A cette nouvelle, j'aurais dû être enchanté : et cependant... — Je ne pouvais songer à Madeleine sans regret. Quel enfantillage ! Aimer toujours quelque chose, et souvent pour des motifs, en vérité, bien légers ! En sortant de cette prison, je me détournai pour regarder le mur où je m'étais si souvent appuyé, tandis que de l'autre côté, peut-être un pied au delà, s'y appuyait aussi la malheureuse pécheresse. J'aurais voulu, une fois encore, entendre ces deux vers si tristes :

> Chi rende alla meschina
> La sua felicità ?

Vain désir ! ce fut une séparation de plus dans ma triste vie. Je n'en dirai que ces mots, pour qu'on ne rie pas de moi ; mais je ne puis m'empêcher de convenir que j'en demeurai triste pendant quelques jours.

En m'en allant je saluai deux de ces voleurs, mes voisins, qui se trouvaient à la fenêtre. Le chef n'y était pas; mais, averti par ses compagnons, il accourut, et me rendit, lui aussi, mon salut, puis il se mit à fredonner la chanson : *Chi rende alla meschina.* Voulait-il se moquer de moi ? Si j'en faisais la demande à cinquante personnes, quarante-neuf me répondraient : « Oui » ; et cependant, malgré cette majorité

d'opinions, je suis persuadé que ce brave voleur avait l'intention de me faire plaisir. Je lui en sus bon gré, et lui fis encore une salutation. Quant à lui, passant le bras à travers la grille de sa fenêtre et agitant son béret, il me faisait encore des signes, à mesure que je descendais l'escalier.

Quand je fus dans la cour, j'y éprouvai une surprise agréable. Mon petit muet se trouvait sous le portique. Il me vit, me reconnut, et voulait accourir à ma rencontre. La femme du geôlier, je ne sais pourquoi, le saisit par le collet, et le repoussa dans la maison. J'eus regret de ne pouvoir l'embrasser; mais son empressement à me rejoindre m'avait causé une douce émotion. Oh! qu'il y a de bonheur à être aimé!

C'était la journée des grandes aventures. Deux pas au delà, j'arrivai sous la fenêtre de mon ancienne prison, où se trouvait maintenant Gioja. Je lui dis, en passant: » Bonjour, Melchiore; » il leva la tête, et, se tournant vers moi, il me répondit: « Bonjour, Silvio. »

Hélas! il me fut impossible de m'arrêter un seul instant. Je passai la grande porte, je montai l'escalier, et me trouvai placé dans une chambre assez propre, au-dessus de celle de Gioja.

On fit apporter mon lit; et lorsque les secondini furent sortis, ma première occupation fut de visiter les murs. Il s'y trouvait plusieurs souvenirs écrits, les uns avec de l'encre, d'autres avec du charbon, plusieurs avec la pointe d'un couteau. C'est ainsi que je lus deux strophes de poésie française, remplies de grâce, et que maintenant j'ai regret de ne pas avoir retenues. Elles étaient signées *le duc de Normandie.* Je me mis à les chanter, en y appliquant de mon mieux l'air de ma pauvre Madeleine; mais voici que,

tout près de moi, j'entends une voix qui les chantait sur un air différent. Lorsque mon voisin eut fini, je lui criai *bravo!* et il me répondit avec politesse, en me demandant si j'étais Français..

« Non, je suis Italien, et je m'appelle Silvio Pellico.

« — L'auteur de la *Françoise de Rimini!*

« — Précisément. »

Et là, un compliment honnête, accompagné de regrets sur ma captivité.

Il me demanda en quelle partie de l'Italie j'étais né.

« En Piémont, lui dis-je; je suis de Saluce. »

Et ici encore un nouveau compliment sur le caractère et l'esprit des Piémontais, et une mention particulière des hommes distingués de Saluce, et parmi eux, de Bodoni (1).

Ces divers éloges étaient remplis de délicatesse, comme ceux des personnes bien élevées.

« Or, maintenant, monsieur, lui dis-je, permettez-moi de vous demander qui vous êtes.

« — Vous avez chanté une de mes chansonnettes.

« — Ces deux belles strophes gravées sur le mur sont de vous?

« — Oui, monsieur.

« — Vous êtes donc...

« — Le malheureux duc de Normandie. »

XIX.

Le geôlier passait sous notre fenêtre, et nous fit taire.

Quel est donc ce malheureux duc de Normandie?

(1) Célèbre typographe.

me demandai-je à moi même. N'est-ce pas le titre qu'on avait donné au fils de Louis XVI? Mais ce pauvre enfant est mort, sans aucun doute; et mon voisin n'est qu'un de ces misérables qui se sont efforcés de le faire revivre.

Il en est déjà plusieurs qui se sont donnés pour Louis XVII; ils ont tous été reconnus imposteurs : le moyen d'accorder à celui-ci plus de confiance!

Aussi, malgré tous mes efforts pour douter, l'incrédulité fut la plus forte, et l'est encore aujourd'hui. Je n'en pris pas moins la résolution de ne rien dire de blessant à ce malheureux, quelle que fût la fable dont il voudrait m'abuser. Peu de temps après, il se remit à chanter, et nous reprîmes la conversation.

Aux questions que je lui fis sur sa position, il me répondit qu'il était réellement Louis XVII; et alors il s'emporta avec violence contre son oncle Louis XVIII, usurpateur de ses droits.

« Mais, ces droits, pourquoi ne pas les avoir fait valoir au temps de la Restauration?

« — J'étais alors très-malade à Bologne. A peine rétabli, j'accourus à Paris, je me présentai aux souverains; mais ce qui était fait était fait : mon oncle refusa de me reconnaître; ma sœur s'unit à lui pour m'accabler; le seul prince de Condé m'accueillit avec empressement, mais son amitié ne pouvait rien pour moi. Un soir, dans les rues de Paris, je fus attaqué par des séides armés de poignards; ce ne fut pas sans peine que je me dérobai à leurs coups. Après avoir pendant quelque temps erré dans la Normandie je revins en Italie, et m'arrêtai à Modène. De là j'écrivais continuellement aux princes de l'Europe, et le plus souvent à l'empereur Alexandre, qui toujours me

répondait avec la plus grande politesse. J'espérais enfin obtenir justice, ou du moins un apanage convenable, dans le cas où la politique voudrait sacrifier mes droits au trône de France. Je fus arrêté, conduit sur les frontières du duché de Modène, et livré au gouvernement autrichien. Il y a huit mois que je suis enfermé dans cette prison; et Dieu sait le moment où j'en sortirai! »

Je n'ajoutai pas foi à toutes ses paroles, mais qu'il fût enfermé c'était une vérité, et il m'inspira le plus vif intérêt.

Je le priai de me raconter sa vie en abrégé. Il n'oublia aucun des faits relatifs à Louis XVII, et que je savais déjà : tels que sa demeure chez le cordonnier Simon, l'accusation infâme qu'on l'avait obligé de porter contre les mœurs de la reine sa mère, etc.; puis il ajouta que, se trouvant en prison, on était venu la nuit le délivrer, et qu'après avoir mis à sa place un enfant idiot, appelé Mathurin, on l'avait emmené. Il y avait dans la rue une voiture à quatre chevaux, dont l'un n'était qu'une machine en bois, dans laquelle il fut caché. Arrivé sans accident jusqu'au Rhin, et après avoir passé la frontière, le général qui l'avait sauvé (il me dit son nom, mais je l'ai oublié) lui servit de précepteur et de père, puis l'envoya ou le conduisit en Amérique. Là, le jeune roi détrôné éprouva toutes les vicissitudes de la fortune, souffrit la faim dans les déserts, combattit, vécut heureux et honoré à la cour du roi du Brésil, fut calomnié, poursuivi, obligé de fuir. Revenu en Europe, sur la fin du règne de Napoléon, il fut retenu prisonnier à Naples par Joachim Murat, et quand il se trouva libre et sur le point de réclamer le trône de France,

ce fut alors qu'il éprouva à Bologne cette cruelle maladie pendant laquelle Louis XVIII fut couronné.

XX.

Il racontait cette histoire avec un air surprenant de vérité, et, sans le croire, je ne pouvais m'empêcher de l'admirer. Tous les événements de la révolution française lui étaient connus : il en parlait avec une admirable facilité, et entremêlait dans sa conversation les anecdotes les plus curieuses. Il y avait bien dans son parler quelque chose du soldat, mais il n'était pas cependant dépourvu de cette élégance que donne l'usage de la bonne compagnie.

« Me permettrez-vous, lui dis-je, de vous traiter sans façon, et de ne pas vous donner de titres ? »

Il me répondit : « J'en serai charmé. J'ai appris au moins, dans le malheur, à me moquer de toutes ces vanités; je vous assure que je m'estime plus d'être homme que d'être roi. »

Nous ne cessions de causer du matin au soir; et, à part cette comédie qu'il me semblait jouer, je trouvais que son âme était remplie de bonté, de simplicité, d'amour pour les sentiments honnêtes. Plus d'une fois j'hésitai à lui dire : « Pardonnez-moi : je ne demanderais pas mieux que de vous croire Louis XVII, mais je vous avouerai franchement que cela m'est impossible. Ayez la bonne foi de renoncer à jouer ce personnage. » Et je méditais à part moi de lui faire un beau sermon sur la vanité de tout mensonge, même de ceux qui nous paraissent les plus innocents.

Je différai de jour en jour, attendant que l'intimité qui régnait entre nous fût devenue plus étroite, et je n'eus jamais le courage d'exécuter mon dessein.

Quand je réfléchis à ce manque de fermeté, quelquefois je l'excuse, sous le nom de politesse, en me disant que je craignais de l'affliger. Que sais-je? Mais cette raison est loin de me satisfaire; et je suis obligé d'avouer que je serais bien plus content de moi-même si le sermon que j'avais médité n'était pas resté au bout de mes lèvres. Il y a de la pusillanimité à se donner pour la dupe d'un mensonge : il me semble que je ne le ferais pas maintenant.

Oui, de la pusillanimité! Malgré tous les détours d'un esprit ingénieux, il est toujours pénible de dire à quelqu'un : « Je ne vous crois pas. » Il se fâchera, et je serai privé du plaisir que me donnait son amitié; peut-être qu'il s'emportera contre moi en injures, mais toute perte est plus honorable qu'un mensonge. Et il peut arriver qu'après nous avoir accablé d'injures, le malheureux, s'apercevant que son imposture est déjouée, ne pourra s'empêcher d'admirer en secret notre franchise, et qu'elle sera pour lui l'objet de réflexions capables de lui faire prendre une meilleure direction.

Les secondini avaient du penchant à croire qu'il était réellement Louis XVII; et comme ils avaient vu déjà tant de changements de fortune, ils ne désespéraient pas qu'un jour il ne montât sur le trône de France, et qu'alors il ne se ressouvînt de leurs services et de leur dévouement. Aussi, à part de favoriser son évasion, ils avaient pour lui toutes les complaisances qu'il pouvait souhaiter.

Ce fut à cela sans doute que je dus l'honneur de

voir ce grand personnage. Il était d'une taille moyenne, âgé de quarante à quarante-cinq ans, un peu gras, et d'une physionomie tout à fait bourbonienne. Il est probable que ce fut cette ressemblance avec les Bourbons qui lui donna l'idée de jouer ce triste rôle.

XXI.

Il faut que je m'accuse encore d'un autre respect humain que j'ai à me reprocher. Mon voisin n'était pas athée; au contraire, il exprimait parfois des sentiments religieux en homme qui les honore et n'y est pas étranger; mais il conservait cependant contre le christianisme beaucoup de préventions déraisonnables, et qui s'adressaient bien moins à son essence qu'à ses abus. Cette philosophie superficielle, qui en France précéda et suivit la révolution, l'avait ébloui. Il croyait qu'il était possible d'honorer Dieu avec une plus grande pureté que ne le fait la religion de l'Évangile. — Sans être versé dans la connaissance de Condillac ou de Tracy, il avait pour eux un respect qui n'est dû qu'aux plus grands penseurs, et pour lui ce dernier avait épuisé toutes les recherches de la métaphysique.

Or, moi, qui m'étais livré à des études philosophiques beaucoup plus étendues; moi, qui sentais la faiblesse de l'école sensualiste, qui connaissais les erreurs grossières de cette critique dont s'était servi le siècle de Voltaire pour diffamer le christianisme; moi, qui avais lu Guénée et les autres savants qui ont démasqué cette fausse critique; moi, qui étais persuadé qu'on ne peut sans inconséquence admettre

Dieu et repousser l'Évangile; moi, qui ne trouvais rien de plus vulgaire que de suivre le courant des opinions antichrétiennes, et de ne pas savoir s'élever jusqu'à reconnaître combien dans le catholicisme, lorsqu'il n'est pas considéré avec dérision, il y a de grandeur et de simplicité, je n'en fus pas moins assez lâche pour sacrifier au respect humain : les plaisanteries de mon voisin, dont je ne pouvais cependant m'empêcher de sentir toute la faiblesse, me déconcertaient. Je dissimulai ma croyance, j'hésitai, je me demandai s'il fallait ou s'il ne fallait pas le contredire : je me dis que cela était inutile, et j'essayai de me persuader que j'avais raison.

Lâcheté! lâcheté! Qu'importe la force audacieuse d'opinions accréditées, mais sans fondement? Il est vrai qu'un zèle inopportun est quelquefois indiscret, et ne sert qu'à augmenter l'irritation de l'incrédule. Mais confesser avec franchise et modestie, en temps convenable, ce que l'on tient pour une vérité importante, et encore le confesser là où l'on est sûr de ne pas être approuvé, là où peut-être on ne trouvera que raillerie, cela est un devoir rigoureux; et un si noble aveu peut toujours être fait, sans que pour cela son auteur ait joué hors de propos le rôle de missionnaire.

Confesser une grande vérité est partout et toujours un devoir; car s'il ne faut pas espérer qu'elle sera aussitôt reconnue que présentée, il est possible cependant qu'elle rende l'esprit moins absolu dans sa croyance, et serve ainsi de préparation au triomphe de la lumière.

XXII.

Je demeurai dans cette chambre un mois et quelques jours. La nuit du 18 au 19 février (1821) je fus éveillé par un bruit de chaînes et de clefs; je vis entrer plusieurs hommes avec une lanterne. La première idée qui se présenta à mon esprit fut qu'ils venaient pour m'égorger; mais pendant que je regardais avec anxiété ces figures, le comte B... s'approcha de moi d'un air affectueux, et me pria de m'habiller au plus vite, afin de partir.

Cette nouvelle me surprit, et j'eus la folie d'espérer qu'on allait me conduire sur les frontières du Piémont. Je me dis : « Serait-il possible qu'un si grand orage se fût ainsi dissipé? Je jouirais encore d'une douce liberté! Je reverrais encore mes parents chéris, mes frères, mes sœurs! »

Toutes ces illusions ne durèrent que peu de temps. Je m'habillai en toute hâte, et je suivis mon conducteur, sans avoir encore une fois dit bonjour à mon voisin. Je crus entendre sa voix, et j'eus le regret de ne pouvoir lui répondre.

« Où allons-nous? dis-je au comte, en montant dans la voiture avec lui et un officier de gendarmerie.

« — Je ne puis vous le dire avant que nous soyons un mille au delà de Milan. »

Je vis que la voiture ne se dirigeait pas du côté de la porte Vercelline, et toutes mes espérances s'évanouirent!

Je gardai le silence. Il faisait une nuit magnifique, que la lune éclairait de ses rayons. Je regardais ces

allées, où je m'étais promené tant d'années, si heureux ! ces maisons, ces églises. Tout rappelait en moi mille souvenirs délicieux.

Oh ! cours de la porte Orientale ! jardins publics, où j'avais tant de fois erré en compagnie de Foscolo, de Monti, de Louis de Brême, de Pierre Borsieri, de Porro et de ses fils, de tant d'autres personnes chéries, avec qui alors je causais dans une si grande plénitude d'espérance et de vie ! oh ! combien à me dire que je vous voyais pour la dernière fois, combien à vous voir ainsi disparaître avec tant de rapidité, je sentais qu'autrefois je vous avais aimés, que je vous aimais encore ! Lorsque nous eûmes laissé la porte derrière nous, j'abaissai un peu mon chapeau sur mes yeux, et je pleurai sans qu'on s'en aperçût.

J'attendis que la voiture eût fait plus d'un mille, puis je dis au comte B... : « Je présume que nous allons à Vérone. »

Il me répondit : « Plus loin ; nous allons à Venise, où je dois vous remettre à une commission spéciale. »

Nous fîmes la route en poste, sans nous arrêter, et nous arrivâmes le 20 février à Venise.

Au mois de septembre de l'année précédente, un mois avant mon arrestation, je me trouvais à Venise. J'avais dîné à l'hôtel de la Lune, en compagnie nombreuse de personnes choisies. — Quelle étrangeté ! ce fut précisément à l'hôtel de la Lune que je fus conduit par le comte et le gendarme.

Un des garçons tressaillit à me voir et en s'apercevant que j'étais entre les mains de la police, bien que le gendarme fût déguisé, et qu'il eût donné à ses deux aides le rôle de serviteurs. Je me réjouis de cette

rencontre, J'espérai que ce garçon parlerait de mon arrivée à plusieurs de mes amis.

Nous dînâmes. Je fus ensuite conduit au palais du doge, où se trouvent maintenant les tribunaux. Je passai au-dessous des portiques des *Procuratie*, et devant le café Florian, où l'automne précédente j'avais joui de si belles soirées ! Je ne rencontrai aucune de mes connaissances.

Nous traversâmes la petite place.... Or, au mois de septembre précédent, sur cette petite place, un mendiant m'avait dit ces singulières paroles : « Je vois que monsieur est étranger; mais je ne puis comprendre pourquoi il admire, ainsi que tous les étrangers, ce lieu-là : il n'est pour moi qu'un lieu maudit, et je n'y passe que par nécessité.

« — Vous y aurez sans doute éprouvé quelque malheur?

« — Oui, monsieur; un horrible malheur, et je ne suis pas le seul. Dieu vous en garde, monsieur ! Dieu vous en garde ! »

Et il s'en alla avec précipitation.

Maintenant que je repassais dans le même lieu, il était impossible que je ne vinsse pas à me rappeler les paroles du mendiant : et ce fut encore sur cette petite place que l'année suivante je montai sur l'échafaud, pour entendre prononcer ma sentence de mort et la commutation de cette peine en quinze années de *carcere duro !*

Si j'avais quelque penchant à la superstition, je devrais avoir l'imagination frappée de ce mendiant, qui m'annonçait en paroles énergiques que ce lieu n'était qu'un *lieu de malheur*. Je ne mentionne ce fait que comme un étrange rapprochement.

Nous montâmes au palais; le comte B... parla avec les juges; il me remit ensuite entre les mains du geôlier, et en prenant congé de moi il m'embrassa tout attendri.

XXIII.

Je suivis le geôlier en silence. Après avoir traversé plusieurs corridors et plusieurs salles, nous arrivâmes à un petit escalier qui nous conduisit sous *les plombs*, célèbres prisons d'État, à partir de la république de Venise.

Là, le geôlier inscrivit mon nom sur son registre, puis m'enferma dans la chambre qui m'était destinée. Ce qu'on appelle ainsi *les plombs* n'est que la partie supérieure du palais du doge, entièrement recouverte en plomb.

Ma chambre avait une grande fenêtre, armée de gros barreaux de fer, et donnant sur le toit, aussi en plomb, de l'église de Saint-Marc. Au delà de l'église, je voyais dans le lointain l'extrémité de la place, et de tous côtés une infinité de coupoles et de clochers. L'immense clocher de Saint-Marc n'était séparé de moi que par la longueur de l'église, et j'entendais les personnes qui, se trouvant au sommet, parlaient un peu fort. Je voyais encore, du côté gauche de l'église, une partie de la grande cour du palais et une de ses entrées. Dans cette partie de la cour se trouvait un puits destiné au public; on ne cessait de venir y puiser de l'eau; mais, ma prison se trouvant ainsi élevée, les hommes que je voyais dans le bas m'apparaissaient comme des enfants, et, s'ils ne criaient,

je ne pouvais les entendre parler. Je me trouvais là beaucoup plus solitaire que je ne l'avais été dans les prisons de Milan.

Pendant les premiers jours, la préoccupation que me causait le procès criminel auquel je fus soumis par la commission spéciale m'attrista; peut-être aussi que cette augmentation de tristesse en moi n'était que l'effet d'une plus grande solitude. D'un autre côté, je me trouvais plus éloigné de ma famille; je n'en recevais plus de nouvelles; les figures que je voyais, sans m'être antipathiques, n'en conservaient pas moins un sérieux presque effrayant. La renommée leur avait exagéré les complots des Milanais et du reste de l'Italie pour son indépendance, et ils présumaient que je devais être un des promoteurs les plus coupables de ce délire. Enfin, ma petite célébrité littéraire n'était pas inconnue au geôlier, à sa femme, à sa fille, à ses deux petits enfants, et même aux deux secondini; qui sait si tous ces gens-là ne s'étaient pas imaginé qu'un auteur de tragédies devait être une espèce de sorcier?

Ils étaient sérieux, méfiants, bien aises aussi que je leur rendisse compte de ma position, mais pleins de respect.

Au bout de quelques jours ils finirent tous par s'apprivoiser, et je les trouvai bienveillants. La femme était celle qui conservait le mieux son caractère et le maintien du geôlier. C'était une femme d'une quarantaine d'années, à l'air dur, aux paroles sèches, et qui paraissait tout à fait incapable de ressentir pour d'autres que ses enfants le moindre sentiment de bienveillance.

Elle avait l'habitude de m'apporter le café le matin

et après le dîner, ainsi que du linge et de l'eau. Sa fille l'accompagnait ordinairement, jeune personne de quinze ans, point jolie, mais au regard affectueux. Venaient ensuite les deux enfants, l'un de treize ans, l'autre de dix. Ils se retiraient en même temps que leur mère, et ces trois aimables figures, en fermant la porte, se retournaient doucement pour me regarder. Quant au geôlier, il n'entrait dans ma prison que lorsqu'il avait à me conduire à la salle où se réunissait la commission pour m'interroger. Les secondini y venaient aussi rarement, parce qu'ils s'arrêtaient aux prisons de la police, placées un étage au-dessous, et où se trouvaient toujours beaucoup de voleurs. Un de ces secondini était un vieillard de plus de soixante-dix ans, mais apte encore à cette vie pénible de geôlier, qui se passe à monter et descendre incessamment les escaliers qui mènent aux différentes prisons. L'autre était un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, plus empressé de raconter ses amours que de vaquer à son service.

XXIV.

Ah, oui ! les angoisses d'un procès criminel sont horribles pour un accusé de crime envers l'État ! Quelle crainte de nuire à autrui ! quelle difficulté de lutter contre tant d'accusations, contre tant de soupçons ! combien il est vraisemblable que le danger augmentera chaque jour davantage si le procès n'est pas terminé promptement, si l'on fait de nouvelles arrestations, si l'on découvre de nouvelles impruden-

ces, et qu'elles soient révélées, non par des personnes inconnues, mais de votre parti même !

J'ai résolu de ne rien dire qui eût trait à la politique ; il faut donc que je supprime toute relation concernant le procès; seulement, j'avouerai que souvent, après avoir été soumis des heures entières à l'interrogatoire, je revenais dans ma chambre si exaspéré, si furieux, que je me serais tué si la voix de la religion et le souvenir de mes parents chéris ne m'avaient retenu.

Ce calme dont je croyais avoir autrefois à Milan contracté l'habitude avait disparu. Je craignis pendant quelques jours de ne le voir plus renaître en moi, et ce furent des journées infernales. Alors je cessai de prier, je doutai de la justice de Dieu, je maudis les hommes et le monde entier, et je rappelai dans mon esprit tous les sophismes qui se rient de la vertu.

L'homme malheureux et irrité est singulièrement ingénieux à calomnier ses semblables et Dieu lui-même. La colère est plus immorale, plus perverse, qu'on ne le pense généralement. Cependant, comme il est impossible de rugir des semaines entières du matin au soir, l'homme que sa fureur domine le plus n'en est pas moins obligé d'avoir ses moments de repos; mais ces intervalles, pour l'ordinaire, se ressentent de l'immoralité qui les a précédés. Alors il semble qu'on est en paix; mais c'est une paix malveillante, impie; un rire sauvage, sans charité, sans dignité ; un amour de désordre, d'ivresse, de mépris.

Dans un état pareil je chantais des heures entières avec une apparence de gaieté tout à fait dépourvue de bons sentiments. Je plaisantais avec tous ceux qui entraient dans ma chambre; je m'efforçais de consi-

dérer toute chose avec une raison vulgaire, avec la raison des cyniques.

Ce temps d'infamie dura peu : sept ou huit jours.

Ma Bible était poudreuse. Un des enfants du geôlier, en me caressant, me dit : « Depuis que monsieur ne lit plus ce bouquin, il me semble qu'il est moins triste.

« — Il te semble? » lui dis-je.

Et je pris la Bible, j'en essuyai avec un mouchoir la poussière, et l'ouvrant au hasard, mes yeux furent frappés de ces paroles :

Et ait discipulis suis : Impossibile est ut non veniant scandala; væ autem illi per quem veniunt! Utilius est illi si lapis molaris imponatur circa collum ejus et projiciatur in mare, quam ut scandaliset unum de pusillis istis.

Je fus surpris d'avoir trouvé ce passage de la Bible. Je rougis de ce que l'enfant avait remarqué la poussière qui la recouvrait, comme aussi de lui avoir fait supposer qu'à mesure que je pensais moins à Dieu j'étais devenu plus aimable.

« Vous vous trompez, mon ami, lui dis-je, avec un doux reproche, affligé d'avoir été pour lui un objet de scandale : ce livre n'est point un bouquin, et depuis que j'ai cessé de le lire je suis bien plus mécontent. Lorsque votre mère vous permet de rester un moment avec moi, je m'efforce de surmonter la mauvaise humeur; mais vous ne savez pas combien à son tour elle triomphe de moi quand je suis seul, alors que vous m'entendez chanter comme un forcené ! »

XXV.

L'enfant était sorti, et j'éprouvais un certain plaisir à tenir la Bible entre mes mains, après avoir confessé que sans elle je me sentais plus méchant. Il me semblait avoir donné satisfaction à un ami généreux injustement offensé, m'être réconcilié avec lui.

« Et je t'avais abandonné, mon Dieu! m'écriai-je, et je m'étais perverti! Et j'avais pu croire que le rire infâme du cynisme convenait au désespoir de ma situation! »

Je prononçai ces paroles avec une émotion que je ne puis rendre; je posai la Bible sur une chaise, je m'agenouillai à terre pour lire, et moi qui pleure si difficilement, je fondis en larmes.

Ces larmes m'étaient mille fois plus douces que toute joie brutale. Je sentais que Dieu était revenu en moi! Je l'aimais! je me repentais de l'avoir outragé en me dégradant! Et je me promettais de ne plus m'en séparer, non jamais!

Oh! comme un retour sincère à la religion console et grandit l'intelligence!

Je lus, et je pleurai pendant plus d'une heure; je me relevai, persuadé que Dieu était en moi, qu'il m'avait pardonné ma faiblesse. Alors toutes mes infortunes, les tourments du procès, la perspective de l'échafaud, me semblèrent peu de chose. Je me glorifiais de souffrir, puisque cela me donnait l'occasion de remplir un devoir, puisque en souffrant avec résignation je me conformais à l'ordre du Seigneur.

Grâce à Dieu, maintenant je savais lire la Bible. Ce

n'était plus le temps où je ne savais l'apprécier qu'avec la critique mesquine de Voltaire, en reprenant des expressions qui ne sont fausses ou ridicules que pour l'ignorance ou la malignité, qui ne veut pas en comprendre le sens. Elle était pour moi évidemment le code de la sainteté, et par conséquent de la vérité. Alors je m'aperçus combien il y avait peu de philosophie à se trouver blessé des imperfections de son style, et d'orgueil à mépriser tout ce qui n'est pas revêtu de formes élégantes; combien il a été absurde d'imaginer qu'une telle collection de livres qu'on avait toujours respectés n'eût pas un fondement inébranlable; combien il était impossible de nier la supériorité de l'Écriture sur la théologie de l'Inde et du Coran!

Plusieurs en ont abusé, plusieurs ont voulu en faire un code d'injustice, une sanction de leur iniquité : cela est vrai; mais nous savons qu'on peut abuser de tout; et depuis quand l'abus de ce qui est bon en soi-même devra-t-il le faire passer pour mauvais?

Jésus-Christ nous l'a dit, toute la loi, les prophètes, le recueil entier des livres saints, tout se réduit au précepte d'aimer Dieu et les hommes. Et de semblables Écritures ne seraient pas la vérité convenable à tous les siècles! elles ne seraient pas la parole toujours vivante de l'Esprit saint!

Après avoir fait en moi-même ces réflexions, je résolus pour la seconde fois de conformer à la religion toutes mes pensées sur les événements de ce monde, toutes mes opinions sur les progrès de la civilisation, mon amour pour les hommes, pour ma patrie, enfin toutes les affections de mon âme.

Ces quelques jours passés dans le cynisme avaient suffi pour me dégrader. J'en conservai en moi la

trace pendant longtemps, et j'eus beaucoup de peine à l'effacer. Car aussitôt que l'homme succombe à la tentation de rabaisser son intelligence, d'appliquer aux œuvres de Dieu la loupe infernale du mépris, de négliger le bienfait de la prière, le mal qu'il fait à sa raison le dispose à une seconde chute. Je fus pendant plusieurs semaines tourmenté chaque jour par mon penchant à l'incrédulité, et je réunis toutes les forces de ma pensée pour lui résister.

XXVI.

Lorsque ces combats eurent cessé, et qu'il me sembla n'avoir plus, comme autrefois, d'autre volonté que celle d'honorer Dieu, mon âme jouit pendant quelque temps d'une douce paix. Les interrogatoires auxquels je fus soumis pendant deux ou trois jours par la commission avaient beau être pénibles, ils n'étaient pour moi la cause d'aucun chagrin durable. Dans la position difficile où je me trouvais, je m'efforçais de ne manquer à aucun des devoirs que prescrit l'honnêteté ou l'amitié, et je me disais : « Que Dieu fasse le reste ! »

Je repris aussi l'habitude de me livrer chaque jour à une prévision exacte de tous les événements qui pouvaient me causer quelque surprise, quelque émotion, quelque douleur ; et je retirai toujours un grand avantage de cet exercice.

A cette époque ma solitude augmenta. Les deux enfants du geôlier, qui jusqu'à présent avaient été pour moi une espèce de société, furent mis à l'école, et, ne restant plus dans la maison que fort peu de temps,

ils ne venaient plus me voir. D'un autre côté, la mère et la fille, qui alors que les enfants s'y trouvaient s'arrêtaient quelquefois pour causer, ne se montraient plus maintenant que pour apporter le café, et me laissaient. Je regrettai peu la mère : elle n'avait dans l'âme rien de compatissant; mais la fille, sans être jolie, avait cependant un charme dans la voix et le regard qui pour moi n'était pas indifférent. Lorsqu'elle m'apportait le café et me disait : « C'est moi qui l'ait fait, » je le trouvais délicieux; si au contraire elle me disait : « C'est ma mère, » il n'était que de l'eau chaude.

Ainsi privé de la société des hommes, je donnai quelque attention à des fourmis qui venaient sur ma fenêtre : elles y trouvaient toujours une nourriture abondante; aussi, ramenant avec elles de nombreuses compagnes, ma fenêtre en fut bientôt remplie. Je m'occupai également d'une belle araignée qui tapissait l'un des murs de ma prison. Je la nourrissais avec des moucherons, des cousins, et nous étions si familiers, qu'elle venait sur mon lit, sur ma main, et jusqu'au bout de mes doigts, prendre sa nourriture.

Mais plût à Dieu que ces insectes eussent été les seuls à me visiter! Nous étions encore au printemps, et déjà les cousins se multipliaient, on peut le dire, d'une manière effrayante. L'hiver avait été d'une douceur extraordinaire, et, après quelques vents en mars, la chaleur était venue. On ne saurait croire combien l'air du réduit que j'habitais s'échauffa. Exposé en plein midi, et recouvert en plomb, donnant par une fenêtre sur le toit de Saint-Marc, également en plomb, et dont la réverbération était brûlante,

j'étouffais. Non, il est impossible de se faire une idée d'une chaleur aussi accablante. Et un pareil supplice fut encore augmenté par l'arrivée des cousins, qui m'entouraient si nombreux que, malgré tous mes efforts à les repousser ou à les détruire, j'en étais couvert. Ils avaient tout envahi, le lit, la table, la chaise, le plancher, les murs, le plafond, tout, jusqu'à l'air, qui en était rempli; car ils ne cessaient d'aller et de venir par la fenêtre avec un bourdonnement infernal. Les piqûres de ces insectes sont douloureuses, et lorsqu'on en reçoit du matin au soir, et du soir au matin, et qu'en outre il faut s'efforcer d'en diminuer le nombre, n'est-ce pas, en vérité, souffrir assez et de corps et d'esprit?

Exposé à un pareil fléau, lorsque j'en connus toute la gravité, ne pouvant obtenir un changement de prison, j'eus quelque tentation de suicide, et je craignis parfois de devenir insensé. Mais ce ne fut, Dieu merci, qu'un moment d'exaspération, et la religion continua de me soutenir. Elle me disait que l'homme doit souffrir, et souffrir avec courage; me faisait trouver dans la douleur une espèce de plaisir, celui que donne la résistance, lorsqu'elle est insurmontable.

Je me disais : « Plus on me rend l'existence douloureuse, et moins j'aurai de peine à la quitter, alors que, si jeune, je me verrai conduire au supplice. Peut-être que sans les tourments qui le précèdent je serais mort avec lâcheté. Et puis, ai-je en moi tant de vertu qu'elle mérite le bonheur! Où donc est-elle?»

En faisant de ma vie passée un examen sévère, j'y trouvais quelques actions louables; mais tout le

reste n'était que folles passions, idolâtrie, orgueilleuse et fausse vertu. « Eh bien ! » étais-je obligé de conclure, « souffre, indigne ! Et si par la fureur d'un insecte, ou l'injustice des hommes, tu cesses de vivre, reconnais en eux l'instrument d'une volonté divine, et résigne-toi ! »

XXVII.

L'homme a-t-il besoin d'efforts pour s'humilier sincèrement, pour se reconnaître pécheur? N'est-il pas vrai qu'en général nous passons la jeunesse à poursuivre des vanités, et que, au lieu de mettre en usage toutes nos forces pour augmenter en nous ce qui est bien, le plus souvent, au contraire, elles n'ont pour objet que notre avilissement? Peut-être qu'il y a des exceptions; mais je m'avoue indigne d'en faire partie, et je n'ai aucun mérite à me faire ce reproche : lorsque dans une lampe on voit plus de fumée que de flamme, y a-t-il une grande sincérité à dire qu'elle ne brûle pas comme elle devrait?

Oui, sans craindre de passer pour un homme à esprit faible et entaché de bigoterie, je ne pouvais me considérer d'une manière impartiale et ne pas convenir d'avoir mérité la colère de Dieu. Une voix intérieure me disait : « Tu ne souffres qu'en punition de tes fautes; qu'elles servent du moins à te ramener vers celui qui est parfait et que chacun, autant que possible, doit s'efforcer d'imiter. »

Ainsi obligé de m'avouer coupable envers Dieu de mille infidélités, je ne pouvais me plaindre de ce que les hommes s'étaient montrés pour moi vils ou in-

justes, d'avoir perdu les joies de ce monde, et de n'avoir plus qu'à mourir lentement dans une prison ou à périr sur l'échafaud.

Je m'efforçai de graver au fond de mon cœur ces pensées, dont je reconnaissais pour moi toute l'importance et la justesse; et par cela même aussi je compris que, pour être conséquent avec moi-même, il fallait bénir les jugements de Dieu, les aimer, étouffer tout désir qui leur serait opposé.

Pour affermir en moi constamment cette volonté, je résolus de scruter mes sentiments les plus intimes, et pour cela, de les écrire. Le mal était qu'en me donnant de l'encre et du papier, la commission en comptait les feuillets, et aussi qu'obligé de les représenter, il fallait dire encore ce à quoi je les avais employés. A défaut de papier, j'eus recours à l'innocent artifice de râcler une petite table avec un morceau de verre, et j'y écrivais chaque jour mes pensées sur mes devoirs et ceux des hommes.

Alors, malgré le tourment que me faisait éprouver la chaleur ou la morsure des cousins, je trouvais ainsi quelquefois le moyen de passer des heures délicieuses, bien qu'obligé de m'envelopper la tête et les jambes, et de n'écrire qu'avec la main gantée et les manches liées aux poignets, afin d'empêcher les cousins de pénétrer jusque dans ma chemise.

Ces méditations n'étaient réellement qu'une biographie; et, faisant le rappel du bien et du mal que depuis mon enfance j'avais sentis en moi, j'employais toute ma raison à détruire les doutes que je pouvais avoir en toute chose; à mettre le plus d'ordre qu'il m'était possible dans mes idées, dans mes connaissances.

Lorsque la surface polie de la table était remplie d'écriture, je lisais et relisais, je recommençais mes réflexions, et enfin, pour avoir une place où je pusse exprimer de nouvelles pensées, il fallait bien se résoudre à effacer les anciennes.

Je reprenais ensuite l'histoire de ma vie, qu'interrompaient toujours de nouvelles digressions, comme aussi de nombreuses discussions sur tel ou tel point de métaphysique, de morale, de politique, de religion; et lorsque j'avais tout rempli, je lisais et relisais de nouveau, puis j'effaçais.

Et comme je ne voulais avoir aucun motif de réserve dans le compte fidèle que je me rendais à moi-même de mes actions et de mes pensées, craignant toujours une visite imprévue, j'écrivais dans une espèce de jargon, je veux dire avec des transpositions de lettres et des abréviations qui m'étaient familières. Toutefois, je ne fus soumis à aucune perquisition, et jamais on ne s'aperçut que mon temps était si bien rempli. Lorsque j'entendais le geôlier ou quelque autre ouvrir la porte, j'étendais une nappe sur la table, et j'y mettais l'écritoire avec le cahier de papier autorisé.

XXVIII.

Je donnais aussi à ce cahier quelques heures, et souvent tout un jour et une nuit. J'y inscrivais mes travaux littéraires. Ce fut alors que je composai l'*Ester d'Engaddi*, l'*Iginia d'Asti*, et les chants intitulés : *Tancreda*, *Rosilde*, *Elgi e Valafrido*, *Adello*, outre plusieurs essais de tragédies et divers ouvrages,

entre autres celui d'un poëme sur la ligue lombarde, et un autre sur Christophe Colomb.

Comme il ne m'était pas toujours facile d'obtenir qu'on me renouvelât ce cahier aussitôt qu'il était fini, j'écrivais le premier jet de toutes mes compositions sur la table, ou sur le sac dans lequel on m'apportait des figues sèches et autres fruits; ou bien encore, donnant mon dîner à l'un des secondini, je lui faisais croire que je n'avais pas faim, et je le priais de vouloir bien me gratifier, en échange, de quelques feuilles de papier. Je n'avais recours à ce moyen que dans le cas seulement où, la table se trouvant déjà remplie d'écriture, je ne pouvais encore prendre sur moi de l'effacer. Alors je souffrais de la faim; et bien que le geôlier eût en dépôt mon argent, je ne lui demandais rien à manger de tout le jour, soit pour l'empêcher de reconnaître que j'avais disposé de mon dîner, soit pour que le secondino ne s'aperçût point que je l'avais trompé en l'assurant que je manquais d'appétit. Le soir, pour me soutenir, je prenais du café très-fort, et je demandais avec instance qu'il fût préparé par la signora Zanzée (c'était la fille du geôlier), et lorsqu'il lui était possible de le faire à l'insu de sa mère, il était d'une force extrême, en sorte que le prenant sans rien avoir dans l'estomac, il me causait une agitation qui n'était point douloureuse, et me tenait éveillé toute la nuit.

Dans cet état d'une douce ivresse je sentais doubler en moi la puissance de mon esprit : j'étais poëte, philosophe, et je priais jusqu'au jour avec une douceur infinie. Tout à coup je tombais en faiblesse; je m'étendais sur le lit : et alors, malgré les cousins,

que toutes mes précautions ne pouvaient empêcher de venir me sucer le sang, je dormais tranquillement une heure ou deux.

Ces nuits que du café très-fort pris à jeun rendait si agitées, mais que je passais néanmoins dans une si douce extase, m'étaient trop bienfaisantes pour ne pas m'efforcer de les ramener souvent. Aussi, sans avoir besoin du papier du secondino, je ne me décidais pas moins à ne rien manger à dîner, afin de me procurer le soir les magiques effets de la boisson désirée. Heureux quand je pouvais y parvenir ! Plus d'une fois il m'arriva que le café, n'ayant pas été préparé par la bonne Zanzée, n'était qu'un brouet inefficace. Alors, me voyant trompé, j'étais de mauvaise humeur. Au lieu de me sentir électrisé, je languissais, je bâillais, j'avais faim, je me jetais sur mon lit, et ne pouvais dormir.

Je me plaignais ensuite à la Zanzée, et elle partageait ma peine. Un jour que je l'avais grondée rudement, comme si elle m'eût trompé, la pauvre enfant se mit à pleurer, et me dit : « Monsieur, je n'ai jamais trompé personne, et tout le monde me reproche d'être une trompeuse.

« — Tout le monde ! vous voyez donc bien que je ne suis pas le seul à me plaindre de cette mauvaise eau.

« — Ce n'est pas cela que je veux dire. Ah ! si monsieur savait !... si je pouvais verser mon triste cœur dans le sien !...

« — Mais ne pleurez donc pas ainsi ; qu'avez-vous donc ? Ne m'en voulez pas si je vous ai grondée à tort. Je suis persuadé que ce n'est pas votre faute si j'ai eu du café si mauvais.

« — Eh! je ne pleure pas à cause de cela, monsieur! »

Mon amour-propre en fut un peu blessé; mais je souris.

« Vous pleurez donc à l'occasion de mon reproche, mais pour un autre motif?

« — Oui, précisément.

« — Qui vous a reproché de le tromper?

« — Un amant. »

Et son visage se couvrit de rougeur. Et dans sa confiante ingénuité, elle me raconta une idylle tout à la fois sérieuse et comique, dont je fus attendri.

XXIX.

A partir de ce jour je devins, je ne sais pourquoi, le confident de cette enfant, et nous eûmes ensemble de longs entretiens.

Elle me disait : « Monsieur est si bon, que je le regarde comme une fille pourrait regarder son père.

« — Vous me faites là un mauvais compliment, lui répondais-je en repoussant sa main. J'ai à peine trente-deux ans, et déjà vous me regardez comme votre père.

« — Pardon, monsieur, je voulais dire comme un frère. »

Et elle me prenait de force la main, me la serrait avec affection, et tout cela était fort innocent.

Je me disais à part moi : « Heureusement qu'elle n'est pas belle, cette innocente familiarité pourrait sans cela me déconcerter. »

Ou bien encore : « Il est heureux qu'elle soit si

jeune; où est le danger que je puisse aimer une enfant de cet âge? »

D'autres fois je me sentais un peu troublé; il me semblait que j'avais eu tort de la trouver laide, et j'étais obligé de convenir que ses traits et les contours de sa taille ne manquaient ni de finesse ni de régularité.

« Si elle était moins pâle et n'avait point de taches au visage, elle pourrait passer pour jolie. »

Le fait est qu'il est impossible de ne pas trouver quelques charmes dans la présence, dans les regards et dans la causerie d'une jeune personne vive et affectueuse. Je n'avais rien fait pour m'attirer sa bienveillance, et elle m'aimait comme on aime un père ou un frère, à mon choix. Pourquoi cela? Parce qu'elle avait lu la *Françoise de Rimini* et l'*Eufemio*, et mes vers la faisaient tant pleurer! et puis que j'étais prisonnier, *sans avoir*, disait-elle, *ni tué ni volé!*

Bref, moi, qui sans la voir m'étais épris de Madeleine, pouvais-je rester indifférent aux soins empressés d'une sœur, à des flatteries toutes gracieuses, à l'excellent café

De la Venezianina adolescente sbirra!

Je mentirais si je disais ne pas l'avoir aimée par sagesse. Si je n'en devins pas amoureux, c'est qu'elle avait un autre amant, dont elle était éprise : sans cela, malheur à moi!

Mais si le sentiment qu'elle fit naître en moi n'était pas celui qu'on appelle amour, je conviens qu'il s'en rapprochait beaucoup. Je désirais qu'elle fût

heureuse, qu'elle parvînt à se faire épouser de celui qui lui plaisait, je n'avais pas la moindre jalousie, le moindre soupçon qu'elle pût aussi m'aimer. Mais si j'entendais ouvrir la porte, le cœur me battait, espérant que c'était la Zanzée, et si ce n'était pas elle, j'en étais fâché; si, au contraire, je la voyais, mon cœur battait plus fort, et en était réjoui.

Quant à ses parents, ils avaient fini par avoir bonne opinion de moi, et, connaissant toute la passion qu'elle ressentait pour un autre, ils ne se faisaient aucun scrupule de la laisser venir m'apporter le café, toujours le matin, et quelquefois le soir.

Son ingénuité et son empressement affectueux la rendaient séduisante. Elle me disait :

« Il est vrai que j'en aime un autre. Cependant je reste volontiers avec monsieur, et en l'absence de mon amant je m'ennuie partout, excepté ici.

« — Savez-vous pourquoi?

« — Je ne sais.

« — Je vais vous le dire : c'est que je vous laisse parler de votre amant.

« — Cela peut être. Mais c'est qu'aussi j'ai pour vous tant d'estime! »

Pauvre enfant! elle avait l'aimable défaut de me prendre toujours les mains, de me les serrer, et elle ne voyait pas que cela, tout à la fois, me plaisait et me troublait.

Béni soit le ciel que je puisse me rappeler cette excellente fille sans le moindre remords!

XXX.

On lirait sans aucun doute ces feuilles avec plus de plaisir si la Zanzée eût été amoureuse de moi, ou du moins si je m'étais passionné pour elle. Et pourtant ce lien tout de bienveillance qui nous unissait l'un à l'autre m'était plus doux que celui de l'amour, et si par moment je craignais que mon cœur abusé ne le fît changer de nature, j'en étais réellement affligé.

Une fois, dans le doute que cela ne finît par se réaliser, désolé de la trouver, je ne sais par quel enchantement, mille fois plus belle que d'abord elle ne m'avait paru, surpris de la tristesse que j'éprouvais loin d'elle et de la joie que me donnait sa présence, je me décidai à faire pendant deux jours le dédaigneux, espérant que par là je lui ferais abandonner la familiarité qu'elle avait contractée avec moi. L'expédient me réussit mal. Cette jeune fille était si patiente! si compatissante! Elle appuyait son coude sur la fenêtre, me regardait en silence, et me disait :

« Il paraît que ma société déplaît à monsieur; et cependant, s'il ne tenait qu'à moi, je resterais là tout le jour, précisément parce que je vois qu'il a besoin de distraction. Cette mauvaise humeur est un effet naturel de la solitude. Que monsieur essaye de causer un peu, et il verra que la mauvaise humeur se dissipera, et s'il ne veut pas causer, lui, moi je causerai.

« — De votre amant, n'est pas?

« — Eh non! pas toujours de lui; je sais parler encore d'autres choses. »

Et elle se mettait, en effet, à me raconter ses pe-

tits intérêts de famille, la rudesse de sa mère, la bonté de son père, et quelques enfantillages de ses frères; et tous ses discours étaient remplis de grâce et de simplicité. Mais sans s'en apercevoir elle revenait toujours à son thème favori, à son amour malheureux.

Je ne voulais pas cesser d'être dédaigneux, et j'espérais qu'elle finirait par s'en fâcher; mais, soit qu'elle feignît, ou que réellement elle n'y prît pas garde, elle ne paraissait pas s'en apercevoir, et il fallait malgré moi m'apaiser, lui sourire, et, tout ému, la remercier de sa douceur et de sa patience avec moi.

J'abandonnai l'ingrate pensée de vouloir lui déplaire, et peu à peu je sentis mes craintes s'affaiblir. C'est qu'en vérité je n'étais pas amoureux. Je réfléchis longtemps à mes scrupules, j'écrivis mes réflexions sur ce sujet, et je trouvai du soulagement à les développer.

Souvent l'homme s'effraye de peu de chose. Pour dissiper l'objet de sa crainte, il lui suffit de s'en approcher, et de le considérer de plus près.

Et où était le mal, en effet, si j'attendais ses visites avec une tendre inquiétude, si j'en appréciais la douceur, et si je trouvais du plaisir à être plaint par elle, comme aussi à la plaindre moi-même, lorsque les sentiments que nous avions l'un pour l'autre étaient aussi purs que ceux d'un enfant, lorsque sa main, en serrant la mienne, et jusqu'à ses regards les plus amoureux, tout en me troublant, m'inspiraient une crainte respectueuse.

Un soir, après avoir confié à mon cœur une grande affliction qu'elle venait d'éprouver, l'infortunée se suspendit à mon cou, et m'inonda le visage de ses

larmes. Cet embrassement n'avait rien d'impur : une fille ne saurait embrasser son père avec plus de respect.

Cependant mon imagination en demeura longtemps préoccupée. Cet embrassement me revenait souvent à l'esprit, et alors je ne pouvais penser à autre chose.

Une autre fois qu'elle s'était abandonnée à un pareil élan d'amour filial, je me détachai subitement de ses bras chéris, sans la presser contre moi, sans l'embrasser, et lui dis en balbutiant :

« Je vous en prie, Zanzée, ne m'embrassez jamais ; cela n'est pas bien. »

Elle fixa ses yeux sur les miens, les baissa, rougit, et ce fut certainement la première fois qu'elle lut dans mon âme que, me trouvant avec elle, je pouvais être faible un moment.

Dès lors, sans cesser d'être familière avec moi, elle eut des manières plus respectueuses, plus conformes à mon désir, et je lui en fus reconnaissant.

XXXI.

Il m'est impossible de parler des maux qui affligent les autres hommes, mais pour ceux que j'ai éprouvés depuis que j'existe, après les avoir considérés avec attention, je suis obligé d'avouer que toujours j'ai trouvé en eux quelque avantage; oui, même dans cette chaleur qui m'étouffait, et dans ces milliers de cousins qui me faisaient une guerre si acharnée ! J'y ai pensé bien des fois. Sans un état permanent de douleur, comme était le mien, aurais-je eu assez de

vigilance pour m'opposer aux progrès d'un amour auquel j'étais si exposé, et qu'il était si difficile de contenir dans les bornes du respect, avec une jeune fille d'un caractère aussi aimant, aussi enjoué? Si dans un état pareil je n'étais pas sans crainte, comment aurais-je pu gouverner mon imagination, caressé par un air doux, et qui m'aurait tant soit peu disposé au plaisir?

Avec des parents aussi imprudents que ceux de la Zanzée, et qui avaient en moi une si grande confiance, avec une jeune fille assez étourdie pour ne pas voir combien elle m'exposait à brûler pour elle d'un feu coupable; avec une vertu aussi faible que la mienne, puis-je douter que la chaleur de ce four brûlant et les cruels cousins ne fissent en moi une heureuse diversion!

Et réconcilié par cette pensée avec ces fléaux, je me disais :

« Voudrais-tu être libre, et passer dans une chambre rafraîchie par un vent agréable, mais ne plus voir cette excellente fille? »

Je dois dire la vérité. Je ne me sentais pas la force de répondre à cette question.

Quand on a pour une personne tant soit peu d'affection, il est difficile de comprendre tout le plaisir que nous font éprouver les choses les plus frivoles en apparence. Souvent une parole de la Zanzée, un sourire, une larme, un mot gracieux de son parler vénitien, son adresse à nous garantir, elle et moi, des cousins, avec son mouchoir ou l'éventail, m'inspiraient une joie d'enfant, qui durait tout le jour. Surtout j'aimais à voir que son chagrin se calmait en me parlant, qu'elle était sensible à mes témoignages

d'intérêt, qu'elle écoutait mes conseils, et que son âme s'enflammait alors que nous parlions de la vertu et de Dieu.

« Lorsque nous avons parlé ensemble de la religion, me disait-elle, je prie plus volontiers, et avec plus de foi. »

Et souvent, coupant court à une pensée frivole, elle prenait la Bible, l'ouvrait, en baisait au hasard un verset, et voulait que je lui en fisse la traduction et le commentaire, et me disait : « Chaque fois que vous relirez ce verset, n'oubliez pas, je vous prie, que je lui ai donné un baiser. »

Ses baisers, il faut en convenir, n'étaient pas toujours appliqués fort à propos, surtout s'il lui arrivait d'ouvrir le cantique des cantiques. Alors, pour ne pas la faire rougir, je profitais de son ignorance du latin, et je composais des phrases, de manière à conserver tout à la fois le respect dû au livre et l'innocence de cette jeune fille, deux choses qui m'étaient sacrées. Jamais en aucun de ces cas je ne me permis de sourire, et cependant la position était quelquefois embarrassante, alors que, ne pouvant comprendre ma version supposée, elle me priait de lui traduire les phrases mot à mot, et ne me laissait pas facilement passer à un autre sujet.

XXXII.

Rien ne dure ici-bas ! La Zanzée tomba malade. Dans les premiers jours de sa maladie, venant me voir, elle se plaignait de vives douleurs à la tête, pleurait, et ne m'expliquait pas le sujet de ses pleurs.

Seulement elle murmurait des reproches contre son amant. « C'est un scélérat, disait-elle ; mais que Dieu lui pardonne ! »

J'eus beau la supplier de verser, comme autrefois, son cœur dans le mien, je ne pus savoir pourquoi elle était si affligée.

« Je reviendrai demain, » me dit-elle un soir ; mais le lendemain le café me fut apporté par sa mère, les jours suivants par les secondini, et la Zanzée était gravement malade.

Les secondini, à mots couverts, me disaieent sur l'amour de cette enfant des choses qui me faisaient dresser les cheveux. Une séduction ! Peut-être que c'était une calomnie. J'y crus cependant, et me sentis vivement affligé d'un si grand malheur. J'aime à croire toutefois qu'ils se trompaient.

Après plus d'un mois de maladie, la pauvre enfant fut conduite à la campagne, et je ne l'ai pas revue.

Je ne saurais dire combien cette perte me fut douloureuse. Oh ! combien ma solitude en devint plus horrible ! combien l'idée de cette séparation m'était moins cruelle que de savoir cette pauvre fille malheureuse ! Sa pitié avait été pour moi si souvent, dans ma misère, une douce consolation, et la mienne ne pouvait rien pour elle ! Mais elle aura été, je n'en doute pas, persuadée que je la pleurais, que rien ne m'eût coûté pour lui donner, si cela eût été possible, quelque soulagement ; que je ne cesserai jamais de la bénir, et de faire des vœux pour son bonheur.

Au temps de la Zanzée, ses visites, quoique trop courtes, n'en étaient pas moins une diversion agréable à mes heures de silence et de méditation ; mêlant à mes idées d'autres idées, nourrissant en moi une

douce affection, elles couvraient d'un charme réel mon infortune, et me doublaient la vie.

Après elle, la prison redevint pour moi une tombe. Pendant plusieurs jours je me sentis accablé de mélancolie. Je m'ennuyais de tout, même d'écrire. Il est vrai que ma tristesse était calme, auprès de mes anciennes fureurs. Cela prouvait-il que, résigné au malheur, j'étais devenu plus philosophe, plus chrétien ! ou bien que la chaleur suffocante de ma prison était parvenue à étouffer jusqu'à la force de ma douleur ! Oh ! non la force de la douleur ! Je me rappelle que je la sentais vivement au fond de l'âme, d'autant plus profonde, que je refusais, pour ainsi dire, de la chasser au dehors par mes cris et mes contorsions.

Oui, par un long exercice je m'étais rendu capable de souffrir de nouvelles douleurs, en me résignant à la volonté de Dieu. J'avais reconnu si souvent que *se plaindre est une lâcheté*, que j'en étais venu à savoir contenir les plaintes qui étaient sur le point d'éclater, rougissant même de ce qu'elles avaient été sur le point d'éclater.

L'habitude d'écrire mes pensées avait contribué aussi à donner de la force à mon âme, à détruire en moi toute illusion, à ramener la plupart de mes raisonnements à ces conclusions :

Il y a un Dieu : donc une justice infaillible; donc tout ce qui arrive est ordonné pour une bonne fin; donc si l'homme souffre en ce monde, c'est pour le bien de l'homme.

La société de la Zanzée avait encore été pour moi un bienfait : elle m'avait adouci le caractère. Voulant mériter son estime, j'avais cherché pendant

plusieurs mois à ne jamais m'écarter des devoirs imposés à tout homme de se montrer supérieur à la fortune, d'être patient, et quelques mois de constance avaient suffi pour me plier à la résignation. Deux fois seulement la Zanzée me vit mettre en colère. Une fois, dans la circonstance dont j'ai parlé, pour le mauvais café, et l'autre dans le cas suivant :

Toutes les deux ou trois semaines le geôlier m'apportait une lettre de ma famille, qui, passant d'abord par les mains de la commission, m'arrivait toute barrée par des ratures, aussi noires que possible. Or, un jour, au lieu de n'effacer que certaines phrases, on avait promené la raie maudite sur toute la lettre, excepté les mots en tête, *Très-cher Silvio*, et ceux qui la terminaient, *Nous t'embrassons tous de cœur.*

J'en éprouvai une si grande fureur qu'en la présence même de Zanzée je m'emportai en cris violents, et ne sais pas qui je maudis. La pauvre enfant me plaignit, mais en même temps me reprocha de ne pas être conséquent à mes principes. Je trouvai qu'elle avait raison, et ne maudis plus personne.

XXXIII.

Un jour un des secondini entra dans ma prison avec un air de mystère, et me dit :

« Au temps de la Zanzée.... c'est elle qui vous apportait le café...., monsieur, et comme elle s'arrêtait longtemps à parler avec vous..., je craignais que la perfide ne s'emparât de tous vos secrets.... »

Je lui répondis avec colère : « Non, jamais elle

n'en sut aucun, et si j'en avais eu, je n'aurais pas été assez niais pour les lui confier. Continuez.

« — Pardon, je ne dis pas que monsieur soit un niais; mais je n'avais pas de confiance en la Zanzée, et maintenant que monsieur n'a personne pour lui tenir compagnie.... j'espère... que....

« — Quoi donc? Expliquez-vous une fois.

« — Mais auparavant jurez-moi de ne point me trahir.

« — Eh! mon Dieu! jurer de ne pas vous trahir! je le puis : je n'ai jamais trahi personne.

« — Dites-moi donc que vous le jurez.

« — Oui, je jure de ne pas vous trahir. — Mais apprenez, imbécile que vous êtes, que celui qui est capable de trahir quelqu'un l'est aussi de trahir son serment. »

Et il tira de sa poche une lettre, et me la remit en tremblant, tout en me conjurant de la déchirer aussitôt que je l'aurais lue.

« Attendez un moment, lui dis-je en la décachetant, et je la déchirerai devant vous.

« — Mais il faudrait que monsieur y répondît, et je ne puis attendre. Ainsi donc, que monsieur prenne son temps. Mais convenons d'une chose : lorsque vous entendrez venir quelqu'un, rappelez-vous que si c'est moi, je chanterai toujours l'air de : *Sognai, mi gera un gato;* et alors, n'ayant à redouter aucune surprise, vous pourrez mettre la lettre dans votre poche; mais si vous n'entendez pas cette chanson, ce sera une preuve, ou que ce n'est pas moi, ou que je viens accompagné, et dans ce cas ne gardez sur vous aucune lettre, car vous pourriez être fouillé; si vous en aviez une, il faudrait bien vite la déchirer et la jeter par la fenêtre.

« — Ne craignez rien. Je vois que vous êtes prudent, et je le serai aussi.

« — Et cependant monsieur m'a traité d'imbécile !

« — Vous avez raison de m'en faire un reproche, lui dis-je, en lui serrant la main. Pardonnez-moi. »

Il s'en alla, et je lus :

« Je suis (et là il me disait son nom) un de vos admirateurs. Je sais par cœur toute votre *Françoise de Rimini*. J'ai été arrêté pour.... (là se trouvait la cause et la date de son arrestation), et je donnerais je ne sais combien de livres de mon sang pour avoir le bonheur d'être avec vous, ou du moins dans une chambre contiguë à la vôtre, afin que nous pussions causer ensemble. Du moment où j'appris par Tremerello (c'est ainsi qu'on appelait notre confident) que vous étiez arrêté, et pour quels motifs, mon plus grand désir a été de vous dire que personne ne vous plaignait plus que moi, ne vous aimait plus que moi. Serez-vous assez bon pour agréer la proposition suivante : de nous écrire mutuellement, afin d'alléger par là notre solitude? Je vous donne ma parole d'honneur que je ne le dirai à personne, persuadé que si vous acceptez ma proposition vous me garderez le même secret. Et en attendant, pour me faire connaître de vous, je vous donnerai un abrégé de mon histoire, etc. »

Venait ensuite l'abrégé.

XXXIV.

Tout lecteur qui aura un peu d'imagination comprendra facilement combien une pareille lettre dut produire un effet électrique sur un pauvre prison-

nier, et surtout un prisonnier au caractère sociable et d'un cœur aimant. Mon premier sentiment fut un sentiment d'affection pour cet inconnu, de pitié pour son infortune, de reconnaissance pour l'amitié qu'il me témoignait. « Oui ! m'écriais-je, j'accepte ta proposition, homme généreux ! Puissent mes lettres te donner une consolation égale à celle que je puiserai dans les tiennes, et que la première m'a déjà donnée ! »

Et je lus et relus cette lettre avec une joie d'enfant, et je bénis cent fois celui qui l'avait écrite, et il me semblait que chacune de ses expressions révélait une âme remplie d'élévation, de noblesse.

Le soleil se couchait ; c'était l'heure de ma prière. Oh ! comme je sentais la présence de Dieu ! combien j'étais reconnaissant envers lui de ce qu'il trouvait toujours le moyen de raviver la puissance de mon esprit et de mon cœur ! comme je rappelais en moi le souvenir de ses dons précieux !

J'étais debout sur la fenêtre, les bras à travers les barreaux, les mains jointes : j'avais au-dessous de moi l'église de Saint-Marc ; sur son toit de plomb un nombre infini de ramiers sauvages se caressaient, voltigeaient, faisaient leurs nids : devant moi un ciel magnifique. Je dominais toute cette partie de Venise qui s'étendait en face de ma prison. Un bruit confus de voix humaines me frappait doucement l'oreille. Dans cette position, malheureuse il est vrai, mais admirable, je parlais à celui qui seul pouvait me voir : je lui recommandais mon père, ma mère, et successivement toutes les personnes qui m'étaient chères ; et il me semblait qu'il me répondait : « Aie confiance en ma bonté ! » Et je m'écriais : « Oui ! j'ai confiance en ta bonté ! »

Je finis ma prière, tout ému, consolé, indifférent aux morsures que les cousins m'avaient faites.

Ce même soir, alors que mon imagination exaltée commençait à se calmer, et que les cousins devenaient insupportables, je sentis encore le besoin de m'envelopper les mains et le visage : une idée mauvaise, basse, se présenta tout à coup à ma pensée; elle me fit horreur, et je ne pus la chasser.

Tremerello avait cherché à me faire soupçonner la Zanzée d'une action infâme, en me la représentant comme l'espion de mes secrets, elle, cette âme candide, qui n'avait aucune idée de politique et ne voulait jamais en entendre parler.

Je ne pouvais avoir aucun doute sur elle; mais devais-je avoir la même confiance en Tremerello? Eh quoi! si ce drôle n'était que l'instrument de perfides recherches! Si quelqu'un avait écrit cette lettre pour m'entraîner à faire des révélations importantes à mon nouvel ami! Peut-être que ce prétendu personnage qui m'écrit n'existe pas! Peut-être qu'il existe! mais, dans sa perfidie, il ne cherche à connaître mes secrets que pour se sauver en les révélant! Peut-être aussi qu'il est honnête homme et que le perfide est Tremerello, qui, pour une augmentation de salaire, nous perdra tous les deux.

Ah! la triste chose de ne voir partout qu'embûches, inimitiés; et combien cette crainte est naturelle au prisonnier!

Tourmenté par ces soupçons, je me les reprochais, non pour la Zanzée, elle n'en fit jamais naître en moi un seul instant : mais depuis que Tremerello avait exprimé cette crainte sur elle, je n'étais pas sans quelques doutes sur le compte de ceux qui la laissaient

venir dans ma chambre. Lui avaient-ils donné, volontairement ou par force, la mission de m'espionner? Oh! s'il en était ainsi, combien ils furent mal servis!

Mais quant à la lettre de l'inconnu, que faire? Écouter les conseils étroits et rigoureux de la peur, qui prend le nom de prudence? Rendre la lettre à Tremerello, et lui dire : « Je ne veux pas compromettre mon repos? — Mais si dans tout cela il n'y avait aucune mauvaise foi? si l'inconnu, se trouvant digne de mon amitié, méritait que je m'exposasse à quelque danger pour lui adoucir le tourment de la solitude? Homme vil! tu n'es peut-être qu'à deux pas de la mort; l'arrêt fatal peut être rendu d'un jour à l'autre, et tu refuserais de faire encore une bonne action! Je répondrai! je répondrai! je le dois, » Mais si par malheur on venait à découvrir cette lettre, bien qu'à la vérité personne ne pût en faire un crime, n'est-il pas vrai cependant qu'elle serait pour le malheureux Tremerello une cause de châtiment sévère? Et cette considération n'est-elle pas suffisante pour me faire regarder comme un devoir de renoncer à une correspondance défendue?

XXXV.

Je fus inquiet tout le soir; il me fut impossible de m'endormir, et au milieu de tant d'incertitudes je ne savais que résoudre.

Je quittai mon lit au lever du jour, je montai sur la fenêtre, et je priai. Dans les occasions difficiles il faut entrer en communication avec Dieu, écouter ses inspirations, et les suivre.

Je le fis. Après une longue prière je m'éloignai de la fenêtre, je me débarrassai des cousins, je passai doucement la main sur les morsures qu'ils m'avaient faites, et ma résolution était prise : exposer à Tremerello la crainte où j'étais que cette correspondance ne lui devînt funeste ; y renoncer, s'il hésitait ; l'accepter, s'il n'en était pas effrayé.

Je me promenai jusqu'au moment où j'entendis fredonner ? *Sognai, mi gera un gato, e ti me carezzavi.* Tremerello m'apportait le café

Je lui dis quel était mon scrupule, et ne lui cachai rien de ce qui pouvait lui inspirer de la crainte. Je le trouvai toujours ferme dans la pensée de *servir*, comme il disait, *deux messieurs si accomplis.* Ce qui était loin de s'accorder avec sa physionomie de lapin et le nom de Tremerello que nous lui avions donné. Quoi qu'il en soit, je persistai dans ma résolution.

« Je vous laisserai mon vin, lui dis-je ; fournissez-moi le papier nécessaire à cette correspondance, et comptez que si j'entends résonner les clefs sans votre chanson, je ferai disparaître à l'instant même tout ce qui pourrait nous compromettre.

« — A propos, voici une feuille de papier ; je vous en donnerai aussi longtemps que vous le voudrez, et j'ai pleine confiance en votre prudence. »

Je me brûlai le palais pour avaler au plus vite le café ; Tremerello s'en alla, et je me mis à écrire.

Faisais-je bien ? et la résolution que je venais de prendre était-elle vraiment une inspiration de Dieu ? ou plutôt ne devais-je pas la regarder comme le résultat naturel de cet entraînement qui me fait toujours préférer ce qui me plaît à des sacrifices pénibles ? d'un mélange d'orgueil et de complaisance pour l'estime

que cet inconnu me témoignait, et aussi de la crainte où j'étais de lui paraître un homme faible si, gardant le silence, j'évitais une correspondance un peu dangereuse?

Comment résoudre ces doutes! Je les exposai ingénument à mon compagnon de captivité en lui faisant réponse, ajoutant, néanmoins, qu'il me semblait que celui dont la résolution n'a qu'une bonne fin et n'excite aucun remords de conscience ne doit pas craindre de mal faire; que de son côté, cependant, il avait à réfléchir, avec toute l'attention dont il était capable, à la proposition qu'il m'avait faite, et me dire avec franchise dans quel état de calme ou d'inquiétude sa détermination l'avait laissé. Que si de nouvelles réflexions lui faisaient trouver notre projet trop hardi, nous devions prendre sur nous de renoncer au bienfait de cette correspondance, heureux seulement d'avoir échangé quelques paroles, qui seraient pour nous le gage éternel d'une sincère amitié.

J'écrivis quatre pages toutes brûlantes de l'affection la plus vraie; je racontai brièvement le sujet de mon arrestation, je parlai avec attendrissement de ma famille, de quelques-uns de mes amis, et je cherchai en tout à me faire connaître jusqu'au fond du cœur.

Ma lettre fut portée le soir même. Comme je n'avais pas dormi la nuit précédente, j'étais accablé; le sommeil fut prompt à venir, et le lendemain en m'éveillant je me sentis reposé, tout joyeux, et frémissant d'aise à la pensée que d'un moment à l'autre je pouvais recevoir la réponse de mon ami.

XXXVI.

La réponse me fut remise avec le café. Je sautai au cou de Tremerello, et je lui dis avec attendrissement : « Que Dieu vous récompense de tant de bonté ! » Les soupçons que lui et l'inconnu avaient fait naître en moi s'étaient dissipés, et je ne saurais dire pourquoi : parce qu'ils m'étaient odieux ; parce qu'ayant la précaution de ne jamais parler imprudemment de politique, ils me semblaient inutiles ; parce que, tout en admirant le génie de Tacite, je ne trouve pas néanmoins qu'il y ait beaucoup de raison à faire comme lui, je veux dire à voir les choses par leur mauvais côté.

Julien (c'est ainsi qu'il plut à celui qui m'écrivait de signer) commençait sa lettre par me faire un compliment, puis il disait n'avoir aucune espèce de crainte sur notre correspondance. Il parlait de mon hésitation avec un peu d'ironie, mais par degrés la plaisanterie devenait plus piquante. Enfin, après avoir fait un éloge éclatant de la franchise, il s'excusait de ne pouvoir me cacher le déplaisir qu'il avait éprouvé, disait-il, en découvrant en moi *une dévote incertitude*, *un certain scrupule de conscience*, *qui ne pouvait s'accorder avec la vraie philosophie.*

Il ajoutait : « Je vous estimerai toujours, alors même que nous ne pourrions nous entendre en cela ; mais la sincérité que je professe m'oblige à vous dire que je n'ai pas de religion, que je les ai toutes en horreur, que je prends par modestie le nom de Julien, parce que ce bon empereur était ennemi des chré-

tiens; mais en réalité je suis beaucoup plus avancé que lui. L'empereur Julien croyait en Dieu, et même il n'était pas sans quelque superstition. Je n'en ai aucune; je ne crois pas en Dieu, et pour moi toute la vertu consiste à aimer la vérité et ceux qui la recherchent, comme aussi à repousser tout ce qui déplaît. »

Et, entraîné par la fougue de son esprit, il ne prouvait rien, s'emportait en invectives contre le christianisme, exaltait la vertu de l'incrédule en paroles énergiques, et, sur un ton moitié plaisant, moitié sérieux, continuait de faire un mérite à l'empereur Julien de son apostasie, et des efforts qu'il avait faits, dans l'intérêt de l'humanité, pour effacer de la terre toutes les traces de l'Évangile.

Craignant ensuite d'avoir trop froissé mes opinions, il s'excusait de nouveau auprès de moi, tout en protestant contre le manque de sincérité, et après m'avoir assuré combien il serait heureux de voir nos relations continuer, il me saluait.

Dans un post-scriptum, il ajoutait ; « Je n'ai d'autre reproche à vous faire que celui de n'avoir pas été assez franc. Aussi je ne puis m'empêcher de vous dire que je soupçonne votre langage chrétien de n'avoir été qu'une feinte envers moi. Je le désire ardemment. Dans ce cas jetez le masque, je vous en donne l'exemple. »

Je ne saurais dire l'impression étrange que me fit cette lettre. Aux premières phrases je tremblais comme un jeune homme amoureux : une main de glace semblait ensuite me resserrer le cœur. La plaisanterie sur mon scrupule de conscience m'offensa. J'eus regret de m'être mis en relation avec cet homme, moi qui ai tant de mépris pour le cynisme, qui le considère comme la disposition la plus antiphilosophi-

que, la plus mauvaise de nos tendances, et à qui l'arrogance en impose si peu.

Après avoir lu cette lettre, je la mis entre le pouce et l'index d'une main, le pouce et l'index de l'autre; puis haussant la main gauche, je baissai rapidement la droite, en sorte que chacun d'elles retint une moitié de la lettre.

XXXVII.

Je regardai ces deux morceaux de papier, et je méditai quelque temps sur l'inconstance des choses humaines et la fausseté de leur apparences. « Eh quoi! tout à l'heure un si grand désir de cette lettre, et maintenant je la déchire avec indignation! Tout à l'heure une joie si grande à la pensée de trouver un ami dans mon compagnon d'infortune, un si grand espoir de consolations mutuelles, tant d'empressement à lui donner les plus grandes marques d'affection, et maintenant je l'appelle insolent! »

Je posai les deux fragments l'un sur l'autre, et, après avoir donné au pouce et à l'index d'une main, au pouce et à l'index de l'autre main la même direction. que la première fois, je recommençai à lever la main gauche et à baisser rapidement la droite.

J'étais sur le point de répéter la même opération, mais je laissai tomber l'un de ces quatre morceaux; je me baissai pour le ramasser, et dans ce léger intervalle de temps nécessaire pour me baisser et me relever je changeai de résolution : je voulus relire cette orgueilleuse lettre.

Je m'assieds, je coordonne les fragments sur ma

Bible, et je relis. Je les laisse ainsi disposés; je me promène, je relis encore, et me livre à ces réflexions :

« Si je ne lui fais pas de réponse, il croira m'avoir confondu, et que la honte me fait éviter la présence d'un Hercule tout-puissant. Répondons; — faisons-lui voir que nous ne craignons nullement de comparer notre doctrine à la sienne. Prouvons-lui bien qu'il n'y a aucune honte à calculer ses démarches, à hésiter lorsqu'il s'agit d'une résolution qui peut compromettre, et surtout plus autrui que nous-même. Qu'il comprenne que le vrai courage ne consiste pas à se moquer des scrupules de la conscience, que la véritable dignité ne se trouve pas dans l'orgueil. Expliquons-lui toute la raison du christianisme et l'inconséquence de l'incrédulité. — D'un autre côté, si Julien exprime des opinions si contraires aux miennes, s'il ne m'épargne aucune plaisanterie amère, s'il daigne aussi peu me flatter, n'est-ce pas là du moins la preuve qu'il n'est pas un espion; — à moins que cette manière de froisser mon amour-propre ne soit un raffinement d'habileté! — Mais non; je ne le crois pas. Me sentant blessé par ses plaisanteries, je voudrais me persuader qu'elles ne partent que d'un homme abject. Chassons de notre esprit cette malice vulgaire que j'ai condamnée mille fois en autrui. Non, Julien n'a d'autre caractère que le sien propre : c'est un insolent, mais non un espion. — Et puis, en vérité, ai-je le droit de qualifier d'*insolence* ce qui pour lui n'est que *franchise*? — Voilà ton humilité, ô hypocrite! Il suffit que, par un travers de jugement, quelqu'un avance une fausse doctrine et tourne ta croyance en dérision, aussitôt tu ne crains pas de l'avilir. — Et Dieu sait si cette humilité impatiente, ce zèle mal-

veillant d'un homme qui se dit chrétien ne doivent pas être plutôt condamnés que la téméraire franchise de cet incrédule! — Peut-être qu'il ne lui faut qu'un rayon de grâce pour que cet amour si ardent du vrai se transforme en religion plus sincère que la mienne! —Est-ce que je ne ferais pas mieux de prier pour lui que de me croire meilleur et de m'irriter? — Qui sait si pendant que je déchirais sa lettre avec fureur, il ne relisait pas la mienne avec complaisance, me croyant assez bon pour ne pas m'offenser de la liberté de ses paroles? Qui se trouvera le plus méchant, ou celui qui aime et dit : « Je ne suis pas chrétien, » ou celui qui n'aime pas, et dit : « Je suis chrétien? » — Il est difficile de connaître un homme après avoir vécu de longues années avec lui, et j'ai la prétention de connaître celui-ci par une lettre? Est-ce qu'il est impossible de supposer que, même à son insu, inquiété par son athéisme, il m'excite à le combattre, dans la secrète pensée qu'il sera obligé de se rendre à mes raisons! Oh! si cela était! mon Dieu, de qui la main donne aux instruments les plus faibles une force toute-puissante, choisis-moi, choisis-moi pour cette œuvre! dicte-moi des raisons si vraies, si entraînantes, qu'elles persuadent ce malheureux, et que résolu à te bénir, il comprenne que loin de toi toute vertu est une erreur! »

XXXVIII.

Je déchirai les quatre fragments de lettre en morceaux plus petits, mais sans aucun mouvement de colère; je m'approchai de la fenêtre, j'étendis la main,

et je m'arrêtai pour considérer la direction que prendraient au souffle du vent ces débris de papier. Quelques-uns s'arrêtèrent sur les plombs de l'église, d'autres, après avoir longtemps tourbillonné, finirent par tomber à terre, mais dispersés, de manière à m'ôter toute crainte qu'on les ramassât et qu'on pût découvrir notre secret.

J'écrivis ensuite à Julien, et je m'efforçai de n'être comme aussi de ne paraître nullement fâché.

Je plaisantai sur la crainte qu'il avait de me voir porter les scrupules de conscience jusqu'à un point que la philosophie ne pouvait approuver; quant à cela, je le priai de suspendre au moins son jugement. Je louai ses protestations de franchise, et l'assurai qu'il en trouverait toujours une égale en moi, et j'ajoutai que pour lui en donner une preuve je me préparais à défendre le christianisme, bien persuadé, lui disais-je, que « comme je serai toujours disposé à recevoir avec bienveillance l'expression de vos sentiments, vous aurez aussi pour les miens la même bonté. »

Je me proposais de faire peu à peu cette défense. D'abord je commençai par résumer fidèlement l'essence du christianisme : — culte de Dieu dépouillé de superstitions, — fraternité entre les hommes, — aspiration éternelle à la vertu, — humilité sans bassesse, dignité sans orgueil, — type, un homme-Dieu ! Quoi de plus philosophique et de plus grand ?

Je m'efforçais ensuite de prouver comme quoi cette lumière si pure avait plus ou moins éclairé de ses rayons tous ceux qui avaient consacré leur intelligence à la recherche du vrai, mais que jamais elle n'avait brillé dans tout son éclat ; puis, comment le divin maître, étant venu sur la terre, avait donné de lui un

témoignage admirable, en se servant des moyens les plus faibles aux yeux du monde pour lui manifester sa sagesse. Ce qu'en effet les plus grands philosophes n'avaient pu jamais réaliser, à savoir le renversement de l'idolâtrie et la prédication universelle de la fraternité, fut l'œuvre d'un petit nombre de missionnaires ignorants. Alors l'émancipation des esclaves devint de jour en jour plus fréquente, et enfin apparut une civilisation sans esclaves, état de société que les anciens philosophes regardaient comme impossible.

Un résumé historique à partir de Jésus-Christ jusqu'à nos jours devait enfin établir que, la religion qu'il avait proclamée s'étant toujours trouvée en harmonie avec les différents états de la civilisation, il était faux que la société continuant à faire de nouveaux progrès, le christianisme ne lui conviendrait plus.

J'écrivis en très-petits caractères et fort longuement, mais il fallut pourtant m'arrêter : je manquais de papier. Je lus et relus mon introduction, et elle me sembla bien faite. Il ne s'y trouvait pas un mot d'aigreur contre Julien pour ses plaisanteries; au contraire, les expressions de bienveillance y abondaient, toutes dictées par mon cœur, entièrement revenu au sentiment de la tolérance.

J'envoyai ma lettre, et le lendemain j'en attendais la réponse avec impatience.

Tremerello vint, et me dit :

« Le monsieur n'a pu écrire; mais il vous prie de continuer votre plaisanterie.

« — Plaisanterie ! m'écriai-je; mais il n'aura pas dit plaisanterie ! Vous aurez mal compris. »

Tremerello haussa les épaules : « J'aurai mal compris !

« — Il vous semble donc qu'il a dit plaisanterie ?

« — Comme en ce moment il me semble que j'entends les coups de Saint-Marc (l'horloge en effet sonnait l'heure en ce moment). » Je bus le café, et je gardai le silence.

« Mais, dites-moi, ce monsieur avait-il lu toute ma lettre ?

« — Je crois que oui, parce qu'il riait, il riait comme un fou. Il faisait une balle de cette lettre, il la jetait en l'air ; et l'ayant prié de ne pas oublier de la détruire, il l'a déchirée à l'instant.

« — Fort bien ! »

Et je remis la tasse à Tremerello, en lui disant que je voyais bien que le café avait été préparé par la signora Bettina.

« Vous l'avez trouvé mauvais ?

« — Exécrable.

« — Et pourtant c'est moi qui l'ai fait, et je vous assure que je l'ai fait très-fort, et qu'il n'y avait point de marc.

« — C'est peut-être que j'ai la bouche mauvaise. »

XXXIX.

Je marchai toute la matinée avec colère. Quelle espèce d'homme est ce Julien ? Pourquoi traiter ma lettre de plaisanterie ? Pourquoi s'en moquer, en faire une balle, et jouer avec elle ? Pourquoi ne pas écrire du moins une ligne de réponse ? Tous les incrédules sont ainsi faits. Sentant la faiblesse de leurs opinions, si quelqu'un se dispose à les refuter, ils n'écoutent pas ; ils rient, ou affectent une supériorité d'intelli-

gence qui les dispense d'examiner. Insensés ! Et depuis quand y a-t-il une philosophie sans examen, sans gravité? S'il est vrai que Démocrite riait toujours, il n'était qu'un bouffon ! — Mais je l'ai bien mérité. Pourquoi entreprendre cette correspondance? Je conviens que j'ai pu me faire illusion un moment; mais lorsque j'ai vu que cet homme devenait insolent, n'ai-je pas été un fou de continuer ?

J'étais bien résolu de ne plus lui écrire. Au souper, Tremerello prit mon vin; il le versa dans un flacon, et en le mettant dans sa poche : « Ah ! je me souviens, dit-il, que j'ai là du papier à vous remettre. »

Et il me le donna.

« Il sortit, et moi, en regardant ce papier blanc, il me prenait envie d'écrire une dernière fois à Julien, et de prendre congé de lui en lui apprenant combien l'insolence était une chose honteuse.

Belle tentation ! me dis-je ensuite à moi-même, de lui rendre mépris pour mépris ! de lui faire haïr encore davantage le christianisme, en me montrant à lui comme un chrétien rempli d'orgueil et d'impatience ! Non, cela est impossible ! Supprimons toute correspondance. — Mais si je l'abandonne aussi brusquement, ne dira-t-il pas que cela même est un effet de mon orgueil et de mon impatience ? — Il faut que je lui écrive encore une fois et sans mauvaise humeur. — Mais, s'il m'est possible de lui écrire ainsi, ne vaut-il pas mieux lui paraître ne pas avoir pris garde à ses railleries, ignorer qu'il a traité ma lettre de plaisanterie, et continuer tout simplement mon apologie du christianisme?

Je réfléchis un moment, et je m'arrêtai à ce parti.

Le soir, j'envoyai ma lettre, et le lendemain au

matin je reçus quelques mots de remercîment, très-froids, sans avoir rien de mordant, mais aussi sans me donner la moindre marque d'approbation ou m'engager à poursuivre.

Ce billet me déplut. Toutefois je résolus de continuer jusqu'à la fin.

Il m'était impossible de soutenir ma thèse en quelques mots. J'en fis l'objet de cinq ou six longues lettres, et à chacune d'elles j'eus toujours pour réponse une ou deux lignes de remercîment, suivis de quelques déclamations tout à fait étrangères à notre sujet.

Un jour il s'emportait contre ses ennemis, une autre fois, se moquant lui-même de sa colère, il disait qu'il était tout naturel que le fort opprimât le faible, et qu'il regrettait seulement de ne pas être fort. Ensuite il me racontait ses amours, et combien son imagination en était tourmentée.

Cependant, après avoir reçu ma dernière lettre sur le christianisme, il me dit qu'il se préparait à me faire une longue réponse. J'attendis plus d'une semaine, et, m'écrivant tous les jours, il me parlait d'autres choses, et le plus souvent d'obscénités.

Je le priai de se rappeler qu'il m'avait promis une réponse, et l'engageai à recueillir les forces de son esprit pour apprécier la vérité de toutes les raisons que je lui avais données.

Il me répondit avec colère, en se prodiguant les titres de *philosophe, d'homme sans crainte, d'homme qui n'avait pas besoin de tant réfléchir pour comprendre que des vessies n'étaient pas des lanternes;* et il recommençait à parler gaiement d'aventures scandaleuses.

XL.

Je patientais pour ne pas me faire traiter de bigot, d'intolérant, et aussi parce que j'espérais que, cet accès d'impures bouffonneries une fois passé, il redeviendrait pour quelque temps un homme sérieux. En attendant, je continuai à lui reprocher son manque de respect envers les femmes, ses amours déshonnêtes, et je plaignais les malheureuses qu'il me disait avoir été ses victimes.

Feignant d'ajouter peu de foi à mes reproches, il me répondait : « Que me parlez-vous d'immoralité ? Je suis certain de vous avoir réjoui avec mes narrations. Tous les hommes aiment le plaisir comme moi ; mais tous n'ont pas la franchise de parler à cœur ouvert comme moi. Je vous en dirai tant que vous serez enchanté, et ne pourrez en conscience vous empêcher de m'applaudir. »

Puis, de jour en jour, il continua à me raconter ses infamies ; et moi, dans chaque lettre espérant trouver un autre sujet, et entraîné par la curiosité, je lisais tout cela ; et mon âme en était, je ne dirai pas séduite, mais troublée, éloignée des pensées nobles et religieuses. Le commerce des hommes avilis dégrade, à moins qu'on n'ait une vertu au-dessus du vulgaire, au-dessus de la mienne.

« Te voilà puni, me disais-je à moi-même, de ta présomption ! voilà ce que l'on gagne à vouloir faire le missionnaire sans en avoir la sainteté ? »

Un jour je me décidai à lui écrire ces paroles :

« Je me suis efforcé jusqu'à présent de vous faire

« changer de sujet, et vous m'écrivez toujours des « histoires qui, je vous l'ai dit franchement, me dé- « plaisent. S'il vous convient de vous entretenir de « choses plus dignes, nous continuerons la corres- « pondance; s'il en est autrement, serrons-nous la « main, et que chacun de nous reste en paix. »

Je demeurai deux jours sans recevoir de réponse, et d'abord je m'en réjouis. « O bienheureuse solitude! m'écriai-je, combien je trouve en toi moins d'amertume qu'à écouter des sentiments qui nous froissent et nous avilissent! Au lieu de me fatiguer à lire des impuretés et de chercher en vain à les effacer au souffle d'inspirations qui honorent l'humanité, je reprendrai mes entretiens avec Dieu, avec les souvenirs chéris de ma famille et de mes vrais amis. Je recommencerai à lire, et plus souvent, la Bible; à écrire mes pensées sur la table, en m'étudiant jusqu'au fond du cœur et en m'efforçant de le purifier; à me livrer aux douceurs d'une tristesse innocente, mille fois préférable à ces tableaux que se retrace une joie coupable. »

Chaque fois que Tremerello entrait dans ma prison, il me disait : « Je n'ai pas encore de réponse.

« — Tant mieux! » lui répondais-je.

Le troisième jour il me dit : « Monsieur, N. N. est à moitié malade.

« — Qu'a-t-il?

« — Il ne dit rien; mais il est toujours étendu sur son lit. Il ne mange pas, il ne boit pas; il est de mauvaise humeur. »

Je me sentis ému en pensant qu'il souffrait et n'avait personne pour le consoler.

Il m'échappa des lèvres ou plutôt du cœur :

« Je lui écrirai deux mots.

« — Je les porterai ce soir, » dit Tremerello ; et il s'en alla.

J'étais un peu embarrassé en m'approchant de la table. — Faisais-je bien de reprendre cette correspondance? Est-ce que tout à l'heure je n'étais pas heureux de ma solitude comme d'un trésor retrouvé? Quelle est donc mon inconstance ! — Mais ce malheureux ne mange pas, il ne boit pas : assurément il est malade. Est-ce le moment de l'abandonner? Mon dernier billet était offensant ; il aura contribué à l'attrister. Peut-être que, malgré l'opposition de nos sentiments, il n'aurait jamais renoncé à mon amitié. Il aura trouvé mon billet plus malveillant qu'il ne l'était; il l'aura pris pour la déclaration définitive d'une rupture méprisante.

XLI.

Je lui écrivis en ces termes :

« Je sais que vous êtes malade, et j'en suis vrai-
« ment affligé. Je voudrais de tout mon cœur être au-
« près de vous, afin de vous rendre tous les devoirs
« d'un ami. Du reste, j'espère que votre indisposition
« aura été seule la cause du silence que vous avez
« gardé depuis trois jours, et que mon dernier billet
« ne vous aura fait aucune peine. Je puis vous assurer
« qu'en l'écrivant je n'avais contre vous aucun senti-
« ment de malveillance, et que mon intention était
« seulement d'engager avec vous une discussion plus
« sérieuse. S'il vous est pénible d'écrire, je ne vous
« demande qu'une relation exacte de votre santé.

« Quant à moi, je vous écrirai chaque jour ce qui « pourra vous distraire et aussi vous montrer que je « n'ai pour vous que de bons sentiments. »

Je ne me serais jamais attendu à la lettre qu'il me répondit. Elle commençait ainsi : « Je romps avec « vous toute amitié. Si vous ne savez que faire de la « mienne, je ne sais que faire de la vôtre. Je ne suis « pas un homme qui pardonne les offenses, je ne suis « pas un homme qui une fois repoussé revienne. Me « sachant malade, vous vous êtes hypocritement rap- « proché de moi, dans l'espérance que la maladie au- « rait affaibli mon esprit, et m'aurait disposé à écouter « vos sermons..... » Et il continuait de la sorte à me faire des reproches violents, et aussi des plaisanteries tournant en ridicule tout ce que je lui avais dit sur la religion, la morale, protestant qu'il vivrait et qu'il mourrait toujours le même, c'est-à-dire haïssant et méprisant toujours toute autre philosophie que la sienne.

Je demeurai confondu.

« Il faut avouer que je fais de belles conversions ! » me dis-je avec douleur, et en frémissant. — Dieu m'est témoin de la pureté de mes sentiments ! — Non, je n'ai pas mérité ces injures. Mais, patience ! c'est là un nouveau désenchantement. Tant pis pour lui s'il se croit offensé, pour avoir le plaisir de ne point pardonner ! Je ne dois pas en faire plus que je n'ai fait. »

Cependant, après quelques jours mon ressentiment se calma, et je pensai qu'une lettre furibonde pouvait n'être que le résultat d'une exaltation passagère. — Je me dis : « Peut-être que déjà il se repent ; mais il a trop d'orgueil pour convenir de sa faute : ne serait-il pas généreux, maintenant qu'il a eu le temps de s'apaiser, de lui écrire encore? »

Il m'en coûtait beaucoup de faire un si grand sacrifice d'amour-propre; mais je le fis. Qui s'humilie dans une intention dépourvue de bassesse ne se dégrade jamais, quelque injuste mépris qu'il lui en revienne.

Je reçus en réponse une lettre moins violente, mais non moins insultante. Cet homme, que rien ne pouvait désarmer, me disait qu'il admirait ma patience évangélique.

« Ainsi donc, ajoutait-il, reprenons notre correspondance; mais parlons sans déguisement, nous ne « nous aimons point. Chacun de nous écrira pour son « plaisir, jetant sur le papier avec franchise tout ce « qui lui passera par la tête : vous des rêves mystiques, et moi des blasphèmes; vous des discours « passionnés sur la dignité de l'homme et de la femme, « moi le récit ingénu de mes profanations; vous, espérant me convertir, et moi vous convaincre. Répondez-moi si vous êtes content de ce traité! »

Je répondis : « Votre proposition n'est pas un traité, « mais une dérision. Mon âme était pour vous remplie de bons sentiments. Je dois me borner, en « conscience, à faire des vœux pour votre bonheur en « cette vie et dans l'autre. »

Ainsi finirent mes relations clandestines avec cet homme, qui sait, peut-être moins méchant qu'irrité par le malheur et exaspéré par le désespoir.

XLII.

Je bénis encore une fois la solitude, et pendant quelque temps ma vie se passa de nouveau sans événement.

L'été finit; dans la dernière quinzaine de septembre la chaleur diminua. Vint ensuite le mois d'octobre, et alors je me réjouissais d'avoir une chambre qui serait bonne pendant l'hiver. Or, voici qu'un matin le geôlier me dit : « J'ai reçu l'ordre de vous changer de chambre.

« — Pour où aller?

« — Tout près d'ici, dans une chambre plus fraîche.

« — Et pourquoi ne pas y avoir pensé quand je mourais de chaud, quand l'air était rempli de cousins et mon lit couvert de punaises?

« — Je n'ai pas reçu l'ordre plus tôt.

« — Patience, et marchons. »

Malgré toutes les souffrances que j'avais éprouvées dans cette prison, j'eus regret de la quitter, non-seulement parce que l'hiver elle aurait été bonne, mais encore pour tant d'autres raisons : j'y avais ces fourmis que j'aimais, et que je nourrissais, le dirai-je, car le mot est ridicule, avec une sollicitude toute paternelle. Depuis quelques jours cette araignée dont j'ai parlé, et qui m'était chère, avait, je ne sais pourquoi, disparu. Mais je disais : « Peut-être qu'elle se souviendra de moi, et qu'elle reviendra. — Or, aujourd'hui que je m'en vais, peut-être qu'en revenant elle trouvera la prison vide ; ou qu'il se trouvera un autre détenu qui, ennemi des araignées, détruira cette belle toile, ou écrasera du pied cette pauvre bête! Et puis cette prison n'avait-elle pas été comme embellie par la présence de la Zanzée. C'est à cette fenêtre qu'elle s'appuyait si souvent, et qu'elle laissait tomber pour mes fourmis de nombreuses miettes de pain. Là elle avait coutume de s'asseoir; ici, elle eut avec moi cette conversation, là une autre; là, son

coude appuyé sur ma table, elle avait les yeux mouillés de larmes ! »

La prison qu'on me donna était aussi sous les plombs, mais exposée au nord et au couchant. Elle avait une fenêtre de chaque côté : séjour de rhumes éternels, et d'un froid excessif pendant les mois rigoureux.

La fenêtre au couchant était fort grande, celle du nord petite, mais élevée, et placée au-dessus de mon lit.

Je me mis d'abord à la première, et je vis qu'elle donnait sur le palais du patriarche. D'autres prisons, voisines de la mienne, occupaient à gauche une aile de peu d'étendue, et à droite une construction, dont le prolongement était en face de moi. Dans ce prolongement se trouvaient deux prisons, l'une au-dessus de l'autre. La prison inférieure avait une fenêtre immense, par laquelle je voyais au dedans se promener un homme magnifiquement vêtu : c'était M. Caporali dit Cesnea. Il m'aperçut, me fit quelques signes, et nous nous dîmes réciproquement notre nom.

Je voulus ensuite examiner où donnait l'autre fenêtre. Je plaçai une table sur le lit, et sur la table une chaise, je grimpai dessus, et me trouvai de niveau avec une partie du toit du palais. Au delà du palais se montrait une grande portion de la ville et de la lagune.

Je demeurai à contempler cette belle vue, et, entendant qu'on ouvrait la porte, je ne bougeai pas. C'était le geôlier, qui, me voyant si haut accroché, et oubliant que je ne pouvais passer comme un sorcier à travers les barreaux, s'imagina que je voulais m'évader. Aussi, dans le premier moment de son

trouble, il sauta sur mon lit, malgré les douleurs d'une sciatique, et, me tirant par les jambes, il criait comme un aigle.

« Mais vous ne voyez pas, lui dis-je, insensé! que je ne puis m'échapper, à cause de ces barreaux. Vous ne comprenez pas que je ne suis monté là que par curiosité?

« — *Je vois, monsieur, je comprends : mais, descendez, monsieur, je vous prie, descendez ; ce sont des tentatives d'évasion.* »

Et je trouvai bon de descendre et de rire.

XLIII.

Je fis aussi connaissance avec six autres prisonniers politiques, que je voyais aux fenêtres voisines.

Ainsi, au moment où je croyais que ma vie allait être beaucoup plus solitaire que par le passé, je me trouvai comme entouré d'une espèce de monde. D'abord j'y eus regret, soit qu'une longue réclusion eût rendu mon caractère moins sociable, ou que, trompé dans mes relations avec Julien, je fusse devenu plus méfiant.

Toutefois, ce peu de conversation que nous eûmes ensemble, de la voix et du geste, finit par m'être précieux, et, sans m'égayer, il me distrayait. Quant à mes relations avec Julien, je n'en dis mot à personne. Nous nous étions réciproquement donné notre parole d'honneur d'en garder en nous-mêmes un secret inviolable. Et si j'en parle dans ce livre, c'est qu'il est impossible à qui que ce soit de recon-

naître, parmi tant de personnes qui se trouvaient dans ces prisons, quel était ce Julien.

Aux connaissances que j'ai dit ci-dessus m'être faites parmi mes compagnons de captivité, il s'en joignit une autre, qui fut aussi pour moi bien précieuse.

Je voyais par la grande fenêtre, au delà du prolongement des prisons qui se trouvait en face de moi, une assez grande étendue de toits, parsémée de cheminées, de terrasses, de coupoles, de clochers, et qui finissait au loin par se confondre avec le ciel et la mer. Or, dans la maison la plus rapprochée, et qui formait une aile du patriarcat, habitait une famille qui, par les témoignages de sympathie qu'elle me donna, acquit des droits à ma reconnaissance. Un salut, une parole d'affection aux malheureux, sont une grande charité!

D'une fenêtre de cette maison un jeune enfant de neuf à dix ans commença par tendre vers moi ses petites mains, et je l'entendis crier :

« Maman, maman, on a placé là-haut quelqu'un sous les plombs. Ah, malheureux prisonnier! qui êtes-vous? »

Je répondis : « Je suis Silvio Pellico. »

Un autre enfant, un peu plus grand, se mit encore à la fenêtre, et cria :

« Vous êtes Silvio Pellico?

« — Oui, et vous, mes enfants?

« — On m'appelle Antoine S.... et mon frère, Joseph.»

Puis il se retirait en arrière, et disait : « Que faut-il encore lui demander? »

Et une femme, qui, je suppose, était leur mère et se tenait à moitié cachée, suggérait à ses fils chéris

de douces paroles, et eux les répétaient, et moi je leur faisais les plus tendres remercîments.

Ces conversations étaient peu de chose, et il ne fallait pas en abuser, pour ne pas impatienter le gardien. Mais, revenant chaque jour, le matin, à midi et le soir, elles étaient pour moi une grande consolation. Lorsqu'on apportait la lumière, cette dame fermait la fenêtre, et les petits enfants criaient : « Bonne nuit, Silvio. » Et, encouragée par l'obscurité, leur mère répétait d'une voix émue : « Bonne nuit, Silvio, courage ! »

Lorsque ces enfants faisaient leur déjeuner, ou leur goûter, ils me disaient : « Ah ! si nous pouvions te donner de notre café au lait ! si nous pouvions te donner de nos gâteaux ! Le jour que tu seras mis en liberté n'oublie pas de venir nous voir, nous te donnerons de nos bons gâteaux, tout chauds, et une infinité de baisers ! »

XLIV.

Le mois d'octobre était pour moi le retour du plus triste de mes anniversaires. J'avais été arrêté le 13 octobre de l'année précédente, et ce mois me rappelait encore plusieurs souvenirs fâcheux. Deux années auparavant, en octobre, un homme que j'estimais beaucoup s'était noyé par accident dans le Tésin. Trois années auparavant, en octobre, Édouard Briche, jeune homme que j'aimais comme s'il eût été mon fils, s'était tué involontairement d'un coup de fusil. Au temps de ma première jeunesse, au mois d'octobre, j'avais encore éprouvé une grande affliction.

Or, sans être superstitieux, venant à me rappeler tous les malheurs qui m'étaient arrivés dans ce mois, j'en ressentais une grande tristesse.

Lorsque, de ma fenêtre, je causais avec ces enfants, ou avec mes compagnons de captivité, je m'efforçais de paraître gai; mais à peine étais-je rentré dans mon réduit, je me sentais l'âme écrasée d'un poids inexprimable de douleur.

Je prenais la plume pour écrire quelques vers ou d'autres compositions littéraires, et il me semblait qu'une force irrésistible m'obligeait à écrire tout autre chose. Quoi? De longues lettres que je ne pouvais envoyer, de longues lettres à ma famille chérie, et dans lesquelles je versais toute mon âme. Je les écrivais sur la table, et puis je les effaçais. Elles n'étaient qu'une expression brûlante de ma tendresse, un souvenir du bonheur que j'avais autrefois goûté auprès de mes parents, de mes frères, de mes sœurs, si indulgents, si bons! Le regret de ne plus être avec eux m'inspirait une infinité de sentiments passionnés; mais, après avoir écrit des heures entières, il m'en restait toujours de nouveaux à exprimer.

Cela était recommencer ma biographie sous une autre forme, chercher un moyen de me faire illusion à moi-même, en songeant au passé, en m'obligeant, pour ainsi dire, à tenir les yeux fixés sur un temps de bonheur qui n'était plus. Mais, hélas, mon Dieu! combien de fois, mon imagination s'étant retracé avec amour la plus belle partie de ma vie, et entraîné par elle jusqu'à voir les personnes avec qui je croyais parler, je me rappelais tout à coup le présent; ma main laissait tomber la plume, et je frissonnais d'horreur! Oh! ces moments étaient affreux! J'en avais

éprouvé autrefois l'amertume, mais je n'avais plus gémi dans de pareilles convulsions.

Je regardais ce tourment et ces angoisses comme le résultat d'une sensibilité trop excitée par la forme épistolaire que je donnais à mes écrits, et surtout par les personnes chéries à qui je m'adressais.

Je voulus faire autre chose, ou du moins abandonner la forme épistolaire; je n'y pus parvenir. Je prenais la plume, et commençant à écrire, c'était toujours une lettre d'attendrissement et de douleur qui en résultait.

Je me disais : « Eh quoi donc! ne suis-je plus maître de ma volonté? Cette nécessité de faire ce que je ne veux pas faire ne prouve-t-elle pas une raison égarée? Cela ne m'était plus arrivé, et pourtant, nouveau détenu, je l'aurais compris. Mais aujourd'hui que je suis fait à la vie des prisons, que mon imagination devrait avoir épuisé toutes ses colères, que j'ai nourri ma pensée d'un si grand nombre de réflexions philosophiques et religieuses, comment puis-je de la sorte me soumettre aux désirs aveugles de mon cœur, et n'être ainsi qu'un enfant? Appliquons-nous à autre chose. »

Alors je m'efforçais de prier et d'enchaîner ma pensée à l'étude de la langue allemande. Vain effort! je ne tardais pas à m'apercevoir que j'écrivais une autre lettre.

XLV.

Un état pareil était une véritable maladie; je ne sais si je dois dire une espèce de somnambulisme; il

était certainement le produit d'une grande faiblesse, occasionnée par la veille et la réflexion.

Il continua. Je passais toutes les nuits sans dormir, et le plus souvent avec la fièvre. Je cessai de prendre du café le soir; et l'insomnie était la même.

Il me semblait qu'il y avait en moi deux hommes : l'un qui voulait toujours écrire une lettre, et l'autre qui voulait faire autre chose. « Eh bien ! dis-je en moi-même, transigeons : écrivons des lettres, mais en allemand; ce sera pour nous un moyen d'apprendre cette langue. » Dès lors je n'écrivais plus qu'en mauvais allemand; et par là, du moins, je fis quelques progrès dans cette étude.

Le matin, après une longue veille, et la tête épuisée, je tombais dans une espèce de sommeil. Alors, dans mes rêves, ou plutôt dans mon délire, je croyais voir mon père, ma mère, et aussi d'autres personnes que j'aimais, se désespérer sur ma situation. Je les entendais gémir et sangloter; et moi aussi je sanglotais, et je me réveillais consterné.

Quelquefois, dans ces rêves si courts, j'entendais les consolations que ma mère adressait aux autres, je la voyais entrer avec eux dans ma prison, et elle me disait de saintes paroles sur le devoir de la résignation; et au moment où j'étais le plus heureux de son courage et de celui des autres, tout à coup elle fondait en larmes, et tous pleuraient. Non, il n'est donné à personne d'exprimer ce qu'alors souffrait mon cœur.

Voulant me soustraire à tant de misères, je résolus de ne pas me coucher. Je conservais toute la nuit ma lumière, et je restais devant la table, soit à lire, soit à écrire. Mais quoi! venait un moment où je lisais tout éveillé, mais sans comprendre, et où ma raison

était tout à fait impuissante à coordonner mes idées. Alors je copiais quelque chose, mais je copiais, l'esprit préoccupé de choses toutes différentes de ce que j'écrivais, préoccupé de mes malheurs.

Et cependant si je me couchais, c'était pis encore ; aucune position ne m'était supportable. Étendu sur mon lit, j'y éprouvais une agitation convulsive, il fallait me lever. Si, au contraire, je dormais, ces rêves désespérants me faisaient plus de mal que la veille.

Mes prières étaient arides, et cependant fréquentes; seulement, courtes en paroles, elles n'étaient qu'une invocation à Dieu, au Dieu fait homme, et qui avait souffert les douleurs humaines !

Dans ces nuits horribles, quelquefois mon imagination s'exaltait au point qu'éveillé je croyais entendre dans ma prison des gémissements et des ris étouffés. Depuis mon enfance j'avais cessé de croire aux sorciers, aux esprits, et maintenant ces gémissements, ces rires me troublaient, et je ne savais comment expliquer cela, et j'en étais réduit à douter si je n'étais pas devenu le jouet de quelque maligne puissance inconnue.

Plus d'une fois je pris la lumière en tremblant, afin de voir s'il n'y avait personne sous le lit pour se jouer de moi. Plus d'une fois je doutai qu'on ne m'eût transporté dans cette chambre que parce qu'il y avait quelque trappe, ou dans les murs quelque ouverture secrète, d'où mes sbires se livraient au plaisir cruel de m'épouvanter.

Étais-je devant la table, il me semblait que quelqu'un me tirait par l'habit, ou qu'il poussait mon livre, et le faisait tomber, ou que derrière moi quelqu'un soufflait sur la lumière pour l'éteindre. Alors

je me tenais debout, je regardais autour de moi, je marchais avec défiance, en me disant : « Suis-je donc un homme raisonnable ou un insensé? » Dans ce que j'éprouvais je ne savais plus distinguer l'illusion de la réalité, et je m'écriais avec angoisse :

Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti mi!

XLVI.

Une fois, m'étant couché un peu avant le jour, je me croyais très-certain d'avoir mis mon mouchoir sous mon oreiller. Un moment après, suivant mon habitude, je me réveille, et il me semblait qu'on m'étranglait. Je sens mon cou fortement serré. Quelle étrangeté! Il était entouré de mon mouchoir, lié à plusieurs nœuds. J'aurais juré ne pas avoir fait ces nœuds, ne pas avoir touché le mouchoir, depuis que je l'avais mis sous l'oreiller. Je conviens que je l'avais fait en rêvant, ou dans un moment de délire, sans en avoir gardé le souvenir; mais je ne pouvais le croire, et dès lors chaque nuit je craignais d'être étranglé.

Je comprends combien il est permis de trouver ces visions ridicules; mais pour moi, qui les ai éprouvées, elles me faisaient tant de mal que j'en frissonne encore.

Elles se dissipaient chaque matin; et autant que durait la clarté du jour je me trouvais en l'âme tant de mépris pour ces terreurs, qu'il me semblait désormais impossible de les ressentir. Mais au coucher du soleil je recommençais à trembler, et chaque nuit ramenait les extravagances de la veille.

Or, plus j'avais pendant la nuit de faiblesse, plus je m'efforçais durant le jour de paraître gai, en causant avec mes compagnons, les deux enfants du patriarcat, et mes gardiens. Personne, en me voyant ainsi plaisanter, n'aurait pu soupçonner mon infirmité. J'espérais trouver dans ces efforts un peu de courage; mais ils ne servaient à rien, et ces visions nocturnes, que pendant le jour je trouvais ridicules, n'en revenaient pas moins chaque soir me remplir d'épouvante.

Si j'eusse osé, j'aurais supplié le commissaire de me donner une autre chambre; mais, craignant de faire rire, je ne pus jamais m'y résoudre.

Voyant que tous mes raisonnements, toutes mes résolutions, tous mes efforts, toutes mes prières, n'avaient aucun résultat, l'horrible pensée d'être entièrement et à jamais abandonné de Dieu s'empara de moi.

Tous ces misérables sophismes contre la Providence, que peu de jours auparavant ma raison trouvait si faibles, se mirent alors, pour ainsi dire, à bourdonner dans ma tête, et je les trouvai dignes d'attention. Je résistai pendant quelques jours à cette tentation, et je m'y laissai entraîner.

Je méconnus la bonté de la religion; je dis comme les athées furieux, ou comme aussi dernièrement me l'avait écrit Julien. — La religion n'est bonne qu'à affaiblir notre âme. — J'eus l'orgueil de croire qu'en renonçant à Dieu je rendrais mon âme plus forte. Confiance insensée! Je niais la Divinité, et ne pouvais m'empêcher de croire à des êtres malfaisants qui, invisibles, m'environnaient, et semblaient se repaître de mes douleurs.

Comment qualifier ce martyre? Dirai-je tout simplement qu'il était une maladie? ou bien aussi qu'il était une punition divine pour humilier mon orgueil, et me faire connaître que, sans une grâce particulière, je pouvais devenir incrédule comme Julien, et plus insensé que lui!

Quoi qu'il en soit, Dieu me délivra d'un si grand mal alors que je m'y attendais le moins. Un matin, ayant pris le café, il me survint des vomissements et des coliques; je crus qu'on m'avait empoisonné. Les vomissement cessèrent; mais, faible et tout en sueur, je me couchai; au milieu de la journée je m'endormis, je dormis tranquillement jusqu'au soir.

Je me réveillai, surpris d'avoir tant reposé; et ne croyant plus avoir besoin de sommeil, je me levai. — Je me dis : «Étant debout, je serai plus fort contre mes terreurs accoutumées.»

Mais les terreurs ne vinrent pas; j'en frissonnai d'aise, et dans la plénitude de ma reconnaissance, me sentant revenu à Dieu, je me jetai à terre pour l'adorer, et lui demander pardon d'avoir nié pendant quelques jours sa providence. Cet élan de joie avait épuisé mes forces. M'étant mis à genoux, appuyé quelque temps contre la chaise, j'éprouvai un nouveau besoin de sommeil, et je m'endormis dans cette position.

Combien de temps? Je l'ignore. Une heure, ou plus. Je me réveillai à moitié; mais à peine eus-je le temps de me jeter tout habillé sur mon lit, et je me rendormis jusqu'au jour. Je fus encore somnolent toute la journée; le soir, je me couchai de bonne heure, et je dormis toute la nuit. Quelle crise s'était opérée en moi! Je ne sais; mais j'étais guéri.

XLVII.

Les douleurs que j'éprouvais depuis longtemps à l'estomac, à la tête, avaient cessé. Il me survint un appétit extraordinaire. Je digérais parfaitement, et mes forces augmentaient. Admirable Providence! Elle me les avait enlevées pour m'humilier, et maintenant que l'époque du jugement approchait, elle me les rendait, pour ne pas me laisser abattre au prononcé de la sentence.

Le 24 novembre un de mes compagnons, le docteur Foresti, fut retiré de la prison des Plombs, et jamais nous ne pûmes savoir où on l'avait transporté. Le geôlier, sa femme et les secondini, étaient atterrés. Aucun d'eux ne voulut m'expliquer ce mystère.

« Eh! que voulez-vous savoir, monsieur, me disait Tremerello, s'il n'y a rien de bon à savoir? j'en ai déjà trop dit, j'en ai déjà trop dit.

« — Non, non, pourquoi le taire? m'écriai-je en frissonnant; est-ce que je ne vous ai pas compris? Il a donc été condamné à mort?

« — Qui?... lui?... le docteur Foresti?.... »

Tremerello hésitait; mais l'envie de parler n'était pas la moindre de ses qualités.

« Vous ne direz pas ensuite que je suis un bavard : je ne voulais pas ouvrir la bouche sur cette affaire; n'oubliez pas que c'est vous qui m'avez contraint.

« — Oui, oui, je vous ai contraint. Mais, allons, dites-moi tout. Qu'est devenu ce pauvre Foresti?

« — Ah! monsieur, on lui a fait passer le pont des Soupirs; il est dans la prison des criminels! l'arrêt

de mort lui a été prononcé, ainsi qu'à deux autres.

« — Et on doit l'exécuter..... quand donc? Oh! les malheureux! Et qui sont ces deux autres?

« — Je n'en sais pas davantage, je n'en sais pas davantage. On n'a pas encore publié la sentence. On dit dans Venise qu'il y aura plusieurs commutations de peine. Dieu veuille que pas un d'eux ne soit exécuté! Dieu veuille que si tous ne peuvent avoir la vie sauve, vous l'ayez du moins! vous, monsieur, que j'aime... pardonnez-moi... comme si vous étiez mon frère! »

Et il s'en alla tout ému. Il est facile de comprendre quelle dut être mon agitation pendant cette journée, et la nuit suivante, et tant de jours encore, où il me fut impossible de rien savoir.

Cette incertitude dura un mois. Enfin les sentences relatives au premier procès furent publiées. Elles frappaient un grand nombre d'accusés. Parmi eux, neuf étaient condamnés à mort, puis par grâce au *carcere duro*, les uns à vingt ans, les autres à quinze; et dans ces deux cas ils devaient subir la peine dans la forteresse du Spielberg, près la ville de Brünn, en Moravie. D'autres étaient condamnés à dix ans, et moins, et alors ils allaient dans la forteresse de Lubiana.

La peine ayant été commuée pour tous les accusés du premier procès, fallait-il en conclure que ceux du second auraient la vie sauve? Ou bien n'avait-on usé d'indulgence envers les premiers, que parce qu'ils avaient été arrêtés avant qu'on eût défendu les sociétés secrètes, et alors on devait craindre que toute la rigueur de la justice ne fût réservée pour les derniers!

La solution de ce doute ne pouvant être éloignée,

je me dis : « Rendons grâce à Dieu de ce qu'il m'a donné le temps de prévoir la mort, et de m'y préparer. »

XLVIII.

Mon unique pensée était de mourir avec le courage du chrétien. Il est vrai que je fus tenté de me soustraire à l'échafaud par un suicide ; cela ne dura pas. — Quel mérite y a-t-il à ne pas se livrer au bourreau, mais à être soi-même son propre bourreau? Pour sauver son honneur? Et quoi ! n'est-ce pas un enfantillage que de mettre son honneur à tromper le bourreau, quand après tout il faut mourir? Oui, ne serais-je pas chrétien, en y réfléchissant je regarderais encore le suicide comme une satisfaction puérile et superflue?

« Si mon dernier jour est arrivé, me disais-je, ne suis-je pas heureux d'avoir le temps de me recueillir, et de purifier mon âme en lui inspirant les désirs et les regrets qui conviennent à un homme? Aux yeux du vulgaire, mourir sur l'échafaud est de toutes les morts la plus cruelle ; mais le sage doit la préférer à toutes celles que produisent les maladies, qui, affaiblissant l'intelligence, ne laissent pas à l'âme la force de s'élever au-dessus des pensées terrestres. »

La justesse de ce raisonnement pénétra si avant dans mon esprit, que l'horreur de la mort en général, et en particulier du supplice, s'était complétement éloignée de moi. Je méditai beaucoup sur les sacrements qui devaient donner à mon âme une plus grande force pour ce passage solennel, et il me sembla

que j'étais pour les recevoir dans ces dispositions qui en assurent l'efficacité. Mais cette force d'âme que je croyais sentir en moi, cette paix, cette affection indulgente envers ceux qui me haïssaient, cette joie de pouvoir faire à la volonté de Dieu le sacrifice de ma vie, tout cela, si j'avais été conduit au supplice, aurait-il été en moi? Hélas! combien l'homme est rempli de contradictions, et alors qu'il croit être le plus fort et le plus saint, un instant suffit à le rendre faible et coupable. Serais-je mort dignement, Dieu le sait : je n'ai pas la présomption de l'affirmer.

N'ayant plus maintenant qu'à attendre une mort prochaine, j'arrêtais sur son idée mon imagination avec tant de force, que non-seulement je la voyais possible, mais je la pressentais inévitable. Mon âme était fermée à toute espérance d'éviter cet arrêt du ciel, et chaque fois que j'entendais un bruit de pas ou de clefs, ou qu'on ouvrait ma porte, je me disais : « Courage ! peut-être qu'on vient me chercher pour entendre la sentence; écoutons-la avec dignité, résignation, et bénissons le Seigneur.

Je réfléchis à ce que je devais écrire pour la dernière fois à ma famille, surtout à mon père, à ma mère, à chacun de mes frères, à chacune de mes sœurs; et roulant dans ma pensée ces expressions d'un amour si profond et si sacré, j'en étais attendri et je pleurais, et ces pleurs étaient loin d'affaiblir la résignation qui était en moi.

Comment l'insomnie ne serait-elle pas revenue? Mais combien elle était différente de la première ! Je n'entendais plus des gémissements ou des ris dans ma chambre; mon imagination ne voyait plus des fantômes, ou des hommes cachés ; la nuit m'était mille

fois plus agréable que le jour, car alors j'étais plus recueilli dans la prière. Vers les quatre heures d'ordinaire, je me mettais au lit, et je dormais environ deux heures paisiblement. Une fois éveillé, je restais au lit un peu plus tard, afin de me reposer : je me levais vers les onze heures.

Une nuit je m'étais couché un peu plus tôt que de coutume, et j'avais à peine dormi un quart d'heure, lorsque, étant réveillé, je crus voir sur les murs qui se trouvaient en face de moi une lumière éclatante. Je craignis d'être retombé dans mon ancien délire, mais ce que je voyais n'était point une illusion. Cette lumière venait de la petite fenêtre, au nord, sous laquelle je couchais.

Je saute à terre, je prends une table, je la mets sur le lit, j'y superpose une chaise, je monte, — et je vois un des plus beaux et des plus terribles spectacles que puisse donner le feu.

C'était un immense incendie, à portée de fusil de nos prisons. Il avait pris à la maison où se trouvaient les fours publics. Elle fut entièremnt consumée.

La nuit était fort obscure : on n'en voyait que mieux tourbillonner ces monceaux de flammes et de fumée, agités qu'ils étaient par un vent furieux. Partout volaient des étincelles; on aurait dit une pluie de feu. Auprès, l'incendie se réfléchissait dans la lagune. Une multitude de gondoles allaient et venaient. Je me représentais le danger et l'effroi de ceux qui habitaient la maison incendiée, ou les maisons voisines, je les plaignais. J'entendais au loin des voix d'hommes et de femmes qui s'appelaient. — Tagnina ! Momolo ! Beppo! Zanzée. — Encore ce nom de Zanzée qui venait frap-

per mes oreilles! Il y en a des milliers à Venise, et cependant je craignais que ce ne fût celle dont le souvenir m'était si doux! « Elle est là peut-être cette infortunée! peut-être au milieu des flammes! Oh! s'il m'était possible de voler à son secours! »

Toujours frissonnant d'inquiétude, d'horreur ou d'admiration, je restai jusqu'au jour à cette fenêtre, et je me retirai le cœur navré; car mon imagination s'était représenté le désastre beaucoup plus grand qu'il n'était réellement; Tremerello me dit qu'il n'y avait de brûlé que les fours avec les magasins, plus une grande quantité de sacs de farine.

XLIX.

Mon esprit était encore vivement frappé du spectacle de cet incendie, lorsque, plusieurs nuits après, n'étant pas encore couché, mais étudiant, assis devant ma table et transi de froid, j'entendis tout auprès de moi le geôlier, sa femme, ses fils et les secondini crier: *Au feu! au feu! Oh! sainte Vierge! nous sommes perdus!*

Le froid m'eut quitté en un instant: je me levai tout en sueur, et je regardai autour de moi si déjà je ne voyais pas quelques flammes. Je n'en vis aucune.

Et pourtant l'incendie était dans le palais même, dans quelques bureaux voisins des prisons.

Un des secondini s'écriait: « *Maître, que ferons-nous des prisonniers, si le feu continue?* »

Le geôlier répondit: « *Je n'aurai jamais le courage de les laisser brûler, et cependant je ne puis ouvrir les portes sans que la commission l'ait permis!*

— « *Eh ! courez donc, imbécile, demander cette permission !*

« — *J'y cours, monsieur; mais la réponse ne sera pas venue à temps !* »

Et où était maintenant cette sainte résignation qu'en pensant à la mort je me croyais si sûr de conserver? Pourquoi l'idée de brûler tout vivant me donnait-elle la fièvre? Comme s'il y avait plus de plaisir à tendre la gorge au bourreau qu'à être brûlé ! Je fis en moi-même cette réflexion, et j'eus honte de ma peur. J'étais sur le point de crier au geôlier que par charité il m'ouvrît; je me contins, et cependant j'avais peur.

Je me dis : « Voilà donc mon courage si, échappé au feu, on me conduit au supplice? Je me contiendrai, je cacherai aux autres ma lâcheté, mais je tremblerai! Et pourtant..... se sentir effrayé d'une chose, et la faire comme si on n'avait aucune crainte, n'est-ce pas du courage? S'efforcer de donner de bonne grâce ce qu'il nous est pénible de donner, n'est-ce pas générosité? Obéir malgré soi, n'est-ce pas obéissance? »

Le bruit que l'on faisait dans la maison du geôlier annonçait un péril toujours croissant; et le secondino, qui était allé demander la permission de nous déloger ne revenait pas ! Enfin, je crus entendre sa voix : j'écoutai, et ne pus comprendre ce qu'il disait. J'attends, j'espère, mais en vain; personne ! Serait-il possible qu'on eût refusé de nous sauver du feu? Et s'il n'y avait plus moyen de l'éviter? Et si, le geôlier et sa famille étant occupés à se sauver eux-mêmes, personne ne songeait plus aux malheureux prisonniers !

« Quoi qu'il arrive, reprenais-je, il n'y a dans tout cela aucune philosophie, aucune religion. Et ne ferais-je pas mieux de me préparer à voir les flammes

pénétrer jusque dans ma chambre et me dévorer? »

Cependant le bruit avait diminué. Peu à peu je finis par ne rien entendre. Était-ce une preuve que l'incendie avait cessé, ou bien que tous ceux qui l'avaient pu s'étaient enfuis, et qu'il ne restait plus que les malheureux condamnés à une mort si cruelle!

Le silence continua, et je me sentis rassuré. Je compris qu'on était parvenu à éteindre le feu.

Je me couchai, tout en me reprochant mon effroi comme une lâcheté. Et maintenant que je ne craignais plus d'être brûlé, je regrettais de ne l'avoir pas été, plutôt que d'avoir à mourir dans peu de jours par la main des hommes.

Le lendemain matin, j'appris par Tremerello ce qu'avait été l'incendie; et je ris de sa peur, comme si la mienne n'avait pas été égale, ou plus forte que la sienne.

L.

Le 11 janvier 1822, vers les neuf heures du matin, Tremerello saisit une occasion pour venir me trouver, et me dit tout ému :

« Monsieur sait-il que dans l'île de Saint-Michel de Murano, tout près de Venise, est une prison où se trouvent peut-être plus de cent carbonari?

« — Vous me l'avez répété plusieurs fois. Eh bien!... que voulez-vous dire?... Voyons, parlez; il y en a plusieurs peut-être de condamnés?

« — Oui, monsieur.

« — Lesquels?

« — Je ne sais.

« — Mon pauvre Maroncelli serait-il du nombre?

« — Hélas! monsieur, je ne sais. Je ne sais qui s'y trouve. »

Et il s'en alla troublé, et en me regardant d'un air de compassion.

Un moment après arriva le geôlier, accompagné d'un secondino et d'un homme que je n'avais jamais vu. Le geôlier me parut consterné. L'inconnu prit la parole :

« Monsieur, la commission vous ordonne de me suivre.

« — Marchons, lui dis-je; et vous, qui êtes-vous?

« — Je suis le geôlier des prisons de Saint-Michel, où je dois vous conduire. »

Le geôlier des Plombs remit à ce dernier mon argent, qu'il avait entre les mains. Je demandai et obtins la permission de faire quelques présents aux secondini. Je mis en ordre mes vêtements; je pris la Bible sous mon bras, et je partis. En descendant ces longs escaliers, Tremerello me serra furtivement la main. Il semblait vouloir me dire : « Infortuné! tu es perdu. »

Nous sortîmes par une porte qui donnait sur la lagune. Là se trouvait une gondole, et les deux secondini du nouveau geôlier.

J'entrai dans la gondole, et des sentiments contraires m'oppressaient : — d'abord un certain regret de quitter la prison des Plombs, où j'avais souffert beaucoup, mais cependant où j'avais aimé quelqu'un et où quelqu'un m'avait aimé. — Ensuite, le plaisir de me trouver en plein air, après avoir été si longtemps enfermé, de voir librement, sans quatre barreaux de fer maudits, la ville, le ciel et l'eau. — Puis, je me rappelais une autre gondole, qui, en un temps plus

heureux, me portait sur cette langune; et les gondoles du lac de Côme, et celles du Lac-Majeur, et les barques du Pô, et celles du Rhône et de la Saône.... O mes beaux jours évanouis! qui alors était plus heureux que moi!

Né des parents les plus tendres, dans cette condition moyenne qui, en vous rapprochant également du pauvre et du riche, vous apprend à connaître ces deux états (condition, au reste, qui me paraît la plus propre à nous inspirer de bons sentiments), j'avais passé mon enfance au milieu de ma famille, entouré des soins les plus touchants. Plus tard, on m'avait envoyé à Lyon, auprès d'un vieux cousin de ma mère, qui était fort riche et digne de sa richesse, et dont la maison, où je trouvai tout ce qui peut charmer le cœur ou flatter la vanité, avait comme entouré de délices les premiers feux de ma jeunesse. De là, revenu en Italie et fixé à Milan avec ma famille, j'avais continué de satisfaire mes goûts pour l'étude des livres et pour la société, ne rencontrant partout que d'excellents amis et de doux applaudissements. Monti et Foscolo, bien qu'ennemis, avaient pour moi une égale bienveillance. Je me liai d'une amitié plus étroite avec ce dernier; et cet homme colère, qui par sa rudesse s'aliénait tout le monde, n'était pour moi que douceur, cordialité, et m'inspirait une tendre vénération. J'avais encore pour amis d'autres littérateurs distingués. Jamais les traits de l'envie ou de la calomnie ne furent lancés contre moi, ou du moins ils venaient de si bas qu'ils ne pouvaient m'atteindre. A la chute du royaume d'Italie, mon père et toute la famille étaient revenus demeurer à Turin; et moi, tout en différant de rejoindre ces personnes chéries, j'avais fini par rester à

Milan, où je me trouvais si heureux que je n'avais pu me résoudre à m'en éloigner.

Entre mes bons amis de Milan, trois surtout étaient les élus de mon cœur : D. Pietro Borsieri, Monsign. Ludovico di Breme, et le comte Luigi Porro Lambertenghi, auxquels plus tard vint s'adjoindre le comte Federico Confalonieri. M'étant chargé de l'éducation des deux jeunes enfants de Porro, j'étais pour eux comme un père, et pour leur père comme un frère. Cette maison était le rendez-vous, non pas seulement des hommes les plus distingués de la ville, mais des étrangers les plus illustres. J'y connus madame de Staël, Schlegel, Davis, Byron, Hobbouse, Brougham, et beaucoup de personnes célèbres des différentes parties de l'Europe. Oh! combien la société des hommes de mérite réjouit l'âme et l'ennoblit! Oui, j'étais heureux! Je n'aurais pas échangé ma position contre celle d'un prince! — Et d'un état si doux être jeté parmi des malfaiteurs, puis, de prison en prison, finir par être livré au bourreau, ou mourir dans les fers!

LI.

Préoccupé de toutes ces pensées, j'arrivai à Saint-Michel. Je fus enfermé dans une chambre, d'où l'on voyait une petite cour, la lagune et la belle île de Murano. Je m'informai de Maroncelli auprès du geôlier, de sa femme et des quatre secondini. Mais, ne faisant qu'apparaître, ils étaient méfiants, et ne voulaient rien me dire.

Cependant où se trouvent cinq ou six personnes,

il est difficile qu'il n'y en ait pas une de compatissante, et qui veuille parler. Je trouvai cette personne, et j'en appris ce qui suit :

Maroncelli, après avoir demeuré longtemps seul, avait été mis avec le comte Camille Laderchi. Ce dernier, dont l'innocence avait été reconnue, était sorti de prison depuis quelques jours, et Maroncelli se retrouvait seul. Parmi mes compagnons étaient également sortis, comme innocents, le professeur Gian-Domenico Romagnosi, et le comte Giovanni Arrivabene. Le capitaine Rezia et M. Canova étaient ensemble. Le professeur Ressi était mourant dans une prison à côté de la leur.

« On a donc reçu les condamnations de ceux qui ne sont pas sortis? demandai-je au gardien. Qu'attend-on pour les publier? Sans doute que le pauvre Ressi soit mort? ou peut-être en état d'écouter son arrêt, n'est-ce pas?

« —Je pense que oui. »

Tous les jours je demandais des nouvelles de ce malheureux.

— Il a perdu la parole ; — il l'a recouvrée, mais il est dans le délire et sans connaissance; — il donne quelques signes de vie; — souvent il vomit du sang, et il délire encore; — il est plus mal; — il se trouve mieux; — il est à l'agonie.

Telles furent les réponses que je reçus pendant plusieurs semaines. Enfin un matin, on me dit : « Il est mort! »

Je versai pour lui une larme, et je me consolai en pensant qu'il avait ignoré sa condamnation.

Le lendemain, 21 février 1822, le geôlier vint me prendre; il était dix heures du matin. Il me condui-

sit dans la salle où se trouvait la commission, et il se retira. Là, siégeaient le président, l'inquisiteur, et les deux juges qui assistaient; tous se levèrent.

Le président, ému d'une noble pitié, me dit que la sentence était rendue, que la condamnation, d'abord terrible, avait été déjà adoucie par l'empereur.

L'inquisiteur me lut cet arrêt : — Condamné à mort; — puis le rescrit impérial : — la peine est commuée en quinze années de *carcere duro*, dans la forteresse du Spielberg.

Je répondis : « Que la volonté de Dieu soit faite. »

Et mon intention était réellement de recevoir en chrétien cet horrible coup, comme aussi de n'en ressentir ou de n'en témoigner aucun mouvement de haine envers qui que ce fût.

Le président loua ma résignation, et me dit que je ferais bien de la conserver; ajoutant que d'ici à deux ou trois ans peut-être elle serait pour moi un titre à une plus grande faveur. (Au lieu de deux ou trois, ce furent beaucoup d'autres années.)

Il y eut encore d'autres juges qui m'adressèrent quelques paroles de politesse et de consolation. Mais l'un deux, qui pendant le procès s'était toujours montré envers moi fort malveillant, me dit aussi quelque chose de poli, qui me parut néanmoins blessant. Je trouvai que son regard démentait sa politesse, et j'aurais juré qu'il y avait en lui un sourire de joie et d'insulte.

Je ne l'affirmerais pas maintenant, il est très-possible que je me sois trompé; mais tout mon sang fut ému, et je m'efforçai de ne pas éclater de fureur. Je me contins, et alors même qu'on louait ma patience toute chrétienne, je l'avais déjà perdue.

« Demain, dit l'inquisiteur, il m'en coûtera de vous lire publiquement votre arrêt, mais c'est une formalité indispensable.

« — Soit, répondis-je.

« — Dès ce moment, reprit-il, la société de votre ami vous est accordée. »

Le geôlier fut appelé. On me remit de nouveau entre ses mains, et on lui ordonna de me conduire dans la prison de Maroncelli.

LII.

Quel doux moment pour mon ami et pour moi que celui où, après une année et trois mois de séparation et tant de maux soufferts, il nous fut donné de nous revoir ! Les joies de l'amitié nous firent oublier pour quelques instants notre condamnation.

Toutefois, je m'arrachai bien vite de ses bras pour prendre la plume et écrire à mon père. Je désirais par-dessus toutes choses annoncer le premier à ma famille la nouvelle de mon malheur, afin que l'impression douloureuse que devaient en éprouver tous ceux que j'aimais fût au moins adoucie par ces paroles consolantes qu'inspire la religion . Les juges me promirent d'envoyer cette lettre à l'instant même.

Maroncelli me parla ensuite de son procès. Je lui parlai du mien. Chacun de nous raconta ce qui lui était arrivé en prison. Nous nous mîmes à la fenêtre, et nous saluâmes trois de nos amis qui se trouvaient à la leur, savoir, Canova et Rezia, qui étaient ensemble, le premier condamné à six ans *de carcere duro*, le second à trois ans; puis le docteur Cesare Armari,

que j'avais eu pour voisin de prison, sous les Plombs, il y avait quelques mois. Exempt de toute condamnation, et déclaré non coupable, il ne tarda pas à sortir.

Causer avec les uns et avec les autres fut pour moi une agréable distraction pendant le jour et toute la soirée. Mais, une fois couché, ma lumière éteinte, n'entendant plus rien, il me fut impossible de dormir. Ma tête brûlait, et mon cœur saignait à la pensée de ma famille. « Eh quoi ! me disais-je, un père et une mère si âgés pourront-ils résister à tant de malheur? trouveront-ils une consolation suffisante dans leurs autres enfants? Tous sont aimés comme je l'étais, et méritent mieux de l'être; mais un père et une mère trouvent-ils jamais dans les enfants qui leur restent une compensation à celui qu'ils ont perdu? »

Heureux encore si je n'avais songé qu'à mes parents et à quelques autres personnes aimées ! Je ne pouvais trouver dans leur souvenir que regrets et attendrissement; mais je pensai de plus aux ris de joie et d'insulte dont j'avais soupçonné ce juge, à mon procès, à la cause de ma condamnation, aux passions politiques, au malheur d'un si grand nombre de mes amis..... Et alors il me fut impossible de juger avec indulgence aucun de mes adversaires. Dieu me soumettait à une grande épreuve ! Mon devoir eût été de la supporter avec résignation. Je ne le pus ! ni ne le voulus ! Je trouvais plus de plaisir dans la haine que dans le pardon : je passai une nuit infernale.

Le matin, je ne priai pas. L'univers était pour moi l'œuvre d'une puissance ennemie du bien. Autrefois aussi je m'étais emporté en blasphèmes contre Dieu; mais je ne croyais pas devoir recommencer, et recommencer si promptement. Julien, au plus fort de ses

malédictions, ne pouvait être plus impie que moi. Quand on est sous le coup d'une grande infortune, qui devrait nous rendre plus religieux, si l'esprit ne s'arrête qu'à des pensées de haine, fût-il juste auparavant, il devient pervers. — Oui, juste auparavant, car il est impossible de haïr sans orgueil. Et toi, qui es-tu, homme rempli de misères, pour contester à ton semblable le droit de te juger sévèrement? pour soutenir qu'il est impossible qu'on te fasse du mal de bonne foi, persuadé qu'on le fait avec justice? pour te plaindre, si Dieu permet que tu souffres d'une manière plutôt que de l'autre?

Je me sentais malheureux de ne pouvoir prier; mais l'homme en qui règne l'orgueil ne reconnaît d'autre Dieu que lui-même.

J'aurais voulu recommander mes parents désolés au souverain Consolateur, et je ne croyais plus en lui.

LIII.

Vers les neuf heures du matin, on nous fit entrer, Maroncelli et moi, dans une gondole, et on nous conduisit à la ville. Nous abordâmes au palais du doge; puis, étant montés aux prisons, on nous mit dans la chambre où quelques jours auparavant se trouvait M. Caporali; je ne sais où on l'avait conduit. Neuf ou dix sbires étaient là pour nous garder. Nous nous promenâmes en attendant le moment où on devait nous conduire sur la place. L'attente fut longue. Enfin, à midi, nous vîmes arriver l'inquisiteur, et il nous dit qu'il fallait sortir. Le médecin nous aborda, en nous offrant à boire un verre d'eau de menthe. Nous accep-

tâmes et en fûmes reconnaissants; mais bien plus encore de la pitié profonde que ce bon vieillard nous témoignait. C'était le docteur Dosmo. Après cela, le chef des sbires s'avança pour nous mettre les menottes, et nous le suivîmes, escortés par les autres sbires.

Nous descendîmes le magnifique escalier des Géants, qui nous fit souvenir du doge Marino Faliero, ici décapité; nous entrâmes sous le grand portique, qui de la cour du palais donne sur la petite place, et de là nous tournâmes à gauche vers la lagune. Au milieu de la petite place s'élevait un échafaud où nous devions monter. Deux lignes de soldats allemands s'étendaient à partir de l'escalier des Géants jusqu'à l'échafaud; nous les traversâmes.

Une fois montés sur l'échafaud, nous regardâmes autour de nous, et nous vîmes une foule immense où régnait la terreur. On apercevait encore au loin d'autres soldats dispersés. On nous dit que partout se trouvaient des canons avec des mèches allumées.

Et cette petite place était la même où au mois de septembre 1820, un mois avant mon arrestation, un mendiant m'avait dit: *Ce lieu est un lieu de malheur!* »

Je me rappelai ce mendiant, et je me dis : « Peut-être que parmi ces nombreux spectateurs il est encore là, et qu'il me reconnaît? »

Le capitaine allemand nous cria de tourner la tête vers le palais, et de regarder en haut. Nous obéîmes, et nous vîmes sur le balcon un greffier qui tenait un papier à la main. C'était la sentence : il la lut d'une voix élevée.

On écouta dans le plus grand silence jusqu'à ces mots : *condamnés à mort.* Alors on entendit un mur-

mure général de compassion. Il se fit un nouveau silence jusqu'à ces mots : *condamnés au carcere duro, Maroncelli pour vingt années et Silvio pour quinze*

Le capitaine nous fit signe de descendre. Nous regardâmes une autre fois autour de nous, et nous descendîmes. Nous repassâmes dans la cour, nous remontâmes l'escalier; on nous remit dans la chambre d'où on nous avait tirés, on nous ôta les menottes, et de là nous fûmes ramenés à Saint-Michel.

LIV.

Ceux qui avaient été condamnés avant nous étaient déjà partis pour Lubiana et pour le Spielberg, accompagnés par un commissaire de police; et on attendait maintenant le retour de ce même commissaire pour nous conduire à notre destination. Il n'arriva qu'au bout d'un mois.

Ma vie alors se passait à causer ou entendre causer pour me distraire. Outre cela, Maroncelli me lisait quelques-unes de ses compositions littéraires, et je lui lisais les miennes. Un soir je lus de ma fenêtre l'*Ester d'Engaddi* à Canova, Rezia et Armari; et le soir d'après, l'*Iginia d'Asti*.

Mais la nuit je frémissais, je pleurais et ne dormais que fort peu ou point du tout.

Je désirais et je craignais tout à la fois de savoir comment la nouvelle de mon malheur avait été reçue par ma famille.

Enfin arriva une lettre de mon père. Quelle fut ma douleur en apprenant que la dernière que je lui avais adressée n'avait pas été envoyée, malgré ma prière

à l'inquisiteur! Mon malheureux père, qui, dans son illusion, espérait toujours me voir acquitter, parcourant un jour la *Gazette de Milan*, y lut ma condamnation. Il me racontait lui-même cette cruelle surprise, et me laissait à penser combien son âme en avait été déchirée.

Oh! comme la profonde pitié dont je me sentis pénétré pour lui, pour ma mère, pour toute ma famille, l'idée de cette lettre qu'on avait négligé d'envoyer vint encore ajouter d'indignation! Peut-être qu'on ne mit à ce retard aucune espèce de malice; mais j'en supposai une infernale; j'y soupçonnai un raffinement de barbarie: je pensai que pour donner au châtiment toute la rigueur qui pouvait en ressortir, on l'avait étendu jusqu'à ma famille. J'aurais été heureux de verser une mer de sang pour punir tant de cruauté.

Or, maintenant que je vois les choses avec plus de calme, je ne puis le croire. Il est probable que la négligence fut la cause unique de ce retard.

Furieux comme j'étais, je frémis en apprenant que mes compagnons se proposaient de faire leurs Pâques avant de partir, je compris que je ne devais pas faire les miennes. Incapable de pardonner, pouvais-je donner un pareil scandale.

LV.

Enfin le commissaire était de retour d'Allemagne, et il vint nous prévenir que nous partirions dans deux jours; puis il nous dit: « Messieurs, je m'estime heureux de pouvoir vous donner une consola-

tion. En revenant du Spielberg, j'ai vu à Vienne l'empereur, et il m'a dit que vos jours de détention seraient, non de vingt-quatre heures, mais de douze, voulant dire par là que votre peine est diminuée de moitié. »

Cette commutation de peine ne nous fut jamais annoncée officiellement; mais il n'était pas probable que le commissaire eût menti, d'autant plus qu'il n'avait pas donné cette nouvelle en secret, mais du consentement de la commission.

Toutefois, il me fut impossible de m'en réjouir. Dans ma pensée, sept ans et demi de fers n'étaient guère moins horribles de quinze ans. Je me croyais incapable de vivre si longtemps.

Ma santé était devenue fort mauvaise. Je souffrais à la poitrine de vives douleurs : je toussais, je me croyais les poumons attaqués; je mangeais peu et ne digérais pas.

Nous partîmes dans la nuit du 25 au 26 mars. On nous permit d'embrasser le docteur Cesare Armari, notre ami. Un sbire nous fit passer une chaîne transversale de la main droite au pied gauche, pour rendre toute fuite impossible. Nous montâmes dans une gondole, et les gardes ramèrent du côté de Fusine.

Deux voitures attelées nous attendaient au rivage. Rezia et Canova montèrent dans l'une; je montai dans l'autre avec Maroncelli. Dans l'une de ces voitures se trouvaient un commissaire et deux prisonniers; dans l'autre, un sous-commissaire et deux autres prisonniers. Six ou sept agents de police, armés de fusils et de sabres, et placés, les uns dans l'intérieur de la voiture, les autres sur le siége du conducteur, complétaient ce convoi.

Il est toujours cruel d'être obligé par le malheur d'abandonner son pays; mais le quitter enchaîné, pour être conduit sous un ciel triste, où pendant de longues années on doit languir dans les fers, est une chose si horrible qu'on manque de termes pour l'exprimer.

A mesure que nous traversions les Alpes, mon pays me devenait de plus en plus cher, tant les personnes que nous rencontrions nous témoignaient de pitié. La nouvelle de notre condamnation étant publique depuis quelques semaines, il n'y avait point de ville, de bourg, de village, de maison isolée où nous ne fussions attendus. Plus d'une fois, le commissaire et les gardes furent obligés d'écarter la foule qui nous entourait, et il est impossible de se faire une idée des sentiments d'intérêt qu'on avait pour nous.

A Udine nous éprouvâmes une surprise attendrissante. Arrivés à l'hôtel, le commissaire fit fermer les portes de la cour et repousser le peuple; puis, nous ayant consignés dans une chambre, il ordonna aux domestiques de préparer nos lits et le souper. Un moment après nous vîmes entrer trois hommes qui portaient sur leurs épaules des matelas. Mais quel est notre étonnement lorsque nous reconnaissons qu'un seul d'entre eux est au service de l'hôtel, et que les deux autres sont d'anciennes connaissances! Feignant de leur aider à déposer les matelas, nous leur serrâmes furtivement la main. Notre cœur à tous était gonflé de larmes. Oh! combien il nous fut cruel de ne pouvoir les verser en nous embrassant!

Aucun des commissaires ne s'aperçut d'une scène aussi touchante; mais je soupçonne qu'un des gardes

en comprit le mystère, au moment où le bon Dario me serrait la main. Ce garde était de Venise. Il nous regarda en face, Dario et moi, et, pâlissant, il était sur le point d'élever la voix; mais il se tut, détourna les yeux, et fit semblant de ne rien voir. S'il ne devina pas que ces deux hommes étaient nos amis, il pensa du moins que c'étaient des domestiques de notre connaissance.

LVI.

Nous partîmes le matin d'Udine; il faisait à peine jour : ce bon Dario était déjà dans la rue, couvert de son manteau; il nous fit un dernier salut, et nous suivit encore longtemps. Nous vîmes aussi une voiture qui nous accompagna pendant deux ou trois milles. Il y avait quelqu'un dont le bras faisait voler un mouchoir; enfin on s'en retourna. Qui était-ce? Nous ne pûmes que le supposer.

O mon Dieu! que par vous soient bénis tous les cœurs généreux qui ne rougissent point d'aimer encore les infortunés! Ah! maintenant je sais mieux les apprécier, depuis que j'en ai connu d'assez lâches pour me renier, et supposer qu'il y avait du mérite à se faire l'écho des outrages qu'on m'adressait. Mais ces derniers furent toujours en petit nombre, et, Dieu merci, les premiers n'ont pas été rares pour moi.

Je me trompais en pensant que la pitié qu'on avait pour nous en Italie cesserait du moment que nous aurions mis le pied sur une terre étrangère. Oh! l'honnête homme est toujours le compatriote du mal-

heureux! Quand nous traversâmes l'Illyrie et l'Allemagne, ce fut partout comme en Italie. On n'entendait que ce cri de pitié : « *Arme herren!* Malheureux jeunes gens ! »

Quelquefois à l'entrée d'une ville on était obligé d'arrêter nos voitures, en attendant qu'on eût décidé où nous devions loger : alors la population se pressait autour de nous, et nous entendions des paroles de compassion, qui réellement sortaient du cœur. La bonté de ces étrangers me touchait encore plus que celle de mes compatriotes. Oh! combien j'étais reconnaissant envers tous! Combien est douce la pitié que nous témoignent nos semblables! Combien il est doux de les aimer!

La consolation que je trouvais dans ces marques de sympathie affaiblissait mon irritation contre ceux que j'appelais mes ennemis.

Je me disais : « Peut-être que si je voyais de près leur visage, et s'ils voyaient le mien, si je pouvais lire dans leur âme, et eux dans la mienne, qui sait si, obligés d'avouer réciproquement qu'il n'est en nous aucune perversité, nous ne serions pas entraînés les uns et les autres à nous plaindre, à nous aimer! »

Trop souvent les hommes ne se haïssent que parce qu'ils ne se connaissent pas. S'ils échangeaient entre eux quelques paroles, on les verrait se donner mutuellement le bras avec confiance.

Nous nous arrêtâmes un jour à Lubiana, où Canova et Rezia furent séparés de nous et conduits dans le château. Il est facile de comprendre combien cette séparation dut pour nous tous être douloureuse!

Le soir de notre arrivée à Lubiana et le jour sui-

vant, un homme qu'on nous dit être, si je l'entendis bien, le secrétaire municipal, fut pour nous une agréable compagnie. Il était rempli d'humanité et parlait avec amour et dignité de la religion. Je soupçonnai qu'il était prêtre. Les prêtres, en Allemagne, sont mis ordinairement comme les séculiers. Il avait une de ces figures ouvertes qui inspirent l'estime. Je fus désolé de ne pouvoir faire avec lui une connaissance plus intime, et je me reproche comme une étourderie d'avoir oublié son nom.

Combien il me serait doux encore de savoir le nom de cette jeune fille qui, dans un village de Styrie, nous suivait dans la foule, et puis, notre voiture ayant dû s'arrêter quelques instants, nous salua de la main, et s'en retourna en portant son mouchoir à ses yeux, le bras appuyé sur celui d'un jeune homme. Ses cheveux blonds me firent supposer qu'il était Allemand; mais peut-être qu'il avait séjourné en Italie et qu'il aimait notre malheureuse nation.

Combien aussi je voudrais savoir le nom de vous tous, pères et mères de famille respectés, qui vous approchiez de nous pour nous demander si nous avions des parents, et qui, à notre réponse affirmative, ne pouviez retenir ce cri : « O mon Dieu, faites qu'ils soient bientôt rendus à ces malheureux vieillards ! »

LVII.

Nous arrivâmes le 10 avril au lieu de notre destination.

La ville de Brünn est la capitale de la Moravie, et

c'est là que réside le gouverneur des deux provinces de Moravie et de Silésie. Elle est située dans une vallée riante, et son aspect a quelque chose de riche. Un grand nombre de manufactures de draps y prospéraient alors; depuis elles sont tombées. Sa population était d'environ trente mille âmes.

Tout près de ses murs, au couchant, s'élève un monticule, et c'est là que repose le rocher maudit du Spielberg, autrefois la demeure des seigneurs de Moravie, maintenant la prison la plus sévère de la monarchie autrichienne. Elle passait pour une citadelle très-forte; mais à la fameuse bataille d'Austerlitz (le village d'Austerlitz est tout près de là), elle fut bombardée et enlevée par les Français. Depuis, n'ayant pas été réparée, on l'a abandonnée comme forteresse; cependant, on a refait le mur d'enceinte, qui tombait en ruines. Là sont détenus trois cents voleurs ou assassins, et condamnés les uns au *carcere duro*, les autres au *carcere durissimo*.

Par le *carcere duro* on était obligé à travailler, à porter une chaîne aux pieds, à dormir sur des planches nues, à recevoir la plus mauvaise nourriture qu'on puisse imaginer. Par le *durissimo* on était enchaîné encore plus horriblement, c'est-à-dire avec un cercle de fer autour du corps et une chaîne rivée au mur, de manière à ce qu'à peine il était possible de se traîner autour de la planche qui servait de lit. La nourriture était la même, bien que la loi ordonnât *du pain et de l'eau*.

Quant à nous, prisonniers d'État, nous étions condamnés au *carcero duro*.

En gravissant les sommets de cette colline, nous nous détournions pour dire adieu au monde, incer-

tains si le gouffre qui s'ouvrait pour nous recevoir tout vivants ne resterait pas désormais fermé pour nous. J'étais calme au dehors, mais en moi-même je rugissais. Ce fut en vain que je voulus recourir à la philosophie pour me calmer; la philosophie n'avait aucune raison qui pût me suffire.

J'étais parti de Venise malade, et le voyage m'avait horriblement fatigué. La tête et tout le corps me faisaient mal, j'avais une fièvre brûlante. Exaspéré par la maladie, mon irritation ne servait qu'à l'augmenter.

Nous fûmes présentés au surintendant du Spielberg, et notre nom fut inscrit par lui sur la liste des voleurs. En s'en retournant, le commissaire impérial nous embrassa, il était tout ému. Puis il nous dit : « Messieurs, je vous recommande expressément la docilité; la plus petite infraction à la règle serait punie par M. l'intendant de peines sévères. »

Toutes formalités étant remplies, Maroncelli et moi nous fûmes conduits dans un corridor souterrain, où l'on ouvrit deux chambres obscures et non contiguës. Chacun de nous fut enfermé dans son cachot.

LVIII.

Ah! l'horrible chose, après avoir dit adieu à tant d'objets, alors qu'ici-bas on n'est plus que deux amis également infortunés; ah! oui, l'horrible chose qu'il faille encore se séparer! Maroncelli en me quittant me voyait malade, et plaignait en moi un homme que probablement il ne devait plus revoir. Et moi je re-

grettais en lui une fleur qui, brillant de tout son éclat, serait peut-être à jamais privée des rayons bienfaisants du soleil. Et cette fleur, en effet, oh! comme elle a passé! Elle a revu le jour; hélas! en quel état!

Quand je me trouvai seul dans cet horrible cachot, que j'entendis pousser les verroux, et qu'à la faible lueur qui descendait d'une petite fenêtre élevée, j'aperçus les planches nues qu'on me donnait pour lit, et l'énorme chaîne qui pendait au mur, je m'assis en frémissant sur ce lit, et prenant cette chaîne, j'en mesurai la longueur, pensant qu'elle m'était destinée.

Une demi-heure après, j'entends résonner les clefs; la porte s'ouvre : le geôlier en chef m'apportait une cruche d'eau.

« Voici pour boire, me dit-il d'une voix brusque; demain je vous apporterai le pain.

« — Merci, bon homme. »

Il me répondit : « Je ne suis pas bon.

« — Tant pis pour vous ! » lui dis-je avec indignation, et je repris : « Cette chaîne est sans doute pour moi?

« — Oui, pour monsieur, s'il n'est pas tranquille, s'il entre en fureur, s'il est insolent. Si au contraire il est raisonnable, on ne lui mettra qu'une chaîne aux pieds! Le forgeron est tout près d'ici qui la prépare. »

Il se promenait lentement de long en large, en agitant cette masse horrible de grosses clefs; et moi, d'un œil irrité, je considérais sa gigantesque, sa vieille et maigre personne; et bien qu'il y eût dans ses traits quelque chose de non vulgaire, tout en lui me paraissait exprimer une rigueur brutale.

Oh! combien les hommes sont injustes, en ne jugeant que sur les apparences, entraînés par l'orgueil de leurs préjugés! Celui qui me paraissait tout joyeux de secouer les clefs, comme s'il eût voulu par là me prouver sa triste autorité; celui que je supposais devenu insolent par une longue habitude de cruauté, celui-là, j'en suis sûr, ne roulait dans son âme que des sentiments de pitié, et ne me parlait ainsi avec rudesse que pour les dissimuler. Craignant de paraître faible, et aussi que je ne fusse indigne de sa compassion, il aurait voulu me la cacher; mais, d'un autre côté, soupçonnant que j'étais plus malheureux que coupable, il aurait été bien aise de me la montrer.

Ennuyé de sa présence, et plus encore de son air de maître, je crus devoir l'humilier en lui disant avec autorité, comme à un serviteur :

« Donnez-moi à boire? »

Il me regarda, et semblait vouloir me dire : « Arrogant! il faut ici se déshabituer de commander. »

Mais il se tut, courba sa longue échine, saisit la cruche à terre, et me la présenta. Je m'aperçus qu'en la prenant il tremblait; et regardant cela comme une marque de vieillesse, un mélange de pitié et de respect affaiblit mon orgueil.

« Quel âge avez-vous? lui dis-je d'une voix amicale.

« — Soixante-quatre ans, monsieur : j'ai vu déjà beaucoup d'infortunes, aussi bien les miennes que d'autres. »

Ce mot sur ses malheurs et ceux d'autrui fut suivi d'un nouveau tremblement, au moment où il reposait la cruche, et je doutai si, produit par l'âge, il ne venait pas encore d'une noble émotion.

Ce doute effaça de mon âme le sentiment de haine que son premier aspect m'avait inspiré.

« Comment vous appelez-vous ?

— « La fortune, monsieur, s'est jouée de moi en me donnant le nom d'un grand homme. Je m'appelle Schiller. »

Il me raconta ensuite en peu de mots quel était son pays, sa famille, les guerres où il s'était trouvé, et les blessures qu'il en avait rapportées.

Il était Suisse, né paysan : il s'était battu contre les Turcs sous le général Laudon, du temps de Marie-Thérèse et de Joseph II. Puis dans toutes les guerres de l'Autriche contre la France, jusqu'à la chute de Napoléon.

LIX.

Lorsque, après avoir supposé qu'un homme était méchant, nous en concevons une meilleure idée, aussitôt, considérant ses traits, sa voix, ses manières, il nous semble découvrir en lui des signes évidents de bonté. Cette découverte est-elle réelle? Je la prendrais pour une illusion; car ce visage, cette voix, ces manières, n'étaient pour nous tout à l'heure qu'une preuve de méchanceté. Changeons-nous de pensée sur les qualités morales, aussitôt les conséquences de notre science physionomique en sont renversées. Combien de figures ne sont par nous honorées que pour avoir appartenu à des hommes réputés vertueux, et qui jamais en d'autres personnes ne nous auraient paru dignes de respect ! Et *vice versa*. Je ris une fois d'une dame qui en voyant le portrait

de Catilina, et le prenant pour celui de Collatin, croyait y voir une expression sublime de la douleur que ce dernier éprouva à la mort de Lucrèce. Et il arrive tous les jours de pareilles méprises.

Ce n'est pas qu'il n'y ait des hommes honnêtes dont la figure est empreinte d'un caractère de bonté, ainsi que des méchants qui portent sur leur physionomie le cachet de la méchanceté ; mais je soutiens qu'il en est beaucoup d'une expression douteuse.

Quoi qu'il en soit, m'étant réconcilié avec le vieux Schiller, je le considérai plus attentivement que la première fois, et il cessa de me déplaire. C'est qu'en vérité, malgré sa rudesse, il y avait dans son parler quelque chose qui annonçait une âme élevée.

« J'étais caporal, monsieur, me dit-il, et l'on m'a donné pour retraite la triste fonction de geôlier : Dieu sait combien elle est pour moi plus pénible que de risquer ma vie sur un champ de bataille. »

J'eus regret de lui avoir demandé à boire avec hauteur.

« Mon pauvre Schiller, lui dis-je, en lui serrant la main, c'est en vain que vous le niez, je reconnais que vous êtes bon ; et puisque me voilà tombé dans le malheur, je rends du moins grâce à Dieu de vous avoir choisi pour mon gardien. »

Il me laissa dire, secoua la tête, puis répondit en se grattant le front, comme un homme qui aurait une pensée pénible :

« Je suis méchant, monsieur ; on a exigé de moi un serment auquel je ne manquerai jamais. Je suis obligé de traiter tous les prisonniers, sans égard pour leur condition, sans indulgence, sans m'écarter jamais de la règle, et encore moins pour les prisonniers d'État

que pour d'autres. L'empereur sait ce qu'il fait; je dois lui obéir.

« — Vous êtes un brave homme, et je respecterai ce que vous regardez comme un devoir de conscience. Qui agit de bonne foi peut se tromper, mais il est pur devant Dieu.

« — Pauvre monsieur! prenez patience, et plaignez-moi! Je serai de fer pour mon devoir; mais le cœur... le cœur est tout plein du regret de ne pouvoir soulager les malheureux. C'est là ce que je voulais vous dire. »

Nous étions tous les deux émus. Il me supplia d'être tranquille, de ne pas entrer en fureur, comme font souvent les condamnés, de ne pas l'obliger à me traiter durement.

Prenant ensuite une voix brusque, afin de me cacher une partie de son émotion, il ajouta :

« Il faut maintenant que je m'en aille. »

Puis, revenant sur ses pas, il me demanda depuis combien de temps je toussais d'une manière aussi fâcheuse, et lança une grosse malédiction contre le médecin, parce qu'il ne venait pas dans la soirée même me faire sa visite.

Il ajouta : « Monsieur a une fièvre de cheval, je m'y connais; il lui faudrait au moins une paillasse, mais il m'est impossible de lui en donner une sans que le médecin l'ait ordonné. »

Il sortit, ferma la porte, et moi je m'étendis sur ces planches nues, agité par la fièvre et souffrant de vives douleurs à la poitrine, mais moins frémissant, moins ennemi des hommes, moins éloigné de Dieu.

LX.

Le soir, le surintendant, accompagné de Schiller, d'un autre caporal et de deux soldats, vint pour faire la visite.

Chaque jour il était obligé d'en faire trois : le matin, le soir, et à minuit. Tout était visité, le plus petit recoin aussi bien que le plus mince objet. Les subalternes se retiraient ensuite, et le surintendant (qui ne manquait jamais de se trouver à la visite du soir et du matin) demeurait alors pour causer un moment avec moi.

La première fois que je vis tous ces hommes, il me vint une étrange pensée. N'étant pas encore au fait de cet usage importun, et la tête égarée par la fièvre, je crus qu'ils venaient pour m'égorger, et je saisis la chaîne qui se trouvait à côté de moi pour en briser la tête au premier qui avancerait.

« Que faites-vous? me dit le surintendant : nous ne voulons vous faire aucun mal. Ce n'est qu'une visite de rigueur pour toutes les prisons, afin de nous assurer que tout y est conforme à la règle. »

J'hésitais encore; mais lorsque je vis Schiller s'approcher de moi et me prendre la main avec amitié, son air paternel m'inspira pleine confiance : je laissai tomber la chaîne, et je pressai sa main dans les miennes.

« Oh ! comme il est brûlant ! monsieur le surintendant, si on pouvait au moins lui donner une paillasse ? »

Il prononça ces paroles d'un accent de pitié si affectueux, que j'en fus attendri.

Le surintendant me toucha le pouls, me plaignit : c'était un homme poli dans ses manières, mais qui n'osait prendre aucune résolution.

Il me dit : « Ici tout est rigueur, même pour moi; si je n'exécute pas à la lettre ce qu'on m'a prescrit, je cours risque de perdre ma place. »

Je voyais Schiller allonger sa lèvre. J'étais sûr qu'il se disait à part lui : « Si j'étais surintendant, je ne serais pas effrayé à ce point-là, et ne craindrais pas qu'une mesure si bien justifiée par le besoin et aussi peu nuisible à la monarchie pût être jamais pour moi une occasion de reproches. »

Quand je fus seul, mon cœur, depuis longtemps étranger aux sentiments sublimes de la religion, s'attendrit et pria. Ce fut d'abord un élan de bénédiction pour Schiller; puis, m'adressant à Dieu, je lui disais : « Fais que je remarque aussi dans les autres hommes quelque vertu qui me les fasse aimer. J'accepte tous les tourments de la prison ; mais au moins que j'aime, que je sois délivré du tourment de haïr mes semblables ! «

A minuit j'entendis marcher dans le corridor. Les clefs résonnent, la porte s'ouvre : c'était le caporal et deux gardes pour la visite.

« Et où est mon vieux Schiller ? » leur dis-je d'un ton de regret. Il s'était arrêté dans le corridor, et il me répondit :

« Je suis là ! je suis là ! »

Et, s'étant approché de mes planches, il me tâta le pouls une seconde fois, et se baissa d'un air inquiet pour me regarder, comme aurait fait un père au lit de son fils malade.

« Maintenant que je me le rappelle, dit-il, demain

c'est jeudi ! » et il murmurait tout bas : « Oui, trop vrai, jeudi !

« — Et qu'entendez-vous par là ?

« — Que le médecin a pour habitude de ne venir que dans la matinée du lundi, du mercredi et du vendredi, et que demain il est trop vrai qu'il ne viendra pas.

« — Que cela ne vous inquiète pas !

« — Que cela ne m'inquiète pas ! que cela ne m'inquiète pas ! Dans toute la ville il n'est bruit que de l'arrivée de messieurs : le médecin doit bien le savoir. Pourquoi diable n'a-t-il pas fait l'effort extraordinaire de venir une fois de plus ?

« — Peut-être qu'il viendra demain, quoique ce soit jeudi. »

Le vieux Schiller ne dit rien de plus ; mais, prenant ma main, il la serra de manière à m'estropier. Il me fit du mal, et j'en eus du plaisir. De même qu'un amant à qui sa maîtresse a marché sur le pied en dansant, loin de pousser un cri de douleur, lui sourit, et s'en trouve heureux.

LXI.

Dans la matinée du jeudi, après une nuit douloureuse, affaibli, les os brisés par les planches, j'éprouvai une sueur abondante. On vint faire la visite. Le surintendant n'y était pas : trouvant cette heure incommode, il venait ensuite un peu plus tard.

Je dis à Schiller : « Voyez comme je suis trempé de sueur ; elle s'est déjà refroidie sur ma peau. J'aurais besoin de changer à l'instant même de chemise.

« — Cela ne se peut, dit-il d'une voix brutale. » Mais il me fit secrètement un signe de l'œil et de la main. Puis le caporal et les gardes sortirent, et il me fit un nouveau signe en fermant la porte.

Un moment après il reparut, m'apportant une de ses chemises, deux fois plus longue que toute ma personne.

« Elle sera pour vous, dit-il, un peu longue, mais je n'en ai pas d'autre en ce moment.

« — Je vous remercie, mon ami; mais comme j'ai apporté au Spielberg une malle remplie de linge, j'espère qu'il me sera permis au moins de me servir de mes chemises : seriez-vous assez bon pour en demander une au surintendant?

« — Monsieur, il m'est défendu de vous donner quoi que ce soit de votre linge. Il vous sera fourni tous les samedis une chemise de la maison, comme aux autres prisonniers.

« — Honnête vieillard ! lui dis-je, vous voyez mon état; il n'est pas probable que je sorte d'ici vivant. Je ne pourrai jamais vous récompenser de ce que vous faites pour moi.

« — Fi donc, monsieur! parler de récompense à qui ne peut rendre un service! à qui peut à peine, en secret, donner au malade de quoi changer quand il est mouillé de sueur! »

Et m'ayant jeté brusquement sa longue chemise, il s'en alla en murmurant, et ferma la porte avec violence.

Deux heures après environ, il m'apporta un morceau de pain noir.

« Ceci, me dit-il, est la portion de deux jours. »

Puis il se remit à marcher tout colère.

« Qu'avez-vous? lui dis-je; vous êtes fâché contre moi; cependant j'ai accepté la chemise que vous avez eu la bonté de me donner.

« — Je suis en colère contre le médecin, qui pourrait fort bien venir aujourd'hui, quoiqu'il ne soit que jeudi.

« — Patience! » lui dis-je.

Je disais « patience! » mais il m'était impossible de reposer sur ces planches nues, sans avoir même un oreiller. Tous mes os étaient brisés.

A onze heures, un condamné, accompagné de Schiller, m'apporta le dîner. Il était composé de deux pots de fer, l'un contenant un misérable potage, et l'autre des légumes accommodés avec une sauce dont la seule odeur suffisait pour soulever l'estomac.

J'essayai d'avaler quelques cuillerées de potage; cela me fut impossible.

Schiller me disait souvent : « Du courage, monsieur; tâchez de vous accoutumer à cette nourriture; autrement, il vous arrivera ce qui est arrivé aux autres, de ne manger qu'un peu de pain, ensuite de mourir de langueur. »

Le vendredi matin je reçus enfin la visite du docteur Bayer. Il trouva que j'avais la fièvre, m'ordonna une paillasse, et commanda surtout qu'on me fît sortir de mon souterrain et monter à l'étage supérieur. Cela ne se pouvait : il n'y avait point de place. Mais le comte Mitrowski, gouverneur des deux provinces de Moravie et de Silésie, qui résidait à Brünn, ayant été consulté, répondit qu'attendu la gravité de mon mal, l'ordonnance du médecin devait être exécutée.

Il arrivait un peu de jour à la chambre qu'on me donna; et, m'accrochant aux barreaux d'une étroite

fenêtre, je voyais au-dessus de moi la vallée, une partie de la ville de Brünn, un faubourg et de nombreux jardins, le cimetière, le petit lac de la Chartreuse et les collines ombragées qui nous séparaient des champs fameux d'Austerlitz.

Cette vue m'enchantait. Oh! que j'aurais été heureux de pouvoir la partager avec Maroncelli!

LXII.

On faisait pendant ce temps-là nos habits de prisonniers. J'eus le mien au bout de cinq jours.

Il consistait en un pantalon de gros drap, à droite couleur grise, et à gauche couleur capucine; un justaucorps de deux couleurs également disposées, et un gilet aussi de deux couleurs, mais placées en sens contraire, c'est-à-dire la couleur capucine à droite et la grise à gauche. Les bas étaient de grosse laine, la chemise en toile d'étoupe, toute remplie d'aiguillons, — un vrai cilice; pour le cou, une cravate en toile pareille à celle de la chemise. Les souliers étaient en cuir non ciré et lacés. Le chapeau était blanc.

Pour compléter ce costume, nous avions les fers aux pieds, c'est-à-dire une chaîne qui passait d'une jambe à l'autre, et dont les anneaux furent fermés au moyen de clous rivés sur une enclume. L'ouvrier qui me fit cette opération dit au garde, ne soupçonnant pas que je comprisse l'allemand : « Malade comme il est, on eût bien fait de m'épargner cet amusement; deux mois ne se passeront pas sans que l'ange de la mort ne vienne le délivrer.

« — *Möchte es sein!* » (Plût à Dieu !) lui dis-je, en lui frappant de la main sur l'épaule.

Le pauvre homme tressaillit; et confus, il me dit ensuite :

« J'espère bien ne pas être prophète, et je désire que monsieur soit délivré par un ange tout différent.

« — Plutôt que de vivre ainsi, repris-je, croyez-vous que l'ange de la mort ne serait pas aussi le bienvenu ? »

Il fit un mouvement de tête affirmatif, et se retira tout ému de pitié.

J'aurais volontiers cessé de vivre; mais je n'avais aucune tentation de suicide. J'espérais que mon mal de poitrine, en s'aggravant, suffirait seul à me délivrer bientôt. Dieu ne l'avait pas ainsi ordonné. La fatigue du voyage m'avait fait beaucoup de mal; le repos me procura quelque soulagement.

Un moment après que l'ouvrier fut sorti j'entendis le marteau résonner sur l'enclume dans le souterrain. Schiller était encore dans ma chambre.

« Entendez-vous ces coups, lui dis-je? Certainement on met les fers à ce pauvre Maroncelli. »

Et en disant cela j'avais le cœur tellement serré que je chancelai; et si ce bon vieillard ne m'avait soutenu, je serais tombé. Je demeurai plus d'une demi-heure dans un état qui ressemblait à l'évanouissement et qui cependant n'en était pas un. Je ne pouvais parler, mon pouls battait à peine; une sueur froide était répandue sur tout mon corps, et cela n'empêchait pas que je n'entendisse toutes les paroles de Schiller, que je n'eusse gardé un souvenir entier du passé et une connaissance parfaite du présent.

Jusque ici les ordres du surintendant et la vigilance des gardiens avaient maintenu dans le silence toutes les prisons qui nous entouraient. J'avais bien entendu trois ou quatre fois commencer une cantilène italienne; mais le cri des sentinelles l'avait bien vite arrêtée. Nous en avions plusieurs sur la terrasse au-dessous de nos fenêtres, et même dans le corridor, qui ne cessaient de prêter l'oreille à la porte de chaque prison et de regarder par les guichets, pour empêcher toute espèce de bruit.

Un jour, vers le soir (chaque fois que j'y pense je sens encore s'éveiller en moi les mêmes palpitations que j'éprouvai alors), je ne sais par quel bonheur les sentinelles furent moins attentives, et de la prison contiguë à la mienne, j'entendis une voix étouffée, mais distincte, commencer et poursuivre une cantilène.

Oh! quelle joie, quelle émotion me saisit!

Je me levai sur ma paillasse; je prêtai l'oreille, et quand la voix eut cessé, malgré moi, je fondis en larmes.

« Qui es-tu malheureux? m'écriai-je! Qui es-tu? Dis-moi ton nom? Je suis Silvio Pellico!

« — Oh! Silvio! me répondit mon voisin, je ne te connais pas personnellement; mais je t'aime depuis longtemps. Approche-toi de la fenêtre, et causons en dépit de nos gardes. »

Je m'approchai de la fenêtre; il me dit son nom, et nous échangeâmes quelques paroles d'amitié.

C'était le comte Antoine Oroboni, né à Fratta, près Rovigo, jeune homme de vingt-neuf ans.

Hélas! nous fûmes bientôt interrompus par les cris menaçants des sentinelles. Celle du corridor

frappait avec violence de la crosse de son fusil, tantôt la porte d'Oroboni, tantôt la mienne. Nous ne voulions, nous ne pouvions pas obéir ; mais enfin, obligés de céder à l'impatience de ces gardes, nous nous promîmes de recommencer aussitôt qu'ils seraient changés.

LXIII.

Nous espérions, — ce qui en effet arriva, — qu'en parlant plus bas nous pourrions encore nous entendre, et aussi que parfois nous aurions des sentinelles compatissantes, qui feindraient de ne pas s'apercevoir de nos causeries. C'est ainsi qu'à force d'expériences nous parvînmes à émettre un son de voix tellement faible, que, suffisant pour nos oreilles, il échappait à celles des autres, ou du moins permettait de supposer qu'on ne l'avait pas entendu. Il arrivait parfois, cependant, que nous avions des sentinelles d'une ouïe plus fine, ou que nous oubliions de modérer nos paroles. Alors recommençaient les cris et les coups de crosse à nos portes, et, ce qui était pis encore, la colère du pauvre Schiller et du surintendant.

Peu à peu nous perfectionnâmes toutes nos précautions, comme de parler dans un moment plutôt que dans l'autre, lorsque nous avions telle sentinelle plutôt que telle autre, et toujours d'une voix très-faible. Enfin, soit par un effet de notre habileté, ou qu'une longue habitude de condescendance eût rendu nos gardiens plus tolérants, nous en vînmes à pouvoir causer tout le jour, sans nous attirer de reproches de la part de nos supérieurs.

Nous nous liâmes d'une étroite amitié. Il me raconta sa vie, je lui racontai la mienne. Les angoisses et les consolations de l'un devenaient les angoisses et les consolations de l'autre. Oh! de quel soulagement nous nous étions réciproquement! Que de fois, après une nuit sans sommeil, chacun de nous le matin à la fenêtre, saluant son ami, et échangeant de douces paroles, sentait la tristesse de son cœur diminuer et doubler son courage! L'un était persuadé qu'il était nécessaire à l'autre, et cette mutuelle assurance éveillait dans notre âme une douce émulation de pensées consolantes, et ce contentement que tout homme, même dans le malheur, éprouve à secourir son semblable.

Chaque entretien nous laissait un besoin de prolonger, de compléter nos pensées; il était un aiguillon continuel et vivifiant pour l'intelligence, pour la mémoire, pour le cœur, pour l'imagination.

D'abord, me souvenant de Julien, je craignais l'inconstance de ce nouvel ami. Je me disais: « Il est vrai que jusqu'à présent nous ne nous sommes pas encore trouvés en opposition, mais peut-être que d'un jour à l'autre je lui déplairai en quelque chose, et alors il me renverra, comme on dit, *à la malheure*. »

Ce soupçon ne tarda pas à se dissiper. Nous avions les mêmes opinions sur tous les points essentiels. Avec cette différence, qu'à une âme élevée, ardente et généreuse, qu'aucun revers ne pouvait abattre, il joignait une foi vive et sincère au christianisme, tandis que la mienne était depuis quelque temps chancelante, et me semblait parfois tout à fait éteinte.

Il combattait mes doutes par des réflexions remplies de justesse et avec beaucoup de douceur; je sentais

qu'il avait raison, j'en convenais avec lui, mais les doutes revenaient. Et cela arrive à tous ceux qui n'ont pas l'Évangile dans le cœur, à tous ceux qui haïssent leurs semblables, et se glorifient en eux-mêmes. L'esprit aperçoit pendant un moment la vérité; mais comme elle lui déplaît, l'instant d'après il la combat, et s'efforce de ne pas la voir.

Oroboni excellait à me prouver combien l'homme a de motifs pour être indulgent envers ces ennemis. Jamais je ne lui parlais d'une personne haïe sans qu'il s'efforçât de la défendre, et non pas seulement en paroles, mais aussi par des exemples. Beaucoup s'étaient montrés ses ennemis. Il en gémissait, mais il leur pardonnait à tous, et s'il pouvait me raconter une bonne action de quelques-uns d'entre eux, il le faisait volontiers.

Le ressentiment qui s'était prolongé en moi depuis ma condamnation, et qui entretenait mon impiété, persista encore quelques semaines, puis s'effaça complétement. La vertu d'Oroboni m'avait subjugué. En m'efforçant de l'imiter, je marchais du moins sur ses traces. Alors je pus recommencer à prier sincèrement pour tout le monde, et à ne plus haïr personne; mes doutes sur la foi se dissipèrent : *Ubi charitas et amor, Deus ibi est.*

LXIV.

Il faut être juste : si notre condamnation avait été d'une sévérité excessive, et toute propre à nous irriter, nous avions d'un autre côté le rare avantage de ne trouver que bonté dans tous nos surveillants. Ne pou-

vant adoucir notre condition que par une manière d'être polie et bienveillante envers nous, ils n'y manquaient jamais. Il y avait bien quelque rudesse dans le vieux Schiller, mais combien elle était rachetée par la noblesse de son cœur! Il n'était pas jusqu'à ce pauvre Kunda (le condamné qui nous apportait le dîner et l'eau trois fois le jour) qui ne cherchât à nous prouver que, lui aussi, nous plaignait. Il balayait notre chambre deux fois la semaine. Un matin, en balayant, il saisit le moment où Schiller se trouvait à deux pas de la porte, et m'offrit un morceau de pain blanc. Je le refusai, mais je lui serrai la main avec affection. Tout ému de cette poignée de main, il me dit, en mauvais allemand (il était polonais) : « Monsieur, on vous donne si peu à manger, que vous devez souffrir de la faim. »

Je lui assurai que non; mais j'affirmais l'incroyable.

Le médecin, voyant que pas un de nous ne pouvait se faire à la nourriture qu'on nous avait donnée les premiers jours, nous mit tous à celle qu'on appelle *quart de portion*, c'est-à-dire au régime de l'hôpital. Il consistait pour chacun en trois minces potages, un tout petit morceau d'agneau rôti qu'on aurait pu avaler d'une seule bouchée, et peut-être trois onces de pain blanc. Ma santé s'améliorait de plus en plus, l'appétit augmentait, et ce quart de portion était vraiment insuffisant. J'essayai de reprendre la nourriture ordinaire : ce fut en vain. J'en étais si dégoûté que je ne pouvais la manger. Je fus donc obligé de m'en tenir à ce *quart de portion*. Pendant plus d'une année j'éprouvai le tourment de la faim. Et quelques-uns de mes compagnons le souffrirent encore plus que moi; plus robustes, ils étaient par cela même

accoutumés à une nourriture plus abondante. Plusieurs m'ont dit avoir accepté du pain de Shiller, comme aussi des deux autres gardiens employés à notre service, et enfin de ce brave Kunda.

Le barbier, jeune homme, apprenti de notre chirurgien, me dit un jour : « On rapporte en ville, monsieur, qu'on vous donne si peu à manger !

« — Cela est très-vrai, » repris-je franchement.

Le samedi suivant (il venait tous les samedis) il voulut me donner à la dérobée un gros pain blanc. Shiller feignit de ne pas voir son offrande. Si je n'avais consulté que mon estomac, je l'aurais acceptée; mais je persistai dans mon refus, afin que ce pauvre jeune homme n'eût plus envie de renouveler son présent, ce qui à la longue eût été une charge pour lui.

La même raison m'obligeait à refuser les offres de Schiller. Plus d'une fois il m'apporta un morceau de viande bouillie, en me priant de la manger, m'assurant qu'elle ne lui coûtait rien, qu'elle lui avait été donnée, qu'il ne savait qu'en faire, qu'il la donnerait à d'autres, si je ne la prenais pas. Je l'aurais dévorée ; mais quoi ! si je l'avais acceptée, Schiller aurait ensuite voulu tous les jours me donner quelque chose.

Une fois seulement, qu'il m'ayait présenté une assiette de cerises, et une autre fois quelques poires, je me sentis fasciné par la vue de ces fruits. J'eus regret de les avoir acceptés, parce que dès lors il ne cessait de m'en offrir.

LXV.

Dès les premiers jours il fut arrêté que chacun de nous aurait deux fois la semaine une heure de promenade. Cette faveur nous fut ensuite accordée tous les deux jours, et puis tous les jours, moins les fêtes.

On allait à la promenade séparément et placés entre deux gardes ayant le fusil sur l'épaule. Quant à moi, qu'on avait mis en tête du corridor, je ne pouvais sortir sans passer devant la prison de tous les condamnés politiques italiens, excepté Maroncelli, qui seul était pour ainsi dire enterré au-dessous de nous.

Tous, à voix basse, me disaient par le guichet de leur prison! Bonne promenade! Mais je ne pouvais m'arrêter ni saluer personne.

On descendait un escalier, on traversait une grande cour, et l'on arrivait sur une terrasse exposée au midi, d'où l'on voyait la ville de Brünn et une grande partie de ses environs.

Dans cette cour, dont je viens de parler, se trouvait un grand nombre de condamnés ordinaires, les uns qui allaient et venaient pour leurs travaux, les autres qui se promenaient par groupes, en causant. Il y avait parmi eux beaucoup de voleurs italiens. Tous me saluaient avec beaucoup de respect, et ils se disaient entre eux : « Celui-ci n'est pas un voleur comme nous, cependant sa prison est plus dure que la nôtre. »

Ils avaient en effet beaucoup plus de liberté que moi.

J'entendais ces réflexions et d'autres encore, et je leur rendais le salut avec cordialité. Un d'eux me dit une fois : « Votre salut, monsieur, me fait du bien. Vous voyez sans doute sur ma physionomie quelque chose qui n'annonce pas un scélérat. Entraîné par une passion malheureuse, j'ai commis un crime ; mais je ne suis pas, monsieur, je ne suis pas un scélérat ! »

Et il fondit en larmes. Je lui tendis la main, mais il ne put la serrer. Mes gardes le repoussèrent, et cela sans aucune méchanceté, mais pour obéir aux ordres qu'ils recevaient. Ils ne devaient me laisser approcher de qui que ce fût. Quant aux paroles que ces condamnés m'adressaient, ils feignaient le plus souvent de se les dire entre eux ; et si les gardes s'apercevaient qu'elles étaient pour moi, ils leur imposaient silence.

Il y avait d'autres hommes de différentes conditions et étrangers au château, qui passaient dans cette cour pour aller voir le surintendant, l'aumônier, le sergent et quelques-uns des caporaux. « Voici un des Italiens ! voici un des Italiens ! « disaient-ils à voix basse, et ils s'arrêtaient pour me regarder. Je les entendis plus d'une fois dire en allemand, ne croyant pas être compris : « Ce pauvre monsieur ne vieillira pas, il a la mort au visage. »

En effet, ma santé, ayant d'abord éprouvé quelque soulagement, avait fini par languir, faute de nourriture, et souvent j'éprouvais de nouveaux accès de fièvre. Je m'efforçais de traîner ma chaîne jusqu'au lieu de la promenade, et là je me jetais sur l'herbe et j'y attendais le plus souvent que mon heure fût passée.

Les gardes restaient debout, ou s'asseyaient tout

près de moi, et nous causions. L'un d'eux, appelé Kral, était de Bohême. Né pauvre, il est vrai, et d'une famille de paysans, il avait cependant reçu quelque éducation, et l'avait complétée, autant qu'il l'avait pu, en réfléchissant avec beaucoup de discernement sur les choses de ce monde, et en lisant tous les livres qui lui étaient tombés sous la main. Il connaissait Klopstock, Wieland, Gœthe, Schiller, et beaucoup d'autres bons auteurs allemands. Il en savait par cœur une infinité de morceaux, et les disait avec intelligence et sensibilité. L'autre garde était un Polonais nommé Kubitzky, ignorant, mais plein d'égards et d'affection. La société de ces deux hommes m'était précieuse.

LXVI.

A l'une des extrémités de cette terrasse se trouvait l'habitation du surintendant; à l'autre extrémité demeurait un caporal avec sa femme et son fils. Lorsque je voyais sortir quelqu'un de ces habitations, je me levais, et je m'approchais de la personne ou des personnes que j'avais aperçues, et j'en étais comblé de politesses et de marques d'intérêt.

Depuis longtemps la femme du surintendant était malade, et dépérissait lentement. Quelquefois elle se faisait porter sur un canapé pour prendre l'air. On ne saurait dire avec quelle émotion elle exprimait la pitié qu'elle ressentait pour nous tous. Son regard était fort doux et timide; mais, bien que timide, il s'attachait parfois avec une assurance pénétrante au regard de qui lui parlait.

Une fois je lui dis en riant : « Savez-vous, madame, que vous ressemblez beaucoup à une personne que j'ai aimée? »

Elle rougit, et, sans se troubler, me répondit avec une aimable simplicité : « Eh bien, ne m'oubliez pas quand je serai morte; priez pour mon âme et pour ces petits enfants que je dois quitter. »

A partir de ce jour elle ne sortit plus de son lit; je ne la vis plus. Elle languit encore pendant quelques mois, et mourut.

Elle avait trois enfants, beaux comme les amours, et l'un d'eux n'était pas encore sevré. L'infortunée les embrassait souvent devant moi, et disait : « Qui sait quelle femme deviendra leur mère après moi! Quelle qu'elle soit, ô mon Dieu! donne-lui des entrailles de mère pour des enfants qui ne sont pas les siens! » Et elle pleurait.

Mille fois je me suis rappelé cette prière et ces larmes.

Quand elle ne fut plus, j'embrassais ces petits enfants et je m'attendrissais, et je répétais cette prière de leur mère; et, pensant à la mienne, aux vœux ardents que son âme, j'en étais sûr, adressait au ciel pour moi, je m'écriais d'une voix étouffée : « Oh! plus heureuse la mère qui en mourant abandonne ses fils encore jeunes, que celle qui après les avoir élevés avec une peine infinie se les voit enlever! »

Deux bonnes vieilles accompagnaient d'ordinaire ces enfants : l'une était la mère du surintendant, l'autre sa tante. Elles voulurent connaître mon histoire, et je la leur racontai en abrégé.

« Combien nous sommes malheureuses, disaient-elles du ton de la douleur la plus vraie, de ne pouvoir

vous être d'aucun secours! Mais croyez bien que nous prierons pour vous, et que le jour de votre délivrance sera une fête pour nous et pour toute la famille. »

La première de ces dames, que je voyais plus souvent, avait une douce et merveilleuse éloquence pour donner des consolations. Je les écoutais avec une reconnaissance toute filiale, et elles restaient gravées au fond de mon cœur.

Tout ce qu'elle me disait, je le savais déjà, et j'en étais frappé comme si je l'avais ignoré : — Que le malheur ne dégrade pas l'homme, mais, au contraire, l'ennoblit; — que s'il nous était donné de connnaître les jugements de Dieu, nous verrions qu'il y a lieu de plaindre plutôt les vainqueurs que les vaincus, les glorieux que les affligés, les riches que ceux qui manquent de tout; — que la prédilection de l'Homme-Dieu envers les infortunés est un grand fait ; — que nous devons être fiers de la croix, depuis qu'elle a été portée par des épaules divines !

Eh bien, ces deux bonnes vieilles, que j'avais tant de plaisir à voir, ne tardèrent pas à quitter le Spielberg pour des raisons de famille; les petits enfants cessèrent aussi de venir sur la terrasse. Combien ces pertes m'affligèrent!

LXVII.

Le poids des fers que j'avais aux pieds, en m'empêchant de dormir, contribuait au dépérissement de ma santé. Schiller m'engageait à réclamer, et prétendait qu'il était du devoir du médecin de me les faire ôter.

Je résistai pendant quelque temps ; puis je cédai au conseil, et je dis au médecin que, pour recouvrer le bienfait du sommeil, je le priais de me faire ôter ma chaîne, au moins pendant quelques jours.

Le médecin répondit que ma fièvre n'était pas encore venue à ce point qu'il pût accéder à ma demande ; et que c'était pour moi une nécessité de m'accoutumer aux fers.

Cette réponse m'indigna. J'étais furieux de m'être exposé à un refus.

« Eh bien ! dis-je à Schiller, voilà ce qui m'est revenu d'avoir cédé à votre conseil obstiné. »

Je dis ces paroles, il faut en convenir, d'une manière trop sèche : ce brusque mais bon vieillard en fut offensé.

« Il vous déplaît, n'est-ce pas, de vous être exposé à un refus? Et à moi, monsieur, votre orgueil me déplaît ! »

Et il continua un long sermon : « Les orgueilleux mettent leur grandeur à ne pas s'exposer au refus, à ne pas recevoir des présents, à rougir de mille absurdités. *Alle eseleien!* faiblesses que cela ! vaine grandeur ! ignorance de la vraie dignité ! Car la véritable dignité consiste, en grande partie, à ne rougir que d'une mauvaise action. »

Il dit, sortit, et fit avec les clefs un bruit infernal.

Je demeurai abasourdi. « Et pourtant, me dis-je à moi même, cette brusque franchise me plaît. Elle vient du cœur, comme ses offres, comme ses conseils, comme sa pitié. Et puis, n'a-t-il pas raison ! Combien de faiblesses on décore du nom de dignité, qui ne sont, à vrai dire, que de l'orgueil ! »

A l'heure du dîner, Schiller laissa le condamné

Kunda entrer dans ma chambre, pour m'apporter les deux petits pots, ainsi que l'eau, et il demeura au seuil de la porte. Je l'appelai.

« Je n'ai pas le temps, monsieur, me dit-il d'une voix sèche. » Je me levai de table, j'allai à lui, et je lui dis : « Si vous voulez que mon dîner me fasse du bien, ne me faites pas cette mauvaise mine.

« — Et quelle mine faut-il vous faire? reprit-il en se déridant.

« — Celle d'un homme gai, d'un ami.

« — Eh bien, vive la joie ! Et si monsieur veut encore me voir danser, pour que son dîner lui fasse du bien, qu'il soit satisfait. »

Et il se mit à gambader, avec ses longues et maigres perches, d'une façon si étrange, que j'éclatai de rire. Je riais, et mon cœur était tout ému.

LXVIII.

Un soir, Oroboni et moi nous étions à la fenêtre, et chacun de nous se plaignait d'avoir faim. Nous élevâmes un peu la voix, et les sentinelles de se fâcher. Par malheur, le surintendant étant venu à passer au même instant, il se crut obligé de faire appeler Schiller, et de lui reprocher vivement de ne pas veiller assez au maintien du silence.

Schiller, tout ému de colère, vint me trouver pour se plaindre, et m'enjoignit de ne plus à l'avenir causer par ma fenêtre. Il voulait que je lui en fisse la promesse.

« Non, lui dis-je, je ne veux pas vous le promettre.

« — Oh ! *der Teufel ! der Teufel !* oser me dire, à

moi, je ne veux pas, à moi, qui viens de recevoir une réprimande à cause de monsieur !

« — Je suis fâché, brave Schiller, de la réprimande que vous avez reçue, j'en suis réellement fâché ; mais je ne veux pas promettre ce que je sens ne pouvoir tenir.

« — Et pourquoi ne pas le tenir ?

« — Parce que cela m'est impossible ; parce qu'une solitude continue est pour moi un tourment si cruel, que je ne pourrais m'empêcher de prononcer quelques paroles, d'engager mon voisin à répondre. Et si mon voisin gardait le silence, je parlerais aux barreaux de ma fenêtre, aux collines que j'ai devant moi, aux oiseaux qui volent.

» — *Der Teufel* ! et vous ne voulez pas me promettre ?

« — Non ! non ! non ! » m'écriai-je.

Il jeta à terre son bruyant monceau de clefs, et répéta : « *Der Teufel ! Der Teufel !* » puis il fondit en larmes en m'embrassant.

« Et quoi ! faut-il ne plus être homme pour ces *canailles de clefs* ! Monsieur est ce qu'il doit être, et j'approuve qu'il refuse de promettre ce qu'il ne pourrait tenir. Je ferais comme lui. »

Je ramassai les clefs, et les lui donnai.

Je lui dis : « Ces clefs ne sont pas si *canailles*, puisque d'un honnête caporal, comme vous êtes, elles n'ont pu faire un sbire cruel.

« — Et si je croyais que cela fût en leur pouvoir, reprit-il, je les porterais à mes supérieurs, et je leur dirais : Si on ne veut pas me donner d'autre pain que celui du bourreau, j'irai demander l'aumône. »

Il sortit de sa poche son mouchoir, s'essuya les

yeux, puis les leva au ciel, en tenant ses mains jointes comme pour prier. Je joignis les miennes, et je priai comme lui en silence. Il comprenait que je faisais des vœux pour lui, comme aussi je comprenais qu'il en faisait pour moi.

En s'en allant, il me dit à voix basse : « Quand vous parlerez avec le comte Oroboni, que ce soit le plus doucement que vous pourrez. Vous ferez par là deux bonnes choses : d'abord vous m'épargnerez les reproches du surintendant, et de plus vous ne donnerez pas à entendre..... je dois le dire..... certaines paroles qui, répétées à celui qui peut punir, augmentent toujours son irritation. »

Je l'assurai qu'il n'était jamais sorti de notre bouche aucune parole qui, rapportée à qui que ce fût, pût l'offenser.

Et en effet nous n'avions pas besoin qu'on nous avertît d'être prudents : deux prisonniers qui parviennent à lier entre eux une conversation savent très-bien inventer un jargon qui leur permet de se tout dire sans que personne puisse les comprendre.

LXIX.

Un matin, je revenais de la promenade : c'était le 9 du mois d'août. La porte de la prison d'Oroboni était ouverte, et Schiller, qui s'y trouvait, ne m'avait pas entendu venir. Les gardes qui m'accompagnaient veulent hâter le pas pour fermer cette porte. Je les préviens, je m'élance, et me voici dans les bras d'Oroboni.

Schiller, tout étourdi, répéta : *Der Teufel! der Teu-*

fel! puis leva la main en signe de menace. Mais ses yeux se remplirent de larmes, et il s'écria en pleurant : « Mon Dieu ! vous qui dans ce monde avez tant souffert, pardon pour moi, pardon pour ces malheureux jeunes gens, pour tous les infortunés ! »

Les deux gardes pleuraient également. La sentinelle du corridor, qui était accourue, pleurait aussi elle-même. Oroboni me disait : « Silvio ! Silvio ! ce jour est pour moi l'un des plus beaux de ma vie ! » Je ne sais ce que je lui dis; j'étais tout transporté de joie et d'attendrissement.

Lorsque Schiller nous conjura de nous séparer, et que nous fûmes obligés de lui obéir, Oroboni fondit en larmes, et me dit :

« Nous reverrons-nous jamais sur cette terre ? » .

Et jamais je ne l'ai revu ! Quelques mois après, sa chambre était vide, et Oroboni reposait dans le cimetière que j'avais devant moi, sous ma fenêtre !

A partir de ce moment d'entrevue, il nous semblait que notre amitié était devenue plus douce, plus intime qu'auparavant; il nous semblait que chacun de nous était plus nécessaire à l'autre.

C'était un beau jeune homme, à l'air noble, mais pâle, et d'une mauvaise santé. Ses yeux seuls étaient pleins de vie. La pitié que m'inspiraient sa maigreur et sa pâleur me le faisaient aimer davantage; et il recevait de moi la même impression. Tous les deux nous sentions combien il était probable que l'un ne tarderait pas à survivre à l'autre.

Au bout de quelques jours, il tomba malade. Je ne cessais de pleurer et de prier pour lui. Il eut plusieurs accès de fièvre, reprit un peu de force, et nous pûmes recommencer nos entretiens amis. Oh ! combien, re-

venant à entendre sa voix, je me sentis consolé !

« Ne t'abuse pas, mon ami, me disait-il; ce sera pour peu de temps. Aie assez de vertu pour te préparer à ma perte; aie assez de courage pour m'en donner. »

A cette époque on voulut blanchir les murs de notre prison, et nous fûmes enfermés dans les souterrains. Malheureusement, nous n'étions plus voisins l'un de l'autre. Schiller avait beau me dire qu'Oroboni se portait bien, je craignais qu'il ne me cachât la vérité, et que sa santé, déjà si affaiblie, ne le fût encore davantage par ces souterrains.

Si du moins, dans cette circonstance, j'avais eu le bonheur d'être placé à côté de mon cher Maroncelli ! Cependant, j'entendis sa voix : et malgré les cris de nos gardes nous chantâmes pour nous souhaiter le bonjour.

Nous eûmes aussi à cette époque la visite du *proto-médecin* de Brünn, soit qu'on l'eût envoyé par suite des rapports que le surintendant faisait à Vienne sur l'état de faiblesse auquel nous avait réduits le manque de nourriture, ou à cause d'un scorbut épidémique qui faisait alors beaucoup de ravages dans nos prisons.

Ne sachant pas d'une manière précise pourquoi il était venu, je crus que c'était pour une maladie nouvelle d'Oroboni. La crainte que j'avais de le perdre me causait une inquiétude inexprimable. J'éprouvai alors une grande mélancolie, et je désirai mourir. La pensée du suicide revenait souvent à mon esprit; je la combattais : mais j'étais comme un voyageur épuisé, qui, tout en se disant à part lui : Il faut aller jusqu'au bout, éprouve un besoin irrésistible de se coucher à terre pour se reposer.

On m'avait dit que tout récemment, dans un de ces cachots ténébreux, un vieillard de Bohême s'était suicidé, en se brisant la tête contre les murs. Je ne pouvais éloigner de ma pensée le désir de l'imiter. Peut-être que dans mon délire j'en serais venu jusque-là, si un vomissement de sang ne m'eût fait croire que ma mort approchait. Je rendis grâces à Dieu de vouloir bien ainsi me faire mourir, et de m'épargner un acte de désespoir condamné par ma raison.

Mais, au contraire, Dieu voulait me conserver. Ce vomissement de sang fut pour mes douleurs un soulagement. Je ne tardai pas à être reconduit dans la prison du haut; et, rendu au jour en même temps qu'au voisinage d'Oroboni, je me sentis encore attaché à la vie.

LXX.

Je lui racontai toute la tristesse que j'avais éprouvée loin de lui: et il me dit qu'il avait été aussi obligé de combattre la pensée du suicide.

« Profitons, me disait-il, du peu d'instants qui nous sont encore laissés, pour chercher tous les deux un appui dans la religion. Parlons de Dieu, excitons-nous à l'aimer; rappelons-nous qu'il est la justice, la sagesse, la bonté, la beauté, qu'il est ce que nous avons toujours regardé comme excellent. Crois-le bien, mon ami, je sens la mort qui s'approche. J'aurai pour toi une reconnaissance éternelle si tu fais que durant ces derniers jours je me sente aussi religieux que j'aurais dû l'être pendant toute ma vie ! »

Et nos conversations, à l'avenir, n'eurent plus d'au-

tre objet que la philosophie chrétienne et la comparaison que nous en faisions avec les pauvretés de l'école sensualiste. Tous les deux nous étions ravis de trouver tant d'accord entre le christianisme et la raison; tous les deux, venant à comparer les différentes communions évangéliques, nous étions obligés de reconnaître que la doctrine catholique était la seule qui pût résister à la critique, et aussi qu'au fond de la communion catholique se trouvaient un dogme et une morale de la plus grande pureté, non ces misérables sophismes que l'ignorance humaine avait enfantés.

« Et si, par un bonheur qui n'est guère à espérer, disait Oroboni, nous retournions dans le monde, serions-nous assez faibles pour ne pas confesser l'Évangile, pour céder à la crainte de paraître avoir rapporté de prison une âme dégénérée, et qui par faiblesse est devenue plus ferme dans sa croyance?

« — Mon cher Oroboni, lui disais-je, je connais ta réponse par ta demande, et la mienne est conforme à la tienne. Le comble de la lâcheté est d'être ému des jugements d'autrui, quand on est persuadé qu'ils sont mauvais. Je ne crois pas que ni toi ni moi nous ayons jamais cette lâcheté. »

Dans cette effusion de nos cœurs, je commis une faute. J'avais juré à Julien de ne jamais raconter à personne, en découvrant son vrai nom, les relations qui avaient existé entre nous. Je les confiai à Oroboni, en lui disant : « Dans le monde jamais rien de pareil ne serait sorti de ma bouche; mais nous sommes ici dans le tombeau, et alors même que tu en sortirais, je sais que je n'ai rien à craindre de toi. »

Cette âme honnête se taisait.

« Pourquoi, lui dis-je, ne me réponds-tu pas? »

Enfin, il se prit à me blâmer sérieusement d'avoir révélé un secret. Son reproche était juste. Aucune amitié, aussi intime, aussi vertueuse qu'elle soit, ne peut autoriser une pareille violation.

Mais puisque j'avais commis la faute, Oroboni en fit sortir un bien pour moi. Il avait connu Julien, et il savait plusieurs traits honorables de sa vie. Il me les raconta, et disait : « Cet homme s'est conduit si souvent en chrétien qu'il ne peut conserver jusqu'à la mort sa haine contre la religion. Espérons, espérons qu'il en sera ainsi ! Et toi, Silvio, sache lui pardonner ses accès de mauvaise humeur, et prie pour lui. »

Ses paroles m'étaient sacrées.

LXXI.

Les conversations dont je parle, avec Oroboni, avec Schiller ou d'autres prisonniers, n'occupaient cependant qu'une légère partie des vingt-quatre heures de ma journée, et même il n'était pas rare que je ne pusse avoir aucune conversation avec Oroboni.

Que faisais-je dans une si grande solitude?

Voici quelle était ma vie de chaque jour. Je me levais tous les matins avec le soleil, et, monté sur mon lit de planches, je m'accrochais aux barreaux de la fenêtre, et je faisais ma prière. Oroboni était déjà à la sienne, ou ne tardait pas d'y venir. Nous nous souhaitions le bonjour; et l'un et l'autre, en silence, continuait d'élever à Dieu sa pensée. Plus notre cachot était horrible, et plus aussi nous avions de plaisir à regarder au dehors. Ce ciel, cette campagne, ces

hommes qui travaillaient au loin dans la vallée, ces voix de jeunes filles, leurs rires et leurs chansons, nous égayaient, nous faisaient sentir encore avec plus de douceur la puissance de Celui qui est si magnifique dans ses bienfaits, et dont l'appui nous était si nécessaire.

Les gardes venaient ensuite faire leur visite du matin. Ils donnaient un coup d'œil à la chambre pour voir si tout était en ordre, et suivaient ma chaîne anneau par anneau, afin de s'assurer qu'aucun effort criminel, aucun accident ne l'avait brisée; ou plutôt, comme rien ne pouvait la briser, ils ne se livraient à pareille inspection que pour obéir en tout aux prescriptions de la discipline. Que si le médecin devait venir ce jour-là, Schiller me demandait si je voulais lui parler, et il en prenait note.

La visite de nos prisons terminée, Schiller revenait, et Kunda l'accompagnait. C'était lui qui était chargé de balayer notre chambre.

Un moment après, on nous apportait le déjeuner. Il consistait en un demi-pot d'un liquide rougeâtre, plus trois petits morceaux de pain; je mangeais le pain, et ne touchais pas au liquide.

Je me mettais ensuite au travail. Maroncelli avait apporté d'Italie beaucoup de livres, tous nos compagnons en avaient aussi apporté, les uns plus, les autres moins. Le tout composait une bonne bibliothèque et nous espérions encore pouvoir employer notre argent à l'augmenter. Il est vrai que l'empereur n'avait fait aucune réponse à la permission que nous lui avions demandée de lire nos livres, et aussi d'en acheter d'autres ; mais, en attendant, le gouverneur de Brünn nous autorisait provisoirement à garder auprès de

nous deux livres, et à les changer aussi souvent que nous le voulions. Vers les neuf heures arrivait le surintendant, et si le médecin avait été appelé, il l'accompagnait.

Il me restait encore pour le travail jusqu'à onze heures, c'était l'heure du dîner.

Toute visite était finie jusqu'au soir, et je recommençais à étudier. Schiller et Kunda montaient alors pour changer l'eau; et un moment après, pour la visite du soir, le surintendant, suivi de plusieurs gardes, venait inspecter ma chambre et mes fers.

Notre promenade avait lieu pendant la journée, avant ou après le dîner, selon que nos gardes le trouvaient convenable.

Après la visite du soir, Oroboni et moi nous commencions à causer, et c'était l'heure où nos entretiens se prolongeaient le plus. Il nous arrivait aussi d'en avoir le matin ou après dîner, mais le plus souvent ils ne duraient qu'un instant.

Parfois les sentinelles furent assez compatissantes pour nous dire : « Un peu plus bas, messieurs; autrement, nous aurions des reproches. »

Ou bien elles feignaient de ne pas s'apercevoir que nous parlions; mais, voyant apparaître le sergent, elles nous priaient de nous taire jusqu'à ce qu'il fût passé; et à peine était-il passé, qu'elles disaient : « *Signori patroni*, vous pouvez maintenant, mais aussi bas que possible. »

Quelques-uns de ces soldats furent même assez hardis pour causer avec nous, pour répondre à nos questions, et nous donner quelques nouvelles d'Italie.

Mais certaines demandes demeuraient sans réponse, et nous les priions de se taire. Il nous était permis de

douter si leurs discours étaient l'expression d'une âme élevée, ou bien un moyen détourné de scruter notre pensée. Je suis néanmoins disposé à croire que ces gens-là ne parlaient qu'avec sincérité.

LXXII.

Un soir nous avions des sentinelles très-indulgentes, et par cela même Oroboni et moi ne prenions pas la peine de baisser la voix. Maroncelli s'étant cramponné à la fenêtre de son souterrain, nous entendit, et distingua ma voix. Il ne put se contenir, et me souhaita le bonjour en chantant. Il me demanda comment je me portais, et m'exprima de la manière la plus vive son regret de n'avoir pu obtenir que nous fussions mis ensemble. C'était une faveur que j'avais aussi demandée; mais ni le surintendant du Spielberg ni le gouverneur de Brünn n'avaient le pouvoir de l'accorder. On avait transmis à l'empereur notre commune prière, et l'on n'avait encore reçu aucune réponse.

Outre le jour qu'il nous fut donné de nous saluer dans les souterrains, j'avais plusieurs fois, de l'étage supérieur, entendu ses cantilènes, mais sans comprendre ses paroles, et encore seulement un instant, car on ne lui permettait pas de continuer.

Cette fois-ci il éleva davantage la voix; nous ne fûmes pas si vite interrompus, et je compris tout. Je manque de mots pour dire l'émotion que j'éprouvai.

Je lui répondis, et nous prolongeâmes l'entretien environ un quart d'heure. Puis on changea les sentinelles de la terrasse; mais celles qui les avaient rem-

placées se trouvèrent moins compatissantes. Ayant voulu recommencer notre chant, elles s'emportèrent contre nous en reproches si furieux, que nous fûmes obligés de leur céder.

Je me représentais Maroncelli étendu dans un cachot encore plus horrible que le mien; je sentais toute la tristesse qui devait souvent l'y accabler, combien sa santé en serait altérée; et une douleur profonde m'étouffait.

Je pus enfin pleurer; mais je ne trouvai dans mes larmes aucun soulagement. Je fus saisi d'un grand mal de tête et d'une fièvre brûlante. Ne pouvant me tenir debout, je m'étendis sur ma paillasse. La crise augmenta : j'avais des spasmes, et je souffrais horriblement de la poitrine. Cette nuit je crus mourir.

Le lendemain la fièvre avait cessé. Je souffrais moins de la poitrine; mais il me semblait que j'avais du feu dans la tête, et je ne pouvais la remuer sans éprouver d'atroces douleurs.

Je fis part de mon état à Oroboni. Il était, lui aussi, plus malade que de coutume.

« Ami, me dit-il, le jour n'est pas loin qu'un de nous deux ne pourra plus venir à la fenêtre. Nous ne nous souhaitons pas le bonjour une fois qu'elle ne puisse être la dernière. Que chacun de nous se dispose, ou à mourir, ou à survivre à son ami. »

Sa voix était émue; je ne pus lui répondre. Nous restâmes un moment sans rien dire, et il reprit :

« Tu es heureux, toi; tu connais l'allemand. Tu pourras au moins te confesser. Quant à moi, j'ai demandé un prêtre qui sût l'italien; on m'a dit qu'il n'y en avait pas. Mais Dieu apprécie mon intention, et depuis le moment que je me suis confessé à Venise,

il me semble, en vérité, que ma conscience ne me reproche rien.

« — Moi, au contraire, lui dis-je, je me suis confessé à Venise l'âme encore toute remplie d'irritation, et j'aurais mieux fait de ne pas recevoir les sacrements. Mais si maintenant on m'envoie un prêtre, je t'assure que je me confesserai de cœur et ne refuserai aucun pardon. »

Il s'écria : « Que le ciel te bénisse ! tu me donnes là une grande consolation. Faisons nos efforts pour être à jamais réunis dans le bonheur, comme nous l'avons été dans ces jours d'adversité ! »

Le lendemain, je l'attendis à la fenêtre, et il n'y vint pas. Je sus par Schiller qu'il était gravement malade.

Huit ou dix jours après, il se trouvait mieux, et il revint me saluer. Je souffrais encore ; mais je pouvais me soutenir. Plusieurs mois s'écoulèrent, tant pour lui que pour moi, dans ces alternatives de bien et de mal.

LXXIII.

Je parvins à me traîner jusqu'au 11 du mois de juin 1829. Le matin je me levai, n'ayant qu'un léger mal de tête, mais avec une grande disposition à tomber en faiblesse. Mes jambes tremblaient, j'avais peine à respirer.

Oroboni aussi, depuis deux ou trois jours, était malade, et ne se levait pas.

On m'apporte le potage, j'en avale à peine une cuillerée, et je tombe évanoui. Un moment après, la

sentinelle du corridor regarda par hasard à travers le guichet de ma porte, et me voyant ainsi étendu à terre, le petit pot renversé à côté de moi, elle me crut mort, et appela Schiller.

Le surintendant vint ensuite; on s'empressa d'aller chercher le médecin; on me mit au lit. J'eus peine à revenir.

Le médecin déclara que j'étais en danger, et me fit enlever ma chaîne. Il m'ordonna je ne sais quel cordial, mais l'estomac ne pouvait rien garder. Mon mal de tête augmentait d'une manière effrayante.

On rendit compte sur-le-champ de mon état au gouverneur, qui aussitôt fit partir un courrier pour Vienne, afin de savoir comment je devais être traité. On lui répondit que je ne devais pas entrer à l'infirmerie, mais qu'on pouvait me donner les mêmes soins que je recevrais si j'y étais entré. De plus on autorisait le surintendant à me faire prendre du potage et du bouillon de sa cuisine pendant tout le temps que durerait la gravité de la maladie.

Cette dernière précaution me fut d'abord inutile. Aucune nourriture, aucun bouillon ne passait. Mon état s'aggrava durant une semaine, et je délirais jour et nuit.

On me donna pour infirmiers Kral et Kubitzky; tous les deux me servaient avec affection.

Aussitôt que je revenais un peu à la raison, Kral me répétait :

« Ayez confiance en Dieu, monsieur; Dieu seul est bon. »

Et moi je lui répondais : « Priez-le pour moi, non pour qu'il me guérisse, mais qu'il reçoive mon infortune et ma mort en expiation de mes péchés. »

Il m'engagea à demander les sacrements.

« Si je ne les ai pas demandés, lui dis-je, croyez bien que la faiblesse de ma tête en est seule la cause; mais ce sera pour moi une grande consolation de les recevoir. »

Kral rapporta mes paroles au surintendant, et on m'envoya l'aumônier des prisons.

Je me confessai, je communiai et je reçus l'extrême-onction. Je fus content de ce prêtre. Il s'appelait Sturm. Les réflexions qu'il me fit sur la justice du ciel, sur l'injustice des hommes, sur le devoir du pardon, sur la vanité de toutes les choses de ce monde, n'étaient rien moins que vulgaires : elles portaient l'empreinte d'un esprit élevé et cultivé, et d'une âme inspirée par l'amour de Dieu et du prochain.

LXXIV.

L'effort d'attention que je fis pour recevoir les sacrements paraissait avoir épuisé jusqu'à mon dernier souffle. Tout au contraire, il me fit du bien, en me plongeant dans une léthargie de plusieurs heures, qui me reposa.

Je me réveillai un peu soulagé, et, voyant Schiller et Kral à mes côtés, je leur pris la main et les remerciai de leurs soins affectueux.

Schiller me dit : « Mon œil est exercé à voir des malades ? je parierais que monsieur n'en mourra pas.

« — Et vous ne croyez pas me faire un mauvais pronostic !

« — Non, monsieur : les misères de la vie sont grandes, il est vrai; mais pour qui les supporte avec

courage et humilité, il est toujours bon de vivre. »

Puis il ajouta : « S'il est donné à monsieur de vivre, j'espère qu'il aura d'ici à quelques jours une grande consolation. Il a demandé, n'est-ce pas, à voir M. Maroncelli ?

« — Oui, mais je l'ai demandé tant de fois inutilement que je n'ose plus l'espérer.

« — Espérez, espérez, monsieur, et renouvelez votre demande. »

Je la renouvelai ce jour même.

Le surintendant me dit aussi que je devais espérer, et il ajouta qu'il était probable qu'on ne m'accorderait pas seulement de voir Maroncelli, mais qu'il me serait donné comme garde-malade, et ensuite comme compagnon inséparable.

Comme nous tous, prisonniers d'État, nous avions la santé plus ou moins ruinée, le gouverneur avait demandé à Vienne de nous mettre deux à deux, afin que l'un pût donner quelques soins à l'autre.

J'avais aussi demandé la faveur d'écrire un dernier adieu à ma famille.

Sur la fin de la seconde semaine, ma maladie eut une crise, et le danger se dissipa.

Je commençais à me lever, lorsqu'un matin la porte s'ouvre, et je vois entrer, d'un air joyeux, les surintendant, Schiller et le médecin. Le premier courut à moi, et me dit : « Nous sommes autorisés à vous donner pour compagnon Maroncelli, et vous pouvez écrire une lettre à vos parents. »

La joie m'ôta la respiration, et le pauvre surintendant, qui, entraîné par son bon cœur, avait manqué de prudence, me crut perdu.

Mais lorsque j'eus repris l'usage de mes sens, je me

rappelai ce qu'on venait de m'annoncer, et je suppliai qu'un si grand bonheur ne fût pas différé. Le médecin le permit, et Maroncelli fut conduit dans mes bras.

Oh! quel moment! chacun de nous s'écria : « Tu vis encore ! Oh ! ami ! oh ! mon frère ! quel beau jour nous était réservé ! que le ciel en soit béni ! »

Mais cet élan d'une joie excessive ne tarda pas à faire place à une immense pitié. Maroncelli, en me voyant aussi changé que j'étais, devait encore être moins frappé que moi : il savait que j'avais éprouvé une grande maladie. Quant à moi, j'avais beau savoir qu'il avait souffert, j'étais loin de m'attendre à le trouver si différent de lui-même. Il était à peine reconnaissable. Ces traits autrefois si beaux, si pleins de vie, avaient été flétris et dévorés par la douleur, par la faim, par le mauvais air d'un cachot ténébreux !

Toutefois, nous voir, nous entendre, n'avoir plus à nous quitter, était pour nous une consolation. Oh ! que de choses nous avions à nous confier, à nous rappeler, à nous redire encore ! Quelle douceur pour nous de pleurer ensemble ! quel accord dans nos idées ! Quelle satisfaction de penser de même en religion ! et, bien qu'ennemis l'un et l'autre de l'ignorance et de la barbarie, de ne haïr personne, de plaindre les ignorants et les barbares, et de prier pour eux.

LXXV.

On m'apporta une plume et du papier, pour écrire à mes parents.

Mais, comme cette permission n'avait été donnée qu'à un moribond qui voulait dire à sa famille le der-

nier adieu, je craignais que si l'objet de ma lettre venait à changer, elle ne fût pas envoyée. Aussi je me bornai à supplier de toute mon âme mon père et ma mère, mes frères et mes sœurs, d'accepter mon malheur avec résignation, les assurant que pour moi j'y étais résigné.

Toutefois, cette lettre fut envoyée, comme je l'ai su depuis, alors qu'après tant d'années j'ai revu le toit paternel. Elle a été la seule que mes parents chéris aient pu recevoir de moi *durant ma longue captivité*. Jamais je n'en reçus d'eux. Celles qu'ils m'écrivaient furent toujours retenues à Vienne. Mes compagnons d'infortune étaient comme moi privés de toute relation avec leur famille.

Plusieurs fois nous demandâmes la faveur d'avoir au moins une plume et du papier pour étudier, et aussi de pouvoir disposer de notre argent pour acheter des livres. Notre prière ne fut jamais écoutée.

Le gouverneur continuait seulement à nous donner la permission de lire nos livres.

Nous dûmes encore à sa bonté quelque amélioration dans notre nourriture; mais, hélas! elle ne fut pas durable. Il avait consenti qu'au lieu de recevoir notre dîner de la cuisine du traiteur des prisons, il nous fût apporté de celle du surintendant. On lui allouait pour cela une augmentation de traitement. Ces dispositions ne furent jamais officiellement reconnues, et tant qu'il nous fut permis d'en profiter, j'en éprouvai beaucoup de soulagement. La santé de Maroncelli en fut aussi fortifiée. Quant au malheureux Oroboni, il était trop tard.

D'abord, il avait eu pour compagnon l'avocat Sotéra, ensuite le prêtre Daniel Fortini.

Une fois réunis deux à deux dans toutes les prisons, la défense de parler aux fenêtres nous fut renouvelée, et cela avec menace d'être remis dans la solitude si on y contrevenait. Cela ne put nous empêcher de nous souhaiter quelquefois le bonjour, mais toute conversation un peu longue fut désormais impossible.

Le caractère de Maroncelli et le mien s'harmonisaient parfaitement. Le courage de l'un soutenait le courage de l'autre. L'un de nous avait-il l'âme attristée, ou frémissait-il de colère contre les rigueurs du sort, l'autre soudain l'égayait d'une plaisanterie, ou par des idées appropriées à notre condition. Toujours un doux sourire venait calmer nos douleurs.

Tant que nous eûmes des livres, bien que lus et relus de manière à les savoir par cœur, toutefois, ne cessant de les étudier, de les comparer, de les juger, de les corriger, ils n'en étaient pas moins pour notre esprit un aliment précieux. Nous passions une grande partie de la journée à lire ou à méditer en silence. et nous donnions à la causerie le temps du repas, celui de la promenade et toute la soirée.

Maroncelli dans son souterrain avait composé une infinité de vers de la plus grande beauté. Il me les récitait, et en faisait d'autres. J'en faisais également, et les lui récitais : et notre mémoire s'exerçait à les retenir. Nous acquîmes une faculté merveilleuse à composer ainsi de mémoire de longues productions; à les corriger, les retourner mille fois, et les amener au même degré de perfection que nous aurions pu atteindre par l'écriture. C'est ainsi que peu à peu Maroncelli composa et retint par cœur des milliers de

vers lyriques ou épiques. Je fis la tragédie de *Leoniera da Dertona* et différentes pièces de vers.

LXXVI.

Oroboni, après avoir souffert beaucoup l'hiver et le printemps, se trouva encore plus mal pendant l'été. Il vomit du sang, et tomba dans l'hydropisie.

Je laisse à penser quelle fut notre affliction de le savoir là mourant, si près de nous, et de ne pouvoir briser ce cruel mur qui nous empêchait de le voir et de lui offrir tous les services qu'on peut recevoir d'un ami !

Schiller nous donnait de ses nouvelles. Le malheureux jeune homme souffrit d'atroces douleurs ; mais son courage ne faiblit jamais. L'aumônier lui administra les sacrements, et par bonheur il savait le français.

Il mourut le jour même de sa naissance, le 13 juin 1823. Peu d'heures avant d'expirer, il parla de son vieux père, s'attendrit et pleura. Puis, reprenant, il dit : « Pourquoi pleurer le plus heureux des miens, puisqu'il est à la veille de me rejoindre au séjour de l'éternelle paix ! »

Ses dernières paroles furent : « Je pardonne de cœur à mes ennemis. »

D. Fortini, son ami d'enfance, homme tout amour, tout religion, fut celui qui lui ferma les yeux.

Pauvre Oroboni ! quel froid glacial nous courut dans les veines quand on nous dit qu'il n'était plus ! — Et nous entendîmes la voix et les pas de ceux qui vinrent chercher le cadavre ! — Et nous vîmes de la

fenêtre le char qui le portait au cimetière! Il était traîné par deux condamnés ordinaires; quatre gardiens l'accompagnaient. Nous suivîmes des yeux ce triste convoi jusqu'au cimetière. Il entra dans l'enceinte. Arrivé à un coin il s'arrêta : là était la fosse.

Un moment après, nous vîmes revenir le char, les condamnés et les gardiens. Parmi eux se trouvait Kubitzky. Il me dit (quelle attention délicate et peu commune dans un homme sans éducation!) : « J'ai remarqué avec soin la place où nous l'avons enterré, afin qu'un jour, si quelque parent ou ami pouvait reprendre ses os et les porter dans son pays, on sût au moins où ils reposent. »

Que de fois Oroboni m'avait dit, en regardant de la fenêtre le cimetière : « Il faut que je m'accoutume à l'idée d'aller pourrir là-bas; et pourtant cette idée me fait mal. Il me semble qu'enterré dans ce pays, on ne doit pas si bien y reposer que dans notre chère Italie. »

Puis il riait, et s'écriait : « Quel enfantillage! Quand on a usé un vêtement et qu'il faut le quitter, qu'importe où il soit jeté? »

D'autres fois il disait : « Je me prépare à la mort, mais je m'y serais plus volontiers résigné à une condition : revoir encore pour un instant la maison paternelle, embrasser les genoux de mon père, entendre une parole de bénédiction, et mourir! »

Il soupirait, et ajoutait : « Si ce calice ne peut être éloigné de moi, ô mon Dieu! que ta volonté soit faite! »

Et le dernier jour de sa vie, le matin, il dit encore en embrassant un crucifix que Kral lui présentait : « Et toi aussi, qui étais divin, tu as eu horreur

de la mort; et tu as dit : *Si possibile est, transeat a me calix iste!* Pardonne-moi si je le dis aussi, car je répète encore tes autres paroles : *Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut te!* »

LXXVII.

Après la mort d'Oroboni, je tombai encore malade. Je m'attendais à rejoindre mon ami; et j'en étais heureux. Cependant, aurais-je quitté sans regret Maroncelli?

Plus d'une fois, pendant qu'étendu sur sa paillasse, il lisait et composait des vers, ou que peut-être, ainsi que moi, feignant de se distraire par l'étude, il méditait sur nos malheurs, je le regardais avec tristesse, et me disais :

« Combien ta vie sera encore plus misérable alors que le souffle de la mort m'aura touché, que tu me verras emporter de cette chambre, que regardant le cimetière tu diras : Silvio aussi est là! » Et je pleurais sur ce pauvre être isolé, et je faisais des vœux pour qu'on lui donnât un compagnon, capable de l'apprécier comme je l'avais apprécié, — ou bien aussi que le Seigneur, en prolongeant mes tortures, me laissât le doux privilége de calmer celles de ce malheureux, en les partageant.

Je ne dis pas ici combien de fois je me sentis malade ou guéri; mais l'assistance que je trouvais dans Maroncelli fut toujours celle du frère le plus tendre.

Voyait-il que je n'étais pas disposé à parler, il se taisait; si, au contraire, il espérait me fournir par ses propos quelque soulagement, il savait toujours offrir

à mon esprit un sujet convenable à sa disposition, soit qu'il s'y conformât, ou que peu à peu il essayât de la changer. Je n'ai connu personne d'un cœur plus noble, et bien peu l'ont égalé. Un grand amour pour la justice, une grande tolérance, une grande foi en la vertu des hommes et aux secours de la Providence, un sentiment exquis du beau dans tous les arts, une imagination riche de poésie, les plus aimables qualités du cœur et de l'esprit se réunissaient pour me le faire aimer.

J'étais loin d'oublier Oroboni, et chaque jour je pleurais sa perte. Mais souvent mon cœur se plaisait à penser que, délivré de tous les maux, et dans le sein de la Divinité, il devait aussi compter au nombre de ses joies celle de me voir auprès d'un ami non moins affectueux que lui.

Une voix intérieure semblait me dire qu'Oroboni n'était plus en ce lieu d'expiation, et cependant je priais toujours pour lui. Souvent aussi dans mes rêves je me figurais le voir prier pour moi, et j'aimais à croire que ces rêves n'étaient pas le produit de mon imagination, mais une apparition véritable, que Dieu avait permise pour me consoler. Je ne pourrais sans être ridicule exprimer toute la vivacité de ces songes, comme aussi la douceur que réellement ils laissaient en moi des journées entières.

C'est ainsi que la religion et mon amitié pour Maroncelli vinrent de plus en plus me soutenir dans mes peines. Il n'y avait qu'une seule idée que je ne pouvais supporter, c'était que ce malheureux, d'une santé déjà si déplorable, et cependant moins ruinée que la mienne, ne me précédât dans la tombe. Chaque fois qu'il était malade, je tremblais; chaque

fois que je le voyais un peu mieux, j'étais heureux.

Cette crainte que j'avais de le perdre donnait à mon amitié pour lui une force toujours croissante ; et la crainte qu'il avait de me perdre produisait en lui le même effet.

Ah, oui ! c'est qu'il est encore doux d'espérer ou de craindre pour la seule personne qu'il nous reste à aimer ! Certes, notre condition était des plus misérables qu'on puisse trouver en ce monde : eh bien, l'estime et l'amitié que nous ressentions l'un pour l'autre voilait pour ainsi dire nos douleurs d'une ombre de félicité ; et vraiment nous le sentions.

LXXVIII.

J'aurais désiré que l'aumônier dont j'avais été si content lors de ma première maladie nous fût donné pour confesseur, et que, sans être gravement malades, nous pussions le voir de temps en temps. Or, au lieu de lui donner cet emploi, le gouverneur nous envoya un augustin, qu'on appelait le père Baptiste, et cela en attendant que la cour de Vienne confirmât cette nomination, ou en fît une autre.

Je craignais de perdre au change ; je me trompais. Le père Baptiste était un ange de charité. Ses manières étaient remplies de politesse, et même d'élégance ; il raisonnait avec profondeur sur les devoirs de l'homme.

Nous le priâmes de nous visiter souvent. Il venait tous les mois, et encore plus souvent s'il le pouvait. Il nous apportait aussi, avec la permission du gouverneur, quelques livres, et nous disait, de la part

de son abbé, que toute la bibliothèque du couvent était à notre disposition. Cette faveur eût été pour nous précieuse si elle avait duré. Toutefois, nous en profitâmes pendant quelques mois.

Après la confession, il demeurait longtemps à causer avec nous, et tous ses dicours révélaient une âme droite, remplie de dignité, d'amour pour la grandeur et la sainteté de l'homme. Nous eûmes le bonheur pendant une année environ de jouir de ses lumières et de son amitié, et il ne se démentit jamais. Jamais une parole qui pût faire soupçonner en lui l'intention d'employer son ministère au profit de la politique. Jamais, en quoi que ce soit, il ne manqua d'une attention délicate.

D'abord, j'en conviens, je me défiais de lui, je m'attendais toujours à lui voir appliquer la finesse de son esprit à des questions indiscrètes, déplacées. Une pareille défiance en un prisonnier d'État n'est que trop naturelle. Mais combien je me trouvai soulagé alors qu'elle se fut dissipée, alors que dans le ministre de Dieu je ne trouvai qu'amour de Dieu et du prochain.

Il avait une manière de consoler qui lui était naturelle et toujours efficace. Je m'accusais, par exemple, d'emportement contre les rigueurs de la prison. Alors il me faisait quelques réflexions morales sur le mérite de souffrir avec patience et de pardonner; puis, il se mettait à me représenter avec force la misère de certaines conditions différentes de la mienne. Ayant beaucoup vécu dans les villes et dans les campagnes, ayant connu des grands et des petits, et médité sur l'injustice des hommes, il excellait à décrire les passions et les mœurs des différentes classes de la so-

ciété. Il me faisait voir partout des forts et des faibles, des oppresseurs et des opprimés; partout la nécessité ou de haïr nos semblables, ou de les aimer, émus envers eux de pitié ou d'une généreuse indulgence. Les malheurs qu'il me racontait pour me rappeler combien la souffrance est universelle, et les avantages qu'il est possible d'en retirer, n'avaient rien de singulier : le plus souvent, au contraire, ils étaient fort ordinaires; mais ses paroles étaient si justes, ses raisonnements si puissants, qu'ils imprimaient en moi les conséquences que je devais en tirer.

Oui, chaque fois que j'avais entendu ces doux reproches et ces nobles conseils, je me sentais brûlant d'amour pour la vertu; je ne haïssais plus personne, j'aurais donné ma vie pour le moindre de mes semblables, et je bénissais Dieu de m'avoir fait homme.

Ah! malheureux celui qui méconnaît la grandeur de la confession! Malheureux qui pour se mettre au-dessus du vulgaire se croit obligé de la mépriser? Non, il n'est pas vrai que pour savoir déjà ce qui est bien il soit inutile de l'entendre répéter; qu'il suffise de s'en remettre à ses propres réflexions, à de bonnes lectures; non! la parole vivante a dans l'homme une puissance qu'on ne trouve ni dans ses lectures ni dans ses propres réflexions! L'âme en est plus émue; les impressions qu'elle en reçoit sont plus profondes. Il y a dans le frère qui vous parle une émotion, un à-propos, qu'on demanderait en vain à ses livres, à ses propres pensées.

LXXIX.

Au commencement de 1824, le surintendant, qui avait ses bureaux à l'une des extrémités de notre corridor, les fit transporter ailleurs, et les chambres qu'ils occupaient, ainsi que d'autres attenantes, furent changées en prison. Hélas ! par là nous comprîmes qu'on attendait d'Italie de nouveaux prisonniers d'État.

En effet, arrivèrent bientôt ceux qu'on avait condamnés dans un troisième procès, tous mes amis ou de ma connaissance ! Oh ! quand j'appris leurs noms, quelle fut ma tristesse ! Borsieri était un de mes plus anciens amis ! J'aimais Confalonieri depuis moins longtemps, mais cependant de tout cœur ! Si, passant au *cacere durissimo*, ou que par un autre tourment j'eusse pu acquitter leur peine et les délivrer, Dieu sait si je l'aurais fait ! Je ne dis pas seulement que j'aurais donné ma vie pour eux : eh, qu'est-ce que donner sa vie? souffrir est bien plus.

Combien alors j'aurais eu besoin des consolations du père Baptiste ! on ne lui permit plus de venir.

Il fut donné de nouveaux ordres pour le maintien de la plus sévère discipline. D'abord, cette terrasse qui nous servait de promenade fut entourée d'un mur, de manière à ce que personne au loin, même en se servant de télescope, ne pût nous voir; et par là aussi nous perdîmes la vue de ces belles collines qui nous entouraient, et de la ville qui se trouvait à nos pieds. Ce ne fut pas assez. Pour aller à cette terrasse il fallait, comme je l'ai dit, traverser une cour; et là

beaucoup de personnnes pouvaient nous voir. Pour nous dérober à tous les regards, on nous enleva ce lieu de promenade, et il nous en fut donné un autre, excessivement étroit, attenant au corridor, et situé en plein nord, comme nos chambres.

Il est impossible d'exprimer combien nous fûmes affligés de ce changement de promenade; et l'on ne sait pas toutes les consolations que nous avions trouvées dans ce lieu qu'on nous enlevait. D'abord la vue des petits enfants du surintendant, leurs doux embrassements, à cette même place où leur mère venait, malade, aux derniers jours de sa vie; puis quelques mots échangés avec le forgeron, qui avait aussi là son logement; les gais refrains du caporal, et les sons harmonieux qu'il tirait de sa guitare; et enfin, le dirai-je? un amour fort innocent, qui n'était ni le mien ni celui de mon ami, mais celui d'une bonne Hongroise, marchande de fruits. Elle s'était éprise de Maroncelli.

Déjà, avant qu'on l'eût mis avec moi, cette femme et lui se voyaient tous les jours, et il s'était formé entre eux quelque peu d'amitié. Mais il avait une âme si honnête, si réservée, si pure dans ses affections, qu'il ignorait complétement l'amour qu'il avait inspiré à cette pauvre femme. Je le lui fis remarquer. Il refusa de me croire; toutefois, dans le doute que je n'eusse raison, il se promit à lui-même de se montrer pour elle plus froid que de coutume. Mais, loin d'éteindre son amour, on eût dit que ce surcroît de réserve ne servait qu'à l'augmenter.

Comme elle avait une chambre dont la fenêtre n'était pour ainsi dire qu'à une coudée du niveau de la terrasse, elle sautait de notre côté pour étendre du

linge au soleil, ou sous tout autre prétexte, et là, s'arrêtant pour nous regarder, elle engageait, si elle pouvait, la conversation.

Quant à nos gardes, toujours fatigués de n'avoir que peu ou point dormi la nuit précédente, ils ne demandaient pas mieux que de se placer dans un coin où, sans être vus de leurs supérieurs, ils pouvaient s'étendre sur l'herbe et sommeiller. Quel n'était pas alors l'embarras de Maroncelli, en voyant aux démonstrations de cette malheureuse, combien son amour était violent! Combien aussi je me sentais embarrassé ! Mais ces différentes scènes, qui nous auraient toutes fait rire, si nous avions eu moins de respect pour cette femme, étaient pour nous sérieuses, je dirai même attendrissantes. Cette pauvre Hongroise avait une de ces physionomies qui portent l'empreinte irrécusable de la vertu et annoncent le besoin d'être estimé. Elle n'était point belle, et cependant elle avait un air si gracieux, que le moindre sourire, le plus léger mouvement de ses traits, un peu irréguliers, suffisait à leur prêter un nouveau charme.

Si mon intention eût été de parler d'amour, il me resterait beaucoup de choses à dire sur cette vertueuse et malheureuse femme, — qui maintenant n'existe plus. — Qu'il me suffise d'avoir indiqué un des rares événements de notre prison.

LXXX.

Des rigueurs toujours croissantes rendaient notre vie de plus en plus monotone. Quels furent pour

nous les événements de 1824, 1825, 1826, 1827 ? On nous interdit l'usage de nos livres, que le gouverneur nous avait laissé provisoirement. Alors notre prison devint pour nous une vraie tombe, ou même la tranquillité de la tombe nous fut refusée. Tous les mois, et sans avoir de jours fixes, le directeur de la police, accompagné d'un lieutenant et de gardes, venait faire une visite des plus rigoureuses. On nous dépouillait complétement, on examinait toutes les coutures de nos habits, pour voir si nous y avions caché une lettre ou tout autre objet. On secouait nos paillasses et l'on fouillait dedans. Je ne craignais aucune surprise, et pourtant cette visite hostile, imprévue, sans cesse répétée, avait pour moi je ne sais quoi d'irritant et qui chaque fois me donnait la fièvre.

J'avais trouvé les années précédentes bien malheureuses, et maintenant je n'y pensais qu'avec regret, comme à une époque chérie. Qu'étaient devenues ces heures où je m'oubliais à l'étude de la Bible et d'Homère ! A force de lire Homère dans le texte, cette légère connaissance que j'avais du grec s'était augmentée, et je m'étais passionné pour cette langue. Combien j'eus regret de n'en pouvoir continuer l'étude ! Et le Dante, Pétrarque, Shakspeare, Byron, Walter Scott, Schiller, Gœthe, etc., que d'amis me furent enlevés ! Parmi eux je comptais aussi quelques livres de philosophie chrétienne, comme Bourdaloue, Pascal, l'Imitation de Jésus-Christ, la Filotea, etc., tous livres qui, parcourus dans une pensée étroite et malveillante, heureuse de pouvoir en critiquer le manque de goût ou la faiblesse du raisonnement, sont repoussés et à jamais dédaignés; mais qui lus

sans prévention et avec indulgence enseignent une philosophie profonde, aliment substantiel pour le cœur et pour l'esprit.

Plus tard quelques-uns de ces livres de piété nous furent donnés en présent par l'empereur, mais avec défense d'en garder aucune autre qui pût servir à nos études littéraires.

Ce présent nous fut accordé en 1825, à la prière d'un confesseur dalmate qu'on nous avait envoyé de Vienne, le P. Stephano Paulowich, deux années après fait évêque de Cattaro. C'est à lui encore que nous fûmes redevables de la messe qui nous fut enfin accordée, et qu'on nous avait toujours refusée, sous le prétexte qu'on ne pouvait nous conduire à l'église, et nous tenir deux à deux, comme cela était ordonné.

Une si grande séparation étant reconnue impossible, nous allions à la messe divisés en trois groupes : un groupe sur la tribune de l'orgue, un autre sous la tribune, de manière à ne pas être aperçu; et le troisième dans un petit oratoire, d'où l'on voyait l'église au travers d'une grille.

Nous avions alors, Maroncelli et moi, pour compagnons, mais avec défense de s'entre-parler, six prisonniers, dont la condamnation était antérieure à la mienne. Deux d'entre eux, à Venise, avaient été mes voisins sous les Plombs. Les gardes nous conduisaient à la place qui nous était marquée, et après la messe chacun des groupes était ramené dans sa prison. C'était un capucin qui nous venait dire la messe. Ce brave homme finissait toujours la cérémonie par un Oremus, où il demandait à Dieu notre délivrance, et sa voix était émue. Lorsqu'il s'en al-

lait de l'autel, il jetait à chacun des trois groupes un coup d'œil, et baissait tristement la tête en priant.

LXXXI.

Pendant l'année 1825 Schiller fut regardé comme trop affaibli par les infirmités de la vieillesse, et on lui confia la garde d'autres condamnés, qui sans doute exigeaient une moins grand surveillance. Oh! combien nous regrettâmes de le voir s'éloigner de nous, et lui aussi eut regret de nous quitter.

Ce fut d'abord Kral qui lui succéda, et qui l'égalait en bonté. Mais lui aussi ne tarda pas à recevoir une autre destination, et fut remplacé par un homme point méchant, mais brusque, et tout à fait étranger à une démonstration bienveillante.

Ces changements me causèrent une affliction profonde. Schiller, Kral et Kubitzky, mais surtout les deux premiers, nous avaient assistés dans nos maladies comme l'aurait fait un père ou un frère. Incapables de manquer à leur devoir, ils savaient le remplir sans dureté de cœur; et s'il y avait dans leurs manières quelque peu de rudesse, presque toujours involontaire, elle était pleinement rachetée par les soins affectueux qu'ils nous donnaient. Souvent je leur fis des reproches; mais, oh! combien leur cœur me pardonnait! combien il s'efforçaient de nous persuader qu'ils n'étaient pas sans pitié pour nous! et comme ils étaient heureux de voir que nous en étions persuadés, et que nous les croyions gens de bien!

Lorsqu'il nous eut quitté, Schiller tomba plusieurs fois malade, et se rétablit. Nous demandions de ses nouvelles avec un intérêt tout filial. Lorsqu'il était convalescent, il venait quelquefois se promener sous nos fenêtres. Alors nous toussions pour le saluer ; il levait la tête, et, regardant avec un sourire voilé de tristesse, il disait aux sentinelles, de manière à ce que nous l'entendissions : « *Der sind meine sohne !* » (c'est là que sont mes enfants).

Pauvre vieillard ! quelle peine j'éprouvais à te voir traîner avec effort ton corps affaissé par le mal, et à ne pouvoir t'offrir mon bras pour t'appuyer !

Quelquefois il s'asseyait sur l'herbe et lisait, le plus souvent des livres qu'il m'avait prêtés. Et, afin de me les rappeler, il en disait le titre à la sentinelle, ou en récitait quelque fragment. La plupart de ces livres étaient des nouvelles de calendrier, ou autres romans sans aucun mérite littéraire, mais tous moraux.

Après avoir éprouvé plusieurs attaques d'apoplexie, il se fit porter à l'hôpital militaire. Il était alors dans un état désespéré, et ne tarda pas à y mourir. Il possédait une centaine de florins, fruit de ses longues épargnes. Il les avait tous prêtés à ses compagnons d'armes. Lorsqu'il se vit près de sa fin, il appela ses amis, et leur dit : « Je n'ai pas de parents ; que chacun de vous garde ce qu'il a entre les mains. Je vous demande seulement de prier pour moi. »

Parmi ces amis, il y en avait un dont la fille, âgée de dix-sept ans, était filleule de Schiller. Peu d'heures avant de mourir, le bon vieillard la fit appeler. Ne pouvant plus articuler une parole distincte, il ôta de son doigt un anneau d'argent, sa dernière richesse,

et le mit au doigt de la jeune fille. Puis il l'embrassa, et pleura en l'embrassant. La pauvre enfant sanglotait, et lui mouillant le visage de ses larmes, les essuyait avec son mouchoir. Enfin, il prit ses mains, et se les appuya sur les yeux. — Ils étaient fermés pour toujours !

LXXXII.

Les consolations humaines nous étaient enlevées l'une après l'autre, et les souffrances ne faisaient qu'augmenter. Je me résignais à la volonté de Dieu, mais en gémissant, et mon âme, au lieu de s'endurcir au mal, semblait au contraire chaque jour le sentir plus douloureux.

Une fois on me donna en cachette un numéro de la *Gazette d'Augsbourg*, et j'y lus une étrange nouvelle sur mon compte, à l'occasion de la prise d'habit d'une de mes sœurs.

On disait : « Mademoiselle Maria-Angiola Pellico, etc., « a pris aujourd'hui le voile dans le couvent de la Vi- « sitation. Elle est la sœur de Silvio Pellico, l'auteur « de la *Françoise de Rimini*, et qui vient de sortir « tout récemment de la forteresse du Spielberg, gra- « cié par Sa Majesté l'empereur. Ce trait de clémence, « digne d'un si grand prince, a été une fête pour « toute l'Italie, etc., etc. »

Et là on faisait mon éloge.

Je ne pouvais trouver de motifs à cette grâce supposée. Il n'était pas vraisemblable que le journaliste eût voulu en faire une plaisanterie; peut-être qu'elle était une ruse de la police autrichienne. Qui sait?

Mais les noms de Maria-Angiola étaient bien réellement ceux de ma sœur la plus jeune; il fallait donc que la *Gazette de Turin* les eût transmis à d'autres gazettes. Ainsi donc il était bien vrai que cette pauvre enfant s'était faite religieuse. Ah ! peut-être qu'elle n'a pris cette détermination que parce qu'elle n'a plus de parents ! Excellente fille ! elle n'a pas voulu que je fusse le seul à souffrir les douleurs de la prison : elle a voulu, elle aussi, se renfermer ? Que le Seigneur lui donne plus qu'à moi la vertu de la patience et de la résignation ! Combien de fois, dans sa cellule, cet ange pensera à moi ! Combien de sacrifices elle s'imposera pour obtenir de Dieu qu'il adoucisse les maux de son frère !

Attendri par ces pensées, elles me déchiraient le cœur. Mon malheur ne pouvait que trop avoir abrégé les jours de mon père ou de ma mère, peut-être de tous les deux ! Plus j'y pensais, et plus je trouvais impossible que sans avoir éprouvé cette perte ma bonne Mariette eût quitté le toit paternel. Cette idée me tourmentait à l'égal d'une certitude, et je finis par tomber dans une mélancolie douloureuse.

Maroncelli n'en était guère moins affligé que moi. Quelques jours après il se mit à composer un chant poétique sur la sœur du prisonnier. Il en résulta un admirable poëme, tout rempli de tristesse et de piété. Quand il l'eut fini, il me le récita. Oh ! combien je lui fus reconnaissant d'une attention si délicate ! Parmi les milliers de vers que jusqu'ici on a faits en l'honneur des religieuses, il est probable que ce sont les seuls qui ont été composés en prison pour le frère de la religieuse, par son compagnon de captivité. Quel concours d'idées saintes et attendrissantes !

C'est ainsi que l'amitié adoucissait mes douleurs. Ah ! depuis ce moment, chaque jour mon imagination errait dans les détours d'un couvent de religieuses ; et parmi ces vierges sacrées, il y en avait une que je considérais avec la plus tendre pitié ; et je priais le ciel ardemment d'embellir sa solitude, et de ne pas permettre que sa pensée se représentât ma prison d'une manière trop horrible !

LXXXIII.

Et que pour avoir reçu une fois à la dérobée cette gazette, le lecteur n'aille pas s'imaginer qu'il m'était possible d'avoir souvent des nouvelles du monde. Non : tous ceux qui m'entouraient, j'en conviens, étaient bons, mais tous étaient retenus par une crainte excessive. Si parfois ils se permirent quelque légère contravention, ce ne fut jamais qu'autant qu'il n'y avait aucune espèce de danger. Et il était difficile de ne pas en trouver au milieu de tant d'inquisitions ordinaires et extraordinaires.

Je ne parvins jamais à recevoir furtivement des nouvelles de mes chers absents, excepté le jour dont j'ai parlé, à l'occasion de ma sœur.

Or, la crainte où j'étais que mes parents n'eussent cessé de vivre ne tarda pas à être augmentée plutôt que diminuée par la manière dont le directeur de police vint un jour m'annoncer qu'on se portait bien dans ma famille.

« S. M. l'empereur, me dit-il, m'ordonne de vous donner de bonnes nouvelles de tous les parents que vous avez à Turin. »

Je tressaillis d'aise et de surprise à cette communication, la première qu'on m'eût faite, et je demandai de plus grands détails.

« J'ai laissé, lui dis-je, à Turin, un père et une mère, des frères et des sœurs. Sont-ils tous vivants? Oh! si vous avez une lettre de quelqu'un d'entre eux, je vous supplie de me la montrer!

« — Je ne puis rien vous montrer, monsieur. Cela doit vous suffire. C'est toujours une preuve de bonté de la part de l'empereur que de vous avoir fait dire ces consolantes paroles. Cela ne s'est fait encore pour personne.

« — Je conviens que c'est une preuve de bonté de la part de l'empereur; mais il doit sentir que des paroles aussi vagues ne peuvent m'être d'aucune consolation. Quels sont ceux de mes parents qui se portent bien? N'en ai-je perdu aucun ?

« — Monsieur, je suis fâché de ne pouvoir vous dire rien de plus que ce qui m'a été prescrit. »

Et il sortit.

On avait eu certainement l'intention de me rassurer par cette nouvelle : mais je me persuadai que l'empereur, tout en cédant aux instances de quelques-uns de mes parents et autorisant cette communication, avait aussi recommandé qu'on ne me présentât aucune lettre, afin de me laisser ignorer les parents que j'avais perdus.

Quelques mois après on renouvela cet avertissement; mais aucune lettre, aucun renseignement de plus.

On vit que cela ne me suffisait pas, et que même j'en étais plus affligé; on ne me donna plus aucune nouvelle de ma famille.

Alors, m'imaginant que mon père et ma mère étaient morts, peut-être aussi mes frères, et Joséphine, mon autre sœur bien-aimée; que Mariette, survivant seule à tous, ne tarderait pas à s'éteindre dans les angoisses de la solitude et dans les austérités de la pénitence, je me sentais de plus en plus détaché de la vie.

Quelquefois aussi, outre mes souffrances habituelles, tourmenté par de nouvelles douleurs, telles que des coliques atroces, avec des symptômes qui ressemblaient au choléra-morbus, j'espérai mourir. Oui, l'expression est juste, *j'espérai*.

Et cependant, ô contradiction de l'homme! donnant un coup d'œil à mon compagnon si languissant, je me sentais le cœur déchiré à la pensée de le laisser seul, et je désirais vivre encore!

LXXXIV.

Trois fois des personnages haut placés vinrent de Vienne pour inspecter nos prisons et s'assurer qu'on n'y faisait rien de contraire à la discipline. La première de ces visites fut celle du baron Von Münch. Ému de pitié en voyant le peu de jour qu'on nous avait laissé, il promit de rendre nos journées plus longues, au moyen d'une lanterne qu'il demanderait qu'on plaçât quelques heures de nuit à la porte extérieure de notre prison. Sa visite avait eu lieu en 1825. Une année après, sa bonne intention fut réalisée. Et c'est ainsi que, grâce à cette lumière sépulcrale, nous pûmes dès lors marcher, sans craindre de nous briser la tête contre les murs.

La deuxième visite fut celle du baron Von Vogel. Quand il me vit, j'étais dans un état déplorable. Aussi, apprenant que le médecin, tout en reconnaissant combien le café me serait nécessaire, le regardait comme un objet de luxe, et n'osait me l'ordonner, il dit un mot d'approbation en ma faveur, et le café me fut ordonné.

La troisième visite fut celle d'un autre personnage de la cour, âgé de cinquante à soixante ans, qui, par ses manières et ses discours, nous témoigna la plus noble compassion. Il ne pouvait rien pour nous; mais l'expression touchante de sa bonté était elle-même un bienfait, et nous lui en fûmes reconnaissants.

Oh ! combien le prisonnier est heureux de voir ses semblables ! La religion chrétienne, si riche d'humanité, n'a pas oublié de compter parmi les œuvres de miséricorde la *visite aux prisonniers*. C'est qu'en effet la présence des hommes qui savent compatir à votre infortune, alors même qu'ils ne peuvent lui apporter un soulagement réel, ne laisse pas que de lui être un adoucissement.

Il se peut qu'une solitude absolue contribue à la réforme de quelques hommes; mais je pense qu'en général elle le ferait bien davantage si on ne la poussait à l'extrême, si quelque société venait parfois l'interrompre. Il en est ainsi du moins pour moi. Si je ne vois plus mes semblables, je concentre mon affection sur un trop petit nombre d'entre eux, et je cesse d'aimer le reste; si, au contraire, il m'est permis d'en voir, je ne dirai pas beaucoup, mais un nombre suffisant, je me sens tout rempli d'amour pour le genre humain.

Mille fois je me suis trouvé un cœur si aimant pour quelques hommes, et si rempli de haine pour les autres, que j'en étais effrayé. Alors, j'allais à la fenêtre, oppressé du besoin de voir passer quelque visage nouveau; et j'étais heureux si la sentinelle ne se promenait pas trop près du mur, si elle s'en éloignait assez pour que je pusse la voir, si elle levait la tête en m'entendant tousser, si sa physionomie me paraissait honnête. Croyais-je lui voir exprimer un sentiment de pitié, j'en éprouvais une douce palpitation, comme si j'avais trouvé un ami intime dans ce soldat inconnu. S'il s'éloignait, j'attendais, avec l'anxiété d'un homme qui aime, le moment où il revenait, et s'il revenait en me regardant, je lui en étais reconnaissant comme d'une grande charité. Si, au contraire, il passait de telle sorte que je ne pusse le voir, j'en éprouvais le même dépit qu'un amant qui se croit dédaigné.

LXXXV.

Dans la prison contiguë, autrefois celle d'Oroboni, se trouvaient maintenant D. Marco Fortini et M. Antonio Villa. D'abord, aussi robuste qu'un Hercule, ce dernier souffrit beaucoup de la faim la première année, et quand on augmenta sa nourriture, il n'avait plus la force de la digérer. Il languit pendant longtemps, puis enfin, réduit presqu'à l'extrémité, il obtint qu'on lui donnât une prison plus éclairée. L'air fétide d'un étroit cachot lui était, sans aucun doute, aussi nuisible qu'à tous les autres, mais le remède qu'il avait imploré ne fut pas suffisant. Placé dans une grande

chambre, il y demeura étendu pendant quelques mois encore, puis, ayant vomi plusieurs fois du sang, il mourut.

Il fut assisté dans ses derniers moments par D. Fortini, son compagnon de captivité, et l'abbé Paulowich, parti en poste de Vienne aussitôt qu'il avait appris qu'il était à toute extrémité.

Sans être lié avec lui d'une manière aussi étroite qu'avec Oroboni, sa mort cependant m'affligea beaucoup : je savais combien il était aimé de son père, de sa mère et de sa femme ! Quant à lui, je devais plutôt l'envier que le plaindre; mais ces malheureux qui lui survivaient !...

Et puis il avait été mon voisin sous les Plombs. Tremerello m'avait apporté quelques-unes de ses poésies, et je lui en avais envoyé des miennes. Souvent il régnait dans ses vers une sensibilité profonde.

Après sa mort, je trouvai que je l'aimais plus que je ne l'avais cru pendant sa vie, surtout en apprenant des gardes tout ce qu'il avait souffert. Le malheureux, quoique rempli de piété, ne pouvait se résigner à mourir. Il éprouva au plus haut degré l'horreur de ce terrible passage, tout en ne cessant de bénir le Seigneur, et lui criant toujours en pleurant : — « Je ne sais, ô mon Dieu, conformer ma volonté à la tienne, et pourtant je voudrais l'y conformer; opère en moi ce miracle ! »

Il n'avait pas le courage d'Oroboni, mais il l'imita, en protestant qu'il pardonnait à tous ses ennemis.

Sur la fin de cette année, nous étions en 1826, nous entendîmes un soir, dans le corridor, un bruit mal comprimé de plusieurs hommes qui marchaient. Nos oreilles étaient devenues fort habiles à discer-

ner toute sorte de bruit. Une porte s'ouvre; nous comprenons qu'elle est celle de l'avocat Sollera ; une autre , celle de Fortini. Entre plusieurs voix qui parlaient bas, nous distinguons celle du directeur de police.

« Qu'est-ce donc? Une visite à une heure si avancée! Et pourquoi? »

Mais il ne tardèrent pas à sortir de nouveau dans le corridor. Nous entendîmes la voix amie du bon Fortini : « *Ah, maladroit! pardon, descendez, j'ai oublié un volume de mon bréviaire.*

Il courut bien vite pour reprendre ce volume, puis se réunit à la troupe. La porte de l'escalier s'ouvrit, et nous entendîmes leurs pas jusqu'à l'extrémité. Nous comprîmes que tous deux avaient le bonheur d'être remis en liberté; et, malgré nos regrets de ne pouvoir les suivre, nous nous en réjouîmes.

LXXXVI.

Est-ce que la délivrance de ces deux compagnons ne présageait rien pour nous? Comment se faisait-il qu'ils sortissent, eux, condamnés comme nous, l'un à vingt ans et l'autre à quinze, et que nous fussions étrangers à la même grâce, nous et beaucoup d'autres?

On avait donc jugé plus coupables ceux qu'on retenait? Ou peut-être qu'on avait l'intention de les tous délivrer, et deux à la fois? Peut-être tous les mois? Peut-être tous les deux ou trois mois?

Ainsi pendant quelque temps nous demeurâmes dans le doute. Et plus de trois mois s'écoulèrent sans

aucune délivrance. Sur la fin de 1827, nous pensâmes que le mois de décembre serait peut-être l'époque fixée pour l'anniversaire des grâces qu'on devait faire. Mais le mois de décembre passa, et rien n'arriva.

Nous continuâmes d'espérer jusqu'à l'été de 1828, où finissaient pour moi les sept années et demie de peine équivalant, d'après le mot de l'empereur, à quinze années, mais dans le cas où la peine compterait à partir de l'arrestation. Que si au contraire on ne voulait pas y comprendre le temps du procès (et cette supposition était la plus vraisemblable), mais la faire dater du moment de la condamnation, les sept ans et demi ne devaient alors finir qu'en 1829.

Toutes les époques où il était permis d'espérer notre délivrance passèrent, et aucune grâce ne fut accordée. Or, en ce temps-là, à partir de la sortie de Sollera et de Fortini, il était survenu une tumeur au genou gauche de mon pauvre Maroncelli. D'abord elle ne lui causait qu'une légère douleur, et l'obligeait seulement à boiter. Plus tard il ne pouvait qu'à grand'peine traîner ses fers, et il n'allait plus que rarement à la promenade. Un matin d'automne il voulut sortir avec moi pour respirer un peu d'air : il y avait déjà de la neige, et, dans un moment où je ne le soutenais pas, il fit un faux pas et tomba. Aussitôt, par un effet de la chute, la douleur devint aiguë. Nous le portâmes sur son lit, et il n'était plus en état de se soutenir. Quand le médecin l'eut visité, il se décida enfin à lui faire ôter ses fers. La tumeur grossit de jour en jour, et devint énorme, et toujours plus douloureuse. Tel était le martyre de ce pauvre Maroncelli, qu'il ne pouvait trouver de repos ni au lit ni hors du lit.

Quand il était obligé de se remuer, pour se lever ou se coucher, il me fallait prendre la jambe malade, aussi doucement que possible, et la placer insensiblement dans la position qu'il réclamait. Quelquefois le plus petit déplacement suffisait pour lui donner un quart d'heure de spasme.

Sangsues, cautères, pierre infernale, tout fut essayé par le médecin. Tout cela irritait sa douleur, et rien de plus. A la suite des brûlures faites par la pierre il se formait une suppuration. Cette tumeur n'était qu'une suite de plaies; mais elle était loin d'avoir diminué, et l'écoulement de ses plaies ne calmait nullement la douleur.

Maroncelli était mille fois plus malheureux que moi, et cependant, oh! combien je souffrais avec lui! J'étais heureux de le soigner, j'étais son ami! Mais le voir ainsi dépérir, au milieu de ces longs et atroces tourments, sans pouvoir le soulager! pressentir que ce genou ne guérirait jamais! que le malade devait plutôt s'attendre à la mort qu'à la santé! avoir sans cesse à l'admirer pour son courage et sa constance! oh! tout cela me déchirait d'une manière qu'on ne peut comprendre!

LXXXVII.

Dans cet état déplorable, il composait encore des vers, il chantait, il conversait; il n'oubliait rien de ce qui pouvait m'abuser, me cacher une partie de ses douleurs. Il ne pouvait plus digérer ni dormir, maigrissait d'une manière effrayante, tombait souvent en défaillance; et cependant parfois il se ranimait,

recueillait toute son énergie, et me donnait du courage.

Il est impossible d'exprimer ce qu'il souffrit pendant l'espace de neuf mois. Enfin il fut arrêté qu'il y aurait une consultation. Le premier médecin arriva, approuva tout ce que le médecin ordinaire avait essayé, et sans dire son opinion sur la maladie et sur ce qu'il y avait à faire, il sortit.

Un moment après arrive le surintendant, et il dit à Maroncelli : « Le premier médecin a refusé de s'expliquer ici en votre présence ; il ne vous croyait pas assez de force pour vous apprendre une dure nécessité. Je l'ai assuré que vous n'étiez pas sans courage.

« — Il me semble, dit Maroncelli, en avoir donné quelque preuve en souffrant sans crier de pareilles tortures. Il me proposerait donc... ?

« — Oui, monsieur, l'amputation. Et cependant, voyant en vous un corps si épuisé, il hésite à vous la conseiller. Faible comme vous êtes, vous sentez-vous la force de la supporter? Ne craignez-vous pas de vous exposer au danger... ?

« — De mourir? Eh ! ne mourrai-je pas aussi bientôt si je ne mets un terme aux progrès du mal ?

« — Ainsi donc nous allons faire à Vienne une relation exacte de tout ce qui vous concerne, et aussitôt la permission venue de faire l'amputation.....

« — Quoi ! il faut une permission ?

« — Oui, monsieur. »

Au bout de huit jours l'autorisation demandée arriva.

Le malade fut apporté dans une chambre plus grande, et il demanda que je le suivisse.

« Il est possible, dit-il, que je meure pendant l'o-

pération ; que ce soit du moins entre les bras de mon ami. »

Mon assistance lui fut accordée.

L'abbé Wirba (il avait succédé à Paulowich) vint pour administrer les sacrements à ce malheureux. Après avoir accompli ce devoir religieux, nous attendîmes les chirurgiens, et ils ne venaient pas. Maroncelli se mit encore à chanter un hymne.

Enfin les chirurgiens arrivèrent : ils étaient deux. L'un, chirurgien ordinaire de la maison, c'est-à-dire notre barbier, avait le droit d'opérer dans tous les cas qui se présentaient, et c'était un honneur qu'il ne voulait jamais céder à personne. L'autre était un jeune chirurgien, élève de l'école de Vienne, et qui jouissait déjà d'une grande réputation d'habileté. Envoyé par le gouverneur pour assister à l'opération et la diriger, il aurait désiré la faire lui-même ; mais il dut se contenter d'en surveiller l'exécution.

Le malade fut assis sur le bord du lit, les jambes en bas, et moi le tenant dans mes bras. Au-dessus du genou, où la cuisse commençait à devenir saine, on forma une ligature, pour marquer la place où devait passer l'instrument. Le vieux chirurgien fit une entaille circulaire de la profondeur du doigt ; puis il releva la peau ainsi découpée, et continua d'opérer sur les muscles découverts. Le sang sortait des veines à torrent, mais on eut hâte de les lier avec un fil de soie, puis enfin on scia l'os.

Maroncelli ne poussa pas un seul cri. Quand il vit qu'on emportait hors de la chambre sa jambe coupée, il lui jeta un regard de compassion, puis, se retournant du côté du chirurgien qui l'avait opéré, il lui dit :

« Vous venez de me délivrer d'un ennemi, et je n'ai rien pour vous récompenser. »

Il y avait sur la fenêtre un verre où se trouvait une rose.

Il me dit : « Apporte-moi, je t'en prie, cette rose. »

Je la lui portai. Il l'offrit aux vieux chirurgien, en lui disant : « Je n'ai rien de plus à vous offrir en témoignage de ma reconnaissance. »

Cel ui-ci prit la rose.... et pleura.

LXXXVIII.

Les chirurgiens avaient pensé que l'infirmerie du Spielberg était pourvue de tout ce qui était nécessaire, moins les fers qu'ils avaient apportés. Mais l'amputation une fois terminée ils s'aperçurent qu'ils manquaient de beaucoup de choses indispensables, comme toiles gommées, glace, bandelettes, etc.

Il fallut que le pauvre mutilé attendît pendant deux heures qu'on eût apporté tout cela de la ville. Enfin il put s'étendre sur son lit, et la glace fut répandue sur la cuisse.

Le lendemain on la nettoya du sang caillé qui l'entourait; elle fut lavée, la peau retirée en bas, et on la mit sur l'appareil.

Pendant plusieurs jours on ne donna au malade que du bouillon, par demi-tasse, avec un jaune d'œuf battu. Et lorsque le danger de la fièvre inflammatoire fut passé, on commença graduellement à le fortifier par des aliments plus nourrissants. L'empereur avait ordonné que sa nourriture fût prise à la cuisine du surintendant; jusqu'à ce qu'il fût rétabli.

La guérison s'opéra en quarante jours. Alors nous fûmes reconduits dans notre prison ; nous la trouvâmes agrandie. On avait enlevé un des murs, et notre cachot se trouvait réuni à celui qu'Oroboni et Villa avaient autrefois occupé.

Je plaçai mon lit à l'endroit même où avait été celui d'Oroboni, où il était mort. Il m'était doux d'occuper la même place ; il me semblait que cela me rapprochait de lui. Je le voyais souvent en rêve ; il me semblait que son esprit venait réellement me visiter, et que mon âme en recevait une céleste consolation.

Le spectacle de tous les tourments soufferts par Maroncelli, soit pendant qu'on lui coupait la jambe, soit après cette opération, avait rendu mon âme plus forte. Mais Dieu, qui pendant la maladie de mon ami m'avait donné la santé, parce que mes soins lui étaient nécessaires, me l'enleva aussitôt qu'il put se soutenir sur ses béquilles.

J'eus plusieurs tumeurs glanduleuses, qui me firent beaucoup souffrir. Elles passèrent, et j'éprouvai ensuite mes anciennes douleurs de poitrine, mais plus suffocantes que jamais, et de plus des vertiges et des coliques spasmodiques.

Je me disais : Mon tour est venu. Serai-je moins patient que mon compagnon ? »

Et dès lors je m'efforçai, autant que possible, d'imiter sa vertu.

Il ne faut pas douter que chaque condition humaine n'ait ses devoirs. Ceux du malade sont la patience, le courage, l'effort incessant de ne pas être désagréable à ceux qui l'entourent.

Maroncelli, appuyé sur ses béquilles, n'avait plus

la même agilité qu'autrefois, et il la regrettait, craignant de ne pouvoir aussi bien la servir, et de plus que, pour lui éviter quelques mouvements pénibles, je ne me fisse un scrupule de le prier de m'assister, toutes les fois que j'en aurais besoin.

Et cela en effet arrivait quelquefois; mais je faisais en sorte qu'il ne s'en aperçût pas.

Bien qu'il eût repris ses forces, il n'était pas sans douleurs. Ainsi que toutes les personnes qui ont subi l'amputation, il éprouvait une sensation douloureuse dans les nerfs, comme si la jambe coupée était encore sensible. Il souffrait au pied, à la jambe, au genou qu'il n'avait plus. Ajoutez que l'os avait été mal scié, qu'il traversait les chairs nouvelles, et faisait des blessures fréquentes. Ce ne fut à peu près qu'au bout d'une année que le tronc se durcit, et que toutes les plaies furent cicatrisées.

LXXXIX.

Mais de nouvelles douleurs étaient réservées à ce malheureux, et sans un moment de relâche. Ce fut d'abord une *artritide**, qui commença par les jointures des mains, et pendant plusieurs mois le fit souffrir par tout le corps; puis le scorbut. Ce dernier ne tarda pas à le couvrir tout entier de taches livides, et, on peut le dire, effrayantes.

Je cherchais à me consoler, en me disant à part moi : « Puisqu'il nous faut mourir dans cette prison, il est heureux que l'un de nous ait le scorbut; c'est

* Douleurs articulaires.

un mal contagieux qui nous fera descendre à la tombe, sinon en même temps, du moins à peu d'intervalle l'un de l'autre. »

Nous nous préparions mutuellement à la mort, et nous étions tranquilles. Neuf années de prison et de grandes souffrances avaient fini par nous accoutumer à la pensée d'une entière destruction pour deux corps aussi délabrés et avides de repos. Et nos âmes se confiaient à la bonté de Dieu, et nous espérions qu'elles ne tarderaient pas à se réunir dans ce lieu où s'éteignent toutes les colères humaines, et où encore nous demandions qu'un jour, apaisés, vinssent nous rejoindre ceux qui maintenant ne pouvaient nous aimer.

Le scorbut, les années précédentes, avait fait beaucoup de ravages dans ces prisons. Aussitôt que le gouverneur apprit que Maroncelli était atteint de ce terrible mal, craignant une épidémie scorbutique, il consentit à la demande du médecin : celui-ci déclarait que le meilleur remède pour Maroncelli était le grand air, et il conseillait de le tenir enfermé le moins longtemps possible.

Comme son compagnon de chambre, et atteint moi-même d'une *discrasie* *, je profitai du même avantage.

Nous restions dehors aussi longtemps qu'il n'y avait personne à la promenade, c'est-à-dire une demi-heure avant le jour, pendant deux heures ensuite durant le repas, si cela nous plaisait; puis enfin le soir, pendant trois heures, jusqu'au coucher du soleil. Et cela pour les jours ordinaires. Quant aux jours de

* Dissolution des humeurs.

fête, les autres condamnés n'étant pas à la promenade, nous restions dehors pendant toute la journée, moins le repas.

Il nous fut adjoint un autre malheureux, d'une santé tout à fait ruinée, et âgé environ de soixante-dix ans. On avait pensé également que le grand air pourrait lui faire du bien. C'était M. Constantino Munari, aimable vieillard, rempli de goût pour ses études littéraires et philosophiques, et dont la société nous fut très-agréable.

En faisant compter ma peine à partir de ma condamnation, et non de mon arrestation, les sept années et demie finissaient au premier jour de juillet 1829 si l'on prenait pour date le jour où l'empereur avait signé la sentence, au 22 août si on prenait celui de la publication.

Ce terme passa encore, et toute espérance s'éteignit.

Jusqu'ici Maroncelli, Munari et moi, nous nous promettions de revoir encore le monde, notre Italie et nos parents, et cela donnait lieu entre nous à des pensées toutes remplies de regret, d'amour, de piété.

Août et septembre une fois passés, et encore toute cette année, nous nous accoutumâmes à ne plus rien désirer sur cette terre, que la continuation inaltérable de notre mutuelle amitié et l'assistance de Dieu, pour consommer dignement le reste de notre long sacrifice.

Ah ! l'amitié et la religion sont deux biens inappréciables. Ils savent prêter un charme même aux jours du prisonnier qui ne s'attend plus à voir venir celui de la délivrance. Dieu est réellement avec les malheureux ; — avec les malheureux qui aiment !

XC.

Après la mort de Villa, nous eûmes pour confesseur, en place de l'abbé Paulowich, qu'on avait fait évêque, l'abbé Wirba, de Moravie, professeur de Nouveau Testament à Brünn, élève distingué de l'*Institut supérieur* de Vienne.

Cet institut est une congrégation fondée par le célèbre Frint, alors curé de la cour. Les membres de cette congrégation sont des prêtres, qui, tous déjà lauréats en théologie, viennent, soumis à une discipline sévère, poursuivre ici leurs études, afin d'en sortir pourvus de tout le savoir qu'il est possible d'acquérir. Le fondateur n'a eu qu'une pensée louable, celle de répandre constamment sur le clergé d'Allemagne une science réelle et profonde. Et une pareille intention a été le plus souvent remplie.

Wirba, demeurant à Brünn, pouvait nous donner une plus grande partie de son temps que Paulowich. Il devint pour nous ce qu'avait été le père Baptiste, avec cette différence qu'il lui était défendu de nous prêter aucune espèce de livre. Nous avions souvent ensemble de longues conversations, et ma foi religieuse en retirait un grand avantage, ou du moins il me semblait qu'il en était ainsi, et cela était pour moi une grande consolation.

L'année 1829 il tomba malade; puis, ayant à remplir une autre fonction, il lui fut impossible de nous continuer ses visites. Nous en fûmes réellement affligés; mais nous eûmes le bonheur de trouver dans

l'abbé Ziak, vicaire, qui lui succéda, un homme rempli de science et de nobles qualités.

Parmi les différents prêtres *allemands* qui nous furent accordés, aucun ne se trouva mauvais, aucun ne se montra disposé à servir d'instrument à la politique (et cela est bientôt vu). Aucun, au contraire, qui ne se montrât richement pourvu de science, d'une foi catholique vive et sincère, d'une philosophie profonde. Oh! combien de tels ministres de l'Église sont respectables!

Le peu que j'en ai connus m'a donné la plus haute idée du clergé allemand.

Outre que l'abbé Ziak demeurait à causer longtemps avec nous, il m'instruisait aussi d'exemple à souffrir patiemment mes douleurs. Tourmenté de fluxions continuelles aux dents, à la gorge, aux oreilles, il était néanmoins toujours souriant.

Cependant le grand air fit peu à peu disparaître les taches scorbutiques de Maroncelli; et Munari ainsi que moi nous en éprouvâmes quelque soulagement.

XCI.

Le 1^er^ août 1830 arriva. Il y avait dix ans que j'étais privé de ma liberté; huit années et demie que je subissais le *carcere duro*.

C'était un dimanche. Nous allâmes, comme aux autres fêtes, dans l'enceinte accoutumée. Nous regardâmes encore par-dessus le petit mur la vallée qui se trouvait au-dessous, et le cimetière où étaient enterrés Oroboni et Villa; nous parlâmes encore du repos qu'un jour notre corps devait y trouver. Nous nous assîmes comme de coutume sur le banc, en at-

tendant que les pauvres condamnés vinssent pour la messe qu'on leur disait avant la nôtre. On les conduisait également dans le petit oratoire, où nous allions pour la messe suivante. Il était contigu au lieu de la promenade.

Il est d'usage dans toute l'Allemagne que pendant la messe le peuple chante des hymnes en langue vulgaire. Or, comme l'empire d'Autriche est un pays mêlé d'Allemands et de Slaves, et que dans les prisons du Spielberg la majeure partie des condamnés ordinaires appartient à l'un ou à l'autre de ces peuples, on y chante les hymnes, une fête en allemand et l'autre en slave. C'est ainsi que pour les deux sermons, qui ont lieu à chaque fête, on alterne les deux langues. C'était pour nous un grand plaisir d'entendre ces chants et l'orgue qui les accompagnait.

Parmi les femmes il y en avait dont la voix allait au cœur. Infortunées! quelques-unes étaient fort jeunes. Un amour, ou un accès de jalousie, un mauvais exemple, les avait entraînées au crime! — J'entends encore retentir au fond de mon âme leur chant si religieux du *Sanctus*. — *Heilig! heilig! heilig!* Je verse encore une larme en l'écoutant.

A dix heures les femmes se retirèrent, et nous allâmes à la messe. Je vois encore ceux de mes compagnons d'infortune qui entendaient la messe sur la tribune de l'orgue, et dont une seule grille nous séparait; tous pâles, maigres, tous ayant peine à traîner leurs fers!

Après la messe nous retournâmes dans nos cachots. Un quart d'heure après on nous apporta le dîner. Nous mettions le couvert, c'est-à-dire une assiette sur la petite table; nous prenions nos cuillers de

bois, lorsque le sous-intendant, M. Wegrath, entre dans la prison, et nous dit :

« Messieurs, j'ai regret d'interrompre votre dîner, mais ayez la complaisance de me suivre. M. le directeur de la police est là. »

Comme d'ordinaire il ne venait que pour des motifs fâcheux, tels que recherches, inquisitions, nous suivîmes de fort mauvaise grâce notre bon sous-intendant jusqu'à la salle d'audience.

Là, nous trouvâmes le directeur de la police et le sous-intendant; et le premier nous fit un salut plus honnête que de coutume.

Il prit un papier à la main, et dit en paroles entrecoupées, craignant peut-être de nous causer une trop grande surprise s'il s'exprimait plus nettement.

» Messieurs,... j'ai le plaisir,... j'ai l'honneur... de vous annoncer... que S. M. l'empereur a fait encore... une grâce... »

Et il hésitait à nous dire quelle était cette grâce. D'abord nous pensâmes que c'était quelque allégement à nos peines, comme d'être exempts de l'ennui du travail, d'avoir quelques livres de plus, quelques aliments moins dégoûtants.

« Vous ne comprenez donc pas?

« — Non, monsieur; ayez la complaisance de nous expliquer ce qu'est cette grâce.

« — La liberté pour vous deux, et pour un troisième prisonnier, que vous pourrez bientôt embrasser.»

Il semblerait qu'à ces mots nous aurions dû éclater en transports de joie. Notre pensée se reporta bien vite sur nos parents, dont nous n'avions reçu aucune nouvelle depuis si longtemps, et la crainte où nous

étions de ne plus les revoir ici-bas nous glaça à un tel point, qu'elle étouffa le bonheur qu'aurait dû nous causer l'annonce de notre liberté.

« Vous demeurez muets, nous dit le directeur de la police; je m'attendais à vous voir transportés. »

Je lui répondis : « Témoignez, je vous prie, notre reconnaissance à l'empereur; mais si on refuse de nous donner des nouvelles de notre famille, il nous est impossible de ne pas craindre d'avoir perdu des personnes si chères. Cette incertitude nous accable, même en ce moment, qui devrait être celui de la plus grande joie. »

Alors il donna à Maroncelli une lettre de son frère, qui le rassura. Pour moi, il me dit qu'il n'avait rien à me remettre de la part de ma famille; et cela me fit craindre encore davantage que quelque malheur n'y fût survenu.

Puis il ajouta : « Retournez dans votre chambre, et le troisième prisonnier à qui on a fait grâce ne tardera pas à vous y rejoindre. »

Nous nous retirâmes, et nous attendîmes avec auxiété ce troisième prisonnier. Nous aurions désiré les voir tous arriver; et cependant il ne pouvait y en avoir qu'un seul. « Si ce pouvait être le vieux Munari! ou celui-ci, ou celui-là! » Il n'y en avait aucun pour qui nous ne fissions des vœux.

Enfin la porte s'ouvre, et nous voyons que notre compagnon est M. Andréa Tonelli, de Brescia.

Nous nous embrassons. Nous ne pouvions plus dîner.

Nous demeurâmes jusqu'au soir à causer, à plaindre ceux qui restaient. La nuit arrivée, le directeur de la police revint pour nous tirer de ce séjour de douleur. Notre cœur saignait en passant devant la prison

de tant d'amis, et sans qu'il fût possible de les emmener avec nous. Qui sait combien de temps encore ils demeureront à languir! qui sait combien d'entre eux doivent être donnés lentement en proie à la mort!

On mit à chacun de nous un manteau de soldat sur les épaules et un berret sur la tête, et puis, conservant nos habits de galériens, mais déchaînés, nous descendîmes la funeste colline, et arrivés à la ville nous fûmes conduits dans les prisons de la police.

Il faisait un clair de lune magnifique. Les rues, les maisons, les personnes que nous rencontrions, tout me paraissait si beau, si extraordinaire, après avoir été tant d'années privé d'un pareil spectacle!

XCII.

Nous attendîmes dans les prisons de la police un commissaire impérial qui devait venir de Vienne pour nous accompagner jusqu'à la frontière. Pendant ce temps-là, comme nos malles avaient été vendues, nous fîmes provision de linge et de vêtements, et nous déposâmes la livrée du prisonnier.

Au bout de cinq jours le commissaire arriva. Le directeur de la police nous remit entre ses mains, et lui confia en même temps l'argent que nous avions apporté au Spielberg et celui qu'avait produit la vente de nos malles et de nos livres, argent qui plus tard nous fut remis à notre arrivée à la frontière.

L'empereur pourvut aux frais de notre voyage, et sans aucune parcimonie.

Le commissaire était M. Von Noé, gentilhomme employé dans les bureaux du ministère de la police.

On ne pouvait nous donner personne d'une politesse plus accomplie. Il se montra toujours envers nous rempli d'égards.

Quant à moi, je partis de Brünn, pouvant à peine respirer, et le mouvement de la voiture augmenta tellement le mal, que le soir je haletais d'une manière effrayante et craignais à chaque instant d'être étouffé. J'eus de plus toute la nuit une fièvre brûlante, et le matin le commissaire paraissait douter que je pusse continuer le voyage jusqu'à Vienne. Je l'assurai que j'en étais capable; nous partîmes. La violence du mal était extrême; je ne pouvais ni manger, ni boire, ni parler.

J'arrivai à Vienne à demi mort. On nous donna un bon logement à la direction générale de la police; on me mit au lit, et l'on fit appeler un médecin. Il m'ordonna une saignée, et j'en éprouvai du soulagement. Pendant huit jours je fis pour tout remède une diète absolue, je pris beaucoup de digitale, et je me rétablis. Le médecin était M. Singer; il me soigna comme aurait fait un ami.

J'étais impatient de repartir, et d'autant plus que nous avions appris la nouvelle des trois journées de Paris.

L'empereur avait signé l'édit de notre délivrance le jour même où éclatait cette révolution. Certes, il ne pouvait maintenant le révoquer; mais il était permis de supposer qu'au milieu de ces circonstances difficiles pour toute l'Europe on eût aussi à craindre en Italie des mouvements populaires, et que l'Autriche ne crût pas devoir en ce moment nous laisser retourner dans notre patrie. Nous étions bien sûrs de ne pas être renvoyés au Spielberg; mais nous tremblions

que quelqu'un ne suggérât à l'empereur l'idée de nous déporter dans une ville de l'Empire, loin de notre pays.

je m'efforçai de paraître beaucoup mieux que je n'étais, et je priai qu'on nous fît partir. J'aurais désiré beaucoup me présenter à son excellence M. le comte de Pralormo, envoyé de la cour de Turin à la cour d'Autriche. Je savais toute l'insistance que son âme généreuse avait mise à réclamer ma liberté. Mais les ordres qu'on avait donnés pour m'empêcher de voir qui que ce fût n'admettaient aucune exception.

A peine je fus convalescent, qu'on eut l'attention de nous envoyer, pour quelques jours, une voiture, afin de nous faire connaître un peu la ville de Vienne. Le commissaire était obligé de nous accompagner, et ne devait nous laisser parler à personne. Nous vîmes la belle église de Saint-Étienne, les délicieuses promenades de la ville, tout près de Vienne, la villa de Lichtenstein, et enfin la villa impériale de Schönbrunn.

Pendant que nous étions dans les magnifiques avenues de Schönbrunn, l'empereur vint à passer, et le commissaire nous fit mettre à l'écart, dans la crainte qu'à la vue de nos corps exténués sa majesté ne fût attristée.

XCIII.

Nous partîmes enfin de Vienne, et je pus me traîner jusqu'à Bruck. Là, mon asthme reprit toute sa violence. On fit appeler un médecin. Ce fut M. Jüdman, homme de beaucoup de mérite. Il m'ordonna une sai-

gnée, me fit rester au lit et continuer la digitale. Deux jours après, je demandai avec instance qu'on nous laissât poursuivre notre route.

Nous traversâmes l'Autriche et la Styrie, et nous entrâmes dans la Carinthie, sans qu'il nous fût arrivé rien de remarquable; mais parvenus à un village appelé Feldkircken, à peu de distance de Klagenfurt, survient un contre-ordre, et nous sommes obligés de rester là jusqu'à nouvelle permission.

Je laisse à penser combien cet événement nous fut pénible, à moi surtout, qui avais le regret de causer à mes deux compagnons un si cruel retard. S'ils ne pouvaient revoir leur patrie, ma fatale maladie en était la cause.

Nous demeurâmes cinq jours à Feldkircken, et le commissaire ne négligea rien de ce qui pouvait nous y donner quelque agrément. Il y avait un petit théâtre; il nous y mena. Une autre fois, nous eûmes le plaisir d'assister à une chasse. Notre hôte et plusieurs jeunes gens du pays, ainsi que le propriétaire d'une belle forêt, étaient chasseurs; ils nous placèrent dans un lieu convenable, et nous pûmes jouir ainsi du coup d'œil.

Enfin arriva un courrier de Vienne, et il remit au commissaire l'ordre de nous conduire au lieu de notre destination. Cette heureuse nouvelle me combla de joie ainsi que mes compagnons; mais en même temps je craignais de voir approcher de moi le jour funeste qui pouvait aussi m'apprendre que j'avais perdu mon père, ma mère, peut-être quelque autre de ceux que j'aimais.

Et ma tristesse augmentait à mesure que nous approchions de l'Italie.

Quand on y entre de ce côté, elle est loin d'offrir à

l'œil un aspect agréable; tout au contraire, après avoir traversé des montagnes magnifiques, on arrive à la plaine par une longue étendue d'un pays triste et stérile; en sorte que les voyageurs qui ne connaissent pas encore notre péninsule et qui passent là sourient de la haute idée qu'ils en avaient conçue, et se reprochent leur crédulité pour ceux qui leur en faisaient de si pompeuses descriptions.

La laideur de ce pays contribuait à me rendre plus triste. En revoyant un ciel connu, des hommes qui n'étaient point ceux du Nord, n'entendant sortir de toutes les bouches que des mots de notre langue, j'étais ému, mais d'une émotion qui me disposait plus aux pleurs qu'à la joie. Combien de fois dans la voiture je me couvris des mains le visage, et, feignant de dormir, je pleurais! Combien de fois, la nuit, constamment éveillé et brûlant de fièvre, je répandais toute mon âme en bénédictions pour ma chère Italie et je remerciais le ciel de ce que je lui étais rendu! tantôt m'affligeant de ne pas avoir de nouvelles de ma famille, et rêvant des malheurs; tantôt me disant que d'ici à peu de jours j'aurais encore à me séparer, et peut-être à jamais, d'un ami qui avait avec moi tant souffert et m'avait aussi donné tant de preuves d'une amitié fraternelle!

Ah! pour avoir été ensevelie durant de si longues années, ma sensibilité n'avait rien perdu de son énergie! Mais quoi! elle était si faible pour le plaisir, si forte pour la douleur!

Combien j'aurais voulu revoir Udine et cette auberge où deux amis généreux n'avaient pas craint de jouer le rôle de domestiques et nous avaient serré furtivement la main!

Nous laissâmes cette ville à notre gauche, et nous poursuivîmes notre voyage.

XCIV.

Pordenone, Conegliano, Ospedaletto, Vicenze, Vérone, Mantoue, me rappelaient tant de choses! A Pordenone était né un excellent jeune homme que j'avais eu pour ami, et qui était mort dans les désastres de la Russie. Conegliano était le pays où les secondini des Plombs m'avaient assuré qu'on avait conduit la Zanzée. A Ospedaletto s'était mariée une femme angélique et malheureuse, qui alors n'existait plus, mais qu'autrefois j'honorais, et dont le souvenir encore m'était précieux. Tous ces lieux enfin réveillaient en moi des pensées plus ou moins chères, et Mantoue plus que toute autre ville. Il me semblait qu'hier encore, en 1815, j'y venais avec Louis! Il me semblait aussi qu'hier encore, en 1820, j'y étais avec Porro! — Mêmes rues, mêmes places, même palais, et parmi les hommes tant de changement! Combien de mes connaissances avaient cessé de vivre! combien d'exilés! retrouver jeunes gens ceux que j'avais laissés enfants! et ne pouvoir frapper à cette maison! à celle-là! ne pouvoir s'entretenir de tel ou tel avec personne!

Et pour comble de douleur, c'était à Mantoue que Maroncelli et moi nous devions nous séparer. Nous nous couchâmes tous deux fort tristes. J'étais agité comme un homme à la veille d'entendre sa condamnation.

Le matin, je me lavai le visage et me regardai dans

un miroir pour voir si on reconnaîtrait que j'avais encore pleuré. Je pris, autant que possible, l'air calme et souriant; je fis à Dieu une petite prière, mais, à dire vrai, toute remplie de distractions; et entendant que Maroncelli remuait déjà ses béquilles et parlait au domestique, je courus l'embrasser. Tous les deux nous paraissions remplis de courage pour cette séparation; nous nous parlions émus, mais d'une voix forte. L'officier de gendarmerie qui devait le conduire aux confins de la Romagne arrive; il faut partir: nous ne savions que nous dire : un embrassement, un baiser, encore un embrassement. — Il monte en voiture, disparaît; je demeurai comme anéanti.

Revenu dans ma chambre, je me jetai à genoux, et je priai pour le pauvre mutilé séparé de son ami, et j'éclatai en larmes et en sanglots!

J'ai connu beaucoup d'hommes distingués, mais aucun d'une société plus douce que Maroncelli, aucun plus façonné à tous les égards de la politesse, plus étranger aux fureurs de l'emportement, qui se rappelât davantage que la vertu consiste en un continuel exercice de la tolérance, de la générosité, de la sagesse. O mon compagnon de tant d'années de douleurs! où que tu respires, que le ciel te bénisse et te donne un ami qui m'égale en affection et me surpasse en bonté!

XCV.

Nous partîmes ce matin même de Mantoue pour Brescia. Là fut remis en liberté mon autre compagnon, Andréa Tonelli. Ce malheureux y apprit qu'il

avait perdu sa mère. Son désespoir et ses larmes me déchirèrent le cœur.

Cependant, malgré tous les motifs que j'avais d'être triste, je ne pus m'empêcher de rire du fait suivant :

Il y avait sur la table de l'auberge une affiche de théâtre. Je la prends, et je lis : — *Francesca da Rimini, opera per musica*, etc.

« De qui est cet opéra? » demandai-je au garçon.

Il me répondit : « Je ne sais qui l'a mis en vers, et en musique, mais enfin c'est toujours cette *Françoise de Rimini* que tout le monde connaît.

« — Tout le monde ! vous vous trompez. Moi qui viens d'Allemagne, comment voulez-vous que je connaisse vos Françoises? »

Le garçon (c'était un jeune homme, véritable enfant de Brescia, d'une physionomie dédaigneuse) me regarda d'un air souriant de pitié.

« Comment voulez-vous que je connaisse...! Monsieur, il n'est pas question de Françoise; il s'agit de la seule Françoise de Rimini, c'est-à-dire de la tragédie de M. Silvio Pellico. Il est vrai qu'on l'a un peu gâtée en la mettant en opéra, mais enfin c'est toujours la même.

« — Ah !... Silvio Pellico ! Il me semble en avoir entendu parler. N'est-ce pas ce mauvais sujet qui fut condamné à mort, puis au *carcere duro*, il y a huit ou neuf ans ! »

Plût à Dieu que jamais je n'eusse dit cette plaisanterie ! Il regarda autour de lui, puis me fixa, en découvrant trente-deux belles dents, et s'il n'eût entendu quelque bruit, je crois qu'il m'aurait assommé.

Il s'en alla en marmottant : « Mauvais sujet ! »

Mais avant mon départ il apprit qui j'étais. Il ne

savait plus ni interroger, ni répondre, ni écrire, ni marcher; il ne savait plus que tenir ses yeux fixés sur moi, se frotter les mains, et dire à tout le monde à tout propos : — *Sior sì, sior sì, sior sì!* — On eût dit qu'il éternuait.

Deux jours après, le 9 septembre, j'arrivai avec le commissaire à Milan.

A mesure que je m'approchais de cette ville, en revoyant la coupole du dôme, en repassant dans cette avenue de Lorette où j'avais autrefois tant de plaisir à me promener, rentrant par la porte Orientale, et me retrouvant au *Corso*, revoyant ces maisons, ces temples, ces avenues, j'éprouvai les plus douces comme aussi les plus pénibles impressions : d'abord un désir passionné de m'arrêter quelque temps à Milan, pour y embrasser les amis que j'y aurais encore retrouvés; puis un regret amer en me rappelant ceux que j'avais laissés au Spielberg, ceux qui erraient sur une terre étrangère, ceux qui n'étaient plus; une vive reconnaissance pour la bienveillance que la plupart des Milanais m'avaient témoignée; quelques mouvements de colère envers ceux qui m'avaient calomnié, alors que jamais ils n'avaient cessé d'être l'objet de mon estime et de mon affection.

Nous allâmes loger *a la Bella Venezia.*

Que de joyeux repas j'y avais faits avec mes amis, que d'illustres étrangers j'y avais connus! C'était là qu'une femme âgée, et digne de tous mes respects, m'avait inutilement pressé de la suivre en Toscane, prévoyant, si je restais à Milan, tous les malheurs qui devaient m'arriver. O souvenirs pleins d'émotion! O mémoire d'un passé si entremêlé de plaisirs et de douleurs, et si rapidement évanoui!

Les garçons de l'hôtel surent bien vite qui j'étais. Le bruit s'en répandit, et le soir je vis beaucoup de monde s'arrêter sur la place et regarder aux fenêtres. Un homme, — j'ignore qui cela pouvait être, — parut me reconnaître, et me salua en levant les deux bras.

Ah! où étaient les fils de Porro, mes fils? Pourquoi ne les vis-je pas?

XCVI.

Le commissaire me conduisit à la police pour me présenter au directeur. Combien je fus ému en revoyant cet édifice, ma première prison! que de douleurs me revinrent à l'esprit! Ah je me souviens de toi avec attendrissement, Melchiore Gioja, et des pas précipités que je te voyais faire en long et en large de ces murs étroits, et des heures que tu passais, immobile, assis devant une petite table, écrivant tes nobles pensées, et des signes que tu me faisais avec un mouchoir, et de la tristesse avec laquelle tu me regardais lorsqu'on t'eut défendu de me faire des signes! Et je pensai à ta tombe, inconnue peut-être du plus grand nombre de ceux qui t'aimèrent comme elle m'était inconnue! — Et je priai pour le repos de ton âme!

Je me souvins encore du petit muet, de la voix touchante de Madeleine, de mes élans de compassion pour elle, des voleurs mes voisins, du prétendu Louis XVII, du pauvre condamné qui se laissa surprendre mon billet, et que je crus avoir entendu pousser des cris sous le bâton.

Tous ces ressouvenirs, et beaucoup d'autres, m'oppressaient comme un songe douloureux, mais plus

encore m'oppressait celui des deux visites que mon père m'avait faites, il y avait dix ans. Quelle était l'illusion de ce bon vieillard lorsqu'il espérait que je pourrais bientôt le rejoindre à Turin ! Aurait-il pu soutenir l'idée de son fils condamné à dix ans de prison, et de quelle prison ! Mais son illusion une fois dissipée, aura-t-il eu, ainsi que ma mère, assez de force pour résister à une douleur aussi déchirante? Devais-je encore les revoir tous les deux, ou bien n'en retrouver qu'un seul? Et lequel?

O doute rempli d'angoisses et toujours renaissant ! je touchais, pour ainsi dire, le seuil de notre maison, et je ne pouvais savoir si mon père et ma mère vivaient encore, s'il me restait encore une seule personne de ma famille !

Le directeur de la police me reçut avec politesse, et me permit de m'arrêter *a la Bella Venezia* avec le commissaire impérial, au lieu de me tenir ailleurs enfermé. Toutefois, il me défendit de me montrer à qui que ce fût; et cela me détermina à partir le lendemain matin. J'obtins seulement la permission de voir le consul piémontais, afin de lui demander des nouvelles de ma famille. Je serais allé le trouver; mais, obligé par la fièvre de me mettre au lit, je le fis prier de se rendre auprès de moi.

Il eut la bonté de ne pas se faire attendre, et combien je lui en fus reconnaissant !

Il me donna de bonnes nouvelles de mon père et de mon frère aîné. Quant à ma mère, mon autre frère et mes deux sœurs, je demeurai dans une cruelle incertitude.

Rassuré en partie, mais non encore suffisamment, et cherchant toujours à me calmer, j'aurais voulu

prolonger ma conversation avec le consul. Il s'y prêta avec une complaisance infinie ; il lui fallut cependant me quitter.

Demeuré seul, j'éprouvai le besoin de pleurer; je ne le pouvais pas. Pourquoi la douleur me fait-elle parfois éclater en sanglots; et le plus souvent, au contraire, est-ce en vain que je m'efforce de verser des larmes, alors qu'il me serait si doux d'y trouver un soulagement! Cette impossibilité de répandre mon affliction augmenta la fièvre; j'avais un grand mal de tête.

Je demandai à boire à Hundberger. Ce brave homme était un sergent de la police de Vienne, et qui servait de domestique au commissaire. Il n'était pas vieux, mais le hasard voulut qu'il m'offrît à boire d'une main tremblante. Ce tremblement me fit souvenir de Schiller, de mon bien aimé Schiller, quand, le premier jour de mon arrivée au Spielberg, je lui demandai avec autorité la cruche d'eau, et qu'il me la présenta.

Quelle étrangeté! Ce souvenir, joint aux autres, avait suffi pour ramollir mon cœur, et les larmes s'en échappèrent.

XCVII.

Dans la matinée du 10 septembre j'embrassai mon excellent commissaire, et je partis. Nous nous connaissions seulement depuis un mois, et déjà il me semblait un vieil ami. Pénétré du sentiment du beau et de l'honnête, son âme se refusait à la ruse, à la perfidie, et cela non par un défaut d'esprit, mais par cet amour

d'une noble simplicité, qui se trouve dans tous les hommes droits.

Quelqu'un durant le voyage, en un lieu où nous étions arrêtés, me dit secrètement : « Méfiez-vous de cet ange gardien ; s'il n'était de ceux des ténèbres, on ne vous l'aurait pas donné.

« — Et pourtant vous vous trompez, lui dis-je ; je suis intimement persuadé que vous vous trompez. »

Il me répondit : « Les plus rusés sont ceux qui paraissent les plus simples.

« — S'il en était ainsi, désormais il ne faudrait plus croire à la vertu de personne.

« — Il est dans la société certaines positions où l'on peut trouver des manières excessivement polies, mais point de vertu ! non, jamais de vertu ! »

Je ne pus que lui répondre : « Exagération, monsieur ! exagération ! »

Et lui, persistant, me dit : « Je suis conséquent. »

Nous fûmes interrompus. Et je me souvins du *cave a consequentiariis* de Leibnitz.

Malheureusement la plupart des hommes raisonnent avec cette fausse et terrible logique : — Moi je suis le drapeau A, qui est certainement celui de la justice ; un tel suit le drapeau B, qui est certainement celui de l'injustice : donc il est un scélérat.

Eh non ! logicien forcené ! quel que soit le drapeau que vous suiviez, abandonnez un raisonnement si cruel ! Rappelez-vous que, partant d'une donnée défavorable quelconque (et où est la société et l'individu qui n'en fournissent de telles?), entraîné par une rigueur frénétique de conséquence en conséquence, il est facile au premier venu d'arriver à cette conclusion : « Excepté nous quatre, tous les hommes méritent

d'être brûlés vifs. » Que si l'on fait un triage plus sévère, chacun des quatre dira : « Tous les hommes méritent d'être brûlés vifs, excepté moi. »

Ce rigorisme vulgaire est souverainement opposé à la philosophie. Une méfiance raisonnable est quelquefois de la prudence; une méfiance exagérée ne l'est jamais.

Prévenu de la sorte contre cet *ange gardien*, je m'étudiai plus que je ne l'avais fait à l'examiner, et chaque jour m'apprit davantage combien son âme était inoffensive et généreuse.

Lorsqu'un ordre social est constitué, qu'il soit plus ou moins bon, tous les emplois qui ne sont pas généralement considérés comme infâmes, tous les emplois qui ont pour but de coopérer au bien public, et qui passent dans l'esprit d'un grand nombre de personnes pour avoir été créés dans ce but, tous les emplois où il est absurde de soutenir qu'on n'a jamais vu un homme de bien, peuvent toujours être remplis par des hommes de bien.

J'ai lu quelque part qu'un quaker avait horreur des soldats. Un jour, ayant vu un soldat se précipiter dans la Tamise pour sauver un malheureux qui se noyait, il dit : « Je serai toujours quaker; mais les soldats sont aussi de bonnes créatures. »

XCVIII.

Hundberger m'accompagna jusqu'à la voiture, où je montai avec le brigadier de gendarmerie auquel j'avais été confié. Il pleuvait, et l'air était froid.

« Enveloppez-vous bien dans votre manteau, me di-

sait Hundberger; couvrez mieux votre tête; tâchez de ne pas arriver chez vous malade : il vous faut si peu de chose pour vous refroidir ! Combien je regrette de ne pouvoir vous offrir mes services jusqu'à Turin ! »

Et il me disait tout cela avec tant de cordialité et d'une voix si émue !

Puis il ajouta : « Vous n'aurez plus désormais d'Allemand auprès de vous; peut-être que jamais vous n'entendrez parler cette langue, que les Italiens trouvent si dure, et vous y aurez peu de regret sans doute : vous avez eu tant d'infortunes à supporter parmi les Allemands, que vous ne tiendrez guère à vous souvenir de nous ; et cependant, monsieur, moi, de qui vous aurez bien vite oublié le nom, je ne cesserai jamais de prier pour vous.

« — Et moi pour toi, lui dis-je, en lui donnant une dernière poignée de main. »

Le pauvre homme me cria encore : « *Guten morgen ! gute reise ! leibe sie woh !* (Bonjour ! bon voyage ! portez vous bien !) » Ce furent les derniers mots d'allemand que j'entendis prononcer, et ils résonnèrent à mon oreille aussi doux que s'ils avaient été italiens.

J'aime passionnément mon pays ; mais je ne hais aucune nation. La civilisation, la richesse, la puissance, la gloire, tout cela varie suivant les peuples; mais dans tous il y a des âmes qui obéissent à la grande vocation de l'homme, d'aimer, et de plaindre, de secourir.

Le brigadier qui m'accompagnait m'apprit qu'il s'était trouvé parmi ceux qui avaient arrêté mon malheureux ami Confalonieri. Il me dit que ce dernier avait essayé de s'enfuir; que trompé dans son attente, et

arraché des bras de sa femme, tous deux avaient supporté cette infortune avec dignité.

J'étais brûlant de la fièvre en écoutant ce récit déplorable ; il me semblait qu'une main de fer me serrait le cœur.

Le conteur, homme sans façon et qui trouvait du plaisir à causer, ne voyait pas que sans avoir rien de personnel contre lui je ne pouvais m'empêcher de frémir à la vue de ces mains qui avaient saisi mon ami.

Il déjeuna à Buffalora : attristé comme j'étais, je ne pus rien prendre.

Autrefois, il y a déjà de longues années, alors que j'allais à la campagne avec les fils de Porro, je venais de temps en temps me promener à Buffalora, le long du Tésin.

Je me réjouis de voir terminé le beau pont dont j'avais aperçu les matériaux sur la rive lombarde, et qu'alors, suivant l'opinion commune, je ne croyais pas devoir être continué. Je tressaillis d'aise à repasser le fleuve et à toucher encore une fois la terre du Piémont. Ah ! bien que j'aime toutes les nations, Dieu sait combien je préfère l'Italie ! et malgré ma passion pour l'Italie, Dieu sait combien est pour moi plus doux que tout autre nom de l'Italie le nom du Piémont, du pays de mes pères !

XCIX.

En face du Buffalora est Saint-Martin. Là le brigadier lombard dit un mot au carabinier piémontais, puis me salua, et repassa le pont.

Je dis au voiturier : « Nous allons à Novara ?

« — Ayez la bonté d'attendre un moment, » répondit le carabanier.

Je vis que je n'étais pas encore libre, et je m'en affligeai. Je craignais que mon arrivée à la maison paternelle ne fût encore retardée.

Après plus d'un quart d'heure, survint un monsieur, qui me demanda la permission d'aller avec moi à Novara. Il avait laissé passer une autre occasion; il n'y avait plus maintenant d'autre voiture que la mienne, et il s'estimerait heureux que je voulusse bien lui permettre d'en profiter, etc., etc.

Ce carabinier déguisé était de bonne humeur, et fut pour moi une compagnie agréable jusqu'à Novara. Arrivés dans cette ville, il feignit d'abord de vouloir descendre à l'hôtel; mais ayant fait conduire la voiture à la caserne des carabiniers, on me dit qu'il y avait un lit pour moi dans la chambre du brigadier, et que je devais attendre des ordres supérieurs.

Espérant partir le lendemain, je me mis au lit, et, après avoir eu quelques mots de conversation avec mon hôte, le brigadier, je m'endormis profondément. Il y avait longtemps que je n'avais aussi bien dormi.

Je me réveillai le matin; je m'habillai promtement, et les premières heures me parurent longues. Je déjeunai, je causai, je me promenai un instant sur la galerie; je jetai un coup dœil sur les livres de mon hôte; enfin on m'annonça une visite.

Un officier, rempli de politesse, vint me donner des nouvelles de mon père, et me dire qu'il y avait à Novara une lettre de lui, et qu'elle ne tarderait pas à m'être remise. Je fus extrêmement sensible à son attention.

J'attendis plusieurs heures, qui pour moi furent des siècles; enfin la lettre arriva.

Oh! quelle joie de revoir ces caractères aimés, quel bonheur d'apprendre que ma mère, mon excellente mère, vivait encore, ainsi que mes deux frères et ma sœur aînée! Hélas! la plus jeune, cette Marietta qui s'était faite religieuse à la Visitation, dont j'avais reçu furtivement des nouvelles, avait cessé de vivre depuis neuf mois!

Il m'est doux de penser que je suis redevable de la liberté à tous ceux qui m'aimaient et qui priaient Dieu constamment pour moi, et particulièrement à une sœur qui est morte dans la plus grande piété. Que Dieu la récompense de toutes les angoisses que mon infortune a fait souffrir à son cœur!

Les jours s'écoulaient, et la permission de quitter Novara n'arrivait point; enfin, dans la matinée du 16 septembre, cette permission me fut donnée, et toute surveillance des carabiniers cessa. Oh! depuis combien d'années il ne m'était pas arrivé d'aller où bon me semblait sans être suivi par des gardes!

On me remit quelque argent; je reçus les politesses de plusieurs personnes qui connaissaient mon père, et je partis, vers les trois heures de l'après-midi. J'avais pour compagnons de voyage une dame, un négociant, un graveur et deux jeunes peintres, dont l'un était sourd-muet. Ces peintres venaient de Rome, et je fus heureux d'apprendre qu'ils connaissaient la famille de Maroncelli. Il est si doux de pouvoir parler de ceux qu'on aime avec quelqu'un qui ne leur est pas indifférent!

Nous couchâmes à Vercelli. L'heureux jour 17 septembre se leva, et nous continuâmes notre

route. Oh ! combien les voitures sont lentes ! Nous n'arrivâmes à Turin que le soir.

Qui pourra jamais décrire les consolations de mon cœur et de ces cœurs chéris quand je revis et embrassai mon père, ma mère, mes frères !... Ma sœur bien aimée Joséphine n'était point avec eux ; son devoir la retenait à Chieri ; mais, ayant appris mon bonheur, elle s'empressa de se réunir à la famille pour quelques jours. Rendu aux cinq objets de ma tendresse, j'étais et je suis encore de tous les mortels le plus digne d'envie !

Et quant aux douleurs du passé et à la joie du présent, comme aussi pour tout le bien ou le mal qui m'est réservé, que la Providence en soit bénie ! car les hommes et les choses, qu'ils le veuillent ou ne le veuillent pas, ne sont entre ses mains que des instruments, qu'elle sait employer pour une fin digne de sa puissance.

ADDITIONS,

TRADUITES DE MARONCELLI.

LES PRISONS.

Sainte-Marguerite était autrefois un cloître de religieuses, au centre de la ville de Milan, entre le théâtre de la Scala et la Piazza dei Mercanti. Au lieu des religieuses, qu'on a supprimées, se trouve aujourd'hui dans ce couvent la direction générale de la police, qui réunit dans le même local une longue suite de diverses prisons : prisons pour les prévenus de quelque infraction ou de quelque délit, prisons pour les prostituées en contravention avec les règlements de police; prisons pour les citoyens prévenus ou seulement soupçonnés de délit politique. Les prisons de cette dernière catégorie en 1820 ne se trouvant plus suffisantes, on en construisit de nouvelles au niveau du sol, humides, — la plupart des prisonniers d'État y perdaient leurs cheveux, — noires, ce qui était une cause de graves ophthalmies, — tristes, puantes, pleines de tortures, ce qui les fit qualifier du double nom de cloaque et de *bolge dantesque;* et la pire de toutes, celle où se trouvait Federigo Confalonieri, fut nommée *le grand cloaque.*

Ces noms font partie du jargon dont les prisonniers d'État convinrent entre eux pour éviter dans leurs

conversations l'importune surveillance des gardiens.

Dans un livre intitulé *Mes Prisons,* et à propos d'une époque où on fit construire de nouvelles prisons d'État, il n'est peut-être pas inutile de dire ce qu'elles étaient, en quoi elles différaient des anciennes, et par ainsi d'établir une comparaison entre la justice politique des siècles barbares et la justice politique des siècles civilisés.

Tous les voyageurs connaissent les prisons les plus renommées de la république de Venise, *les Puits, les Plombs,* et *les Ténèbres* du Pont-des-Soupirs; nous les avons presque toutes habitées. Or, voici ce qu'elles sont toutes : A l'intérieur une porte, à l'extérieur une contre-porte; parfois de doubles panneaux de chêne, parfois de doubles lames de fer. Pour quelques-unes le trou par lequel on entrait s'élevait à peine à trois pieds du sol, de sorte que pour y passer il fallait entièrement courber le corps; les parois étaient de marbre et avaient chacune environ trois ou quatre pieds carrés; les murs à l'extérieur et à l'intérieur avaient cette profondeur. Non-seulement dans ces Puits, que nous n'avons pas habités, mais dans les autres prisons telles que je viens de les décrire, la lagune venait visiter le prisonnier en pénétrant les murs, en ruisselant de tous côtés; ajoutez à cela *mille souillures d'insectes.*

La fenêtre dans son embrasure avait toute l'épaisseur du marbre dont j'ai parlé, étant de plus garnie de trois ou quatre barreaux de fer superposés. Cependant à travers cette grille le prisonnier voyait le ciel, il voyait le soleil, et, non sous lui, mais au loin, il voyait des maisons, des places, des hommes, et d'autres êtres, sinon vivants, du moins se mouvant; à l'intérieur, la porte, la porte immobile et silencieuse,

était néanmoins la seule chose qui semblait conserver au prisonnier un reste d'indépendance. « Je peux faire « ce que je veux : je rirai, je pleurerai; si je veux, je « bénirai, je maudirai. Ma pensée restera en moi, et « ne sera pas surprise par un délateur empressé de « m'accuser de trahison; enfin, je puis m'élancer « contre ces barreaux, ce marbre ou cette porte, « et me briser la tête; et alors adieu le procès, adieu « les tortures physiques et morales : je ne suis pas « encore tout à fait prisonnier, je suis un être libre « qui combat, et dans cette lutte il dépend de moi ou « de vaincre ou de me laisser vaincre. »

Telles étaient les anciennes prisons de la justice d'État; voyons maintenant ce que sont les nouvelles. Une fenêtre grillée, comme dans les anciennes; mais en dehors des barreaux l'air n'est plus libre; on ne voit plus le ciel, le soleil, les hommes et les choses; seulement une triste caisse de bois, disposée de manière à intercepter le jour des deux côtés, ne le laisse pénétrer que par en haut, d'où tombe une lumière douteuse et un air encore plus mauvais. La porte n'est plus cette porte immobile, silencieuse, qui semblait conserver au prisonnier un reste d'indépendance : c'est un châssis en bois, entièrement vitré, au travers duquel le prisonnier ressemble à un diamant monté à jour; au delà des vitraux une persienne, et contre la persienne l'œil d'un gendarme épiant tout ce qui se fait : ainsi ont été construites les nouvelles prisons d'État à Sainte-Marguerite, à Milan, en l'année 1821, sous le règne de François I^er^, empereur d'Autriche.

CHAPITRE XI.

Madeleine...

« Madeleine, qui es-tu! T'ai-je connue? Il me semble que oui, toi qui seule étais bonne entre toutes les autres; j'avais bien entendu tes chants et tes litanies, mais j'avais toujours ignoré ton nom. » Hors du corridor où se trouvait Silvio, au delà de la voûte, précisément sur un des côtés du quartier des malades, était ma chambre, au n° 11, et celle de Madeleine au n° 9, et deux fois la semaine on permettait à ceux qui habitaient le n° 9 de sortir dans le corridor pour prendre l'air pendant quinze ou vingt minutes. Ce corridor étant moins exposé aux regards que celui de Silvio, le secondino n'était pas obligé à une garde aussi sévère, et la chanteuse inconnue des litanies s'approcha une fois de ma fenêtre, et me dit doucement : Bonsoir. — Je lisais. Je lève les yeux, et je vois une jeune fille qui me parut belle, et qui semblait attendre que je répondisse à son salut amical. Sa tête était penchée sur son épaule; elle était pâle, et son regard expressif était plein de mélancolie; je répondis avec une tristesse mêlée de joie : « Oh, bonsoir! » Et le ton de ma voix voulait dire et lui dit certainement : « Eh! comment, aimable fille, t'est venue l'inspiration de me gratifier de ta présence, de la vue d'une femme, d'une femme belle, compatissante! » Elle dit : « Qui êtes-vous, pauvre jeune homme?

« — Je suis ici pour politique.

« — Carbonarisme?

« — Oui.

« — O Dieu! » Et elle poussa un profond soupir, comme si elle avait voulu me prédire toute la série des maux qui devaient m'atteindre.

« Avez-vous besoin de quelque service, je suis plus libre que vous; vous me comprenez, n'est-ce pas?

» — Oh, oui! je comprends, et je voudrais vous prier...

« — Dites, dites; je le ferai avec plaisir, si je puis. »

J'étais sur le point de prononcer : Portez-moi un crayon; je me retins; et je ne dirai pas que je craignais de commettre une indiscrétion, je ne dirai pas que je me défiais de ce visage sympathique, mais je pensais qu'il était imprudent de la compromettre ainsi que moi et d'autres personnes. Je ne recevais pas de réponse de Silvio, le vieillard ne se montrait plus; et, bien que je ne susse rien de ce qui était arrivé à l'un et à l'autre, je soupçonnais quelque malheur, et je ne voulais pas nous y exposer une seconde fois. Je changeai de conversation.

« Eh bien! voulez-vous me demander quelque chose? Vous vous défiez de moi, et ne me croyez propre à rien.

« — Pauvre amie! non, non, sur mon honneur! »

A ce doux reproche je sentis en moi tant de remords d'avoir éveillé en elle ce doute, que je me crus obligé de l'effacer, et passant la main à travers les barreaux, je la lui offris, et elle la serra, et je me sentis meilleur.

« Vous chantez souvent, me dit-elle, et les canzoni que vous dites me paraissent belles; combien je les apprendrais volontiers!

« — Elles ont deux grands défauts, lui dis-je : elles sont trop longues et trop sérieuses; mais elles

sont bonnes pour moi, car j'ai besoin de m'accoutumer à une longue douleur, je ne sortirai jamais d'ici.»

« — Vraiment, jamais.

« Dedans ! dedans !» cria un des secondini; et Madeleine, connaissant la brutalité à laquelle il s'abandonnait parfois lorsqu'on tardait à lui obéir, n'eut que le temps de me jeter un regard tout rempli de tristesse et de pensées.

Je ne saurais dire combien cette apparition de femme me fit de bien et de mal en même temps. Mon âme se représenta ma mère, mes sœurs, et d'autres femmes excellentes que j'avais connues, et je pressentais que je devais pour toujours en être séparé. J'étais demeuré dans cette pensée pendant deux heures (il en était huit), lorsque j'entendis une voix crier :

« Numéro onze !»

Je ne réponds point; on répète : « Onze, onze !

« — Qui m'appelle ?

« — Je suis la femme du neuf, qui souhaite le bonsoir au numéro onze.

« — Je vous le rends de cœur, bonne dame du neuf; que Dieu vous bénisse !

« — Oh ! qu'il nous bénisse tous ! »

Je ne l'ai pas revue. Comme cette légère faveur de prendre l'air pendant quinze ou vingt minutes coûtait cinq sous pour chaque fois, peut-être que la pauvre fille n'aura pu les payer; mais à partir de ce même soir elle ne cessa sur les huit heures d'appeler le numéro onze pour lui souhaiter une bonne nuit. — Patience, et bonne nuit.

CHAPITRE XLVII.

Avant la condamnation prononcée à Venise.

Trois ou quatre années avant nous, quarante ou cinquante personnes avaient été arrêtées, sous la prévention de carbonarisme, une partie à Ferrare, l'autre partie dans la Polésine de Rovigo :

Cecchetti di Fratta,

Dottor Caravieri di Crispino,

Rinaldi di Bologna,

Marchese Canonicidi Ferrara, et neuf autres furent condamnés à mort, puis par grâce, les uns à dix, les autres à six années de *carcere duro* dans le château de Leibach.

Ceux qui suivent furent condamnés à mort, puis, par grâce, ceux-ci à vingt ans, ceux-là à quinze ans de *carcere duro* au Spielberg :

Avvocato Felicite Foresti, pretore a Crispino nel Polesine.

Avvocato Antonio Solera, pretore sul lago Iséo;

Constantino Munari di Calto;

Jiovanni Bachiega dellà Gambarare;

Sacerdote don Marco Fortini;

Antonio Villa;

Comte Antonio Oroboni, ces trois, *della fratta nel Polesine.*

Foresti Munari et Solera furent les seuls à qui l'on dit que la sentence de mort devait pour eux recevoir son exécution. Un sénateur, il sig. M., vint en poste de Vérone à Venise, et le déclara à chacun d'eux en particulier; et, après les avoir laissés quelque temps

dans une telle angoisse, il déplia un billet autographe de l'empereur, qui commençait par la phrase amicale. « Cher Peltnitz. »

Peltnitz était le président du sénat, et l'empereur lui disait de suspendre la peine de mort pour les trois condamnés dans le cas seulement où ils seraient décidés à faire des révélations importantes.

La proposition fut faite, et tous les trois répondirent : « Il faudra bien que nous subissions la peine de mort, puisque nous n'avons rien à révéler.

« — Eh bien, soit ! » répondit le sénateur. Et l'avocat Solera se mit à rire.

« Pourquoi riez-vous ?

« — Parce que je ne vous crois pas.

« — Vous ne me croyez pas ? Vous ne croyez pas au billet de l'empereur ? Avoir si peu de respect pour un acte aussi respectable est une chose indigne de vous.

« — Ce n'est pas précisément manquer de respect, mais de conviction. Je ne saurais me persuader que l'empereur, qui est si préoccupé d'être juste, veuille nous condamner lorsqu'il sait notre innocence, et alors que la loi qui punit toute participation à une société secrète n'a été faite qu'après notre arrestation : la menace que vous nous adressez maintenant n'est en réalité qu'une torture morale, un dernier coup mis en réserve pour tâcher de découvrir si pendant le procès nous avons négligé de faire quelque aveu. Pour mon compte, je n'ai rien à dire. »

Le sénateur devint furieux ; et, ayant séparé Solera, Foresti et Munari, il leur fit mettre les fers aux pieds, aux mains, aux reins, en les serrant contre le mur, de telle sorte qu'ils ne pouvaient faire le plus petit mouvement.

Alors le pauvre Constantino Munari, respectable vieillard de soixante ans, lui dit : « Monsieur le sénateur, vous me voyez des larmes dans les yeux; mais c'est la douleur physique qui me les arrache. Je vous prie de faire cesser une cruauté inutile. Regardez mes poignets, ils sont rouges et gonflés, le sang est prêt à jaillir. Mon corps affaibli ne se soutient plus; mais je ne puis rien ajouter à ma déposition. »

Le sénateur fit desserrer un peu les menottes, et continua à les torturer ainsi pendant plusieurs jours.

Munari et l'avocat Foresti crurent réellement que, n'ayant rien à révéler, la précision de l'ordre de l'empereur n'admettait aucune modification à la sentence de mort. Cela fit éprouver au vieux Munari une contraction des plus dangereuses à la vessie et rendre du sang en abondance. Quant au jeune homme, il voulut se soustraire au genre de supplice qui l'attendait (en Autriche les seuls nobles ont la faveur de mourir décapités). Ainsi, rendu dans sa prison, il brisa une grosse bouteille de verre, et l'avala tout entière en petits morceaux.

Surveillés comme nous l'étions, une sentinelle s'en aperçut, et fut avertir le sénateur, qui lui-même accourut pour le secourir.

Nous avons voulu vous effrayer, lui dit-il, dans la bonne pensée de découvrir le mal et de le détruire jusqu'à la racine; mais, puisque vous n'avez réellement rien à révéler, j'espère que la clémence qui avait déjà parlé conditionnellement au cœur de l'empereur lui parlera maintenant sans condition. »

La commutation de leur peine arriva ax bout d'un

mois ; elle la réduisait à vingt années de *carcere duro* au Spielberg !

CHAPITRE LI.

Comte Camille Laderchi ; professeurs Romagnosi et Ressi.

Camille Laderchi, d'une illustre famille. Son père fut vice-préfet à Camerino, ensuite à Ascoli, à l'époque de la royauté italienne.

Le professeur Jean-Dominique Romagnosi, né à Plaisance, enseigna pendant quelques années le droit criminel à Pavie. Depuis, le gouvernement ayant institué une autre école pour les jeunes gens qui avaient fini leurs études universitaires, y furent nommés professeurs :

1° Le digne Salvi, qui plus tard est mort à Passy près Paris, laissant dans la douleur ses amis de France et ceux de l'Italie ; il fut encore précepteur du comte Federigo Confalonieri, et le malheureux ignore certainement la mort de son maître, qu'il se rappelait avec tant d'affection ; 2° l'avocat Anelli ; 3° Romagnosi. Ce nom rappelle en Italie celui du plus grand esprit du dix-neuvième siècle. Son œuvre capitale est le *Principe du droit pénal* : mais beaucoup d'autres écrits philosophiques et littéraires sont sortis de sa plume immortelle.

Dans l'école dont je viens de parler, il eut pour disciple le Tyrolien Salvati de Trente, qui fut depuis son juge accusateur et le nôtre. Justice pour tous, et d'abord pour nos ennemis. Une note de l'édition de Londres dit que les persécutions contre Romagnosi,

furent suscitées par *un ingrat Tyrolien, dont il avait été le maître.* Évidemment on veut ici désigner Salvati; mais nous affirmons à l'honorable éditeur qu'il a été mal instruit : le bon vieillard savait qui l'avait accusé, et il ne voyait à cela ni calomnie ni méchanceté. Il avait coutume de dire, sans s'irriter en aucune façon : « Je suis ici pour une légèreté de jeune homme, pour une conversation imprudente. »

En effet, un jeune homme s'étant arrêté avec lui pour parler d'études, la conversation tomba sur le carbonarisme, mais considéré à un point de vue théorique, c'est-à-dire comme un nouvel élément social, qui devait être apprécié dans l'histoire à l'égal des autres grandes associations, si l'on voulait connaître son influence sur la marche des événements. Ce jeune homme ayant été depuis arrêté et conduit à Venise, on lui demanda *avec qui il avait parlé de carbonarisme.* Il répondit : « Avec mes professeurs de politique, Romagnosi et Ressi. » On conclut : « Donc Romagnosi et Ressi sont coupables de haute trahison, puisqu'ils ne sont pas venus accuser leur disciple parlant de carbonarisme, et partant carbonaro. » Par bonheur Silvio put attester que la conversation entre le jeune homme et Romagnosi, — à laquelle il était présent, — avait eu lieu à l'occasion du changement de gouvernement à Naples, renversé par les carbonari, et que cette conversation n'était jamais sortie des limites d'une discussion toute spéculative. Cette circonstance sauva Romagnosi; mais Pellico ne put rendre ce témoignage en faveur de Ressi, parce qu'il ne put prouver sa présence : en sorte que ce professeur, pour cette simple *audition,* fut condamné à mort, et puis, par une grâce de l'empereur, à cinq

années de *carcerè duro* à Leibach. Il mourut la veille du jour où on devait lui lire sa sentence.

On ne permit point à sa femme, qui était venue de Milan à Venise pour voir son mari, de l'assister dans sa dernière maladie; il mourut entouré de sbires, qu'il écartait de lui avec une répugnance visible. Quelque heures avant d'expirer il était tombé en léthargie; et le chapelain, croyant qu'il était devenu sourd, se mit à hurler les prières pour le pardon des âmes, pendant ces longues et terribles heures de l'agonie, et cela depuis la fin du jour jusqu'à la troisième heure de la nuit. Cette voix, criant et retentissant sous les voûtes profondes du couvent de Saint-Michel, venait en se prolongeant par ces longs corridors frapper à la porte de chacun de nous. Tantôt c'était un verset latin : *Miserere mei, Deus*, tantôt un mauvais fragment vénitien, la *diga bonsa* se nò *colla bocca. Col còr beata verzéne verzé le braza e mostre me la vostra bella fazia;* et enfin les pas monotones du soldat qui se promenait devant nos guichets, et qui me semblait la garde infernale intimant à tous les prisonniers d'État l'ordre du dernier départ... Tout cela me remplissait d'épouvante.

Ressi, respectable ami, où que ton âme repose, je te salue, et te révèle un fait qui apaisera ta douleur d'avoir trouvé devant le tribunal secret un disciple qui siégeait en face de toi comme un accusateur. J'ai vu ses larmes, et je les crois sincères; il fut malheureux, et non méchant; pardonne, nous devons tous pardonner, parce que nous avons tous besoin d'être pardonnés.

LES VISITES.

Cette visite chaque fois me donnait la fièvre.

Mon esprit se refuse à raconter les diverses tortures qu'il nous fallait subir chaque fois à l'occasion de cette cruelle visite. Après avoir déclaré sincèrement que partout nous avions rencontré des âmes discrètes, compatissantes, peut-être qu'on ne me croira pas si je dis qu'on manquait à notre égard de ce respect auquel nous avions droit comme hommes, et que les procédés des visiteurs allaient jusqu'à la brutalité. Pourtant cela est vrai : et c'est là aussi la raison qui a fait jusqu'à présent considérer par tous les historiens le peuple autrichien comme un problème ou plutôt comme une énigme dans la race humaine. L'Autrichien est bon; et cependant il se livre à un acte de cruauté, de torture, avec une véritable et sincère conviction de l'âme.

« Il s'agit de servir l'empereur; » telles sont les paroles que le grand Schiller met dans la bouche d'Octave Piccolomini au moment où il commet un crime que les lois punissent de la perte du poignet, et ces paroles dépeignent parfaitement le caractère autrichien. L'Autrichien n'a pas dans la conscience une idée de justice ou d'injustice absolue; il ne voit la justice ou l'injustice que dans la volonté impériale. La mission la plus abjecte, si elle a pour but de servir l'empereur, glorifie. — Celle qui révolte le plus, par le même motif, est remplie religieusement, avec abnégation, avec enthousiasme, comme s'il s'agissait d'un acte héroïque dont chacun s'enorgueillit

de bonne foi ; de là vient que la noble nation allemande répudie de son sein les Autrichiens et ne veut à aucun prix qu'ils s'appellent Allemands. Cela tient non-seulement à l'orgueil germanique, mais aussi à l'orgueil bohême, à l'orgueil hongrois. Un temps viendra où l'Autrichien pourra recouvrer sa propre dignité et rentrer dans le corps teutonique ; il comprendra que la bonté de cœur peut s'unir sans bassesse à la fidélité au souverain. Il prendra exemple chez lui du peuple type, du peuple du Wurtemberg, et ce peuple, celui du Hanovre, celui de Bâle, celui de Saxe, et celui de Bavière, le salueront alors comme frère.

Aujourd'hui il faut reconnaître qu'aucun fonctionnaire de ces différents États allemands n'aurait consenti aux actes auxquels se livraient envers nous au Spielberg des directeurs généraux de la police, des sénateurs et des conseillers d'État.

Arrivons à la preuve.

Le directeur général de la police et conseiller d'État vint nous faire la première visite inquisitoriale le 17 mars 1825. Il avait avec lui un certain Paneraz, son adjoint, que nous appelions Draghignazzo, uniquement à cause de sa grande ressemblance avec le diable de ce nom que Dante a décrit dans son *Enfer*, et non pour avoir éprouvé de sa part aucun acte de cruauté. C'était un bon diable dans toute la force du terme, ainsi que le directeur de la police. La première chambre qu'ils visitèrent fut la nôtre. Il y en avait sept. Ils commencèrent la visite le matin à sept heures, avant le jour, et ne la finirent que le soir à sept heures, à la nuit. Or, si l'on pense que notre mobilier consistait en deux paillasses, deux couvertures,

deux pots pour l'eau et deux cuillers de bois, il sera difficile de comprendre qu'il y eût là pour douze heures de recherches; cela prouve seulement l'attention scrupuleuse qu'ils mettaient à nous visiter. Les deux paillasses furent transportées sur la terrasse, afin que Draghignazzo en fouillât toute la paille et s'assurât parfaitement s'il n'y avait rien de caché; les couvertures furent secouées, les pots vidés, les cuillers n'avaient rien de secret. Nous fûmes ensuite l'un et l'autre mis entièrement nus. On nous ôta notre chemise, on nous la remit, et on nous laissa ainsi. Alors le directeur général de la police tira de sa poche un couteau, et commença à découdre toutes les coutures de nos pantalons, de nos gilets. Nos souliers subirent le même examen : seulement je l'interrompis, car j'étais arrivé à un état d'indignation que je n'avais plus éprouvé. Je trouvais si bas, si méprisable, ce qui se faisait et qui le faisait, que je me sentais comme avili de me trouver en face d'un homme chamarré de décorations et traînant ainsi dans la poussière la dignité de l'empereur au nom duquel il agissait. D'un autre côté, je voyais ce pauvre Pellico, à qui le froid et la fièvre faisaient claquer les dents. Pellico, en chemise depuis trois quarts d'heure, attendait que M. le conseiller eût fini de découdre ses misérables vêtements. Je ne pus me contenir; et, fermant les poings, je le sommai, d'une voix tremblante et cachant mal l'extrême mépris qu'il m'inspirait, de donner une couverture à mon ami :

« *Donnez une couverture à mon ami.*

« — *Je ne puis pas; il faut qu'auparavant je découse tout cela.*

« — Donnez la couverture. Rien n'empêche que

vous ne décousiez après autant que bon vous semblera.

« — Non.

« — Je vous dis de donner une couverture » ; et je crois que, dans mon aveugle fureur, j'aurais eu assez de force pour détacher la grosse et longue chaîne fixée au mur, et lui en asséner un coup sur la tête. Heureusement que le bon Kral prévint l'effet de ma brutalité; et, prenant une couverture, dit à M. le directeur, « Dass, dass. — Ach eine cotze, répondit celui-ci, tout étonné; je ne comprenais pas que par le mot de couverture vous *entendiez eine cotze. Je croyais que vous me demandiez de couvrir votre ami avec les habits que je suis en train de découdre.* Voilà eine cotze. » — Et il la donna, et ce fut le seul soulagement que put recevoir le pauvre malade; cela lui occasionna une grave maladie de poumons.

PREMIÈRE DÉCOUVERTE.

Les lunettes et les fourchettes de bois.

Le lendemain nous fûmes mandés à l'interrogatoire pour rendre compte des objets qu'on nous avait enlevés pendant la visite :

A Pellico une paire de lunettes, à moi un lorgnon;

A Pellico une fourchette de bois, — à moi également une fourchette de bois.

Silvio ayant été appelé, le directeur de la police lui demanda : « Qui vous a donné la permission d'avoir des lunettes?

« — Tout le monde et personne. Depuis trois ans que je suis au Spielberg, elles ont reposé sur mon nez,

moins la nuit. Le gouverneur, M. le comte Mitrowski, le surintendant de la maison, vous-même enfin me les avez toujours laissées.

« — Je ne les avais pas vues. — Je ne me rappelle pas. — C'est une irrégularité. — Je ne puis vous les rendre. »

On ne saurait croire la douleur que cette privation causa au pauvre Silvio. Il répondit : « Monsieur, vous faites plus que l'empereur. Celui-ci m'a condamné à quinze années de *carcere duro*, mais il ne m'a pas enlevé le sens de la vue. Vous au contraire, vous m'aveuglez. Mon Dieu ! une de mes plus grandes consolations était de voir le soleil; il me semblait alors être en Italie; — maintenant je ne le verrai plus. » Le directeur haussa les épaules, et passa à une autre demande.

« Une fourchette de bois. Mais savez-vous que c'est une grande infraction à la discipline qu'une fourchette de bois? »

Silvio était bon, patient; mais il ne pouvait supporter une exigence ridicule, que l'on voulait considérer comme nécessaire au bon ordre; il lui paraissait que le bon ordre ne serait nullement troublé si on lui laissait une fourchette de bois : ce fut en vain. Il ne put faire entrer dans leur tête (certes plus de bois que la fourchette) l'innocence d'une telle concession.

Silvio ne se retenait plus, et d'un ton inconnu à tous les prisonniers qui jusque alors avaient revêtu l'habit infamant du galérien, il s'écria d'une voix tonnante : « Sans doute la monarchie autrichienne croulera si au lieu de manger avec mes doigts je le fais avec un morceau de bois. »

L'excellent comte Mitrowski, aujourd'hui grand

chancelier, ministre d'État, et alors gouverneur général des deux provinces de Moravie et de Silésie, et qui avait toujours eu pour nous les plus grands égards, vint nous trouver, et s'affligea beaucoup de notre sort, mais plus encore de l'impuissance où il était de nous rendre les fourchettes de bois et les lunettes; il disait :

« Si le directeur de la police n'avait pas mis ces misères-là sous séquestre, à la bonne heure; mais puisqu'il l'a fait, je ne puis vous les donner : l'affaire est pendante.

« — Et où donc est pendante cette grande affaire des fourchettes de bois?

« — A Vienne, mes amis, à Vienne, auprès de l'empereur lui-même.

« — Le refus de nous donner des fourchettes est plus ridicule que cruel; mais votre excellence conviendra que nous n'avons pas été condamnés à la cécité, mais seulement au *carcere duro*.

« — Oh oui, oui! » répondit-il, tout ému; il avait, lui aussi, des lunettes qu'il ne quittait jamais; il les prit involontairement avec la main, les ôta, et, comme épouvanté de l'espèce de nuit où il se trouvait, il comprit toute la douleur de Silvio, et fit un mouvement qui voulait dire : Acceptez-les, et vous me rendrez heureux; à quoi il fut répondu par un cordial serrement de main, qui refusait sans offenser. Cet excellent seigneur nous quitta tout troublé; et le lendemain Silvio eut ses lunettes, et moi le lorgnon qu'on avait séquestrés.

Fut-ce par une décision impériale, je l'ignore : mais je sais que, pour les fourchettes, il fut répondu négativement.

Je ferai ici un aveu. Trois années après ; c'est-à-dire en 1828, alors que le comte Mitrowski avait été appelé à Vienne et qu'on eut remplacé par un autre le surintendant de la maison, nous renouvelâmes notre demande, dissimulant que la volonté de l'empereur l'avait déjà repoussée. Notre raison était puissante. Nous disions : « On nous a donné cinq longues et grosses aiguilles de bois pour faire des bas ; de sorte que, si nous le voulions, nous pourrions les réunir, et en faire une espèce de fourchette artificielle : pourquoi donc ne pas nous en donner une qui n'ait seulement que deux ou trois branches ? » Le nouveau surintendant nous comprit, et répondit : « Ceci ne me paraît pas dépasser les limites de mon pouvoir; je vous l'accorde sous ma responsabilité ; seulement, pour la forme, j'en préviendrai le secrétaire du gouverneur. »

M. de Lafayette, pendant cinq années et demie qu'il demeura captif à Olmutz, ne put également obtenir une fourchette de bois pour lui et pour sa famille. Un jour le commandant, assistant à son misérable repas, lui dit : « Ne vous est-il pas nouveau de manger avec les doigts ? — Pas tout à fait, répondit Lafayette, car en Amérique j'ai vu les Iroquois manger de la sorte. »

J'ai décrit comment avait lieu la visite que nous faisait une fois par mois le directeur de la police; mais avant celle-ci le surintendant de la maison en exécutait une autre pour son propre compte. Cela ne suffisait pas. De même que le directeur de la police était le contrôleur du surintendant, de même un conseiller aulique sénateur, ou conseiller d'État, était le contrôleur du directeur de la police. A cet effet, d'année en année, l'empereur envoyait spécialement de Vienne quelque personnage de ce rang ; et celui-ci tombait

sur nous à l'improviste sans avoir prévenu personne, pas même le gouverneur de la province. Le premier de ces visiteurs ministériels fut le baron Munch Van Berlinghausen; le second fut le comte ou baron Van Vogel, et le troisième n'était désigné que par son titre de conseiller d'État.

Les deux premiers vinrent principalement pour se plaindre de la prétendue communication qu'on nous reprochait d'avoir avec les personnes du dehors. Rien n'était plus faux; mais, pour ôter toute espèce de doute à l'empereur, on lui dessina un plan du corridor où étaient nos cachots. Le chemin qui allait de ce corridor à la terrasse qui nous servait de promenade, et la voie qui menait directement de la terrasse au petit chœur de l'église, les portes, les fenêtres, les ouvertures de tous genres avaient été murées; de sorte que non-seulement les étrangers, mais les galériens, ne pouvaient nous voir quand nous allions d'un lieu à un autre. A ce plan on avait joint un règlement qui apprenait à l'empereur qu'à telle heure les prisonniers recevaient l'eau, à une autre le pain, à une autre le dîner, à une autre la visite; que la prison n° 1 se promenait à telle heure, la prison n° 2 à telle autre, et ainsi de suite; de telle sorte que sa majesté, assise dans son cabinet, pouvait préciser d'une manière plus certaine que le vieux Schiller : maintenant ils doivent manger, maintenant boire, maintenant se promener, maintenant rester immobiles. De plus, les visites mensuelles l'instruisaient si le *statu quo* était ou n'était pas observé; un long rapport spécial lui était adressé à ce sujet.

Dans le cours des années suivantes on fit encore de nouvelles découvertes, qu'on taxa d'irrégularité.

SECONDE DÉCOUVERTE.

Gants de laine. Trois sortes de travaux forcés : — scier du bois, — faire de la charpie, — et faire des bas.

Le baron Munch Van Berlinghausen vit sur la petite table de Foresti une paire de gants tricotés d'une laine grossière; il sortit du cachot, et dit au gouverneur, le comte Mitrowski :

« Comment ! aussi des gants ? »

Le gouverneur fit appeler le surintendant, les secondini; tous assurèrent que leurs excellences n'avaient qu'à descendre dans les casemates pour voir que tous les galériens indistinctement étaient libres de porter ou non de ces gants de laine; — qu'ils étaient ordonnés par le médecin, qu'ils étaient indispensables pour le froid. Le lendemain les gants nous furent inexorablement enlevés, et on nous fit appeler pour nous expliquer.

Le directeur de la police : « Qui vous a donné ces gants, et qui les a autorisés?

« — Autorisés, vous. Donnés, nous.

« — Accordés, moi; ce n'est pas vrai.

« — Cela est vrai. Rappelez-vous qu'à l'arrivée du froid, étant par un travail forcé obligés de fournir des bas de laine, nous vous avons demandé la permission de garantir nos mains contre la rigueur de la saison, en nous faisant, avec la laine et les aiguilles pour les bas, des gants comme en portent tous les galériens.

« — Tricoter des bas est la volonté de l'empereur, et par cela même est pour vous un devoir sacré et ir-

rémissible; mais avec cette laine et ces aiguilles tricoter aussi des gants, *cela dépasse.* »

Et voici ces bonnes gens exposées de nouveau à essuyer de notre part des insolences que certes nous aurions mieux fait de ne pas dire; mais notre patience était trop mise à bout de mille autres côtés pour que la plus petite occasion ne suffît pas à nous faire exhaler au dehors une douleur d'autant plus amère que cette manière de plaisanter nous paraissait une sottise plutôt feinte que véritable : elle était pour nous comme une insulte convenue. Nous nous trompions peut-être, et dans notre erreur nous disions : « Nous obliger à des travaux matériels, patience ! nous obliger à scier du bois ! patience ! Mais, après le bois, nous avons demandé une occupation d'esprit, et maintenant que nous accordent-ils? — Aux aveugles, faire de la charpie, parce que, ayant voulu provoquer une révolution par amour de l'humanité, nous continuerons ainsi à nous livrer à des actes méritoires; — aux clairvoyants, tricoter, parce que, n'étant pas seulement philanthropes, mais aussi des esprits cultivés, nous trouverons en passant une maille sur l'autre un travail intellectuel. Nous pensions qu'il était difficile de réunir dans un ordre plus de cruauté et plus de moquerie. — Ce qu'il y a de très-sûr, c'est que j'ai vu des hommes dont l'âme supportait avec la plus grande résignation la privation des objets les plus chers, la douleur physique ou morale, devenir furieux de rage par cette obligation de tricoter.

Je le reconnais, quand je sciais du bois, quand je faisais de la charpie, la main seule était esclave, la pensée se promenait à son gré; mais pour faire les bas, l'esprit, l'œil et la main devaient s'appliquer à

chaque maille, et il était impossible de penser. C'était là une double servitude de corps et d'esprit; et cette seconde était mille fois plus insupportable que la première. Ne pouvoir penser à sa mère, à ses sœurs, à ses amis, ne pouvoir penser à sa douleur, ah! c'était là la plus grande expiation du Spielberg. — Et encore physiquement c'était une chose dégoûtante et malsaine; et, en dépit de toutes nos réclamations, on n'a jamais voulu le comprendre, ou plutôt le reconnaître. On nous donnait un gros peloton de laine puante, — car elle était imprégnée d'une huile impure; — notre cachot en était aussitôt empesté; et un mal de tête insupportable était le premier effet de cette exhalaison, qui s'incorporait en nous. Or le surintendant, qui avait si bien compris la cruauté de nous refuser des fourchettes de bois, et qui plus tard nous les accorda, ne put jamais comprendre la cruauté de ce travail. Nous ne refusions pas de nous livrer au travail obligé, seulement ce dernier était au-dessus de nos forces. — Ce fut en vain. On eut recours aux injures grossières et aux menaces de tous genres, je n'exagère pas, menaces brutales. J'ai vu le pauvre Munari, vieillard de plus de soixante ans, ancien magistrat à Bologne, à Ferrare, à Modène, respectable par son caractère et par son savoir, demeurer impassible à la souffrance des maux physiques dont il était tourmenté, et pleurer comme un enfant d'être obligé de tricoter des bas et d'en livrer au moins une paire par semaine. Ceux qui manquaient à cette obligation étaient menacés d'être privés de nourriture, de promenades, menacés de la bastonnade et d'un rapport à Vienne : la première et la troisième menace ne furent point exécutées.

« Et moi aussi, je ferai un rapport à Vienne, répondis-je une fois au surintendant. Croyez-vous qu'un homme chez qui l'amputation de la jambe empêche la circulation du sang, et qui ne peut demeurer longtemps assis sans éprouver de vives douleurs, — j'en souffris d'atroces pendant deux années, — ne puisse obtenir de l'empereur d'être exempté de travail, et surtout d'un travail aussi ridicule. »

Silvio ajouta : « Si mon ami écrit à l'empereur, il dira tant de choses et de telles choses, que sa majesté en frémira et l'exemptera du travail ainsi que nous tous. Il est temps de faire cesser une persécution aussi humiliante, aussi atroce, et, nous pouvons le dire, aussi contraire à la volonté impériale. Tous les grands personnages qui sont arrivés de Vienne et à qui nous nous sommes plaints du travail nous ont unanimement répondu que le travail nous avait été accordé par l'empereur comme un soulagement; et maintenant, ce qui devait être un soulagement, vous en faites une obligation, une occasion de menaces de tortures physiques et morales, que toutefois vous n'oseriez mettre à exécution : y aura-t-il une punition pour tant d'audace? »

Nous en étions là. Précisément le dernier jour de notre captivité au Spielberg nous avions commis une de ces infractions; et lorsque nous fûmes appelés à la chancellerie pour recevoir la nouvelle de notre délivrance, nous crûmes d'abord qu'il était question d'une peine pour ne pas avoir remis le matin même la paire de bas que nous devions chaque dimanche.

L'arthritis m'était survenue en grande partie pour avoir été privé des gants après la visite du baron Munch Van Berlinghausen.

TROISIÈME DÉCOUVERTE.

Le petit coussin de la comtesse Confalonieri.

Le second personnage que le ministre envoya pour nous visiter, le baron Van Vogel, traita d'irrégularité un petit coussin qu'il aperçut sur la table de Confalonieri. — Voici l'histoire.

La comtesse s'était rendue à Vienne pour obtenir la grâce de son mari. Le jour fatal du jugement, au milieu de la nuit, le courrier était parti avec la sentence de mort. Poussée par son bon cœur, l'impératrice expédia un chambellan à la comtesse, chargé de lui transmettre par un silence plein de dignité la douleur que son angélique souveraine éprouvait de n'avoir pu sauver Confalonieri. — Thereza Confalonieri, malgré l'heure avancée, vole en voiture au palais. L'impératrice, déjà retirée, ne put s'empêcher de la recevoir; elle pleura, elles pleurèrent, et le déchirement fut si cruel, que l'impératrice, les cheveux en désordre, court dans la chambre de son époux, et après quelques instants, qui devaient être pour Thereza des siècles de douleur, elle revient avec la grâce de la vie. Vite, vite il fallait rejoindre le courrier, le dépasser; car il portait la sentence de mort. Thereza se précipite dans une voiture; et sans s'arrêter, payant trois et quatre fois la course aux postillons, prenant quelques bouillons pour toute nourriture, arriva à temps à Milan, et Frédéric fut sauvé du gibet. Pendant le voyage elle avait reposé sa tête sur un petit coussin, qu'elle baigna de larmes, larmes tantôt d'anxiété mortelle de ne pas arriver à temps, tantôt

d'espérance, tantôt d'amour conjugal. Ce confident du plus solennel et du plus tragique moment de la vie des deux époux fut remis aux juges de Frédéric, qui l'avaient condamné à mort, et ceux-ci le rendirent religieusement au mari sauvé. Confalonieri l'apporta avec lui au Spielberg. Là, dépouillé de tous ses vêtements, enchaîné, étendu sur la paille, privé de toutes les commodités de la vie, jamais il ne se sépara de son petit coussin. Tous les surintendants, les gouverneurs, Munch Van Berlinghausen lui-même, l'avaient respecté; le baron Van Vogel le considéra comme une irrégularité, et le lui ôta.

En comparant cet acte avec celui qui priva Pélisson de son araignée, on le trouvera plus barbare de beaucoup que le second, parce qu'enfin ce petit coussin était une relique sacrée.

QUATRIÈME DÉCOUVERTE.

Le moineau de Bachieza, mention de la perruque de Villa.

Il arriva une fois que Bachieza, revenant de la petite terrasse où nous allions chaque jour pour prendre l'air, porta dans sa prison un jeune moineau qu'à l'insu des gardes il avait pris dans le trou de la muraille. Ce moineau lui tint fidèle compagnie jusqu'à l'époque de la visite mensuelle; mais ce moment étant venu, pendant qu'on fouillait la paillasse ainsi qu'on avait coutume de le faire chaque fois, le petit oiseau s'échappa de dessous le lit, où il s'était jusque-là tenu caché. Le directeur de la police fit renvoyer les gardes pour défaut de vigilance, s'empara

du moineau, et le pauvre prisonnier fut privé de l'unique consolation qui lui restait dans son éloignement de tout être vivant. On le menaça ensuite de faire un rapport à l'empereur sur son *indiscipline*. Bachieza protesta contre cette qualification, et voulut que dans le rapport on ajoutât qu'en élevant un moineau il ne croyait pas avoir enfreint les règlements de l'État, et qu'il réclamait, au contraire, formellement la permission d'en avoir un.

Alors le pauvre Villa dit au directeur de la police :

« Puisque vous faites un rapport spécial à sa majesté pour obtenir un moineau, veuillez y faire aussi mention d'une perruque pour remplacer mes cheveux. Le médecin et le surintendant de la maison disent qu'ils ne sont pas autorisés à faire cette dépense extraordinaire. »

Le directeur, ne pouvant se refuser à nos demandes, les transmit, et deux mois après sa majesté écrivit au gouverneur pour qu'il consultât le surintendant sur ce qui se pratiquait à l'égard des galériens qui étaient chauves.

Le surintendant répondit qu'on leur donnait un berret de laine.

L'empereur, au bout de deux autres mois, répondit qu'il ne fallait faire aucune distinction entre Villa et les galériens chauves.

Mais celui-ci refusa la faveur impériale, parce que le berret de laine lui échauffait trop la tête. On fit donc une troisième réclamation, et au bout de deux mois encore, — il s'en était écoulé six depuis la première demande, — une lettre de l'empereur ordonna qu'il fût donné un moineau à Bachieza pour sa consolation et une perruque à Villa. J'ignore si l'empereur avait

écrit de sa propre main que cette dernière, par économie, ne devait pas être en cheveux; mais je sais bien que l'exécuteur de cette disposition souveraine crut s'y conformer en offrant à Villa, au lieu d'une perruque suivant l'usage, un mauvais tissu de poils de chien.

Le dernier personnage qui vint nous visiter n'était désigné que par son titre de conseiller d'État; son maintien fut digne, exemplaire; on voyait en lui l'émotion que lui causait la vue de tant de misère; mais, ne pouvant la soulager, il n'adressa la parole à aucun de nous, hormis à moi, me faisant quelques questions sur la dernière maladie que j'avais éprouvée. Ce fut la seule visite qui n'ajouta aucune rigueur, aucune privation nouvelle aux rigueurs et aux privations dont nous souffrions déjà.

Si quelqu'un a dit ou dit à l'avenir que jusqu'au mois de juillet 1830 d'autres personnes sont venues nous visiter au Spielberg, je lui affirme publiquement qu'il a été induit en erreur. Il est vrai qu'on nous annonça plusieurs fois la visite de quelqu'un des membres de la famille impériale, ainsi du second fils, l'archiduc Carlo Francisco; mais bien qu'il se soit rendu au Spielberg, il refusa de se montrer aux prisonniers d'État. Nous pensâmes que c'était par un sentiment d'embarras; et nous sûmes bon gré au jeune prince de ce sentiment.

DES

DEVOIRS DES HOMMES,

DISCOURS A UN JEUNE HOMME;

PAR

SILVIO PELLICO.

Justitia enim perpetua est et immortalis.

(*Lib. Sapientiæ*, c. I, 18.)

SILVIO PELLICO.

DES DEVOIRS.

J'entends souvent dire par les jeunes gens qui se vouent à la littérature qu'on ne peut travailler qu'à Paris. En province, dit-on, on languit. Je crois, quant à moi, que ceux qui languissent en province ne feraient pas à Paris autre chose que s'amuser. Le travail ne dépend pas des lieux, mais des goûts, et l'on peut faire d'excellents livres en province, je ne serais pas embarrassé d'en citer de nombreux exemples, si l'on a en province le goût de l'étude et de méditation. Je dirai même que les livres faits en province ont en général un calme et une sérénité d'esprit qui me les rend particulièrement précieux, par le temps qui court. Pour cela, il est vrai, il faut que l'auteur de la province ne se pique pas d'imiter mal à propos le ton et l'esprit de Paris : je dis le ton du jour et l'esprit du moment; car je crois que c'est à Paris que l'esprit français finit toujours par prendre sa plus vive expression et sa plus fidèle image, mais il lui faut du temps pour cela. Le vrai Paris n'est jamais le Paris du jour et de la semaine ; le vrai Paris, c'est celui de l'année, celui qui se corrige de ses ridicules, qui se déprend de ses engouements, et qui arrive au

bon goût par le rapide désenchantement de ses fantaisies. Voilà le Paris qu'il faut connaître, qu'il faut imiter, et qu'on peut fort aisément connaître et imiter en province. Je ne prétends pas en effet que l'homme qui en province aime l'étude et la littérature doive s'abstenir de Paris, comme on s'abstient d'un lieu pestiféré. Il est bon de venir à Paris, mais il n'est pas bon d'y rester. Je crois le travail plus facile et plus doux en province. L'esprit y fermente moins; la raison s'y retrouve mieux. Comme la vie en province est plus stable et moins aventureuse qu'à Paris, l'écrivain n'y est pas excité à chercher le paradoxe; rien ne l'y pousse. Le paradoxe dans la littérature et l'aventure dans la vie tiennent de près l'un à l'autre. J'ajoute qu'en province l'homme est toujours connu avant l'écrivain; cela fait qu'en province l'écrivain ne peut pas surfaire l'homme. A Paris, on se figure l'homme d'après le livre : grande cause d'erreur, grande source de charlatanisme. En province, ces duperies ne sont pas possibles. L'écrivain ne peut pas se draper en Titan et l'homme vivre en bon bourgeois. Il faut que l'écrivain ait la même allure que l'homme. De là une vérité qui a toutes sortes d'avantages, même pour la littérature. C'est en province surtout que le style ou l'ouvrage est l'homme.

Ces réflexions me sont naturellement inspirées par l'œuvre que j'ai sous les yeux. C'est une traduction de Silvio Pellico, de ses *Mémoires* d'abord et de son *Discours sur les devoirs*. C'est à ce dernier ouvrage que je veux m'attacher. M. Lezaud, le nouveau traducteur de Pellico, vit en province, et c'est en province qu'il a fait ses ouvrages. Ces ouvrages le préparaient fort bien à traduire les *Devoirs* de Pellico. M. Lezaud en effet a étudié avec soin les moralistes anciens, Platon, Aris-

tote, Cicéron, et il a publié sur la morale et la politique de ces grands hommes des résumés excellents, où il juge avec une grande fermeté d'esprit et une grande justesse de sens la doctrine de ces grands esprits, ne faisant grâce à aucune de leurs erreurs, quand bien même ces erreurs auraient quelque parenté avec les nôtres. Il a de même résumé et jugé les philosophes modernes, ceux surtout qui ont plus particulièrement traité de la politique et de la morale, Hobbes, Locke, Helvétius, Rousseau; et là il a eu encore plus à faire pour séparer la vérité de l'erreur; M. Lezaud fait ce triage avec sûreté et simplicité, et j'aime beaucoup sa méthode, qui consiste bien plus à montrer l'erreur qu'à plaider pour la vérité. Il réduit le sophisme à sa plus simple expression et de cette manière il le rend sensible à tous les yeux. Une fois le sophisme réduit à ce qu'il est, M. Lezaud ne s'inquiète plus de le combattre où d'y opposer la vérité. Il le croit perdu dès qu'il est montré. Cette méthode simple et grave témoigne d'une sérénité d'idées et de sentiments qui sent la province. On voit que M. Lezaud n'a pas cette inquiétude et cette anxiété d'esprit que donne le commerce perpétuel et inévitable avec les théories douteuses, les utopies équivoques, les intentions compliquées et mobiles qui abondent dans la vie de Paris. Il est d'une province où le mal existe comme ailleurs assurément; mais il croit que le mal est le mal, et qu'il faut le combattre hardiment, d'un côté par la répression des lois, de l'autre par l'autorité des bons exemples. Voilà les saines inspirations qu'il trouve en lui et auprès de lui.

Les œuvres de Pellico expriment une grande sérénité d'esprit et l'inspirent. Son *Discours sur les Devoirs* n'est point un traité scientifique; Pellico ne cherche

pas, comme le font les philosophes, quel est le principe de la morale. Il prend la morale telle qu'elle est dans l'Évangile et telle qu'elle est dans les préceptes de la sagesse antique, et il exhorte l'homme à remplir les devoirs que lui prescrivent les lois de Dieu et des hommes. Rien dans le livre de Pellico ne sent la métaphysique; rien ne sent l'esprit de recherche et de raffinement. C'est une exhortation simple et chaleureuse; mais cette exhortation n'a rien de vague et de banal, parce qu'elle s'adresse d'une façon particulière aux hommes de notre temps, quoiqu'elle exprime des vérités de tous les temps. Ce qui marque la date des moralistes, c'est l'espèce de vices qu'ils combattent; car, bien que l'humanité ait toujours les mêmes vices, elle change pourtant, selon les temps, de préférence entre les vices. Il y a des temps qui mettent l'orgueil au premier rang; d'autres y mettent l'hypocrisie. L'ordre de préséance des péchés capitaux varie ainsi fort agréablement dans l'histoire de l'humanité. Or c'est d'après cet ordre de préséance qu'on sait reconnaître la date des moralistes. A voir les vices que combat Pellico, à voir les vertus qu'il conseille, Pellico est tout à fait un homme de nos jours.

Je parlais de la sérénité d'esprit et de cœur qu'on sent dans les *Devoirs* de Pellico. C'est une sérénité retrouvée, et c'est par là qu'elle est tout à fait la sérénité que comporte notre siècle. Il y a longtemps que nous ne sentons plus la douceur de l'innocence baptismale. Quiconque de nos jours a le calme, l'a retrouvé; mais il l'avait perdu. Cette sérénité, que l'expérience de la vie et la méditation religieuse peuvent nous rendre, n'a pas, nous le savons, le charme de la sérénité primitive; elle a un peu l'amertume de l'expérience qui nous la donne; mais elle en a aussi la salubrité. J'admire et j'envie les

siècles bienheureux, s'il y en a eu, qui ont eu la paix de l'âme et de l'esprit, qui n'ont jamais ni douté ni hésité, et auxquels Dieu a épargné, non pas les malheurs qui sont le lot de l'humanité, mais les troubles de la conscience et les anxiétés de la religion, c'est-à-dire le genre de chagrin qui énerve et qui abat le plus l'âme humaine. Mais j'aime et j'estime particulièrement les siècles où les hommes qui, par l'étude des choses humaines et par le recours à Dieu, savent se refaire au dedans d'eux-mêmes une paix sans illusions, mais non sans douceur, une tranquillité qui soit humble devant Dieu et qui soit un peu dédaigneuse devant les hommes. Donnez beaucoup aux hommes, dit quelque part Fénelon, mais n'en attendez rien. Voilà, si j'ose le dire, le secret de la sérénité qui se sent dans les *Devoirs* de Pellico; et j'aime à rapprocher pour la douceur de l'âme, sinon pour la force et pour l'étendue de l'esprit, ces deux noms, Fénelon et Pellico, tant je suis touché de la douceur affectueuse que je sens partout dans l'exhortation de Pellico.

La seule observation métaphysique qui se trouve dans Pellico, si même c'en est une, c'est de constater en commençant le besoin impérieux que la conscience a d'accomplir le devoir. Nous avons, si je puis ainsi parler brutalement, une sorte d'appétit moral qui nous pousse au devoir, et que ressentent toutes les consciences saines. Les consciences qui ne ressentent pas ce besoin sont des consciences malades et viciées, de même qu'il y a des estomacs qui n'ont plus d'appétit, mais ce sont les estomacs malades. La conscience est l'organe du devoir, comme les poumons sont l'organe de la respiration. Il est donc important de ne pas laisser s'altérer l'intégrité de notre conscience, et c'est le soin que Pellico

nous recommande le plus vivement. Les préceptes qu'il donne à ce sujet sont tout à fait de notre temps et à notre adresse. Il remarque, par exemple, avec justesse comment le mensonge s'est introduit dans nos mœurs sous la protection de l'esprit de parti. On ne ment pas, comme les enfants et les laquais, pour cacher ses fautes; on ment pour discréditer ses adversaires et pour les supplanter. « Il y a, dit Pellico, un besoin incessant de supposer dans le parti opposé des faits et des intentions qui le déshonorent; on croit que tout est permis pour combattre des adversaires; on cherche des preuves contre eux, et lorsqu'on en a trouvé dont l'incertitude et la fausseté sont manifestes, on s'étudie à les soutenir, à les faire valoir, à paraître en être persuadé (1). » Cette habitude du mensonge polémique est funeste à plus d'un titre : elle a entre autres effets celui-ci, c'est qu'à force de dire le mal, nous nous habituons à le croire, et que nous tombons dans une défiance générale des hommes. On ne croit plus au bien, on n'estime plus personne; et c'est là, soyez-en sûrs, une cruelle maladie. C'est même une grande cause d'erreurs et une grande malhabileté. J'ai vu qu'on se trompait souvent pour croire au bien; mais j'ai vu aussi qu'on ne se trompait pas moins souvent pour croire au mal.

C'est une grande erreur de penser que le sentiment du respect ne profite qu'à ceux qui en sont l'objet. Il profite plus à ceux qui le sentent qu'à ceux qui le reçoivent. Il ne profite en effet à ceux qui le reçoivent que dans la mesure qu'ils le méritent. Le respect reçu n'élève et ne fortifie que les âmes respectables, tandis que le respect rendu est utile aux âmes qui le rendent, même quand

(1) Traduction de M. Lezaud, p. 290.

elles se tromperaient sur l'objet de leur respect. Il en est ici, si j'ose le dire, comme du sacrifice qui est offert à Dieu dans nos églises. Quand même, par hasard, le prêtre qui offrirait le sacrifice serait indigne, le sacrifice n'en profiterait pas moins à ceux qui y assistent et qui s'y unissent de bonne foi. Tel est le respect, s'il est sincère, quand même l'objet en serait indigne. Le respect épure et parfume les âmes qui l'exhalent. Heureux donc les hommes qui gardent l'habitude du respect; heureux surtout s'ils prennent de bonne heure cette habitude! Le respect est le meilleur frein que puisse avoir la jeunesse, parce qu'elle se l'impose elle-même. Et n'allez pas dire avec la légèreté de notre temps, avec le penchant au mépris dont Pellico parlait tout à l'heure, n'allez pas dire qu'il ne suffit pas d'avoir le goût du respect, et qu'il faut encore trouver de quoi respecter. A ceux qui aiment à aimer, je dirai : Vous aurez toujours des enfants; et à ceux qui aiment à respecter, je dirai : Vous aurez toujours des vieillards. Malheur, hélas! à tout peuple qui en serait arrivé à ce degré de misère morale, que ses vieillards même ne seraient plus respectables! Le respect de la vieillesse et l'amour de l'enfance sont les deux grandes sources morales où l'humanité vient sans cesse se retremper et se rajeunir. Ne laissons pas dessécher ces sources sacrées. « Il n'y a de méchant que l'homme sans égards pour la vieillesse, pour les femmes et pour le malheur, » disait Parini (poëte et professeur italien); et Parini employait tout l'ascendant qu'il avait sur ses disciples à les rendre respectueux envers la vieillesse. Un jour il était irrité contre un jeune homme dont on venait de lui rapporter une faute grave. Il lui arriva de le rencontrer dans une rue au moment où, occupé à relever un vieux capucin, il témoignait une

noble colère contre quelques misérables qui l'avaient renversé. Parini se mit à crier à l'unisson du jeune homme, et, lui passant les bras autour du cou, il lui dit: « Un moment j'ai eu mauvaise opinion de vous; maintenant que je suis témoin de votre respect pour la vieillesse, il y a peu de vertus dont je ne vous croie capable (1). »

Ce sentiment du respect, si utile aux individus et aux sociétés, il ne faut pas croire que ce soit la nature seule qui le cultive et qui l'entretienne en nous; il y faut aussi la volonté. Pellico fait à ce sujet des réflexions très-fines et très-justes sur le soin que nous devons prendre de cultiver et d'entretenir nos affections les plus naturelles. « Les sentiments les plus délicats, dit-il, ne s'acquièrent que par un soin scrupuleux. Comme personne ne devient, sans étude, habile connaisseur en peinture ou en musique; aussi personne ne peut comprendre l'excellence de l'amour fraternel ou de tout autre vertueux attachement, sans chercher constamment à le comprendre : que l'intimité domestique ne nous fasse jamais oublier d'être prévenant pour nos frères (2). » Pellico touche ici un point important dans la vie de famille. L'habitude s'est introduite de changer l'intimité de la vie domestique en familiarité et en sans-gêne; chez quelques-uns même la familiarité dégénère en grossièreté; et ce n'est pas seulement entre frères et sœurs que l'intimité a perdu sa grâce et sa douceur, et s'est trouvée convertie en un grossier sans-gêne : l'habitude de la familiarité s'est introduite entre le père, la mère et les enfants, sous prétexte d'affection. Je consens

(1) Traduction de M. Lezaud, page 313.
(2) *Ibid.*, page 316.

volontiers à la suppression de quelques formules cérémonielles; je consens même au tutoiement entre le père, la mère et les enfants; mais je suis persuadé que, dans les âmes bien faites et dans les familles bien dirigées, la suppression de quelques formules extérieures doit faire surveiller avec plus de soin et de scrupule au maintien du fond. Ce soin et ce scrupule, il sied aux enfants de l'avoir et aux parents de s'en relâcher. Quel mal faisons-nous, diront d'honnêtes enfants qui ont bon cœur et qui aiment fort leurs père et mère, mais qui sont très-irréfléchis, quel mal faisons-nous quand nous parlons familièrement à notre père ou à notre mère? Nous ne les en aimons pas moins. — Oui, mais la liberté du propos grossit sans le vouloir les petites querelles de la vie de famille, et quand une fois l'esprit de contention s'est assis au foyer domestique, adieu toutes les douceurs de la vie de famille : elles se changent en amertumes quotidiennes; elles finissent par détruire l'esprit de famille, qu'il est si important de conserver chez nous, au milieu du naufrage de toutes les traditions morales. L'esprit de famille périt souvent à trop vivre dans la famille, et surtout à y vivre avec trop de sans-gêne et de sans-façon. Aimons-nous en famille, soit, et de grand cœur! mais sachons aussi nous y respecter mutuellement. La politesse est bonne partout, même dans l'affection. J'ai souvent rencontré des pères qui se plaignaient à moi de leurs fils, et ces fils que je connaissais, je les trouvais, au dehors et avec l'étranger, aimables, affectueux, retenus, judicieux; ils réservaient leurs défauts pour la maison paternelle, en signe d'affection. Pellico dit avec beaucoup de raison : « Ceux qui contractent à l'égard de leurs frères et de leurs sœurs des habitudes de malveillance ou de grossièreté restent

malveillants ou grossiers avec tout le monde (1). » Oui, il faut que la vie de famille soit l'apprentissage de la vie du monde; mais il faut aussi, à certains moments, que le monde apprenne à la famille la politesse, si la famille oublie la politesse sous prétexte d'affection. Quand, dans le sein de la famille, l'affection produit la politesse, cette politesse née de l'affection vaut mieux assurément que la politesse du monde. Mais là où l'affection se dispense de la politesse, il est bon qu'elle la reprenne à l'école du monde. Ne croyons donc pas, encore un coup, que pour la pratique des affections de la famille il ne faille s'en fier qu'à la nature. Il y faut aussi l'intelligence; il faut que la réflexion ou le conseil nous fasse comprendre qu'il y a des affections réciproques dont les témoignages doivent être bien différents : une tendresse grave sied aux parents, un respect affectueux sied aux enfants. L'instinct n'est pas longtemps un bon guide pour les affections de l'homme. Il les commence bien; mais, pour les entretenir et les cultiver, il y faut le soin et l'attention sur soi-même. C'est un devoir dont nous ne devons nous dispenser dans aucun cas. Dieu veut que nous soyons intelligents dans la pratique de nos affections comme dans la conduite de nos actions.

Il y a dans les œuvres de Pellico je ne sais combien de préceptes simples et doux, que j'aime à cause de l'application qu'ils ont de nos jours, et j'en pourrais citer bien des exemples : ainsi le goût que chacun de nous doit avoir pour sa profession ici-bas et le genre de vertu qui est propre à chaque profession; ainsi la répugnance de la moquerie banale et insouciante, ou du cynisme, et surtout le respect des femmes, qui est la marque ca-

(1) Traduction de M. Lezaud, page 316.

ractéristique de toutes les civilisations délicates et nobles, de même que le mépris de la femme est le caractère des civilisations qui se dégradent et qui s'abaissent. Il n'y a pas un de ces préceptes de bonne et douce sagesse que M. Lezaud n'ait eu plaisir à traduire; cela se sent, parce qu'il y retrouvait ses convictions et ses traditions les plus chères. Il sentait en traduisant, comme nous sentons en le lisant, que c'est par ces bonnes maximes et à l'aide de cette sagesse domestique que les sociétés s'honorent quand elles sont fortes, et se soutiennent quand elles sont faibles.

SAINT-MARC GIRARDIN,

de l'Académie française.

AVERTISSEMENT.

Je ne ferai qu'une simple réflexion sur le Traité des Devoirs de Pellico. Un des plus grands écrivains de l'antiquité s'est exercé sur le même sujet ; et je ne crains pas de dire que, si le livre de Cicéron éclaire l'esprit, celui de Pellico touche le cœur. Ai-je besoin d'ajouter que les hommes se conduisent moins par leurs idées que par leur sentiments ?

Ce discours est adressé à une seule personne; mais je le publie, espérant qu'il pourra être utile à la jeunesse en général.

Ce n'est point un traité scientifique, ce ne sont point des recherches profondes sur les devoirs; il me semble que l'obligation d'être honnête et religieux n'a pas besoin d'être prouvée par d'ingénieux raisonements : qui ne trouve de lui-même ces preuves dans sa conscience ne les trouvera jamais dans un livre. Ceci est une simple énumération des devoirs que l'homme rencontre dans sa vie, une invitation à les considérer, à les suivre avec une noble fermeté.

Je me suis proposé d'éviter toute recherche de pensées ou de style, le sujet m'a paru demander la plus grande simplicité.

Jeunesse de ma patrie, je t'offre ce petit volume, avec le désir le plus ardent qu'il t'encourage à la vertu et contribue à ton bonheur.

DES

DEVOIRS DES HOMMES.

CHAPITRE PREMIER.

Nécessité et importance du devoir.

L'homme ne peut se soustraire à l'idée du devoir; il lui est impossible de ne pas sentir l'importance de cette idée. Le devoir est une partie essentielle de notre être; la conscience nous en avertit du moment que la raison commence à poindre en nous; elle nous en avertit plus fortement lorsque cette raison augmente, et toujours plus fortement à mesure qu'elle se développe. Pareillement, tout ce qui est hors de nous nous en avertit, parce que tout est régi par une loi harmonique et éternelle. Tout a une destination chargée de manifester la sagesse et d'exécuter la volonté de cet Être qui est le principe et la fin de toutes choses.

L'homme a aussi sa destination, sa nature ; il faut qu'il soit ce qu'il doit être, ou il n'est pas estimé des autres, il n'est pas estimé de lui-même, il n'est pas heureux. Sa nature est de rechercher le bonheur, de comprendre et de montrer qu'il ne peut le trouver que dans la vertu, c'est-à-dire en étant ce que demande son bien d'accord avec le système du monde, avec les desseins de Dieu,

Si, tant que dure la passion, nous sommes tentés d'appeler notre bien ce qui est contraire au bien d'autrui, à l'ordre, nous ne pouvons cependant nous le persuader. La conscience murmure au dedans de nous; et lorsque cette passion est éteinte, tout ce qui est contraire au bien d'autrui, à l'ordre, nous répugne.

L'accomplissement du devoir est tellement nécessaire à notre bien, que même la douleur et la mort, qui nous apparaissent comme le mal le plus immédiat, se changent en plaisir dans le cœur de l'homme magnanime qui souffre ou meurt pour secourir son prochain ou se soumettre aux ordres adorables du Tout-Puissant.

Être l'homme qu'on doit être est donc jusqu'à un certain point la définition du *devoir* et celle du *bonheur*. La religion exprime admirablement cette vérité lorsqu'elle dit que l'homme est fait à l'image de Dieu : son devoir et son bonheur sont d'être cette image; de ne vouloir être autre chose, de vouloir être bon parce que Dieu est bon, et qu'il lui a donné pour destination de s'élever à toutes les vertus, et de ne faire qu'un avec lui.

CHAPITRE II.

Amour de la vérité.

Le premier de nos devoirs est certainement d'aimer la vérité et d'avoir foi en elle.

La vérité est Dieu. Aimer Dieu et aimer la vérité sont la même chose.

Mon ami, faites effort pour trouver la vérité, pour ne pas vous laisser éblouir par la fausse éloquence de ces tristes et violents sophistes qui s'étudient à jeter sur toutes choses des doutes décourageants.

La raison ne sert à rien, elle nuit, au contraire, quand on l'applique à combattre la vérité, à la décréditer, à soutenir de honteux systèmes; lorsque, tirant des maux dont la vie est semée des conséquences désespérées, elle nie que la vie soit un bien; lorsque, retraçant quelques désordres qui existent dans le système du monde, elle ne veut pas y reconnaître un ordre; lorsque, frappée de la nature palpable et mortelle du corps, elle refuse de croire à *un être* tout esprit et non mortel; lorsqu'elle traite de chimère la distinction du vice et de la vertu; lorsqu'elle ne veut voir dans l'homme qu'une brute, et rien qui lui vienne de Dieu.

S'il était vrai que l'homme et la nature fussent si mauvais, si méprisables, pourquoi perdre le temps à philosopher. Il faudrait se tuer : la raison ne pourrait nous conseiller autre chose.

Puisque la conscience dit à tous de vivre (l'exception de quelques esprits malades ne prouve rien), puisque nous vivons pour aspirer à ce qui est bien, puisque nous sentons que le bien de l'homme est de ne point s'avilir et se confondre avec les vers de la terre, mais de s'ennoblir et de s'élever à Dieu, il est clair que le meilleur emploi de la raison est de donner à l'homme une haute idée de la dignité dont il est capable et de l'exciter à y atteindre.

Cela étant reconnu, combattons avec énergie le scepticisme, le cynisme, toute philosophie qui dégrade l'homme. Imposons-nous l'obligation de croire

à ce qui est vrai, à ce qui est beau, à ce qui est bon. Pour croire il faut avoir la volonté de croire, il faut aimer fortement la vérité.

Cet amour est le seul qui puisse donner de l'énergie à notre âme. Qui se complaît à languir dans le doute, l'énerve.

A cette foi dans tous les principes de droiture ajoutez la résolution d'être vous-même toujours l'expression de la vérité dans vos paroles ou dans vos actions.

La conscience de l'homme n'a de repos que dans la vérité. Celui qui ment a beau n'être pas découvert, sa punition est en lui-même; il sent qu'il manque à un devoir et se dégrade.

Pour ne pas contracter la mauvaise habitude de mentir, il n'y a pas d'autre moyen que de prendre la résolution de ne jamais mentir. Si vous faites une exception à cette règle, il n'y aura pas de raison de ne pas en faire deux, de ne pas en faire cinquante, de ne pas en faire continuellement; et c'est ainsi que peu à peu on n'éprouve aucun scrupule à mentir, à exagérer et enfin à calomnier.

Les époques les plus corrompues sont celles où on ment le plus. Alors règne une défiance générale, la défiance entre le père et le fils; alors une profusion infinie de protestations, de serments et de perfidies; alors, au milieu des divisions politiques, religieuses et même littéraires, un besoin incessant de supposer dans le parti opposé des faits et des intentions qui le déshonorent; alors cette croyance que tout est permis pour combattre des adversaires; alors la fureur de chercher des preuves contre eux, et lorsqu'on en a trouvé dont l'incertitude ou la fausseté sont manifes-

tes, de s'étudier à les soutenir, à les faire valoir, à paraître en être persuadé. Ceux qui n'ont pas la simplicité du cœur n'imaginent toujours que duplicité dans le cœur des autres. Si quelqu'un qui leur déplaît parle, il ne dit rien qu'en mauvaise intention. Si quelqu'un qui leur déplaît prie ou fait l'aumône, ils remercient le ciel de ne pas être un hypocrite comme lui.

Quoique né dans un siècle où le mensonge et une extrême défiance sont choses si communes, tenez-vous également éloigné de ces deux vices. Soyez noblement disposé à croire à la véracité d'autrui; et si les autres ne croient pas à la vôtre, ne vous en fâchez pas : il vous suffit qu'elle brille aux regards de celui qui voit tout.

CHAPITRE III.

Religion.

Tenant pour assuré que l'homme est plus que la brute, et qu'il est en lui quelque chose de divin, nous devons avoir la plus grande estime pour tous les sentiments qui tendent à l'ennoblir; et étant certain qu'aucun sentiment ne l'ennoblit autant que d'aspirer, malgré ses misères, à la perfection, à la félicité, à Dieu, force est de reconnaître l'excellence de la religion et de la pratiquer.

Ne vous effrayez pas de ces hypocrites, de ces mauvais plaisants qui, vous voyant religieux, oseront vous traiter d'hypocrite. Sans force d'âme, on ne possède aucune vertu, on ne remplit aucun noble de-

voir; mais pour être pieux il ne faut pas être pusillanime.

Effrayez-vous moins encore d'être associé comme chrétien à cette foule d'esprits vulgaires peu capables de comprendre tout le sublime de la religion. Parce que le vulgaire peut et doit être religieux, il n'est pas vrai que la religion soit une chose vulgaire. L'ignorant est aussi obligé d'être honnête : l'homme instruit rougira-t-il pour cela d'être honnête?

Vos études et votre raison vous ont amené à connaître qu'il n'y avait pas de religion plus pure que le christianisme, plus exempte d'erreurs, plus resplendissante de sainteté, plus empreinte d'un caractère divin; il n'en est pas qui ait autant contribué à faire avancer et à répandre la civilisation, à détruire ou adoucir l'esclavage, à faire sentir à tous les hommes leur fraternité devant Dieu, leur fraternité avec Dieu même.

Réfléchissez à toutes ces choses, et surtout à la solidité de ses preuves historiques; elles peuvent supporter tout examen désintéressé.

Et pour ne pas être abusé par les sophismes qu'on a imaginés contre ces preuves, joignez à leur examen le souvenir de cette foule d'hommes supérieurs qui en ont reconnu la puissance, à commencer par les plus forts penseurs de notre époque jusqu'à Dante, jusqu'à saint Thomas, jusqu'à saint Augustin, jusqu'aux premiers Pères de l'Église.

Chaque nation vous offre de noms illustres qu'aucun incrédule n'osera mépriser.

Le célèbre Bacon, tant vanté par l'école empyrique, loin d'être incrédule comme ses plus chauds partisans, s'est toujours donné pour chrétien. Grotius était chré-

tien, bien qu'il se soit trompé sur quelques points; et il écrivit un traité *de la Vérité de la Religion.* Leibnitz fut un des plus zélés défenseurs du christianisme. Newton n'a pas craint de composer un livre *Sur l'accord des Évangiles.* Locke a traité *du Christianisme raisonnable.* Notre Volta était un physicien supérieur et un homme d'une vaste érudition; et toute sa vie il s'est montré le plus vertueux des catholiques. De tels esprits et tant d'autres suffisent bien, je crois, pour prouver que le christianisme est d'accord avec la raison, je veux dire avec la raison féconde en connaissances et en recherches, non restreinte, exclusive, pervertie par l'entraînement du mépris et de l'irréligion.

CHAPITRE IV.

Quelques citations.

Parmi les hommes renommés dans le monde on en compte quelques-uns d'irréligieux et beaucoup remplis d'erreurs ou d'inconséquences au sujet de la foi. Qu'importe! En attaquant le christianisme en général ou le catholicisme, ils n'ont rien prouvé; et les principaux d'entre eux n'ont pu éviter, dans tel ou tel de leurs écrits, de reconnaître la sagesse de cette religion qu'ils n'aimaient pas ou qu'ils pratiquaient si mal.

Les citations suivantes, bien qu'elles n'aient plus le mérite de la nouveauté, n'ont rien perdu de leur importance, et il convient de les rapporter ici.

J.-J. Rousseau, dans son *Émile*, a écrit ces paroles remarquables :

« J'avoue que la majesté des Écritures m'étonne. La sainteté de l'Évangile parle à mon cœur... Voyez les livres des philosophes; avec toute leur pompe, qu'ils sont petits près de celui-là! Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si simple soit l'ouvrage des hommes! Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même!.... Les fait de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire. Il serait plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet..... Et l'Évangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros. »

Le même Rousseau a dit encore :

« Fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature, sèment dans les cœurs des hommes de désolantes doctrines..... Renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère, aux puissants et aux riches le seul frein de leurs passions; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, et se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes; je le crois comme eux, et c'est à mon avis une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité. »

Montesquieu, quoiqu'en fait de religion il ne soit pas lui-même irréprochable, s'indignait contre ceux qui attribuent au christianisme des torts qui ne lui appartiennent pas.

« M. Bayle, dit-il, après avoir insulté toutes les re-

ligions, flétrit la religion chrétienne; il ose avancer que de véritables chrétiens ne formeraient pas un État qui pût subsister. Pourquoi non? Ce seraient des chrétiens infiniment éclairés sur leurs devoirs, et qui auraient un très-grand zèle pour les remplir; ils sentiraient très-bien le droit de la défense naturelle; plus ils penseraient devoir à la religion, plus ils penseraient devoir à leur patrie..... Chose admirable! la religion chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci. » (*Esprit des Lois*, liv. III, ch. VI.)

Et plus loin :

« C'est mal raisonner contre la religion de rassembler dans un grand ouvrage une longue énumération des maux qu'elle a produits, si l'on ne fait de même celle des biens qu'elle a faits. Si je voulais raconter tous les maux qu'ont produits dans le monde les lois civiles, la monarchie, le gouvernement républicain, je dirais des choses effrayantes..... Que l'on se mette devant les yeux les malheurs continuels des rois et des chefs grecs et romains, la destruction des peuples et des villes par ces mêmes chefs, Timour et Gengis-Kan, qui ont dévasté l'Asie, et nous verrons que nous devons au christianisme et dans le gouvernement un certain droit politique, et dans la guerre un certain droit des gens que la nature humaine ne saurait assez reconnaître. (*Ib.*, liv. XXIV, ch. II et III.)

Le célèbre Byron, ce génie merveilleux qui malheureusement s'était habitué à encenser tantôt le vice et tantôt la vertu, tantôt la vérité et tantôt l'erreur, mais qui était cependant tourmenté par une soif ardente de la vérité et de la vertu, prouva le respect qu'il

avait malgré lui pour la doctrine catholique; il voulut que l'éducation de sa fille fût catholique, et on connaît la lettre où, parlant de cette résolution, il dit l'avoir prise parce qu'il n'avait trouvé dans aucune Église une si grande lumière de vérité que dans la catholique.

L'ami de Byron, le plus grand poëte qui soit resté après lui à l'Angleterre, Thomas Moore, ayant hésité pendant de longues années sur le choix d'une religion, se livra à de profondes études sur le christianisme, et reconnut qu'il était impossible d'être chrétien et bon logicien sans être catholique; il a laissé par écrit les recherches qu'il avait faites et la conclusion inévitable où elles l'avaient conduit.

« Salut! s'écrie-t-il; salut, Église une et vraie, ô toi qui es l'unique chemin de la vie, et dont les seuls tabernacles ne connaissent pas la confusion des langues! que mon âme se repose à l'ombre de tes saints mystères! Loin de moi également l'impiété qui insulte à leur obscurité et la foi imprudente qui voudrait dévoiler leur secret; c'est à l'une et à l'autre que j'applique ces paroles de saint Augustin : « Raisonne, et « j'admire; dispute, et je crois; je vois ton élévation, « mais je ne puis sonder ta profondeur. »

CHAPITRE V.

Résolution à prendre sur la religion.

Que toutes les considérations et les preuves infinies qui existent en faveur du christianisme et de notre

Église en particulier vous fassent répéter ces paroles, vous fassent dire fermement :

Je veux être insensible à tous ces arguments, toujours spécieux et si peu concluants, dont on se sert pour attaquer ma religion. Je vois qu'il n'est point vrai qu'elle s'oppose aux lumières. Je vois qu'il n'est point vrai que bonne pour un temps d'ignorance elle ne convient plus au nôtre, puisque après avoir convenu à la civilisation asiatique, à la civilisation grecque, à la civilisation romaine, aux époques si diverses du moyen âge, elle a suffi, en outre, à tous les peuples qui, après le moyen âge, ont commencé une civilisation nouvelle, et qu'elle suffit encore aujourd'hui à des intelligences qui en élévation ne le cèdent à persomne; je vois que depuis les premiers hérésiarques jusqu'à l'école de Voltaire et de ses disciples, jusqu'aux saint-simoniens de nos jours, tous se sont vantés d'enseigner une meilleure doctrine, et que jamais aucun ne l'a pu. Donc, tant que je me ferai gloire d'être l'ennemi de la barbarie et l'ami des lumières, je me ferai gloire d'être catholique, et je plaindrai ceux qui se moquent de moi, ceux qui affectent de me confondre avec les superstitieux et les pharisiens.

Ceci étant reconnu et déclaré, soyez conséquent et inébranlable. Honorez la religion autant que vous le pourrez par vos sentiments et par vos pensées, et professez-la parmi les croyants et les incrédules; mais professez-la non point en accomplissant froidement et matériellement les pratiques du culte, mais bien en vivifiant l'observance de ces pratiques par de nobles pensées; en vous élevant par l'admiration jusqu'à la sublimité des mystères, sans avoir l'orgueil de les expliquer; en vous pénétrant de la vertu qui en dé-

coule, et n'oubliant jamais que la seule adoration dans les prières ne sert de rien, si nous ne sommes résolus d'adorer Dieu dans toutes nos actions.

Quelques-uns sont frappés de la vérité et de la beauté de la religion catholique; ils sentent qu'aucune philosophie n'est plus qu'elle philosophique, plus ennemie de toute injustice, plus amie de tous les biens de l'homme; et cependant ils suivent le mauvais courant : ils vivent comme si le christianisme était l'affaire du peuple, comme si les esprits cultivés n'avaient que faire de lui. Ceux-là sont plus coupables que les vrais incrédules, et il y en a beaucoup.

Moi qui ai été de ce nombre, je sais qu'on ne sort point de cet état sans effort. Faites-le, si jamais vous y tombez. Le mépris des autres ne peut rien sur vous lorsqu'il s'agit de confesser un noble sentiment : le plus noble des sentiments est celui d'aimer Dieu.

Mais dans le cas où il faudrait passer des fausses doctrines ou de l'indifférence à une profession sincère de la foi, ne donnez point aux incrédules le scandaleux spectacle d'un ridicule bigotisme et de scrupules pusillanimes. Soyez humble devant Dieu et devant les hommes; mais gardez-vous cependant d'oublier votre dignité d'homme, et d'abdiquer la saine raison. La seule raison contraire à l'Évangile est celle qui nous remplit d'orgueil ou de haine.

CHAPITRE VI.

Philanthropie ou charité.

Ce n'est que par la charité que l'homme comprend le devoir d'une véritable philanthropie, d'une véritable charité.

Le mot *charité* est une parole admirable, mais celui de *philanthropie*, — quoique beaucoup de sophistes en aient abusé, — a aussi quelque chose de saint. L'Apôtre s'en est servi pour exprimer l'amour de l'humanité; il l'a même appliqué à cet amour de l'humanité qui est en Dieu même. On lit dans l'épître à Titus, III, ὅτε δὲ χρηστότης, etc. Lorsque apparut la bonté et la philanthropie du Sauveur notre Dieu....

Le Tout-Puissant aime les hommes, et il veut que chacun de nous les aime. Nous l'avons déjà dit, il ne nous est donné d'être bons, d'être contents de nous, de nous estimer, qu'à condition d'imiter en Dieu ce généreux amour, de faire des vœux pour la vertu et le bonheur de notre prochain, de lui aider selon notre pouvoir.

Cet amour résume, pour ainsi dire, tout le mérite de l'homme; il est enfin la partie la plus essentielle de l'amour que nous devons à Dieu, comme il résulte de plusieurs endroits sublimes des Livres saints, et notamment de celui-ci :

« Le Roi dira à ceux qui seront à sa droite : « Venez, ô les élus de mon père! Prenez possession de ce royaume qui vous a été préparé depuis la création du monde. J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger.

J'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire. J'étais étranger, et vous m'avez accueilli; nu, et vous m'avez couvert; malade ou en prison, et vous êtes venu me visiter. » Alors les justes lui répondront, en disant : « Seigneur, quand avez-vous eu faim pour vous nourrir, ou soif pour vous donner à boire? Quand donc étiez-vous étranger pour vous accueillir, ou nu pour vous couvrir? Et quand est-ce que vous étiez malade ou en prison pour que nous allions vous visiter? » Et le Roi répondant, leur dira : « En vérité, je vous le dis, chaque fois que vous avez fait une de ces choses à l'un de mes frères, si petit qu'il fût, c'est à moi que vous l'avez faite. » (MATTH., c. XXV.)

Formons-nous dans l'esprit un type élevé de l'homme, et efforçons-nous de lui ressembler; mais, que dis-je? ce type nous est offert par notre religion, et il est admirable. Celui qu'elle nous propose d'imiter est l'homme ferme et bon au suprême degré, l'ennemi irréconciliable de l'oppression et de l'hypocrisie, le philanthrope qui pardonne tout, moins la perversité impénitente; celui qui peut toujours se venger, et qui s'y refuse; celui qui se fait le frère des pauvres, et ne maudit jamais les riches, pour peu qu'ils se souviennent qu'ils sont les frères des pauvres; celui qui n'estime pas les hommes selon leur degré de science ou de fortune, mais d'après les sentiments de leur cœur et leurs actions : c'est le seul philosophe en qui on ne découvre pas la plus petite tache; c'est la complète manifestation de Dieu en un être de notre espèce, c'est l'Homme-Dieu.

L'âme attachée sur un si beau modèle, quel respect n'aurons-nous pas pour l'humanité? L'amour est toujours proportionné à l'estime. Pour aimer

beaucoup l'humanité, il faut beaucoup l'estimer.

Au contraire, celui qui s'est formé de l'homme une idée basse, petite, incertaine; celui qui se plaît à considérer le genre humain comme un troupeau de bêtes remplies de ruse ou de stupidité, dont toutes les fonctions consistent à manger, se reproduire, se mouvoir et redevenir poussière; celui qui ne veut trouver rien de grand dans la civilisation, dans les sciences, dans les arts, dans la recherche de la justice, dans notre aspiration incessante à ce qui est beau, à ce qui est bon, à ce qui est divin; ah! quelle raison peut avoir cet homme de respecter son semblable, de l'aimer, de l'entraîner avec lui à la recherche de la vertu, de se sacrifier pour lui être utile?...

Pour aimer l'humanité, il faut savoir la considérer sans s'indigner de ses faiblesses et de ses vices.

Lorsque nous la voyons ignorante, pensons combien est grand le pouvoir qu'a l'homme de sortir d'une telle ignorance, en faisant usage de sa raison. Pensons combien est grand le pouvoir qu'a l'homme, même au sein de la plus grande ignorance, de pratiquer les vertus sociales, le courage, la compassion, la reconnaissance, la justice.

Ceux qui jamais ne cherchent à s'éclairer, qui jamais ne s'adonnent à la pratique de la vertu, ne sont que des individus, et non pas l'humanité. Jusqu'à quel point seront-ils excusables? Dieu le sait. Qu'il nous suffise de savoir qu'il ne sera demandé compte à chacun que de la somme qu'il aura reçue.

CHAPITRE VII.

Estime de l'homme.

Admirons dans l'humanité ceux qui, témoignant par eux-mêmes de sa grandeur morale, nous montrent encore le but où nous devons atteindre. Nous ne pourrons peut-être les égaler en renommée; mais ce n'est pas là ce qui importe : nous pourrons toujours les égaler en vertu réelle, c'est-à-dire par la culture des nobles sentiments, chaque fois que notre intelligence aura pu se développer, chaque fois que nous aurons vécu au delà de l'enfance.

Lorsque nous sommes tenté de mépriser l'humanité en voyant nous-même, ou en lisant dans l'histoire ses nombreuses turpitudes, reportons notre pensée sur ces hommes respectables qui font l'ornement des annales humaines. L'irascible mais généreux Byron me disait qu'il n'avait pu trouver d'autre moyen pour échapper à la misanthropie. « Le premier grand homme qui se présente à moi, me disait-il, est toujours Moïse; Moïse, qui releva un peuple dégénéré, qui l'arracha à l'opprobre de l'idolâtrie et de la servitude, qui lui donna une loi pleine de sagesse, lien admirable entre la religion des patriarches et l'Évangile, qui est la religion des temps civilisés. Les vertus et les institutions de Moïse sont le moyen dont se servit la Providence pour former dans ce peuple des hommes d'État supérieurs, d'illustres guerriers, d'excellents citoyens, de zélés partisans de la justice, appelés à prédire la chute des orgueilleux et des hypocrites et

la future civilisation de tous les peuples. Lorsque je considère ces grands hommes, et principalement Moïse, ajoutait Byron, je redis toujours avec enthousiasme ce vers sublime du Dante :

Che di vederli in mes tesso mesalto;

et je reprends alors bonne opinion de cette chair d'Adam et des âmes qu'elle renferme. »

Les paroles du grand poëte anglais ont laissé dans mon esprit une empreinte ineffaçable; et je conviens que j'ai été souvent heureux de faire comme lui, lorsque l'affreuse misanthropie cherchait à s'emparer de moi.

Les grands hommes d'autrefois et ceux d'aujourd'hui suffisent à réfuter celui qui aurait une idée basse de la nature humaine; combien s'en est-il vu dans l'antiquité la plus reculée, combien chez les Romains, combien dans la barbarie, au moyen âge, et depuis la nouvelle civilisation! Là ces martyrs de la vérité, ici ces bienfaiteurs des malheureux, ailleurs les Pères de l'Église, admirables par la hauteur de leur philosophie et la ferveur de leur charité; partout d'intrépides guerriers, des défenseurs de la justice, des propagateurs des lumières, des poëtes, des savants, des artistes pleins de sagesse.

Et que l'éloignement des temps ou la glorieuse carrière de ces hommes ne nous fasse pas croire qu'ils étaient d'une autre espèce que la nôtre. Non, ils n'étaient pas plus que nous sortis des demi-dieux : ils avaient eu une femme pour mère, ils souffrirent et pleurèrent comme nous; ils eurent comme nous à lutter contre les mauvais penchants, à rougir quelquefois d'eux-mêmes, à faire effort pour se vaincre.

Les annales des peuples et les autres monuments qu'ils nous ont laissés ne rappellent qu'un petit nombre des grandes âmes qui vécurent sur la terre; et on compterait par milliers ceux qui, inconnus par leurs pensés ou leurs actions, honorèrent le nom d'homme, leur fraternité avec tous les hommes qui furent célèbres; leur fraternité, je le répète, avec Dieu.

Rappeler combien il s'est rencontré d'hommes vertueux, ce n'est pas se faire illusion, ce n'est pas considérer l'humanité seulement par son beau côté et nier qu'il existe aussi une foule d'insensés et de méchants. Sans doute les méchants et les insensés sont nombreux; mais voici ce que je tiens à établir, — c'est que l'homme peut se faire admirer par sa raison; qu'il peut ne pas se corrompre : qu'il peut, au contraire, en tous temps, quel que soit le degré de son instruction ou de sa fortune, se distinguer par de grandes vertus; que par conséquent il a droit à l'estime de toute créature intelligente.

C'est en lui accordant cette estime qui lui est due, en le voyant tendre sans cesse à la perfection, en voyant qu'il fait partie de ce monde immortel des idées, et non de ces quatre jours où, comme les plantes et les animaux, il se montre assujetti aux lois du monde matériel; c'est en le voyant du moins capable de sortir de cette troupe d'animaux et dire : Je suis plus grand que vous et que tous les objets terrestres qui m'environnent, que nous sentirons augmenter notre sympathie pour l'homme; ses misères mêmes et ses erreurs nous toucheront d'une plus grande pitié, si nous pensons à la grandeur de son être. Nous nous affligerons de voir le roi des créatures s'avilir. Nous nous efforcerons surtout de jeter un voile pieux sur ses

fautes, de lui tendre la main pour qu'il se relève de la fange, pour qu'il remonte au trône d'où il est tombé. Nous nous réjouirons chaque fois que nous le verrons, fier de sa dignité, se montrer invincible au milieu des tourments et des opprobres, triompher des plus pénibles épreuves, et par la glorieuse énergie de sa volonté se rapprocher de son divin modèle.

CHAPITRE VIII.

Amour de la patrie.

Tous les sentiments qui unissent les hommes entre eux et les portent à la vertu sont de nobles sentiments. Le cynique, qui ne manque jamais de sophismes contre tout sentiment généreux, a pour habitude d'exalter la philanthropie, pour déprécier l'amour de la patrie.

Il dit : « Ma patrie, c'est le monde : le petit coin où je suis né n'a aucun droit à ma prédilection, puisqu'il ne mérite aucune préférence sur tant d'autres pays où l'on est aussi bien ou mieux encore. L'amour de la patrie n'est en réalité qu'une espèce d'égoïsme, commun à une petite société d'hommes, qui s'en autorisent pour haïr le reste de l'humanité. »

Mon ami ne soyez point le jouet d'une si triste philosophie; son caractère est d'avilir l'homme, de nier ses vertus, d'appeler illusion ou sottise ou perversité tout ce qui l'ennoblit. Entasser de magnifiques paroles pour blâmer toute tendance généreuse, tout dévouement au bien public, est chose facile, mais qu'on doit mépriser.

Le cynisme retient l'homme dans la fange, la vraie

philosophie est celle qui s'efforce de l'en retirer; elle n'est autre que la religion, et celle-ci honore l'amour de la patrie.

Sans doute nous pouvons dire aussi du monde entier qu'il est notre patrie : tous les peuples sont membres d'une grande famille, trop étendue pour être gouvernée par une seule autorité, quoiqu'elle ait Dieu pour maître suprême. Considérer tous les êtres de notre espèce comme formant une famille contribue à nous rendre bienveillant pour l'humanité en général; mais cette pensée ne doit pas en détruire d'autres qui sont également justes.

C'est encore un fait que l'humanité se partage en peuples. Chaque peuple est cette agrégation d'hommes que la religion, les lois, les coutumes, la communauté de langage, d'origine, de gloire, de revers, d'espérances, que tous ces éléments, ou seulement une partie, resserrent par une commune bienveillance : appeler en tous égoïsme cette bienveillance et cette communauté d'intérêts entre les membres d'un peuple, c'est comme si, dans la manie de blâmer, on voulait flétrir l'amour paternel et l'amour filial en les représentant l'un et l'autre comme une conspiration entre chaque père et ses enfants.

Rappelez-vous toujours que la vérité a plusieurs faces; que parmi les sentiments vertueux il n'en est aucun qui ne doive être cultivé. Mais il en est peut-être qui devenant exclusifs seraient nuisibles; qu'ils ne deviennent pas exclusifs, et ils ne seront pas nuisibles. L'amour de l'humanité est excellent; mais il ne doit pas empêcher l'amour du pays natal. L'amour du pays natal est excellent; mais il ne doit pas empêcher l'amour de l'humanité.

Honte à l'âme vile qui n'applaudit pas à toutes les faces sous lesquelles peut se manifester parmi les hommes cette estime sincère qui les porte à vivre en frères, par un échange mutuel d'égards, de secours et de bons procédés.

Deux voyageurs européens se rencontrent dans une autre partie du globe : l'un sera né à Turin l'autre à Londres; ils sont Européens. Cette communauté de nom établit entre eux comme un lien d'affection, je dirai presque de patrie, et par suite un empressement louable à se rendre de bons offices.

Voici d'autre part quelques personnes qui cherchent à se comprendre : elles ne parlent pas habituellement la même langue. Vous croirez qu'il ne peut y avoir entre eux aucun lien de patrie : vous vous trompez; ils sont Suisses, de cantons différents, celui-ci italien, celui-là français, cet autre allemand. La conformité de la loi politique qui les protége supplée à l'absence d'une langue commune, leur inspire une affection mutuelle, les fait contribuer par de généreux sacrifices au bien d'un pays qui n'est pas pour eux une patrie.

Voyez en Italie, ou en Allemagne, un autre spectacle. Des hommes vivant sous des lois différentes, et par cela même devenus des peuples différents, sont quelquefois obligés de se faire la guerre entre eux; mais ils parlent ou du moins ils écrivent la même langue, ils honorent les mêmes ancêtres, ils se glorifient de la même littérature; ils ont des goûts semblables, un besoin réciproque d'amitié, d'indulgence, de protection : ces divers motifs font régner entre eux plus de bienveillance et une émulation de bons procédés.

L'amour de la patrie, soit qu'il embrasse un vaste pays ou ne s'adresse qu'à une petite contrée, est toujours un noble sentiment. Il n'est pas de fraction de peuple qui n'ait une gloire qui lui soit particulière, des princes qui lui ont donné une puissance relative plus ou moins considérable, des faits historiques mémorables, de bonnes institutions, des villes importantes, quelque trait distinctif qui honore son caractère, des hommes illustres par leur courage, renommés dans la politique, dans les arts et dans les sciences. Ce sont là pour chacun une raison d'aimer, de préférer la province, la ville, le village où il est né.

Mais prenons garde que l'amour de la patrie, dans le cercle étendu ou restreint de ses prédilections, ne nous rende sottement fier d'être né dans tel ou tel lieu, et ne nous rende par suite ennemi des autres villes, des autres provinces, des autres nations. Un patriotisme exclusif, envieux, cruel, au lieu d'être une vertu, est un vice.

CHAPITRE IX.

Le vrai patriote.

Pour aimer la patrie d'un amour vraiment élevé, nous devons commencer par lui donner en nous des citoyens dont elle n'ait pas à rougir, dont elle ait, au contraire, à s'honorer. Tourner en dérision la religion et les bonnes mœurs, et aimer dignement la patrie, est tout aussi impossible qu'estimer la femme qu'on aime, et s'imaginer qu'on n'est pas obligé de lui être fidèle. Si un homme insulte aux autels, à la sainteté

du mariage, à la décence, à la probité, et s'écrie : « Patrie, patrie, » ne le croyez pas ; c'est un hypocrite de patriotisme, c'est un mauvais citoyen.

Il n'y a de bon patriote que l'homme vertueux, l'homme qui comprend, qui aime tous ses devoirs et s'efforce de les pratiquer.

Jamais on ne pourra le confondre avec le flatteur des puissants, avec l'ennemi perfide de toute autorité. Servilité ou insolence sont deux excès pareils.

S'il occupe un emploi du gouvernement militaire ou civil, ce qu'il recherche n'est pas son profit particulier, mais l'honneur et la prospérité du prince ou du peuple.

S'il est simple citoyen, l'honneur et la prospérité du prince et du peuple sont également le plus cher de ses désirs, et, loin de rien faire qui leur soit opposé, il ne néglige rien de ce qui peut leur être utile.

Il sait que dans toute société il y a des abus, et il souhaite qu'on les détruise; mais il déteste la fureur de ceux qui voudraient les détruire par la spoliation et d'atroces vengeances; car, de tous les abus, ceux-là sont les plus terribles et les plus funestes.

Il n'appelle ni ne provoque la guerre civile; au contraire, par sa parole et par ses exemples, il se fait autant que possible le modérateur des hommes de violence, et les ramène toujours à l'indulgence, à la paix. Il ne cesse d'être un agneau qu'au jour où la patrie en danger a besoin d'être défendue ; alors, comme le lion, il combat, triomphe ou meurt.

CHAPITRE X.

Amour filial.

L'exercice de vos premiers devoirs commence dans la famille. Votre première école de vertu est la maison paternelle. Que dire de ceux qui prétendent aimer la patrie, affectent l'héroïsme, et manquent à ce devoir essentiel de la piété filiale.

Il n'y a pas d'amour de la patrie, il n'y a pas le moindre germe d'héroïsme là où se trouve une noire ingratitude. A peine l'intelligence de l'enfant s'est ouverte à l'idée du devoir, la nature lui crie : « Aime tes parents! » L'instinct de l'amour filial est si fort, qu'il semblerait que pendant toute la vie on n'a aucun besoin de l'entretenir. Mais, comme nous l'avons déjà dit, tous les bons sentiments réclament le concours de notre volonté; sans cela ils se perdraient. Il nous faut donc cultiver le respect envers nos parents avec une fermeté invariable.

Si l'on se pique d'aimer Dieu, d'aimer l'humanité, d'aimer la patrie, comment ne pas avoir une extrême vénération pour ceux à qui nous devons d'être une créature de Dieu, un homme, un citoyen!

Un père et une mère sont naturellement nos premiers amis. Il n'est personne à qui nous devions davantage. Un devoir sacré nous oblige envers eux à la reconnaissance, au respect, à l'amour, à l'indulgence, à leur témoigner ces nobles sentiments.

Il est peut-être à craindre que la trop grande intimité dans laquelle nous vivons avec des personnes qui

nous appartiennent de si près ne nous accoutume trop vite à manquer pour elles d'attention, du soin d'être aimable et d'embellir leur existence.

Gardons-nous d'un pareil tort. Qui recherche la politesse doit s'étudier à mettre dans ses procédés une exactitude, une bonne grâce qui les rende aussi parfaits qu'ils peuvent l'être.

Attendre, pour observer toutes les exigences de la politesse, qu'on ait quitté sa maison, et manquer en attendant d'égards et d'une aimable déférence pour ses parents, est une inconséquence et une faute. Les bonnes manières ne s'acquièrent que par une pratique constante, et qui commence au sein même de la famille.

Quel mal y a-t-il, dira quelqu'un, à éloigner toute gêne avec des parents? ils savent bien que leurs enfants les aiment, quel besoin ont ceux-ci de le leur prouver en affectant des dehors gracieux et dissimulant leur ennui ou leur impatience? Vous qui recherchez la distinction, ne raisonnez pas de la sorte. Que si éloigner toute gêne veut dire être grossier, ce n'est plus que de la grossièreté, et il n'est aucune intimité de famille qui puisse la justifier.

L'esprit qui refuse de faire quelque effort dans la maison comme hors de la maison pour être agréable aux autres, pour acquérir de nouvelles vertus, pour honorer l'homme en lui-même, pour honorer Dieu dans l'homme, est un esprit sans vigueur. Pour se reposer de la noble fatigue d'être bon, poli, affable, il n'y a pour l'homme que l'heure du sommeil.

L'amour filial est un devoir, non-seulement de reconnaissance, mais de nécessité absolue. Dans le cas, rare d'ailleurs, où quelqu'un aurait des parents peu

bienveillants, peu dignes d'estime, par cela seul qu'ils lui ont donné le jour ils ont près de lui un titre si sacré qu'il ne peut sans impiété, je ne dis pas les mépriser, mais leur manquer tant soit peu de respect. Dans ce cas les égards qu'il leur témoignera étant moins mérités lui feront plus d'honneur, mais n'en seront pas moins une dette payée à la nature, à l'édification de ses semblables, à sa propre dignité.

Honte à celui qui se fait le censeur rigide de quelques défauts de ses parents ! Eh ! pour qui aurons-nous de l'indulgence, si nous en manquons pour un père et une mère !

Exiger pour les respecter qu'ils soient sans défauts, qu'ils aient atteint la perfection de l'humanité, c'est à la fois de l'orgueil et de l'injustice. Nous, qui désirons que tout le monde nous respecte et nous aime, sommes-nous toujours irréprochable; et quand un père et une mère seraient loin de cet idéal de raison et de vertu que nous recherchons, montrons-nous habile à les excuser, à cacher leurs torts aux yeux d'autrui, à rendre justice à toutes leurs bonnes qualités : c'est ainsi que nous nous rendrons meilleur nous-même en nous faisant un caractère pieux, généreux, prompt à reconnaître le mérite des autres.

Mon ami, pénétrez-vous souvent de cette triste pensée, mais si propre à nous rendre patients et compatissants : « Ces têtes blanches que j'ai là devant moi, qui sait si bientôt elle ne dormiront pas dans la tombe. » Ah ! tant que vous avez le bonheur de les voir, honorez-les et ménagez-leur quelques consolations dans les ennuis de la vieillesse, qui sont si nombreux.

Leur âge ne les porte déjà que trop à la tristesse : ne contribuez jamais à les attrister; que toutes vos

manières, que toute votre conduite soient toujours si aimables, qu'en vous voyant ils se sentent rajeunis et réjouis. Chaque sourire que vous appellerez sur leurs lèvres, chaque contentement que vous éveillerez dans leur âme, sera pour vous le plaisir le plus réel et le plus profitable. Les bénédictions d'un père et d'une mère pour un fils reconnaissant sont toujours sanctionnées par Dieu.

CHAPITRE XI.

Respect aux vieillards et aux anciens.

Honorez dans toutes les personnes âgées l'image de vos parents et de vos aïeux. La vieillesse est digne de respect pour tout esprit bien né.

L'antique Sparte ordonnait par une loi aux jeunes gens de se lever à l'arrivée des vieillards, de se taire quand ils parlaient, de leur céder le pas lorsqu'ils les rencontraient. Ce que chez nous la loi n'ordonne pas, faisons-le, et cela vaudra mieux, par convenance.

Il y a dans cette déférence tant de beauté morale, que ceux-là même qui négligent de l'observer sont forcés de l'admirer dans les autres.

Un vieillard d'Athènes cherchait place aux jeux Olympiques, et tous les gradins de l'amphithéâtre étant occupés, plusieurs jeunes gens, ses compatriotes, lui firent signe de s'approcher; et lorsque, cédant à leur invitation, il fut arrivé à grand'peine où ils se trouvaient, au lieu de lui faire place ils se moquèrent de lui. Ainsi repoussé successivement, le malheureux vieillard parvint jusqu'à l'endroit où sié-

geaient les Spartiates. Ceux-ci, fidèles à la coutume de leur pays, se lèvent avec respect, et le placent parmi eux. Ces mêmes Athéniens qui venaient de lui insulter si outrageusement furent saisis d'admiration pour leurs généreux émules, et tout l'amphithéâtre retentit d'applaudissements; mais des larmes coulant alors des yeux du vieillard, il s'écria : « Les Athéniens savent ce qui est honnête, et les Spartiates le pratiquent. »

Alexandre de Macédoine, — et je lui donnerai ici volontiers le surnom de grand, — pendant que les succès les plus éclatants contribuaient à enfler son orgueil, savait cependant s'abaisser devant l'image de la vieillesse. Arrêté un jour dans sa course triomphante par la neige, il fit allumer du feu; et se chauffant, assis sur son banc royal, il aperçut au milieu de ses soldats un homme fatigué par l'âge, et que le froid faisait trembler; il s'approche de lui, et, de ces mains invincibles qui avaient renversé le trône de Darius, il prit le vieillard engourdi, et le plaça sur son propre siége.

« Il n'y a de méchant que l'homme sans égards pour la vieillesse, pour les femmes et le malheur, » disait Parini; et Parini employait tout l'ascendant qu'il avait sur ses disciples à les rendre respectueux envers la vieillesse. Un jour il était irrité contre un jeune homme dont on venait de lui rapporter une faute grave. Il lui arriva de le rencontrer dans une rue au moment où, occupé à relever un vieux capucin, il témoignait une noble colère contre quelques misérables qui l'avaient renversé. Parini se mit à crier à l'unisson du jeune homme, et, lui passant les bras autour du cou, il lui dit : « Il n'y a qu'un moment j'avais

mauvaise opinion de vous; maintenant que je suis témoin de votre respect pour la vieillesse, il y a peu de vertus dont je ne vous croie capable. »

La vieillesse est surtout respectable dans ceux qui ont supporté les ennuis de notre enfance et de notre jeunesse, dans ceux qui ont contribué autant qu'ils l'ont pu à nous former l'esprit et le cœur. Soyons indulgents pour leurs défauts, et apprécions généreusement les peines que nous leur avons coûtées, l'affection qu'ils nous ont témoignée et la douce récompense qu'ils se sont promise de la persévérance de notre amour. Non, celui qui se consacre avec un noble désintéressement à l'éducation de la jeunesse ne trouve jamais dans le pain qu'il a si justement gagné une part suffisante. Ces soins dignes d'un père ou d'une mère ne sont pas à vendre; ils ennoblissent celui qui en a contracté l'habitude; ils accoutument à aimer, et donnent des droits à notre amour.

Témoignons un respect filial à tous nos supérieurs, parce qu'ils sont nos supérieurs. Témoignons un respect filial à tous les hommes qui ont bien mérité de la patrie ou de l'humanité; que leurs écrits, leur image, leur tombe soient sacrés pour nous.

Et, lorsque nous considérons les siècles passés et les traces de barbarie qu'ils ont laissées, lorsque nous déplorons une infinité de maux présents, les considérant comme une conséquence des passions et des erreurs des âges précédents, ne cédons pas à la tentation de blâmer nos ancêtres; soyons scrupuleux dans les jugements que nous portons sur eux : ils ont entrepris des guerres que nous déplorons, mais n'avaient-ils pas leur excuse dans la nécessité ou dans une illusion que nous ne pouvons apprécier à une si grande dis-

tance! Ils ont fait appel à une intervention étrangère, qui leur a été funeste : mais n'avaient-ils pas encore leur justification dans la nécessité ou une illusion naturelle? Ils ont fondé des institutions qui nous déplaisent; mais est-il vrai qu'elles ne convenaient pas à leur temps, qu'elles n'étaient pas la meilleure combinaison de la sagesse humaine avec les éléments sociaux dont ils pouvaient disposer à cette époque? La critique doit être éclairée, mais non cruelle envers les anciens; elle ne doit calomnier ni mépriser ceux qui ne peuvent sortir de la tombe et nous dire :

« Descendants, voici les raisons de notre conduite. »

On connaît le mot célèbre du vieux Caton : « Il est difficile de faire comprendre à ceux qui viendront après nous ce qui justifie notre vie. »

CHAPITRE XII.

Amour fraternel.

Vous avez des frères et des sœurs : ne négligez aucun soin pour que l'amour que vous devez à vos semblables commence à se manifester en vous dans toute son étendue, d'abord à l'égard de vos parents, ensuite à l'égard de ceux qui vous sont unis par la plus étroite des fraternités, celle d'avoir avec vous le même père et la même mère.

Pour pratiquer dignement cette science divine de la charité envers tous les hommes, il faut en avoir fait l'apprentissage dans la famille.

Quelle douceur n'y a-t-il pas dans cette pensée :

« Nous sommes enfants de la même mère! » Quelle douceur, à peine venus au monde, d'avoir trouvé les mêmes objets à vénérer et à chérir! Cette communauté de sang et la conformité d'habitudes entre les frères et les sœurs engendre naturellement une vive sympathie, qu'un affreux égoïsme est seul capable de détruire.

Si vous voulez être bon frère, préservez-vous de l'égoïsme. Proposez-vous chaque jour dans vos relations de frère d'être généreux. Que chacun de vos frères et de vos sœurs voie que ses intérêts vous sont aussi chers que les vôtres. Si l'un deux a des torts envers vous, soyez indulgent, non-seulement comme vous le seriez pour un étranger, mais plus encore; réjouissez-vous de leurs vertus; imitez-les, et à votre tour excitez-les par votre exemple; faites qu'ils aient à bénir le ciel de vous avoir pour frère.

Rien n'est moins rare que ces doux sujets de reconnaissance, ces tendres regrets, ces pieuses craintes, qui contribuent sans cesse à nourrir l'amour fraternel; il est néanmoins nécessaire d'y penser, sans cela ils passeraient inaperçus : il faut se faire une loi d'y être sensibles : les sentiments les plus délicats ne s'acquièrent que par un soin scrupuleux. Comme personne ne devient sans étude habile connaisseur en peinture ou en poésie, ainsi personne ne peut comprendre l'excellence de l'amour fraternel, ou de tout autre vertueux attachement, sans chercher constamment à le comprendre.

Que l'intimité domestique ne vous fasse jamais oublier d'être prévenant pour vos frères.

Que vos intentions soient encore plus délicates pour vos sœurs : leur sexe est doué d'une grâce toute-puis-

sante, et elles emploient ordinairement ce don céleste à répandre la sérénité dans toute la maison, à dissiper la mauvaise humeur, à atténuer les reproches qu'un père et une mère adressent quelquefois. Honorez en elles ces vertus qui font le charme de la femme. Profitez de l'influence qu'elles possèdent pour adoucir les âmes; et comme la nature les a faites plus faibles et plus sensibles que vous, soyez d'autant plus attentif à les consoler si elles sont affligées, à ne pas les affliger vous même, et à leur témoigner sans cesse amour et respect.

Ceux qui contractent à l'égard de leurs frères et de leurs sœurs des habitudes de malveillance ou de grossièreté restent malveillants ou grossiers avec tout le monde. Que la vie de famille soit toujours belle, toujours aimante, toujours sainte; et quand l'homme sortira de sa maison, il retrouvera dans ses relations avec la société ce besoin d'estime, de nobles affections, et cette foi dans la vertu qui est le propre de toute âme qui se nourrit de sentiments élevés.

CHAPITRE XIII.

Amitié.

Indépendamment de votre père et de votre mère et autres parents qui sont les amis que la nature a le plus rapprochés de vous; indépendamment de vos maîtres, qui ont si bien mérité votre estime, que vous êtes heureux de leur donner le nom d'amis; il vous arrivera d'éprouver une sympathie particulière pour

d'autres personnes, dont les vertus vous seront moins connues, et principalement pour des jeunes gens de votre âge ou qui s'en éloignent peu.

Quand devrez-vous céder à cette sympathie? quand devrez-vous la combattre? La réponse n'est pas douteuse.

Nous devons être bienveillants pour tous les hommes; mais cette bienveillance ne doit aller jusqu'à l'amitié que pour ceux qui méritent notre estime. Une amitié est comme un lien fraternel. Dans son sens le plus élevé elle est le beau idéal de la fraternité; c'est l'accord parfait de deux ou trois âmes, jamais d'un grand nombre, lesquelles sont devenues comme nécessaires l'une à l'autre, lesquelles ont trouvé l'une dans l'autre la plus grande disposition à se comprendre, à s'entr'aider, à s'interpréter noblement, à s'encourager au bien.

« De toutes les sociétés, dit Cicéron, aucune n'est plus noble que celle d'hommes de mœurs semblables unis par l'amitié. » (Cic., *De Off.*, I, 18.)

Ne déshonorez pas le saint nom d'ami en le donnant à un homme qui n'a que peu ou point de vertu.

Celui qui méprise la religion, qui n'a pas un soin extrême de sa dignité d'homme, celui qui ne sent pas qu'il doit honorer sa patrie par son intelligence ou sa moralité, celui qui se montre fils peu respectueux et mauvais frère, fût-il le plus séduisant des hommes par le charme de son extérieur et de ses manières, par l'éloquence de sa parole, par l'étendue de ses connaissances, et même par une sorte d'entraînement généreux à des actions louables, celui-là ne mérite pas que vous en fassiez votre ami; il vous témoignerait la plus vive affection, que vous devriez lui refuser votre

amitié : les qualités d'un ami ne se trouvent que dans l'homme vertueux.

Avant de reconnaître quelqu'un pour vertueux, la seule idée qu'il peut pas ne l'être suffit pour vous maintenir avec lui dans les limites de la politesse ordinaire. Le don du cœur est chose trop grave : s'empresser de le jeter au premier venu est une imprudence coupable, sans dignité. Qui accepte la société d'hommes pervers se pervertit lui-même, ou du moins faît rejaillir honteusement sur lui une partie de leur infamie.

Mais heureux celui qui rencontre un ami digne de lui : Abandonnée à ses propres forces, souvent sa vertu languissait : l'exemple et l'approbation d'un ami doublent son énergie. D'abord il était peut-être effrayé de se voir enclin à une infinité de défauts, n'ayant pas encore la conscience de la force qui était en lui; mais l'estime de l'homme qu'il aime le rehausse à ses propres yeux : il rougit encore en secret de ne pas posséder tout le mérite que l'indulgence d'un autre lui suppose; et il redouble de courage pour travailler à se corriger. Il est bien aise que ses bonnes qualités ne soient pas ignorées de son ami, il lui en est reconnaissant; il brûle d'en acquérir de nouvelles; et c'est ainsi que, grâce à l'amitié, nous voyons parfois s'avancer vers la perfection tel qui en était et en serait demeuré bien loin.

Ne cherchez pas avec effort à vous faire des amis : il vaut mieux n'en avoir aucun que de se repentir de les avoir choisis avec précipitation. Mais cet ami, l'avez-vous trouvé, honorez-le de votre amitié.

Ce noble sentiment a été approuvé par tous les philosophes, approuvé par la religion : nous en trouvons

deux beaux exemples dans l'Écriture. « L'âme de Jonathas s'attacha à l'âme de David, Jonathas l'aima de toute son âme. » — Mais, qui plus est, l'amitié fut consacrée par notre Rédempteur lui-même; il appuya sur son sein la tête de Jean, qui dormait; et sur la croix, avant d'expirer, il prononça ces divines paroles toutes remplies d'amour filial et d'amitié : « Mère, voici votre fils; disciple, voici ta mère. »

Je crois que l'amitié, — j'entends cette noble et véritable amitié qui repose sur une grande estime, — est presque nécessaire à l'homme pour l'arracher à ses vils penchants : elle donne à l'âme comme un élan de poésie, de force sublime, sans lequel il lui serait difficile de s'élever au-dessus de cette ornière fangeuse de l'égoïsme.

Mais, cette amitié une fois ressentie et promise, il faut en graver les devoirs dans votre cœur; ils sont nombreux, ils ne tendent à rien moins qu'à vous rendre pendant toute la vie digne de votre ami.

Quelques-uns conseillent de ne se lier d'amitié avec personne, parce qu'elle s'empare trop de nos sentiments, absorbe l'esprit, provoque des jalousies; mais je suis de l'avis d'un excellent philosophe, saint François de Sales, qui dans sa *Philotée* appelle cela un mauvais conseil.

Il accorde qu'il peut être prudent dans les cloîtres d'empêcher les affections particulières. « Mais dans le monde il est nécessaire, dit-il, que ceux qui veulent combattre sous la bannière de la vertu, sous la bannière de la croix, s'unissent. Les hommes qui vivent à une époque où ils ont tant de pas difficiles à franchir pour arriver jusqu'à Dieu, ressemblent à ces voyageurs qui, dans les sentiers rudes ou glissants, se tien-

nent les uns les autres, pour se soutenir, pour cheminer plus sûrement. »

En effet, si pour faire le mal les méchants se donnent la main, pourquoi les bons ne se donneraient-ils pas la main pour faire le bien ?

CHAPITRE XIV.

Les études.

Dès que vous le pouvez, c'est pour vous un devoir sacré de cultiver votre esprit. Vous vous rendrez par là plus propre à honorer Dieu, votre patrie, vos parents.

Le paradoxe de Rousseau, que « le sauvage est le plus heureux des hommes, que l'ignorance est préférable au savoir, » est démenti par l'expérience. Tous les voyageurs ont reconnu que l'homme sauvage était très-malheureux. Nous voyons tous que l'ignorant peut être honnête, mais que l'homme instruit peut l'être autant et plus que lui.

Le savoir n'est dangereux que lorsqu'il est réuni à l'orgueil : joint à la modestie, il porte l'âme à aimer d'un amour plus digne le genre humain.

Tout ce que vous apprenez, apprenez-le dans tout ce qu'il peut avoir de plus profond. Les études superficielles ne produisent que trop souvent des hommes médiocres et présomptueux, des hommes qui, intérieurement convaincus de leur nullité, n'en sont que plus disposés à s'unir à d'autres importuns comme eux pour crier au monde qu'eux seuls sont grands et que les hommes vraiment grands sont petits. De là

cette guerre éternelle des pédants contre les esprits supérieurs, et des vains déclamateurs contre les grands philosophes; de là cette erreur où tombe quelquefois la multitude, d'honorer ceux qui font le plus de bruit et savent le moins.

Les hommes d'un grand savoir ne manquent pas à notre siècle; mais les savants superficiels prédominent d'une manière déplorable : évitez d'être classé parmi eux; évitez-le, non par orgueil, mais par le sentiment du devoir, par amour de la patrie, par un respect profond pour l'âme humaine que le Créateur vous a donnée.

Si vous ne pouvez approfondir toutes les sciences, glissez légèrement sur quelques-unes, afin d'acquérir au moins les connaissances qu'il n'est pas permis d'ignorer. Mais, parmi ces différentes études, qu'une seule fixe votre goût, que votre esprit s'y concentre pour ne demeurer en arrière de personne.

Voici en outre un excellent conseil de Sénèque :

« Voulez-vous que la lecture laisse en vous une impression durable, bornez-vous à quelques auteurs d'un jugement sain, et nourrissez-vous de leur substance. Être partout, c'est n'être nulle part. Une vie qu'on passe à voyager nous fait connaître beaucoup d'hôtes, peu d'amis; et il en est de même de ces lecteurs avides qui, ne préférant aucun livre, en dévorent des milliers. »

Quelle que soit l'étude que vous cultiviez de préférence, gardez-vous de concevoir pour votre science une telle admiration qu'elle vous fasse mépriser toutes celles que vous n'aurez pas eu le temps d'étudier.

Les vaines attaques de certains poëtes contre la

prose, de certains prosateurs contre la poésie, des naturalistes contre les métaphysiciens, des métaphysiciens contre ceux qui ne le sont pas, et *vice versa*, ne sont qu'une puérilité. Toutes les sciences, tous les arts, tous les moyens de trouver et de faire sentir le vrai et le beau ont droit à l'estime de la société, et premièrement de l'homme instruit.

Il n'est pas vrai que les sciences exactes et la poésie s'excluent mutuellement. Buffon était un grand naturaliste, et son style brille d'une couleur admirable de poésie. Marcheroni fut bon poëte et bon mathématicien.

En cultivant la poésie et les autres sciences du beau, évitez d'enlever à votre esprit la faculté de s'appliquer froidement à un calcul ou à des œuvres de raisonnement. Si l'aigle disait : « Ma nature est de voler, je ne puis considérer les objets qu'en volant, » l'aigle serait ridicule : combien il peut considérer d'objets les ailes ployées!

Comme aussi, d'un autre côté, que le calme nécessaire aux études d'observation ne vous accoutume pas à croire que l'homme est parfait lorsqu'il est parvenu à éteindre en lui tout éclair d'imagination, lorsqu'il a étouffé en lui tout sentiment poétique : ce sentiment, lorsqu'il est contenu, au lieu d'affaiblir la raison, lui donne souvent une plus grande énergie.

Dans vos études, comme dans la politique, méfiez-vous des partis et de leurs systèmes. Examinez ceux-ci pour les connaître, les comparer avec d'autres et les juger, non pour être leur esclave. A quoi aboutirent ces discussions passionnées entre les partisans et les détracteurs de Platon, d'Aristote et d'autres phi-

losophes, ou bien celles entre les partisans et les détracteurs du Tasse et de l'Arioste? Ces maîtres, tour à tour déifiés ou dépréciés, sont restés ce qu'ils étaient, des génies, non plus divins que médiocres. Pour ceux qui prirent tant de peine à les peser dans de fausses balances, on s'en moque, et ils furent inutiles à ce monde qu'ils avaient étourdi.

Dans toutes les études que vous entreprendrez, cherchez à unir la pénétration de l'esprit au calme de son jugement, la vigueur de la synthèse à la patience de l'analyse, mais surtout la résolution de ne pas vous rebuter par les obstacles et celle de ne pas tirer vanité du succès; c'est-à-dire de rechercher la science comme Dieu le permet, avec ardeur, mais sans orgueil.

CHAPITRE XV.

Choix d'un état.

Le choix d'un état est d'une extrême importance. Nos pères disaient que, pour le bien faire, il fallait avoir recours à l'inspiration de Dieu. Je ne sais si nous pouvons mieux dire aujourd'hui. Réfléchissez avec une religieuse attention à l'avenir que vous vous tracez d'avance parmi les hommes, et priez.

Après avoir entendu dans votre cœur la voix de Dieu vous dire, non pas un jour seulement, mais des semaines entières, des mois entiers, et toujours avec une plus grande force de persuasion : « Voici l'état que tu dois suivre, » obéissez à cette voix avec une fermeté constante et résolue; entrez dans cette carrière, marchez

en avant, mais en y apportant les vertus qu'elle réclame.

Au moyen de ces vertus, toute profession est excellente pour celui qui s'y dévoue. Le sacerdoce, qui effraye celui qui l'embrasse légèrement et l'âme avide de distractions, n'est que délices et honneur pour l'homme pieux et recueilli. La vie monastique elle-même, que beaucoup de personnes dans le monde regardent, les unes comme insupportable, les autres comme digne de mépris, n'est que délices et honneur pour le philosophe religieux qui ne se croit pas inutile à la société en exerçant sa charité au profit d'un petit nombre de moines ou de quelques pauvres laboureurs. La toge, que quelques personnes trouvent si lourde à porter, à cause des devoirs si étendus qu'elle impose, plaît à l'esprit de l'homme entraîné à défendre les droits de ses semblables. Le noble métier des armes a un charme infini pour tout cœur qu'anime le courage et à qui rien ne paraît plus beau que d'exposer ses jours pour la patrie.

Chose admirable ! toutes les professions, depuis les plus élevées jusqu'à celle de l'humble artisan, ont leur douceur et une véritable dignité ; il ne faut pour cela que vouloir nourrir en nous la vertu qui convient à chaque profession.

Ce n'est que parce que bien peu nourrissent cette vertu qu'on entend tant de personnes maudire la profession qu'elles ont choisie.

Pour vous, lorsque vous aurez prudemment fait choix d'une carrière, n'imitez pas les personnes qui se lamentent éternellement. Ne vous laissez pas troubler de vains regrets, d'un désir de changement : tout chemin dans la vie a ses épines. Avez-vous mis

le pied dans l'un, persévérez : reculer, c'est lâcheté. Il est toujours beau de persévérer, excepté pour le mal. Il n'y a que celui qui sait persévérer dans son entreprise qui puisse espérer de devenir un homme distingué.

CHAPITRE XVI.

Mettre un frein aux inquiétudes d'esprit.

Beaucoup persévèrent dans la condition qu'ils ont choisie, et s'y attachent; mais ils s'irritent de voir qu'une autre profession rapporte à d'autres plus d'honneur ou une plus grande fortune; ils s'irritent, parce qu'il leur semble qu'ils ne sont pas suffisamment estimés et recompensés; ils s'irritent parce qu'ils ont trop de concurrents, et que tous ne consentent pas à rester au-dessous d'eux.

Chassez loin de vous de semblables inquiétudes; qui se laisse dominer par elles a perdu sur la terre une partie de son bonheur. Orgueilleux, et parfois ridicule, il s'estime lui-même plus qu'il ne mérite; et, devenu injuste, il estime moins qu'il ne doit ceux à qui il porte envie.

Certainement, dans la société humaine, le mérite n'est pas toujours récompensé avec une juste proportion. Tel qui travaille d'une façon supérieure a souvent une modestie qui l'empêche de le faire connaître; et souvent il lui arrive d'être effacé ou rabaissé par de médiocres intrigants, qui s'efforcent de parvenir avant lui à la fortune. Le monde est ainsi fait,

et sur ce point on ne doit pas espérer de le voir changer.

Il vous reste donc à subir de bonne grâce cette nécessité; de vous y résigner. Imprimez-vous bien dans l'esprit cette vérité: L'important n'est pas d'obtenir, mais de mériter les récompenses des hommes; si votre mérite est récompensé, tant mieux, sinon, conservez-le sans attendre aucun prix; il en sera plus grand.

La société serait moins vicieuse si chacun s'efforçait de mettre un frein à ses inquiétudes, à son ambition, non pas en négligeant d'augmenter sa fortune, en s'abandonnant à la paresse, à l'apathie : ce serait là un autre excès; mais en se créant une noble ambition, nullement impatiente et envieuse, mais s'arrêtant aux limites qu'on sait ne pouvoir franchir, et se disant :

Si je n'arrive point à cette haute position dont je me croyais digne, dans la condition inférieure où je reste je suis toujours le même homme, et j'ai au fond la même valeur.

Un homme n'est excusable de faire tant d'efforts pour être payé de ses œuvres qu'autant qu'il s'inquiète du nécessaire pour lui et pour sa famille. Au delà du nécessaire tout accroissement de fortune peut être recherché, mais ne doit être désiré qu'avec la plus grande modération. S'il vient, que Dieu soit béni ! ce sera un moyen de rendre notre vie plus douce et de secourir les autres; s'il ne vient pas, Dieu soit béni ! on peut vivre dignement sans jouir de tant de douceurs; et quand il nous est impossible de secourir autrui, notre conscience ne nous en fait pas de reproches.

Faites tout ce qui dépendra de vous pour être un

citoyen utile, pour engager les autres à vous imiter; et puis laissez aller les choses comme elles vont. Gémissez sur les injustices, sur les malheurs dont vous êtes le témoin, sans changer pour cela en ours, sans tomber dans la misanthropie, ou, ce qui serait pis encore, dans cette fausse philanthropie qui, sous le prétexte du bien des hommes, est consumée de la soif du sang, et rêve, — le bel édifice! — la destruction, comme Satan rêve la mort.

Celui qui hait toute réforme possible des abus de la société est un criminel ou un insensé; mais celui qui, pour la favoriser, ne craint pas de verser le sang, est peut-être plus criminel et plus insensé.

Sans le calme de l'âme la plupart des jugements humains sont faux et menteurs. Il n'y a que le calme de l'âme pour vous rendre patient dans la souffrance, patient dans vos entreprises, juste, indulgent, bienveillant pour tout le monde.

CHAPITRE XVII.

Repentir, et retour au bien.

En vous recommandant de chasser l'inquiétude de votre esprit, je vous ai dit que vous ne deviez pas ralentir votre zèle, et surtout ralentir le zèle qui vous porte à devenir meilleur.

L'homme qui dit : « Mon éducation morale est faite, et mes œuvres l'ont affermie, » se trompe. Nous devons toujours nous proposer une règle pour le présent et pour l'avenir. Nous devons sans cesse tenir notre vertu en éveil par un continuel exercice. Nous devons tou-

jours être attentifs à nos fautes et nous en repentir.

Oui, nous en repentir; rien de plus vrai que ces paroles de l'Église, — que notre vie doit être toute de repentir, d'efforts pour nous corriger. — Le christianisme n'est pas autre chose; et Voltaire lui-même, dans un de ces moments où il n'était pas dévoré du besoin de le diffamer, a écrit :

« La confession est une chose excellente par elle-même; c'est un frein pour le crime inventé dans l'antiquité la plus reculée. La confession était en usage dans la célébration de tous les mystères antiques. Nous avons imité et sanctifié cette sage coutume; elle est très-efficace pour ramener les âmes ulcérées de la haine au pardon. » (Volt., *Dict. encycl.*, III.)

Ce dont Voltaire a osé convenir ici, il serait honteux de ne pas le sentir quand on s'honore d'être chrétien. Prêtons l'oreille à la voix de notre conscience; rougissons des actes qu'elle réprouve; confessons-nous pour nous en laver, et ne cessons qu'à la fin de nos jours d'user de cette sainte purification. Si l'on n'accomplit point ce devoir avec une trop grande tiédeur de volonté, si on ne condamne pas seulement du bout des lèvres les fautes qu'on accuse, si à ce repentir on joint un véritable désir de se corriger, on peut, si on veut, s'en moquer, mais rien n'est plus précieux, plus moral, plus digne de l'homme.

Quand vous reconnaîtrez en vous-même avoir commis une faute, n'hésitez pas à la réparer, vous n'aurez la conscience tranquille qu'après l'avoir réparée : le retard qu'on met à cette réparation enchaîne l'âme à ce qui est mal par des liens de plus en plus étroits, et l'habitue à ne pas s'estimer. Malheur à l'homme qui cesse de s'estimer intérieurement! Malheur à lui si,

feignant de s'estimer, sa conscience sent en elle une corruption qui ne devrait pas y être! Malheur à lui si, corrompu, il croit qu'il n'y a qu'à dissimuler; il est déchu du rang des êtres nobles; c'est un astre tombé, un malheur de la création!

Si quelque jeune effronté vous accuse de faiblesse parce que vous refusez ainsi que lui de manquer à vos devoirs de chrétien, répondez-lui qu'il y a plus de force à résister au vice qu'à s'en laisser entraîner; répondez-lui que l'arrogance du pécheur est un faux courage, puisqu'au lit de mort il la perd, pour peu qu'il conserve sa raison; répondez-lui que le courage que vous ambitionnez est précisément celui qui dédaigne la raillerie, lorsqu'on veut quitter le chemin du vice pour entrer dans celui de la vertu.

Si vous avez commis une faute, ne mentez jamais pour la nier ou pour l'atténuer. Le mensonge est une honteuse faiblesse. Reconnaissez que vous avez failli; il y a en cela une certaine grandeur, et la peine que vous fera cet aveu vous méritera l'approbation des gens de bien.

S'il vous arrive d'offenser quelqu'un, ayez la noble humilité de lui demander pardon. Comme toute votre conduite prouvera que vous n'êtes pas un lâche, personne ne sera tenté pour cela de vous traiter de lâche; persister dans l'insulte, et, plutôt que de la rétracter noblement, accepter un duel ou une haine éternelle, est une fanfaronnade d'orgueil et de cruauté, est une infamie qu'on s'efforce en vain de couvrir du nom brillant d'honneur.

Il n'y a d'honneur que dans la vertu, et il n'y a de vertu qu'à la condition de se repentir du mal qu'on a fait et de chercher à le réparer.

CHAPITRE XVIII.

Célibat.

Lorsque parmi les carrières que vous offre la société vous aurez choisi celle qui vous convient, et croirez avoir donné à votre caractère assez de fermeté dans les bonnes habitudes, pour être vraiment un homme, alors, et pas avant, si vous désirez vous marier, appliquez-vous à choisir une femme qui mérite votre amour.

Mais, avant de quitter le célibat, réfléchissez bien si vous ne devez pas le préférer.

Dans le cas où vous n'auriez pu dompter votre penchant à la colère, à la jalousie, au soupçon, à l'impatience, à la domination, de manière à pouvoir espérer d'être agréable à votre compagne, ayez la force de renoncer aux douceurs du mariage; en prenant une femme vous la rendriez malheureuse, et vous vous rendriez vous-même malheureux.

Dans le cas où vous ne trouveriez pas une personne douée de toutes les qualités que vous croirez nécessaires pour qu'elle fasse votre bonheur et mette en vous tout son amour, résistez au désir de prendre une femme. Votre devoir est de ne pas vous marier, plutôt que de jurer un amour que vous n'auriez pas.

Mais, soit que vous ne fassiez que prolonger le célibat, soit que vous y demeuriez toujours, honorez-le par les vertus qu'il prescrit, et sachez en apprécier les avantages.

Oui, il a ses avantages. Dans quelque condition que

l'homme se trouve, il doit en reconnaître et apprécier les avantages ; autrement, il se croira malheureux, et rabaissera et détruira en lui la force d'agir avec dignité.

L'affectation de paraître indigné des désordres qu'on voit dans la société, et peut-être aussi cette pensée qu'il est bon de les exagérer pour les corriger, porte souvent des hommes d'une faconde véhémente à diriger l'attention publique sur les scandales que donnent beaucoup de célibataires et à proclamer que le célibat est contre nature, qu'il est un grand malheur, qu'il est une des causes les plus actives de la dépravation des peuples.

Ne vous laissez pas influencer par ces déclamations exagérées. Trop souvent le célibat a produit des scandales; mais les bras et les jambes des hommes leur servent souvent à se donner des coups de pied et des coups de poing, ce n'est pas une raison pour que les bras et les jambes soient une chose détestable.

Ceux qui accumulent tant de considérations sur l'immoralité prétendue nécessaire du célibat devraient aussi énumérer les maux qu'entraîne un mariage sans inclination.

Après la courte ivresse du mariage vient l'ennui, vient le désespoir de n'être plus libre. On s'aperçoit alors qu'on s'est trop hâté de choisir, que les caractères ne s'accordent pas. De ces regrets des deux époux, ou seulement de l'un des deux, proviennent le manque d'égards, les offenses, les amertumes si cruelles de chaque jour. La femme, l'être des deux le plus faible et le plus généreux, est ordinairement la victime de ce triste désaccord ; elle en souffre jusqu'à mourir, et ce qui est pis encore, elle ment à sa na-

ture, elle perd sa bonté; elle contracte des attachements où elle croit trouver une compensation à l'amour conjugal, et qui ne lui apportent que honte et remords. De ces mariages formés sous de si tristes auspices naissent des enfants qui pour premier exemple ont la mauvaise conduite du père ou de la mère, ou de l'un et de l'autre en même temps, des enfants que par cela même on n'aime point, dont on soigne peu l'éducation, ou qu'on néglige entièrement; des enfants sans respect pour leurs parents, sans tendresse pour leurs frères, étrangers aux vertus domestiques, lesquelles sont le fondement des vertus civiles.

Toutes ces choses arrivent si fréquemment, qu'il suffit d'ouvrir les yeux pour les voir. Personne ne me dira que j'exagère.

Je ne conteste point les peines du célibat; mais quiconque réfléchit à celles dont je viens de parler n'en sera pas certainement moins touché, et dira avec moi d'une infinité de maris: « Ah ! pourquoi ont-ils prononcé ce fatal serment! »

La majeure partie des hommes est appelée au mariage, mais le célibat n'en est pas moins dans la nature. Regretter que tout le monde ne se fatigue pas à procréer est une chose ridicule. Le célibat, quand on s'y tient pour des raisons solides et qu'on le garde honorablement, n'a rien que de noble; il est même digne de respect, comme toute espèce de sacrifice raisonnable fait à bonne intention. En leur épargnant l'entretien d'une famille, il donne à ceux-ci plus de temps ou une plus grande énergie pour se livrer à de profondes études ou à quelque sublime ministère de la religion; il donne à ceux-là plus de

moyens d'être utiles à ceux de leurs parents qui peuvent avoir besoin de leur aide; il laisse à d'autres une affection plus libre pour se répandre sur beaucoup de pauvres. Est-ce que tout cela n'est pas un bien?

Ces réflexions ne sont pas inutiles : pour quitter le célibat ou pour y rester, il faut savoir ce qu'on quitte ou ce qu'on garde. Les déclamations qui ne sont pas impartiales faussent le jugement.

CHAPITRE XIX.

Honorez la femme.

Le bas et insultant cynisme est le génie des hommes vulgaires; c'est Satan qui cherche sans cesse à calomnier le genre humain, pour lui faire mépriser la vertu et la fouler aux pieds. — Il recueille tous les faits qui déshonorent l'autel, et, dissimulant les faits contraires, il s'écrie : « Qu'est-ce que Dieu? Qu'est-ce que cette bienfaisante influence du sacerdoce et des institutions religieuses? Mensonge et fanatisme. » — Il recueille tous les faits qui déshonorent la politique, et s'écrie : « Que sont les lois? l'ordre civil? l'homme? le patriotisme? Tout cela, guerre de la force et de la ruse pour qui a le commandement ou qui le convoite, et stupidité pour qui obéit. » — Il recueille tous les faits qui déshonorent le célibat, le mariage, la paternité, la maternité, la condition de fils, de parents, d'ami, et s'écrie avec un infâme ricanement : « J'ai découvert que tout n'est qu'égoïsme, impos-

ture, entraînement des sens, haine et mépris réciproques.

Les fruits de cette infernale et dégradante sagesse sont précisément l'égoïsme, l'imposture, l'entraînement des sens, une haine et un mépris réciproques.

Comment ce honteux génie des hommes vulgaires qui se plaît à salir tout ce qui est beau ne serait-il pas l'ennemi acharné de la vertu de la femme, et heureux de l'avilir?

Dans tous les siècles il s'est étudié à la représenter méprisable; à ne voir en elle qu'envie, artifice, inconstance, vanité; à lui refuser le feu sacré de l'amitié et la fidélité dans l'amour; toute femme de quelque mérite n'est, selon lui, qu'une exception.

Mais les nobles aspirations de l'humanité protégent la femme; le christianisme releva sa condition en défendant la polygamie et les amours déshonnêtes; en présentant après l'Homme-Dieu une femme comme la première des créatures humaines, supérieure à tous les saints, supérieure même aux anges.

La société moderne a éprouvé l'influence de cet esprit de douceur. Au sein de la barbarie, la chevalerie s'embellit du culte épuré de l'amour; et nous, chrétiens civilisés, nous, enfants de la chevalerie, nous ne tenons pour bien élevé que l'homme qui honore le sexe de la douceur, des grâces et des vertus domestiques.

Toutefois, l'antique ennemi des nobles sentiments et de la femme est resté dans le monde; et plût à Dieu qu'il n'eût pour soutiens que des âmes grossières ou des esprits médiocres; mais il déprave quelquefois

des génies éclatants, et toujours cette dépravation commence où cesse la religion, qui seule sanctifie l'homme.

On a vu des philosophes, — c'est du moins le nom qu'ils prennent, — qui parfois se montraient pleins d'amour pour l'humanité, et d'autres fois, entraînés par l'irréligion, composaient des livres obscènes, brûlant de provoquer l'ivresse des sens par des poëmes ou des romans pernicieux, par toutes sortes de raisonnements, d'anecdotes ou de fictions.

On a vu le plus séduisant des écrivains, Voltaire, cette âme qui fit preuve de quelques bonnes qualités, mais corrompue par de basses passions, tourmentée par un besoin effréné de faire rire, se complaire à écrire un long poëme où il se moque de l'honneur des femmes, où il se moque de la femme la plus héroïque qu'ait eue sa patrie, de la magnanime et infortunée Jeanne d'Arc. Madame de Staël a eu raison d'appeler ce livre un crime de *lèse-nation*.

Les hommes inconnus ou renommés, les auteurs vivants ou morts, des femmes sans pudeur, indignes de la modestie de leur sexe, feront retentir souvent à vos oreilles ce cri du génie de la vulgarité : — Méprisez la femme !

Résistez à cette infâme tentation, ou vous-même, fils de la femme, vous vous rendrez méprisable ; fuyez ceux qui dans la femme refusent d'honorer leur mère ; déchirez ces livres qui la dégradent en prêchant la licence; restez digne, par votre noble estime pour la vertu de la femme, de protéger celle qui vous a donné la vie, de protéger vos sœurs, de protéger un jour peut-être celle à qui vous aurez donné le titre sacré de mère de vos enfants.

CHAPITRE XX.

Dignité de l'amour.

Honorez la femme; mais craignez les séductions de sa beauté, et plus encore les séductions de votre cœur.

Heureux si vous n'aimez avec passion que la femme qu'il sera dans votre pensée, ou dans votre pouvoir, de choisir pour compagne de votre vie!

Conservez votre cœur libre de tout attachement, plutôt que d'en avoir un pour une femme peu estimable. Un homme sans élévation dans les sentiments pourrait trouver le bonheur avec elle, vous ne le pourriez pas; il vous faut toujours demeurer libre, ou choisir une compagne qui réponde à la haute idée que vous avez de l'humanité, et surtout de la femme.

Elle doit être une de ces âmes d'élite qui comprennent mieux que toute autre la beauté de la religion et de l'amour. Mais craignez de la voir telle dans votre pensée, et qu'en réalité elle ne soit le contraire.

Si vous trouvez une femme ainsi faite; si vous la voyez constamment remplie d'amour pour Dieu; si vous la voyez capable d'un noble enthousiasme pour toutes les vertus; si vous la voyez appliquée à faire tout le bien qu'elle peut; si vous la voyez ennemie irréconciliable de tout ce qui est réellement mauvais; si à de semblables qualités elle joint un esprit cultivé, sans aucune prétention à le faire pa-

raître; si même avec tant d'esprit elle est la plus simple des femmes; si toutes ses paroles et toutes ses actions respirent la bonté, un naturel plein d'élégance, l'élévation des sentiments, un attachement inébranlable à ses devoirs, le soin de n'affliger personne, de consoler celui qui est affligé, d'employer le charme qui est en elle à éveiller dans les âmes de nobles pensées : oh! alors aimez-la de tout votre amour, d'un amour digne d'elle.

Qu'elle soit pour vous comme un ange tutélaire, qu'elle soit pour vous comme la voix de Dieu, qui vous ordonne d'éviter toute bassesse, d'accomplir tout ce qui est grand. Quoi que vous entrepreniez, cherchez à mériter son approbation; faites que son noble cœur soit heureux de vous avoir pour ami; cherchez à l'honorer, non point devant les hommes, ce qui importe peu, mais sous l'œil de Dieu, qui voit tout.

Si cette femme est d'un esprit si élevé et si fidèle à la religion, votre passion pour elle ne saurait être excessive, ne saurait être une idolâtrie, vous l'aimerez précisément parce que ses volontés seront dans un accord parfait avec celles de Dieu : en admirant les unes, vous admirerez les autres, ou plutôt ce ne seront jamais que celles de Dieu que vous aurez admirées; de telle sorte que, si ses volontés, à elle, pouvaient jamais devenir contraires à celles de Dieu, la magie et l'enchantement se dissiperaient, vous ne l'aimeriez plus.

Beaucoup d'esprits vulgaires traitent d'illusion chimérique cet amour, le plus noble de tous; ils n'ont aucune idée d'une femme aux sentiments élevés. Déplorez leur triste sagesse. Cet amour si pur, qui pro-

voque en nous tant de vertus, n'en est pas moins possible; il existe, quoique rare, et les hommes devraient dire : Ou celui-là, ou aucun.

CHAPITRE XXI.

Amour blâmable.

Mais prenez garde, je vous le répète, de vous peindre admirable de vertus une femme qui ne le serait nullement. Votre amour ne serait alors, comme on dit, qu'un amour romanesque, un amour ridicule et dangereux. Ce serait prostituer indignement votre cœur aux pieds d'une vaine idole.

La femme estimable, la femme qu'on ne saurait trop estimer, existe dans ce monde; mais il en est aussi, et beaucoup, qui, gâtées par l'éducation, par les mauvais exemples et leur propre légèreté, ne surent jamais s'élever jusqu'au point seulement d'apprécier les vœux d'un homme vertueux; celles-là trouvent plus de charme à être courtisées pour leur beauté ou les grâces de leur esprit qu'à mériter d'être aimées pour la noblesse de leurs sentiments.

Or ces femmes, si éloignées de la perfection, sont ordinairement très-dangereuses, et plus dangereuses que des femmes tout à fait avilies. Elles séduisent, non-seulement par le charme de leurs manières étudiées, mais souvent encore par quelques vertus, par l'espérance qu'elles donnent que le bon chez elles l'emporte sur le mauvais. N'accueillez pas cette espérance. Lorsque vous voyez en elles beaucoup de vanité ou d'autres graves défauts, jugez-les sévèrement,

non pour en dire du mal, non pour exagérer leurs torts, mais pour les fuir à temps si vous pensez que vous pourriez contracter un attachement indigne de vous.

Plus la nature vous aura fait un cœur aimant et disposé à honorer la femme de mérite, plus vous devez vous dire qu'une vertu médiocre dans une femme ne suffit pas pour que vous en fassiez votre amie.

Les jeunes gens sans mœurs et les femmes qui leur ressemblent se moqueront de vous, et vous appelleront fier, sauvage, bigot. N'importe! méprisez leurs jugements; ne soyez ni fier, ni sauvage, ni bigot, mais ne prostituez jamais vos affections. Demeurez fermement résolu à conserver votre cœur libre, ou à n'en faire hommage qu'à une femme qui ait tous les droits à votre estime.

Celui qui aime une femme de mérite ne perd point le temps en adulations serviles, à l'enivrer de flatteries et de vains soupirs; elle ne le souffrirait pas, elle rougirait d'avoir pour ami un homme abandonné à l'oisiveté, à la mollesse : elle ne sait apprécier que l'affection d'un homme simple, digne, moins empressé de lui parler d'amour qu'à lui plaire par de nobles sentiments et de nobles actions.

La femme qui souffre un homme puérilement esclave à ses pieds, façonné à supporter humblement ses moindres caprices, uniquement préoccupé de frivoles élégances et d'amoureuses fadeurs, laisse trop voir qu'elle n'a qu'une idée mesquine de lui et d'elle-même; et celui qui se complaît dans une telle vie, celui qui aime autrement que dans un noble but, dans le but de devenir meilleur en rendant hommage à une grande vertu, celui-là répand misérablement son

cœur et son esprit ; et il serait difficile qu'il conservât assez d'énergie pour faire jamais dans le monde quelque chose de grand. Je ne parle pas des femmes de mauvaises mœurs : l'honnête homme en a horreur, et c'est une grande honte que de ne pas les fuir.

Quand une femme vous aura paru digne de votre amour, ne vous abandonnez point aux soupçons, à la jalousie, à la folle prétention qu'elle ait pour vous un amour idolâtre.

Choisissez bien, et ensuite aimez sans fatiguer de vos emportements vous et la femme que vous aurez choisie, sans vous troubler parce qu'elle n'aura pas fermé les yeux à l'amabilité des autres, sans exiger qu'elle n'ait pour vous que transports d'amour.

Soyez-lui dévoué pour être juste, pour payer un tribut d'admiration et de noble servage à un mérite supérieur, pour vous élever vous-même jusqu'à cette créature que vous trouvez si haut placée, non pour qu'elle porte l'amour qu'elle ressent pour vous à un degré qu'elle ne puisse plus exprimer.

Les jaloux, ceux qui s'emportent parce qu'on ne les aime pas assez, sont de véritables tyrans. Plutôt que de se rendre cruel en vue d'un plaisir, il faut renoncer à ce plaisir. Plutôt que de se rendre tyran ou tomber dans quelque autre indignité, il faut renoncer à l'amour.

CHAPITRE XXII.

Respect aux jeunes filles et aux femmes des autres.

Soit que vous persistiez dans le célibat ou que vous preniez une femme, ayez le plus grand respect pour la pureté virginale et le mariage.

Rien n'est plus délicat que l'innocence et la réputation d'une jeune fille. Ne vous permettez envers aucune la plus petite liberté de manières ou de paroles qui puisse causer la moindre offense à sa pudeur ou quelque trouble dans son âme. Ne vous permettez en parlant à une jeune fille ou loin d'elle aucune réflexion qui pourrait faire supposer aux autres qu'elle est d'un esprit léger et facile à séduire. Les plus faibles apparences suffisent pour compromettre la réputation d'une jeune fille, pour armer contre elle la calomnie et lui faire manquer peut-être un mariage qui l'aurait rendue heureuse.

Si vous vous sentez pris d'amour pour une jeune personne sans pouvoir aspirer à sa main, ne lui déclarez pas votre amour; cachez-le lui au contraire avec le plus grand soin : sachant qu'elle est aimée, elle pourrait s'éprendre de vous et devenir ainsi la victime d'une passion malheureuse.

Si vous remarquez avoir inspiré de l'amour à une jeune fille que vous n'avez ni l'intention ni le pouvoir d'épouser, n'ayez pas moins d'égards pour son repos et ce qui convient à sa position. Cessez complétement de la voir. Se réjouir d'avoir éveillé dans un cœur sans défiance une passion qui ne peut aboutir

qu'à la honte ou au malheur est la plus criminelle des vanités.

Ne soyez pas moins réservé avec les femmes mariées. Un amour coupable, soit que vous le ressentiez, soit que vous l'inspiriez, pourrait vous entraîner l'un et l'autre à un grand malheur, à une grande ignominie. Vous perdriez moins qu'elle; mais précisément par cela même que la femme a plus à perdre que vous, car elle s'expose à perdre l'estime de son mari et la sienne propre, précisément à cause de cela, si vous êtes généreux, vous devez trembler pour le danger qu'elle court, ne pas l'y exposer un seul instant. Étouffez un amour que Dieu et les lois condamnent. Votre cœur et celui de la femme que vous aimez saigneront en se séparant. Il n'importe : la vertu impose des sacrifices; qui ne sait les accomplir est un lâche.

Entre une femme mariée et un homme qui n'est pas son mari il ne peut exister innocemmemt d'autres relations intimes qu'une estime véritable, fondée sur la connaissance de vertus réelles, fondée sur la conviction que des deux côtés il y a avant tout autre amour l'amour inébranlable de ses propres devoirs.

Ayez horreur, comme d'une chose profondément immorale, de ravir à un époux l'affection de sa femme. S'il mérite d'en être aimé, votre perfidie est un crime atroce; si le mari n'est pas digne d'estime, ses fautes ne vous autorisent pas à déshonorer l'infortunée qui est sa compagne. Mais pour l'épouse d'un mauvais mari, il n'y a pas à choisir; elle doit se résigner à le supporter et lui être fidèle. Celui qui, sous le prétexte de vouloir la consoler, la provoque à un amour coupable est un misérable égoïste, et le sentiment de pitié qui l'anime, fût-il sincère, il n'en serait pas moins un

sentiment trompeur, dangereux, coupable. En inspirant de l'amour à cette femme, vous augmenteriez son malheur ; vous ajouteriez à son tourment d'avoir un mari peu aimable, celui de sentir s'accroître sa haine pour lui en même temps que son amour pour vous et qu'elle s'exagère votre mérite ; vous y ajouteriez peut-être tous les tourments que lui causerait la jalousie de son mari, vous y ajouteriez le remords déchirant de se sentir coupable. La femme d'un mauvais mari ne peut avoir de repos qu'en demeurant irréprochable ; qui lui promet le repos à d'autres conditions la trompe et l'entraîne au malheur.

A l'égard des femmes qui vous seront devenues chères par leur vertu, craignez, comme à l'égard des jeunes filles, que votre amitié pour elle ne devienne une cause d'injurieux soupçons ; soyez circonspect dans la manière dont vous parlez d'elles avec les hommes habitués à porter de mauvais jugements : ils ne font jamais que des suppositions dignes de leur cœur corrompu. Infidèles interprètes de ce qu'on leur dit, ils donnent un mauvais sens aux discours les plus simples, aux actions les plus innocentes ; ils trouvent du mystère où il n'y en a aucun. On ne saurait prendre trop de précautions pour conserver intacte la réputation d'une femme. Cette réputation, après son honneur lui-même, est ce qu'elle a de plus précieux. Tout homme qui ne montre pas pour elle le plus grand respect, tout homme qui sourit bassement à l'idée de faire supposer qu'une femme a eu pour lui quelque faiblesse, n'est à vrai dire qu'un misérable, qui mériterait d'être chassé de toute bonne compagnie.

CHAPITRE XXIII.

Le mariage.

Si le penchant de votre cœur et les convenances vous déterminent en faveur du mariage, approchez-vous de l'autel avec de saintes pensées, avec la sincère résolution de rendre heureuse celle qui vous confie le soin de ses jours, celle qui renonce au nom de ses parents pour prendre le vôtre, celle qui vous préfère à tout ce qu'elle a eu jusqu'à présent de plus cher, et qui espère, par vous, donner la vie à d'autres créatures intelligentes appelées à posséder Dieu.

Triste preuve de l'inconstance humaine, la plupart des mariages se contractent par amour! On y apporte de solennelles pensées; on s'engage autant qu'il se peut faire à les bénir jusqu'à la mort, et au bout de deux ans, souvent au bout de quelques mois, le couple uni ne s'aime plus, se supporte avec peine, s'offense par de mutuels reproches, et ne se soucie plus d'être aimable l'un pour l'autre.

D'où vient cela? Premièrement de ce qu'avant de se marier on ne se connaissait pas assez. Soyez prudent dans votre choix; assurez-vous bien des qualités de celle que vous aimez, ou vous êtes perdu. La désaffection vient ensuite de ce que nous cédons trop facilement à la tentation d'être inconstant, de ce que chaque jour nous négligeons de nous dire à nous-même : Le serment que j'ai prêté, je le devais, je veux être fidèle à le tenir.

Ici, comme dans toute autre circonstance de la vie, considérez avec quelle facilité le bien de l'homme se change en mal. Considérez que ce qui rend l'homme méprisable est toujours le manque d'une forte volonté; considérez que les turpitudes et les malheurs dont la société est remplie viennent surtout de ce qu'on n'a pas une forte volonté.

Un mariage ne peut être heureux qu'à cette condition. Chacun des deux époux doit s'imposer comme premier devoir cette invincible résolution : Je veux aimer et honorer toujours le cœur à qui j'ai donné pouvoir sur le mien.

Si ce choix a été bon, si un des cœurs n'était pas déjà corrompu, il n'est pas vrai qu'il puisse se corrompre et devenir ingrat, alors que l'autre le comble de douces prévenances et d'un amour dévoué.

On n'a jamais vu un mari à qui on ne pouvait reprocher envers sa femme de mauvais traitements, ou au moins une négligence coupable, ou bien d'autres défauts, cesser de lui être cher après en avoir été aimé.

Le cœur de la femme est naturellement porté à la douceur, à la reconnaissance, disposé à aimer avec passion l'homme qui lui conserve son amour et qui est digne de son estime; mais comme sa sensibilité est extrême, elle s'irrite aisément de la rudesse de son mari et de tous les défauts qui peuvent le rendre moins aimable, et cette irritation peut la conduire à une antipathie qu'elle ne pourra plus surmonter, et à tous les égarements qui en sont une conséquence. L'infortunée sera alors très-coupable, mais la cause première de ses fautes sera certainement le mari.

Pénétrez-vous bien de cette vérité : — aucune femme qui était bonne le jour du mariage ne perd sa bonté en compagnie d'un époux qui continue à mériter son amour.

Pour conserver ses droits à l'amour d'une épouse, il faut ne rien perdre dans l'idée qu'elle se faisait de votre mérite. Il faut que l'intimité du mariage ne change rien au respect et aux égards que le mari témoignait à sa femme avant de la conduire à l'autel; il faut qu'il ne devienne pas sottement son esclave, incapable de la reprendre, et ne lui fasse pas non plus sentir une autorité despotique en la reprenant avec humeur; il faut que tout conspire à lui donner une haute idée du sens et de la droiture de son mari; il faut qu'elle puisse se glorifier d'être sa femme, et dans sa dépendance; il faut que cette dépendance ne lui soit pas imposée par l'orgueil de son mari, mais soit librement acceptée par elle, comme étant conforme à la dignité du mari et de la femme.

L'excellence de votre choix, la confiance que vous pouvez avoir dans les qualités supérieures de votre femme, ne doivent rien diminuer de l'attention incessante à lui paraître aimable; ne dites pas : « Elle est si bonne qu'elle me pardonne tous mes torts; qu'ai-je besoin de chercher à m'en faire aimer? elle m'aime toujours de la même tendresse. »

Comment! parce qu'elle est bonne à ce point, vous chercheriez moins à lui plaire! Ne vous faites pas illusion : c'est précisément parce que son âme est douée d'une exquise délicatesse, que le manque de soins, d'élégance, la brusquerie, seraient pour elle une source plus amère de chagrins et de dégoûts. Plus est grande la noblesse de ses manières et de ses sen-

timents, plus elle doit éprouver le besoin d'en trouver une pareille en vous; si elle ne la trouve pas, si elle vous voit passer des tendres séductions d'un amant à toute la négligence offensante d'un mauvais mari, elle fera longtemps par vertu des efforts pour vous aimer, tout indigne que vous êtes, mais ses efforts seront vains. Elle vous pardonnera, mais elle ne vous aimera plus, et sera malheureuse. — Malheur à vous alors si sa vertu n'était pas au-dessus de toute épreuve, et si un autre homme parvenait à lui plaire; son cœur, que vous n'auriez pas su apprécier, que vous auriez mal gardé, pourrait devenir la proie d'une passion coupable, d'une passion funeste à son repos, au vôtre et à celui de ses enfants.

Beaucoup de maris sont dans ce cas, et les femmes qu'ils maudissent étaient cependant vertueuses : les malheureuses ont failli parce qu'elles n'étaient pas aimées.

Dès que vous aurez donné à une femme le titre sacré d'épouse, vous devez vous consacrer à son bonheur, comme elle doit se consacrer au vôtre. Mais c'est pour vous un devoir plus impérieux, parce qu'elle est un être plus faible, et que vous, qui êtes fort, vous êtes tenu envers elle à toutes sortes de bons exemples et de secours.

CHAPITRE XXIV.

Amour paternel; amour de l'enfance et de la jeunesse.

Donner à la patrie de bons citoyens, donner à Dieu lui-même des âmes dignes de lui, telle sera votre

mission si vous avez des enfants; mission sublime! Celui qui l'accepte et qui la trahit est le plus grand ennemi de la patrie et de Dieu.

Je n'ai pas besoin de vous dire quelles sont les vertus d'un père, vous les aurez toutes si vous avez été bon fils et bon mari. Toujours les mauvais pères furent des fils ingrats et des maris sans moralité.

Mais avant que vous ayez des enfants, et lors même que vous ne devriez jamais en avoir, ajoutez à la noblesse de votre âme par ce doux sentiment de l'amour paternel; tout homme doit le nourrir en lui par une bienveillance qui s'adresse à tous les enfants, à tous les jeunes gens.

Témoignez un grand amour à cette nouvelle génération, témoignez-lui un grand respect.

Quiconque manque de respect ou d'amour pour l'enfance est méchant ou le deviendra. L'homme qui n'est pas très-attentif à respecter l'innocence d'un enfant, à ne pas lui donner l'idée du mal, à veiller qu'un autre ne la lui donne pas, à faire en sorte qu'il n'ait d'autre passion que celle de la vertu, si cet enfant devient un monstre, peut avoir à se le reprocher. — Mais pourquoi substituer de moins fortes paroles aux saintes et terribles qu'a prononcées l'adorable ami des petits enfants, le Rédempteur? — « Quiconque, dit-il, accueille en mon nom un de ces petits enfants, m'accueille moi-même; mais quiconque aussi scandalise une de ces petites créatures qui croient en moi, il vaudrait mieux qu'on lui eût attaché une pierre au cou, et qu'on l'eût jeté au fond de la mer. »

Regardez comme vos enfants ceux dont l'âge s'éloigne du vôtre d'un grand nombre d'années et sur qui, pour cette raison, votre exemple et vos discours

peuvent avoir autorité ; traitez-les avec ce mélange de sévérité et de douceur qui est propre à les détourner du mal et à les exciter au bien.

L'enfance est naturellement portée à l'imitation ; si les jeunes gens qui ont coutume de vivre avec un enfant sont pieux, réservés, aimables, l'enfant sera jaloux d'être tel, il le sera ; et si ces jeunes gens sont irréligieux, sans retenue, malveillants, l'enfant sera mauvais comme eux.

Montrez-vous bon, même avec les enfants et les jeunes gens que vous ne voyez pas habituellement et à qui peut-être vous ne parlerez qu'une fois en votre vie ; dites-leur, si vous en trouvez l'occasion, un de ces mots féconds en vertus ; ce mot, ce regard empreint d'honnêteté pourra les arracher à un vil penchant, pourra leur faire vouloir mériter l'estime des gens de bien.

Si un jeune homme de belle espérance place en vous sa confiance, soyez pour lui un ami généreux ; secondez-le par des conseils pleins de force et de droiture ; ne le flattez jamais, applaudissez à ce qu'il aura fait de louable, mais sachez par un blâme sévère le préserver de toute action répréhensible.

Si vous voyez un jeune homme commencer à se corrompre, lors même que vous n'auriez aucune part à son intimité, ne dédaignez pas, si l'occasion s'en présente, de lui tendre la main pour le sauver. Souvent ce jeune homme qui prend la mauvaise route n'aurait besoin que d'une parole, du moindre avertissement, pour rougir de lui-même et reprendre la bonne voie.

Quelle sera l'éducation morale que vous donnerez à vos enfants ? Vous ne sauriez le comprendre si vous

n'avez pas rendu la vôtre supérieure; faites-la, et vous la donnerez comme vous l'aurez faite.

CHAPITRE XXV.

Des richesses.

La religion et la philosophie s'accordent à louer la pauvreté quand elle est vertueuse, et la préfèrent de beaucoup à un amour insatiable des richesses. Elles n'en conviennent pas moins qu'un homme peut être riche et posséder un mérite égal à celui des pauvres les plus honnêtes.

Il n'a besoin pour cela que de ne pas être l'esclave de ses richesses, ne pas les rechercher ou les conserver pour en faire un mauvais usage, n'avoir, au contraire, d'autre pensée que d'en user au profit de ses semblables.

Honneur à toutes les conditions honnêtes de l'humanité, et par conséquent aux riches, à la condition qu'ils rendent leur prospérité utile à plusieurs, à la condition qu'ils ne puisent pas dans le plaisir et le luxe la mollesse et l'orgueil.

Vous demeurerez vraisemblablement dans la condition où vous êtes né : loin d'une grande opulence, comme de la pauvreté. Ne souffrez jamais en vous cette basse envie qui ronge les gens de fortune médiocre, et les pauvres à l'encontre des riches. Cette envie prend d'ordinaire le grave langage de la philosophie. Ce sont des déclamations passionnées contre l'injuste inégalité des fortunes, contre l'insolence des heureux et des puissants; c'est en apparence un be-

soin magnanime d'égalité, de soulager les maux si nombreux de l'humanité. Que tout cela ne vous abuse point, quoique vous l'entendiez répéter par des gens de quelque valeur ou le lisiez dans une foule d'écrivains éloquents, qui, en louant la multitude, cherchent à s'en faire applaudir. Dans toutes ces colères il y a plus d'envie, d'ignorance ou de calomnie que de zèle pour la justice.

L'inégalité des fortunes est inévitable, et il en résulte des biens et des maux. Tel qui maltraite si fort le riche se mettrait volontiers à sa place : autant vaut laisser dans l'opulence celui qui s'y trouve. Il y a très-peu de riches qui ne dépensent pas leur revenu, et en le dépensant tous contribuent avec plus ou moins de mérite, et souvent sans aucun mérite, au bien général.

Ils entretiennent le mouvement du commerce, le perfectionnement du goût, la culture des arts, les espérances si vastes de ceux qui par l'industrie veulent sortir de la pauvreté.

Ne voir en eux qu'oisiveté, mollesse, inutilité, est une sottise, une dérision. Si l'or engourdit les uns, il porte les autres à des actions louables. Il n'est point dans le monde une ville habitée où les riches n'aient fondé et n'entretiennent de vastes établissements de bienfaisance; il n'est point de pays où, individuellement ou associés, ils ne soient les soutiens du malheureux.

Regardez-les donc sans colère comme sans envie, et ne répétez pas les calomnies de la foule. Ne soyez à leur égard ni méprisant, ni servile, de même que vous seriez fâché de trouver du mépris ou de la servilité en un moins riche que vous.

Soyez sagement économe des ressources de votre patrimoine. Fuyez également l'avarice, qui endurcit le cœur et gâte l'intelligence, et la prodigalité, qui oblige à de honteux emprunts et à des efforts peu louables.

Chercher à augmenter sa fortune est chose permise, mais sans une épargne honteuse, sans un empressement coupable, sans oublier que le véritable honneur et la véritable félicité ne dépendent pas des richesses, mais de la noblesse du cœur devant Dieu et devant les hommes.

Si votre fortune augmente, que votre bienfaisance augmente en proportion ; on peut être riche et posséder toutes les vertus, mais un riche égoïste est un vrai coupable. Qui a beaucoup doit donner beaucoup; rien ne dispense de ce devoir sacré.

Ne refusez pas votre aide au mendiant ; mais que là ne se borne pas votre aumône. L'aumône intelligente et efficace est celle qui procure aux pauvres des moyens de vivre plus honnêtes que la mendicité, celle qui donne aux diverses professions libérales ou communes du travail et du pain.

Songez quelquefois que des événements imprévus pourraient vous dépouiller de l'héritage de vos pères et vous jeter dans la détresse; vous n'avez été que trop souvent témoin de pareils renversements; aucun riche ne peut dire : — Je ne mourrai ni dans l'exil ni dans le malheur.

Jouissez de vos richesses sans en être dépendant, avec cette indépendance que les philosophes de l'Église nomment, d'après l'Évangile, pauvreté d'esprit.

Voltaire, dans un de ses jours de moquerie, a feint de croire que cette pauvreté d'esprit recommandée

par l'Évangile était la sottise ; mais, au contraire, elle est la force de conserver, même au sein des richesses, un cœur humble et ami de la pauvreté, capable de la supporter si elle arrive, capable de la respecter en autrui; force qui demande tout autre chose que de la sottise, force qui ne peut résulter que d'un esprit sage et élevé.

« Voulez-vous exercer votre âme, dit Sénèque, vivez pauvre ou comme si vous étiez pauvre. »

Dans le cas où vous tomberiez dans la misère, ne perdez point courage ; travaillez pour vivre et sans en être honteux. L'homme qui a besoin peut être aussi estimable que celui qui lui vient en aide. Mais alors sachez renoncer de bonne grâce aux habitudes de la richesse; ne donnez point le ridicule et misérable spectacle du pauvre orgueilleux, refusant de pratiquer les vertus qui conviennent le mieux à la pauvreté; une noble humilité, une économie sévère, une patience invincible dans le travail, une aimable sérénité d'âme malgré les rigueurs de la fortune.

CHAPITRE XXVI.

Respect à l'infortune. Bienfaisance.

Honneur à toutes les conditions honnêtes de l'humanité, et par conséquent aux pauvres, à la condition qu'ils se serviront de leur infortune pour se rendre meilleurs, à la condition qu'ils ne croiront pas que, parce qu'ils souffrent, il leur est permis d'avoir des vices et d'être malveillants.

Toutefois, ne les jugeons pas avec trop de rigueur;

ayez même pitié de ces pauvres que dominent quelquefois l'impatience et la colère. Songez combien il est cruel de souffrir tant de misère sur un chemin ou dans une misérable cabane, tandis que tout près de celui qui souffre passent des hommes bien vêtus et bien nourris; pardonnez-lui s'il n'a pu s'empêcher de vous regarder d'un œil d'envie; secourez sa détresse, car il est homme.

Respectez le malheur dans tous ceux qui en souffrent les atteintes, lors même qu'ils ne seraient pas tombés au dernier degré de l'indigence, lors même qu'ils ne vous demanderaient aucuns secours.

Quiconque vit dans la peine et le labeur, et dans un état qui le place au-dessous de vous, mérite de votre part une compassion bienveillante; ne lui faites pas sentir par des manières hautaines la différence de votre position, ne l'humiliez pas par un langage offensant, lors même qu'il vous déplairait par son impolitesse ou tout autre défaut.

Rien n'est consolant pour le malheureux comme de se voir traiter avec de bienveillants égards par ceux qui lui sont supérieurs; son cœur s'emplit de reconnaissance, et il comprend alors pourquoi le riche est riche, et il lui pardonne sa fortune, parce qu'il l'en juge digne.

Un maître dur et hautain ne manque jamais d'être haï, quelque salaire qu'il donne à ses serviteurs.

Il y a une grande immoralité à se faire haïr de ses inférieurs, — parce qu'alors on est méchant soi-même, — parce qu'au lieu de soulager leurs peines, on les augmente, — parce qu'on les accoutume à servir sans honnêteté, à prendre en haine la dépendance, à maudire tous ceux qui se trouvent placés au-

dessus d'eux; et comme il est juste que chacun jouisse en ce monde de tout le bonheur possible, celui qui est dans une position supérieure doit travailler à ce que son inférieur ne trouve pas sa condition insupportable, mais qu'il l'aime, au contraire, la voyant estimée et comblée des bienfaits du riche.

Soyez prodigue de secours de tous genres pour qui en a besoin : — d'argent et de protection quand vous le pourrez, — de conseils quand l'occasion s'en présente, — de bons procédés et de bons exemples toujours.

Mais surtout, si vous voyez le mérite oublié, ne négligez rien pour le mettre en lumière; et si vous ne le pouvez pas, ne négligez rien pour chercher du moins à le consoler, à lui rendre honneur.

Rougir de paraître estimer l'honnête homme malheureux est la plus indigne des lâchetés; elle n'est que trop commune : évitez d'autant plus de vous en laisser jamais souiller.

Lorsqu'un homme est malheureux, le plus grand nombre est porté à lui donner tort, à supposer que ses ennemis ont de bonnes raisons pour l'injurier et l'accabler. Si ces derniers inventent une calomnie pour se justifier et le déshonorer, cette calomnie a beau être invraisemblable, on se plaît à la croire et à la répéter. Les quelques personnes qui s'efforcent de la détruire sont rarement écoutées; on dirait que la plupart des hommes sont heureux lorsqu'ils peuvent croire au mal.

Ayez horreur de ce déplorable penchant. Partout où l'accusation retentit, sachez aussi entendre la défense; et si l'excuse manque, soyez vous-même assez généreux pour en supposer quelqu'une. Ne croyez au

mal qu'autant qu'il est manifeste; mais prenez garde que tous ceux qui ont la haine dans le cœur ne proclament manifeste une faute qui ne l'est pas. Si vous voulez être juste, n'ayez point de haine. La justice de la haine est comme la fureur des Pharisiens.

Du moment que le malheur a frappé quelqu'un, eût-il été votre ennemi, eût-il dévasté votre patrie, vous ne pouvez sans lâcheté contempler avec orgueil son infortune. Si les circonstances l'exigent, parlez de ses torts, mais avec moins d'aigreur qu'au temps de sa prospérité; parlez-en, au contraire, avec plus d'attention à ne pas les exagérer, à ne pas les séparer des qualités qui brillaient aussi dans cet homme.

Il est toujours beau de compatir aux malheureux, même aux coupables; la loi peut avoir le droit de les condamner, mais l'homme n'a pas le droit de se réjouir de leurs douleurs, de les représenter plus coupables qu'ils ne le sont réellement.

L'habitude de la commisération vous fera peut-être placer vos bienfaits sur des ingrats; ne prononcez jamais avec colère que tous les hommes sont ingrats, ne cessez pas d'être bon. Parmi une foule d'ingrats, il existe aussi un homme reconnaissant digne de vos bienfaits. Si vous n'aviez répandu vos bienfaits sur plusieurs, ils ne seraient pas tombés sur celui-ci : les bénédictions de ce seul homme vous dédommageront de l'ingratitude de dix autres.

Je dis plus, ne dussiez-vous jamais rencontrer une âme reconnaissante, la bonté de votre cœur sera votre récompense. Il n'y a pas de plus grande satisfaction que d'être compatissant et de travailler à soulager le malheur d'autrui. Elle dépasse de beaucoup la satis-

faction d'être secouru; car il n'y a pas de vertu à être secouru, et il y en a beaucoup à secourir.

Apportez dans tous vos bienfaits une grande délicatesse, mais surtout avec les personnes qui ont droit au respect; avec les femmes timides et honnêtes, avec ceux qui commencent à peine ce cruel apprentissage de la pauvreté, et qui souvent dévorent leurs larmes en secret plutôt que de prononcer cette parole si poignante : *J'ai besoin de pain.*

Indépendamment de ce que vous donnez personnellement sans qu'une main sache ce que donne l'autre, comme dit l'Évangile, unissez-vous encore à d'autres âmes généreuses pour multiplier les moyens de venir en aide aux malheureux, pour fonder de bonnes institutions et maintenir celles qui existent.

Voici encore une parole de religion : *Providentes bona non tantum coram Deo, sed etiam coram omnibus hominibus.* (*Epist. Pauli ad Rom.*, c. XII.)

Il est des choses excellentes qu'un homme seul ne peut faire et qu'il ne peut faire en secret. Aimez les sociétés de bienfaisance, et si vous en avez les moyens, propagez-les; réveillez-les quand elles s'engourdissent, ramenez-les à leur objet quand elles s'en écartent; ne vous laissez pas décourager par les sottes railleries que les avares et les oisifs n'épargnent jamais à ces âmes laborieuses qui se fatiguent pour l'humanité.

CHAPITRE XXVII.

Estime du savoir.

Lorsque votre emploi ou les soins domestiques ne vous laissent que peu de temps à donner aux livres, défendez-vous d'un penchant vulgaire auquel ont coutume de céder ceux qui n'ont que peu ou point étudié; je veux dire de prendre en haine tout savoir qui leur manque, de sourire de tout homme qui attache un grand prix à la culture de l'esprit, de prêcher l'ignorance comme si elle était un bien pour la société.

Méprisez le faux savoir, il est dangereux; mais estimez le vrai savoir, qui est toujours utile; estimez-le, soit que vous le possédiez, soit que vous n'ayez pu l'acquérir.

Travaillez toujours à faire quelques progrès, ou en continuant à cultiver plus particulièrement une science, ou du moins en lisant de bons livres sur divers sujets. Cet exercice est essentiel dans un homme haut placé, non-seulement pour l'honnête récréation et l'instruction qu'il peut en retirer, mais parce que, se faisant par là une réputation d'homme instruit et ami des lumières, il aura plus d'influence sur les autres pour les engager à bien faire. L'envie n'est que trop portée à décrier l'homme droit. Si elle a quelque raison ou prétexte de l'appeler ignorant, les meilleures choses qu'il fera seront vues par le vulgaire d'un mauvais œil, seront dénigrées, dépouillées de toute autorité.

La cause de la religion, de l'honneur, de la patrie, réclame des défenseurs armés premièrement d'intentions louables, ensuite de science et de politesse. Malheur si les méchants peuvent à bon droit dire aux gens de bien : — Vous n'avez pas étudié, et vous n'avez rien d'aimable !

Mais, pour obtenir cette réputation de savoir, ne simulez pas des connaissances que vous n'avez point. Toutes les impostures sont honteuses, toutes, jusqu'à la vanité de paraître savoir ce qu'on ne sait pas; outre cela, il n'est pas d'imposteur dont le masque ne soit bientôt arraché, et alors c'est fait de lui.

Tout le prix que nous attachons au savoir ne doit pas cependant nous le faire adorer; souhaitons-le pour nous et pour les autres. Mais s'il nous a été difficile d'en acquérir, consolons-nous, et montrons-nous franchement tels que nous sommes : il est bon d'avoir beaucoup de connaissances; mais en définitive ce qui vaut le mieux pour l'homme, c'est la vertu, et celle-ci par bonheur peut s'allier avec l'ignorance.

Ainsi, êtes-vous instruit, ne méprisez pas pour cela l'ignorant : le savoir est comme la richesse, on doit le désirer pour se rendre plus utile à ses semblables. Mais celui qui en manque, pouvant néanmoins être un bon citoyen, mérite d'être respecté.

Répandez des pensées pleines de lumière sur la classe peu instruite. Mais quelles seront ces pensées? non celles qui rendent les hommes disputeurs, sentencieux, malveillants; non ces déclamations outrées qui plaisent si fort dans le commun des drames et des romans, où toujours les hommes d'une condition inférieure sont représentés comme des héros, et les grands comme des scélérats, où toute peinture de la

société est faussée, pour la rendre odieuse, où le savetier vertueux est celui qui parle insolemment à son maître, où le maître vertueux est celui qui épouse la fille du savetier, où il n'est pas jusqu'aux brigands qu'on ne peigne admirables, pour faire paraître odieux qui ne les admire pas.

Les pensées de lumière qu'il convient de répandre sur les ignorants des basses classes sont celles qui peuvent les préserver de l'erreur et de l'exagération, celles qui, sans vouloir en faire d'humbles adorateurs des hommes qui savent et peuvent plus qu'eux, éveillent en leur âme une noble disposition au respect, à la bienveillance, à la reconnaissance; celles qui les éloignent des sottes et funestes pensées d'anarchie et de gouvernement populaire; celles qui leur apprennent à remplir avec dignité et religion ces obscurs mais honnêtes emplois auxquels la Providence les a appelés; celles qui leur persuadent que l'inégalité des conditions est inévitable, mais que par la vertu nous devenons tous égaux devant Dieu.

CHAPITRE XXVIII.

Affabilité.

Soyez affable pour tous ceux qui auront affaire avec vous; cette affabilité, en vous suggérant des manières bienveillantes, vous disposera à aimer réellement.

Celui qui prend un air dur, soupçonneux, méprisant, ouvre son âme à la malveillance. L'impolitesse produit des maux qui sont graves; elle gâte le cœur

de celui qui s'y abandonne, et elle froisse ou humilie notre semblable.

Mais ne vous étudiez pas seulement à être affable dans vos manières; que cette affabilité se retrouve dans toutes vos pensées, dans tous vos désirs, dans tous vos sentiments.

L'homme qui ne travaille pas à chasser de son âme les viles pensées, et qui souvent les accueille, court grand risque d'être entraîné par elles à des actions blâmables.

On entend des hommes, qui pourtant ne sont point d'une classe inférieure, faire des plaisanteries grossières et tenir un langage inconvenant. Ne les imitez point. Que votre langage, sans avoir une élégance recherchée, soit cependant dépourvu de toute basse trivialité, de toute exclamation vulgaire, dont les gens sans éducation interrompent leurs discours, de toutes les mauvaises plaisanteries avec lesquelles trop souvent on offense les mœurs.

Mais cette délicatesse de langage doit nous préoccuper dès notre jeunesse : qui ne la possède pas avant l'âge de vingt-cinq ans ne l'acquerra jamais. Point d'élégance recherchée, je vous le répète, mais des paroles honnêtes, élevées, inspirant à autrui une douce satisfaction, un sentiment de consolation, la bienveillance, l'amour de la vertu.

Ayez soin également que votre parler plaise par un heureux choix d'expressions et les justes intonations de la voix. Celui qui parle avec agrément captive les personnes qui l'écoutent, et partant, lorsqu'il sera question de les porter au bien, ou de les détourner du mal, il exercera sur elles plus d'influence. Notre devoir est de perfectionner tous les instruments que

Dieu nous a donnés pour être utiles à nos semblables, et par conséquent le moyen de manifester nos pensées.

L'extrême négligence avec laquelle on parle, on lit à haute voix, on se présente, on est assis, provient moins souvent de l'impossibilité de mieux faire que d'une honteuse insouciance : on oublie que notre devoir est de tendre toujours à la perfection, et de ne jamais manquer envers personne au respect qui lui est dû.

Mais en vous faisant à vous-même un devoir de l'affabilité, et en vous souvenant que nous y sommes obligés, parce que nous devons faire en sorte que notre présence, au lieu d'être une affliction pour personne, soit toujours un plaisir et un bienfait, n'allez pas cependant vous irriter contre les gens sans éducation : songez que les diamants sont quelquefois couverts de boue ; sans doute il vaudrait mieux que la boue ne les salît pas, mais au milieu de cette fange ce sont toujours des diamants.

L'affabilité consiste, en grande partie, à supporter de pareilles gens avec une patience infatigable, de même que cette multitude de sots et d'ennuyeux. Quand on ne peut les servir en rien, il est permis de les éviter, mais jamais de façon à leur montrer qu'ils vous déplaisent : ce serait les affliger et vous attirer leur inimitié.

CHAPITRE XXIX.

Reconnaissance.

Si nous ne devons avoir pour tous nos semblables que de bons sentiments et des manières pleines de bienveillance, combien plus encore envers ces cœurs généreux qui nous ont donné des preuves d'amour, de compassion, d'indulgence!

A commencer par notre père, par notre mère, que personne étant venu généreusement à notre secours par ses conseils ou par ses actions, ne trouve en nous un cœur oublieux de ses bienfaits.

Pour d'autres, il nous est quelquefois permis d'être sévères dans nos jugements et avares de politesse; mais à l'égard d'un bienfaiteur nous ne pouvons sans crime négliger la plus petite attention de ne pas l'offenser, de ne pas lui causer la moindre peine, de ne porter aucune atteinte à sa renommée, de ne pas nous montrer toujours empressés à le défendre et à le consoler.

Beaucoup d'hommes, si leur bienfaiteur montre ou paraît avoir une trop haute idée du service qu'il leur a rendu, s'en offensent, comme d'un tort injurieux, et cherchent à y trouver un prétexte pour manquer à la reconnaissance qu'ils lui doivent; beaucoup d'hommes, parce qu'ils ont la bassesse de rougir d'un bienfait reçu, sont ingénieux à supposer qu'on l'a fait par intérêt, par ostentation, par tout autre motif aussi indigne, et s'imaginent par là excuser leur ingratitude. Beaucoup d'hommes, lorsqu'ils se sont élevés,

s'empressent de rendre un bienfait pour se décharger du poids de la reconnaissance. Cela fait, ils croient pouvoir sans crime oublier tous les égards qu'elle leur impose.

Toutes les subtilités qu'on imagine pour justifier l'ingratitude sont vaines. L'ingrat est un homme vil. Pour ne pas tomber dans cette bassesse, il faut ne pas se montrer avare de reconnaissance; il faut que le cœur en soit plein.

Si votre bienfaiteur s'enorgueillit des avantages que vous lui devez, s'il n'a pas pour vous la délicatesse que vous souhaiteriez, si on peut douter que ce ne soit pas uniquement par générosité qu'il vous a secouru, ce n'est pas à vous qu'il appartient de le condamner; jetez un voile sur ses torts réels ou probables, et regardez seulement au bien qu'il vous a fait, ne regardez que ce bien, quand même vous l'auriez rendu, et même au centuple.

On peut quelquefois être reconnaissant et ne pas oublier le bienfait reçu; mais chaque fois que la conscience vous dit que vous devez le publier, qu'aucune mauvaise honte ne vous retienne. Confessez-vous l'obligé de l'honnête homme qui vous a tendu la main. Remercier sans témoin est souvent une ingratitude, a dit l'excellent moraliste Blanchard.

Il n'y a de bon que celui qui se montre reconnaissant, même des moindres bienfaits. La reconnaissance est l'âme de la religion, de l'amour filial, de l'amour pour ceux qui nous aiment, de l'amour pour la société humaine, à laquelle nous sommes redevables de tant de protections, de tant de douceurs.

En pratiquant cette reconnaissance pour tous les biens que nous recevrons de Dieu et des hommes,

nous acquerrons plus de force et de résignation pour supporter les maux de cette vie, et une plus grande disposition à l'indulgence et à venir en aide à nos semblables.

CHAPITRE XXX.

Humilité, douceur, pardon.

L'orgueil et la colère ne s'accordent pas avec l'affabilité, et partant celui-là n'est pas affable qui n'a pas contracté l'habitude de la douceur et de l'humilité. — S'il est un sentiment qui détruise le mépris insultant pour nos semblables, c'est assurément l'humilité; le mépris vient de ce qu'on se compare aux autres, et qu'on se préfère à eux. Or, comment ce sentiment pourrait-il jamais prendre racine dans un cœur accoutumé à considérer et à déplorer ses propres misères, à reconnaître que, si Dieu ne le retenait pas, il pourrait se laisser entraîner à toutes sortes d'excès.

Réprimez continuellement vos colères, ou vous deviendrez dur et orgueilleux. S'il est permis quelquefois de s'emporter, cela n'arrive que dans des cas fort rares; celui qui le fait à tout propos couvre d'un zèle apparent sa propre méchanceté.

Ce défaut est horriblement commun; parlez à vingt personnes sans déguisement, vous en trouverez dix-neuf qui se soulageront à vous raconter ce qu'elles éprouvent contre tel ou tel de prétendue généreuse indignation. Toutes sembleront frémir de fureur contre l'iniquité, comme si dans le monde il

n'y avait qu'eux seuls de justes. Le pays qu'ils habitent est toujours le pire de la terre; le temps où ils vivent est toujours le plus triste; les institutions qu'ils n'ont pas fondées sont toujours exécrables; celui qu'ils entendent parler de religion et de morale est toujours un hypocrite. Si un riche ne répand l'or à plaines mains, c'est toujours un avare. Si un pauvre souffre et demande, c'est toujours un dissipateur. S'il leur arrive d'obliger quelqu'un, c'est toujours un ingrat. Médire de tous ceux qui composent la société, moins par hasard de quelques amis, semble être en général un plaisir dont rien n'approche.

Et ce qu'il y a de pire est que cette colère, qu'on lance tantôt sur les absents, et qui tantôt retombe sur notre voisin, est toujours bien vue de celui qui n'en n'est pas l'objet immédiat. L'homme colère et frondeur passe aisément pour un homme de cœur, qui, s'il gouvernait le monde, serait un héros. L'homme doux, au contraire, est regardé le plus souvent d'un œil de mépris, comme un sot ou un lâche.

Ces vertus, l'humilité et la douceur, ne sont pas brillantes, mais tenez-vous-y; car elles valent mieux que toutes les gloires. En général ces démonstrations d'orgueil et de colère ne prouvent qu'une chose, un manque d'amour et de véritable générosité, une ambition exclusive de paraître meilleur que les autres.

Prenez la résolution d'être humble et doux; mais sachez montrer que de votre part ce n'est ni sottise ni lâcheté; et comment cela? en perdant quelquefois patience, en montrant les dents aux méchants, en flétrissant par la parole ou par écrit ceux dont la parole ou les écrits vous ont calomnié? Non; dédaignez

de répondre à vos calomniateurs; et en dehors de quelques circonstances particulières, qu'il est impossible de déterminer, ne perdez point patience avec les méchants : point de menaces, point d'invectives; la douceur, quand elle est une vertu et non l'impuissance de sentir avec énergie, a toujours raison; l'orgueil de notre ennemi en est plus humilié qu'il ne serait humilié des paroles les plus empreintes de colère et de mépris.

Montrez en même temps que votre douceur n'est ni sottise ni lâcheté, en restant toujours digne en face des méchants, en refusant d'applaudir à leur iniquité, d'acheter leurs suffrages, de vous départir de la religion et de l'honneur par crainte de leur improbation.

Accoutumez-vous à l'idée d'avoir des ennemis, sans en être effrayé : il n'est personne, pour peu qu'il soit bienfaisant, sincère, inoffensif, qui n'en compte plusieurs. Il est des malheureux dont la haine fait tellement partie de leur nature, qu'ils ne sauraient vivre sans lancer des sarcasmes et des calomnies contre tout homme qui jouit de quelque réputation.

Ayez le courage d'être doux et de pardonner à ces malheureux qui déjà vous ont fait du mal ou voudraient vous en faire; pardonnez, non pas sept fois, a dit le Sauveur, mais soixante-dix fois sept fois, c'est-à-dire sans fin.

Les duels et toutes les vengeances sont d'indignes égarements. La rancune est un mélange d'orgueil et de bassesse; en pardonnant l'offense qu'on vous a faite, vous pouvez changer un ennemi en ami, ramener un homme égaré à de plus nobles sentiments. Ah! combien ce triomphe est beau et consolant,

combien il est plus glorieux que toutes les affreuses violences de la vengeance!

Et si celui à qui vous avez pardonné son offense était irréconciliable, vivait et mourait en vous offensant, qu'avez-vous perdu à être bon? Ne vous êtes-vous pas procuré la plus grande des jouissances, celle de demeurer magnanime.

CHAPITRE XXXI.

Courage.

Toujours du courage; il n'y a de vertu qu'à cette condition : du courage pour vaincre votre égoïsme et devenir bienfaisant; du courage pour vaincre votre paresse et avancer dans toutes les carrières honnêtes qu'ouvre l'étude; du courage pour défendre la patrie et secourir votre semblable en toutes rencontres; du courage pour résister au mauvais exemple et à l'inique raillerie; du courage pour endurer et les maladies, et les peines, et les angoisses de tous genres sans de lâches lamentations; du courage pour aspirer à une perfection qu'on ne peut atteindre sur la terre, mais à laquelle il faut aspirer, selon la parole sublime de l'Évangile, si nous ne voulons perdre toute grandeur d'âme.

Quelque précieux que vous soient votre patriotisme, votre honneur, votre vie, soyez toujours prompt à tout sacrifier au devoir, s'il exige un tel sacrifice. Sachons faire abnégation de nous-même, renoncer à tout bien terrestre plutôt que de le conserver par l'injustice. — *Nemo enim justus esse potest qui mor-*

tem, qui dolorem, qui exilium, qui egestatem aut qui ea quæ his sunt contraria, æquitati anteponit. (Cic., *De Off.*, lib. II, ch. XI.)

Vivre le cœur détaché de tout bien périssable semble à quelques personnes un précepte trop rude et qu'on ne saurait pratiquer. Il n'en est pas moins vrai que si dans l'occasion on ne sait pas se résigner à perdre ces biens, on ne saurait ni vivre ni mourir dignement.

Le courage doit élever l'âme pour la porter à toute espèce de vertu; mais prenez garde qu'il ne dégénère en orgueil et en cruauté.

Ceux qui croient ou feignent de croire que le courage ne peut s'allier avec la douceur des sentiments, ceux qui se plaisent à faire des menaces de rodomont, aux querelles; ceux qui ont soif de sang et de désordre, ceux-là abusent de la force de bras et de volonté que Dieu leur avait donnée pour être utiles par leur exemple à la société; et il arrive souvent que ces mêmes hommes sont les moins fermes dans un grand danger. Pour se sauver eux-mêmes, ils trahiraient leur père et leurs frères. Dans une armée, les premiers à déserter sont ceux qui se moquent de la pâleur de leurs compagnons, et qui insultent grossièrement à l'ennemi.

CHAPITRE XXXII.

Haute idée de la vie, et force d'âme pour mourir.

Beaucoup de livres parlent des devoirs moraux avec plus d'étendue et de recherche, je n'ai eu d'au-

tre intention, mon ami, que de vous en offrir un résumé qui pût vous les rappeler tous en quelques mots.

J'ajoute maintenant : Ne vous effrayez pas du poids de ces devoirs, il ne paraît insupportable qu'au cœur sans énergie; ayons bon courage, et nous trouverons dans chaque devoir une mystérieuse beauté qui nous invitera à l'aimer, nous sentirons en nous une puissance inconnue qui augmentera nos forces. A mesure que nous avancerons dans le pénible sentier de la vertu, nous trouverons que l'homme est bien plus grand qu'il ne paraît, pour peu qu'il veuille, et veuille énergiquement, arriver au noble but de sa destinée, c'est-à-dire se purifier de tous ses vils penchants, cultiver au plus haut degré les meilleurs, et par ainsi s'élever à l'éternelle possession de Dieu.

Aimez la vie, mais non pour des plaisirs vulgaires et de mesquines ambitions; aimez-la pour ce qu'elle a de grave, de grand, de divin; aimez-la parce qu'elle est une sorte d'épreuve pour la vertu, chère au Tout-Puissant, glorieuse pour lui, glorieuse et nécessaire pour nous; aimez-la, malgré ses douleurs, et même pour ses douleurs, puisque ce sont elles qui en font le mérite, puisque ce sont elles qui font germer, croître, mûrir dans l'esprit de l'homme les grandes pensées et les sentiments généreux.

Cette vie, qui mérite de votre part une si haute estime, rappelez-vous qu'elle ne vous a été donnée que pour peu de temps : ne la dissipez pas en frivoles divertissements. N'accordez au délassement que ce qu'il en faut pour votre santé, pour soulager autrui;

ou plutôt ne vous délassez qu'à faire de belles actions, c'est-à-dire à servir vos semblables avec la générosité d'un frère, à servir Dieu avec l'amour et la soumission d'un fils.

Et enfin, en aimant la vie de cette manière, pensez à la tombe qui vous attend; se dissimuler qu'on doit mourir est une faiblesse qui diminue notre ferveur pour le bien. Ne hâtez pas par votre faute ce moment solennel, mais ne veuillez pas non plus l'éloigner par lâcheté; exposez vos jours pour le salut d'autrui, s'il en est besoin, et surtout pour le salut de votre patrie; quelque genre de mort qui vous soit réservé, soyez prêt à la recevoir avec courage et dignité, à la sanctifier par toute la sincérité et l'énergie de la foi.

En pratiquant tous ces devoirs vous serez homme et citoyen dans l'acception la plus élevée de ces deux mots, vous serez utile à la société et ferez votre propre bonheur.

FIN.

Hugo Cromwell et Dupin 2 17 : 12 5 f
Henri Martin 17 . 110
V. Hugo Les Misérables 5 v. : 15 .
" Travailleurs de la Mer 2 vol 6
Alf. Musset 9 . 4 5
Michelet Hist. de France 5 . 100 =

TABLE.

Pages.

AVERTISSEMENT du traducteur..... 5

SILVIO PELLICO.

MES PRISONS.

Notice par M. Saint-Marc Girardin..... 15
Vie de Silvio Pellico, traduite de Maroncelli..... 29
Avertissement de l'auteur..... 53
Mes Prisons..... 55
Additions, traduites de Maroncelli..... 289

DES DEVOIRS DES HOMMES

Notice par M. Saint-Marc Girardin..... 319
Avertissement de l'auteur..... 331
Des devoirs des hommes..... 335

FIN DE LA TABLE.